

TOMBES SEPULTURES DANS LES CIMETIERES ET AUTRES LIEUX

THEATRE

ACHARD à FURSY

VOUS CHERCHEZ LA TOMBE, LA SEPULTURE D'UNE PERSONNALITE LIEE AU SPECTACLE : acteur de théâtre, danseur, humoriste, mime, chansonnier, etc., quel que soit le siècle.

ACHARD Marcel



Marcel Achard (Marcel Augustin Ferréol dit Marcel Achard) est un écrivain français, à la fois auteur de comédie légère et de pièce de boulevard, acteur, auteur dramatique et homme de cinéma, à commencer par scénariste et pour finir réalisateur, né le 5 juillet 1899 à Sainte-Foy-lès-Lyon dans le département du Rhône et mort le 4 septembre 1974 à Paris.

Cet auteur et acteur de boulevard, de comédie légère et plus tardivement auteur de comédie musicale a été un représentant de la fantaisie, de l'humour, de la poésie consolatrice au cours de l'entre-deux-guerres.

L'auteur de *La vie est belle* ou du *Jean de la Lune* connaît un succès croissant sur les scènes européennes libres qui ne sont pas soumises à la

censure au cours des années trente. *Patate*, pièce écrite en 1957, le fait renouer les vivifiants succès d'avant-guerre. Cet Immortel, élu surprise en mai 1959 à l'Académie française, a émis le vœu ultime de retrouver la tranquillité d'un petit village des bords de Loire. Il est inhumé au cimetière La Chaussée-Saint-Victor en Loir-et-Cher.

Marcel Achard, à l'occasion journaliste, commence jeune souffleur dans un théâtre. Il a une grande maîtrise de sa voix. Attiré par les planches et les comédiennes, il commence à jouer un rôle de comédien dans ses premières pièces et d'acteur au cinéma muet dès 1923. Il se révèle dans le rôle du clown Grockson, un des trois personnages clefs de sa pièce *Voulez-vous jouer avec moi ?*. Cette pièce à l'accent de Jules Laforgue est son premier franc succès, il y eut plus de deux cents représentations et ce succès auprès du public parisien lui permit d'être découvert par Lugné-Poe et Charles Dullin. Ce dernier, au nom du Théâtre de l'Atelier, lui avait commandé d'ailleurs la pièce. Dans celle-ci, tous les personnages achardiens, sans épaisseur et sans grande passion, sont déjà en germe : êtres sentimentaux et tendus, la femme belle et inconstante, un peu naïve, l'homme timide et naïf et les dialogues qui nous mènent, au terme d'un parcours où ne peut s'effacer des allusions aux cynismes et à la mélancolie des temps, vers un monde où tout se résout avec le temps.

Si au moment de sa première reconnaissance théâtrale, Marcel Achard a voulu livrer sa veine poétique avec le recueil de ses inspirations, *La muse perégrine*, il a, dès le début des années trente, sa notoriété définitivement acquise dans le milieu du théâtre français, éprouvé et gardé une fascination pour l'image et le son cinématographiques. C'est pourquoi il a participé, sous la direction de Jean Choux, à la première réalisation de *Jean de la Lune* au cinéma en 1931 et repris lui-même en 1948 l'adaptation de sa pièce au cinéma. Il a ainsi, entre ces deux dates, contribué à une dizaine de longs métrages, alors que ses oeuvres théâtrales étaient jouées avec succès dans la plupart des pays de l'Europe du nord et du sud avant guerre.

Marcel Achard est élu à l'Académie française, le 28 mai 1959, au fauteuil d'André Chevrillon. Ce siège numéroté 21 est vacant depuis deux ans. Au scrutin destiné à pourvoir la place, plusieurs candidats étaient en lice et déclarés depuis longtemps, notamment Jean Guilton et Henri Bosco. La candidature de Marcel Achard surgit à l'improviste, une semaine avant la clôture, et c'est le comédien et auteur de théâtre qui l'emporte finalement au troisième tour. Son talent, sa gaieté, son

brio et son regard de myope derrière de grosses lunettes rondes avaient conquis 17 voix fidèles. Marcel Pagnol lui donne son épée le 3 décembre 1959. Une médaille commémorative de l'élection de Marcel Achard lui ayant appartenu est conservée au musée Carnavalet (ND 928).

Grâce au succès de Jean de la Lune, il avait pu acheter, en 1932, une résidence à la Chaussée-Sainte-Victoire et ainsi profiter de la douceur du Val de Loire qu'il aimait tant. Mort à Paris, selon ses vœux, il y fut inhumé en présence d'un grand nombre d'artistes, d'académiciens et de Chausséens. Dans le petit cimetière provincial, comme couché au bord du fleuve, sa tombe imposante, et un peu théâtrale dans ce lieu, n'est pas sans évoquer, quelque part, la personnalité personnage.

Marcel Achard meurt le 4 septembre 1974 à Paris Il est inhumé au cimetière de La Chaussée-Saint-Victor en Loir-et-Cher. Son épouse Juliette meurt le 28 octobre 1978 à 75 ans et est enterrée à ses côtés.



ACHARD Pierre Frédéric



Pierre-Frédéric Achard, né le 4 novembre 1808 à Lyon, et mort le 14 août 1856 à Paris, est un acteur français.

Pierre-Frédéric Achard était le fils d'un ouvrier de l'industrie de la soie à Lyon et lui même fut canut. Il a d'abord joué plusieurs années dans des théâtres de province à Lyon, Grenoble Saint-Étienne, Roanne, avant de venir à Paris, en 1834. Il suivit les cours du Conservatoire de musique et de déclamation, fut élève de Marco Bordogni et d'Adolphe Nourrit. Il débuta au Palais-Royal et y créa de nombreux rôles. Il eut aussi l'idée d'introduire de petits intermèdes chantés durant les entractes. Ses chansonnettes lui valurent alors un certain succès. En 1845, il passa au théâtre du Gymnase, mais revint au Palais-Royal en 1850. Il fit également de longues tournées en province. Son entrain, sa volubilité excessive lui valurent quelques critiques. Ainsi, Théophile Gautier écrivait à son propos : « La volubilité tourbillonnante et l'activité de toupie en font un des acteurs les plus assourdissants de l'univers. »

Il passait pour être l'acteur le mieux payé du Palais-Royal.

Il eut plusieurs enfants qui firent des carrières artistiques ; Léon Achard, ténor ; Charles Achard, directeur du Conservatoire de Dijon.

Dans *Le Figaro* du 24 août 1856, on peut lire qu'« aux obsèques d'Achard, ce charmant comique si populaire, on a remarqué, avec peine, l'absence des directeurs du Palais-Royal et d'un trop grand nombre de ses camarades de Paris. Comme excellent homme et comme artiste distingué, Achard avait droit, ce me semble, à plus d'empressement, de leur part, à lui rendre le dernier devoir. »

Chapelle de la famille Achard, il repose avec son fils le ténor Léon Achard, son fils Charles, directeur du Conservatoire de Dijon au cimetière de Montmartre, division 9



AGAR Marie Léonide Charvin, dite

Marie-Léonide Charvin, dite Agar, née le 18 septembre 1832 à Sedan1 et morte le 15 août 1891 à Mustapha en Algérie, est une actrice de théâtre française, qui fut avec Rachel et Sarah Bernhardt l'une des célèbres tragédiennes de la fin du XIX^e siècle.



Marie Léonide était la fille de Pierre Charvin, alors âgé de 32 ans, maréchal des logis au 8e régiment de chasseurs à cheval en garnison à Sedan, et de Marie Fréchuret, alors âgée de 17 ans.

Assez peu de choses nous sont connues de sa jeunesse. Ses parents étant originaires de l'Isère, son père de Faramans et sa mère de Vienne, il semble que, tandis que ses parents continuent de mener la vie de garnison liée au métier de son père, Marie Léonide ait vécu une enfance et une jeunesse quêtes chez ses grands-parents paternels à Faramans.

À tout le moins sait-on qu'elle se marie avec un nommé Nique, pour échapper à l'emprise de la nouvelle femme de son père, remarié depuis son veuvage en 1848.

Son époux lui fait subir les pires avanies. Près de cinq années s'écoulent avant qu'elle ne fuie ce mariage pour monter à Paris en 1853.

Elle commence sa vie parisienne en donnant des leçons de piano puis, comme elle « avait de la voix », se met à chanter, à partir de 1857, dans des cafés-concerts, des « beuglants », sous le pseudonyme de Mlle Lallier, des chants « spécialement composés en vue de son talent » qu'elle interpréta « avec une certaine vigueur tragique ».

En 1859, elle monte pour la première fois sur les planches d'un véritable théâtre, le théâtre Beaumarchais, en tant que chanteuse pour interpréter une cantate en l'honneur de la victoire de Solférino. Présentée au professeur d'art dramatique Ricourt, celui-ci lui conseille de se rajeunir³ et lui fait changer de nom et choisir celui d'Agar, au motif « qu'après les grands succès de Rachel, toutes les comédiennes devaient prendre leur nom dans la Bible ».

À la fin de 1859, sous sa direction, elle débute en tant qu'actrice au petit théâtre de la Tour d'Auvergne, dans *Don César de Bazan* de Dumanoir et Dennery, où elle joue le rôle de Maritana. Devenue « l'étoile »⁸ de ce théâtre, elle y joue ensuite *Phèdre* pour la première fois le 6 mars 1860. Une brochure de 1862 commente : « *Phèdre*, mon Dieu, oui ! elle [Agar] qui, six semaines auparavant ne se doutait pas qu'il existât une pièce de ce nom [...] Malheureusement les leçons se faisaient encore sentir dans la diction ».

Francisque Sarcey, critique dramatique, la décrit ainsi : « un jour je me laissai conduire à sa classe [chez Ricourt] pour voir la merveille dont il s'était fait le précurseur. C'était Mlle Agar. Elle était superbe, avec ce beau visage de marbre, cette épaisse chevelure noire, lourdement massée sur le cou, sa poitrine déjà opulente, sa taille majestueuse et cette voix grave à laquelle son timbre voilé donnait je ne sais quoi de mystérieux. C'était quelqu'un ! ».

Le 20 janvier 1862, sur la scène du théâtre de l'Odéon, elle reprend le rôle de *Phèdre* de Racine. « Elle eut, devant le jeune et intelligent parterre de ce théâtre, un grand succès de beauté, et son talent abrupt, rude, peu mesuré, mais d'une inspiration personnelle, étrange et communicative, produisit un très vif effet ». Ce seront ensuite des rôles dans *Horace* de Corneille, *Agnès de Méranie* de François Ponsard, *Médée* d'Ernest Legouvé à l'École lyrique, *Lucrèce* également de François Ponsard ainsi qu'un rôle important dans un drame de M. Garand, *les Étrangleurs de l'Inde*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Sa première apparition sur la scène de la Comédie-Française date du 12 mai 1863. Elle y interprète à nouveau le rôle de *Phèdre*. Ce début est surtout remarqué pour un accident : « En faisant sa sortie du premier acte, Mlle Agar est tombée sur une grille du calorifère et elle s'est blessée à la figure et surtout au nez. Elle a pu jouer néanmoins les deux actes suivants ; mais au quatrième, il a fallu baisser le rideau sans finir la pièce, Mlle Agar s'étant trouvée mal ».

Ses prestations suivantes sur cette prestigieuse scène, dans les œuvres de Racine, *Andromaque* et le rôle de Clytemnestre dans *Iphigénie*, n'ont qu'un « succès ne répondant pas à l'attente ».

Quittant la rue de Richelieu, elle se retrouve sur les planches de l'Ambigu dans *La Sorcière* puis, en

1864, de la Porte-Saint-Martin dans *Faustine* de Louis-Hyacinthe Bouilhet, de la Gaîté sur le boulevard du Temple dans *la Tour de Nesle* de Frédéric Gaillardet et Alexandre Dumas, dans le rôle de Ghébel dans *Le Fils de la nuit* d'Alexandre Dumas et Gérard de Nerval, et à nouveau de l'Odéon dans *La Conjuration d'Amboise* de Bouilhet en 1866 avec le rôle de la Reine-mère, dans *Le Roi Lear* selon Shakespeare et dans *Jeanne de Lignières*.

Marie Léonide entretient une relation amicale avec un jeune poète, François Coppée, qui vient de commettre sa première pièce de théâtre, une comédie en vers en un acte à deux personnages, intitulée *Le Passant*. Elle obtient de la direction de l'Odéon que cette pièce soit inscrite au répertoire et se retrouve ainsi dans le rôle de Silvia aux côtés de Sarah Bernhardt qui interprète celui du troubadour Zanetto, le 14 janvier 1869. Ces représentations se révèlent être une réussite pour les deux tragédiennes comme pour l'auteur.

Ce succès rouvre à Mlle Agar les portes de la Comédie-Française où, le 6 juin 1869, elle interprète « à son plus grand avantage » le rôle d'Émilie dans *Cinna* de Corneille : « elle a assoupli [...] les côtés aigus de son talent et elle a fait les plus louables efforts pour rompre avec certaines de ses traditions natives ». Elle est désormais considérée comme « sans conteste, la première tragédienne du Théâtre-Français ».

Très applaudie, elle enchaîne les rôles sur cette scène : en juillet celui de Camille dans *Horace* de Corneille puis le rôle-titre dans *Phèdre* de Racine, en septembre celui d'Hermione dans *Andromaque* de Racine, et en octobre le rôle d'Andromaque elle-même dans cette dernière tragédie.

Le 20 juillet 1870, lendemain de la déclaration de guerre de la France à la Prusse, pendant une représentation du *Lion amoureux* de François Ponsard, le public réclame, comme il l'a déjà fait l'avant-veille, le 18, d'entendre entre deux actes l'orchestre jouer *La Marseillaise*. Cette fois, Mlle Agar, qui fait partie de la distribution de la pièce, « s'avance et déclame avec une énergie toute virile les strophes dont la salle répète chaque fois le refrain ».

À compter de ce jour, le public exigea que la tragédienne vînt chanter *la Marseillaise* tous les soirs quel que soit le spectacle proposé, ce qu'elle fit ainsi quarante-quatre fois de suite jusqu'à la fermeture du théâtre. Théophile Gautier commente : « Elle ne chante pas précisément *La Marseillaise*, mais elle mêle d'une façon très habile la mélodie à la récitation et l'effet qu'elle obtient est très grand [...] Elle y fait prédominer l'élan héroïque et la certitude du triomphe ».

Durant la Commune de Paris démarrée en mars 1871, elle se produit en faveur de cette cause le 30 avril pour une matinée au théâtre du Vaudeville, le 14 mai aux Tuileries puis le 21 mai pour un concert au profit des blessés et des veuves et orphelins des gardes nationaux tués, alors que les troupes versaillaises entrent dans Paris.

Le 6 mai 1871, le gouvernement de la Commune organisa un concert aux Tuileries, au profit des veuves et des orphelins des Fédérés, et sollicita de la Comédie-Française le concours d'une artiste pour réciter *La Marseillaise*. Édouard Thierry, alors administrateur et gardien du Théâtre-Français, conseilla à Mme Agar d'accepter... On fit de cette soirée un crime à la pauvre artiste qui, pour toute défense, se contentait de répondre invariablement : « Je suis partout où je puis être en aide aux malheureux. » Il n'en fallut pas plus pour que la situation de Mme Agar devînt impossible à la Comédie-Française qu'elle quitta en 1872 pour entreprendre de longues et pénibles tournées en province.

Soutenue par Georges Marye et Paul Bourget, Marie Léonide ne fait plus que de rares apparitions sur la scène parisienne. On la revoit en 1875 au théâtre de la Porte-Saint-Martin et au théâtre de la Renaissance puis en 1877 au théâtre de l'Ambigu-Comique.

Le 8 avril 1878, après six ans d'ostracisme, la Comédie-Française lui rouvre ses portes en lui confiant le rôle de Mme Bernard dans *Les Fourchambault* d'Émile Augier. Elle y obtient un grand succès, puis joue le rôle-titre d'*Athalie* de Racine, celui d'Agrippine dans *Britannicus* du même

auteur, reprend des rôles dans *Le Village* d'Octave Feuillet et *Les Ouvriers* de Nicolas Brazier et Théophile Marion Dumersan.

Cependant, n'ayant pas été nommée sociétaire de la Comédie-Française à la fin de l'année, Marie Léonide se dépêche et reprend la route.

Devenue veuve en 1879 de son premier mari (Nique), elle épouse, en 1880, Georges Marye, conservateur des antiquités africaines à Alger.

Paris la retrouve en 1882 et 1883 sur la scène de l'Ambigu dans le rôle de la princesse Boleska dans *Les Mères ennemies* de Catulle Mendès, puis dans celui de Marie dans *La Glu* de Jean Richepin.

À nouveau, l'ombre de la Comédie-Française plane sur son destin ; elle retrouve sa place de pensionnaire en septembre 1885 pour le rôle de la reine-mère Gertrude dans *Hamlet* d'après William Shakespeare, tout en continuant d'espérer le sociétariat.

C'est malade, fatiguée, découragée qu'elle va vivre les dernières années de son existence tout en nourrissant une certaine amertume, voire de la rancœur, à l'égard de la maison de Molière en se rappelant « *ses sept années perdues au Théâtre-Français* ».

Elle est l'amie intime de Pauline Savari, son élève, qui organise pour elle, que la paralysie a frappée, et dont les ressources sont assez précaires, une « représentation à bénéfice » en mai 1889.

En 1890, âgée de 58 ans, alors qu'elle déclamait le poème de Victor Hugo *Le Cimetière d'Eylau*, c'est sur scène qu'elle est frappée par la paralysie ; tout un côté de son corps est inerte.

Le 15 août 1891, Madame Agar-Marye meurt en son domicile d'Alger.

Marie-Léonide Agar a été inhumée au cimetière du Montparnasse dans la 9e division. Sur sa tombe est placée une reproduction du très beau buste de la tragédienne par le statuaire Henry Cros.

François Coppée, lors de l'inauguration du buste, déclama ces vers sur sa tombe :

*D'autres rappelleront que ton sort, pauvre femme,
Fut rigoureux, malgré tant de soirs éclatants,
Qu'on disputa son trône à la Reine du drame
Et qu'un injuste oubli l'exila trop longtemps.*

En 1910, un médaillon à la mémoire de la tragédienne a été inauguré à l'Odéon, lieu de ses premiers succès de scène.



RAIMUND Ferdinand



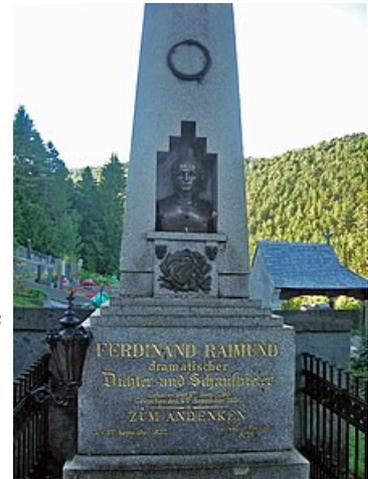
Ferdinand Jakob Raimann, dit Ferdinand Raimund, né le 1er juin 1790 à Vienne et mort le 5 septembre 1836 à Pottenstein, est un acteur, poète et dramaturge autrichien.

Ferdinand Raimund a son premier contact avec le théâtre en qualité de vendeur de confiseries au Burgtheater de Vienne. En 1808, il rejoint une troupe de comédiens ambulants. Il se fait connaître en tant qu'acteur au Theater in der Josefstadt à Vienne. En 1823, sa première pièce, *Le Fabricant de baromètres sur l'île enchantée*, donnée au Théâtre de Leopoldstadt lui amène une notoriété qui ne le quittera pas. Suivront sept autres pièces qui se rattachent au genre de la féerie très en vogue à Vienne à cette époque.

De son vrai nom Raimann, Ferdinand Raimund écrit avant tout des pièces de théâtre populaires. Mais il est aussi un acteur très apprécié du public viennois. Dramaturge et directeur de théâtre, il renoue avec les traditions du théâtre populaire et lui gagne ses lettres de noblesse en dépassant la

farce . Ses pièces sont à la fois réalistes et féeriques, romantiques et allégoriques. Chez lui, contrairement à Nestroy, la satire sociale reste le plus souvent indirecte. Il oppose des artisans vertueux aux bourgeois cupides et aux féodaux parasites. Les fées et les princes des esprits interviennent pour le « happy end ». Beaucoup des aphorismes populaires que contiennent ses pièces frappent encore par la justesse du ton.

Parmi ses œuvres : *Le Fabricant de baromètre sur l'île ensorcelée* (*Der Barometermacher auf der Zauberinsel*, 1823) ; *Le Diamant du roi des esprits* (*Der Diamant des Geisterkönigs*, 1824) ; *La Jeune Fille de l'univers des fées ou le Paysan millionnaire* (*Das Mädchen aus der Feenwelt oder der Bauer als Millionär*, 1826), une pièce féerique chantée où l'amour d'un pauvre pêcheur pour la fille adoptive d'un paysan enrichi triomphe de la cupidité. *Le Roi des Alpes et le Misanthrope* (*Der Alpenkönig und der Menschenfeind*, 1828) est un conte romantico-comique dans lequel un propriétaire foncier tyrannique se transforme en être véritablement « humain » grâce à l'aide du roi des Alpes. *Le Dilapidateur* (*Der Verschwender*, 1834) décrit la bonté d'un serviteur, Valentin, qui sauve son ancien maître ruiné.



Convaincu d'avoir été mordu par un chien enragé, il se suicide en se tirant une balle dans la tête.

Vue de la sépulture de Ferdinand Raimund inhumé à Gutenstein en 1836

ALENCON Emilienne André, dite d'



Émilienne Marie André, dite Émilienne d'Alençon, née à Paris 9e le 17 juillet 18701 et morte à Monte-Carlo2 le 14 février 1945, est une comédienne et célèbre courtisane française.

Émilienne Marie André naît le 17 juillet 1870 à Paris dans un milieu modeste. Sa mère est concierge rue des Martyrs.

Surnommée l'une des *Trois Grâces* de la Belle Époque, avec Liane de Pougy et Caroline Otero, elle est lancée dans le demi-monde à l'âge de 15 ans, en 1885, par Charles Desteuque, chroniqueur au *Gil Blas*, dit « l'intrépide vide-bouteilles4 ». Elle fait ses débuts comme danseuse au *Cirque d'été* en 1889, avant de jouer au *Casino de Paris*, aux *Menus-Plaisirs*, aux *Folies Bergère*, à la *Scala*, aux *Variétés*.

De 1889 à 1892, elle a une liaison avec le jeune duc Jacques d'Uzès qui souhaite l'épouser. La famille du duc, qui s'oppose à ce mariage, l'envoie au Congo où il meurt en 1893. Elle a ensuite des liaisons avec Étienne Balsan, le roi Léopold II de Belgique, le prince de Galles et futur roi d'Angleterre Édouard VII et peut-être l'empereur Guillaume II.

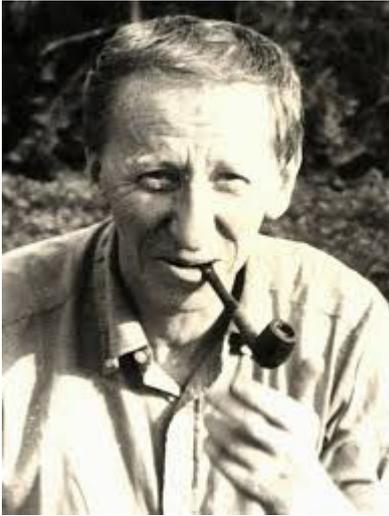
Elle épouse le jockey Percy Woodland en 1905. On lui prête une liaison avec La Goulue, en 1889 et la poétesse Renée Vivien, vers 1908, la danseuse Julia Seale, ainsi qu'avec Liane de Pougy. Le guide *Paris-Parisien* la décrit en 1899 comme une « notoriété de la vie parisienne » et une « jolie demi-mondaine ».

Ses biens, parmi lesquels une importante collection de veilleuses en porcelaine et son précieux mobilier décoré de plaques de porcelaine, furent vendus à l'Hôtel Drouot en 1931. Elle mourut à Monaco et fut par la suite inhumée au cimetière des Batignolles à Paris, dans la sépulture de sa famille maternelle, chapelle de la famille Normand 1ere division

Ses chapeaux furent les premiers de Coco Chanel, qu'elle contribua à lancer.



ALEX Joe



Joseph Alex dit Joe Alex, né le 1er novembre 1891 à Saint-Paul (La Réunion)¹ et mort le 5 août 1948 à Lima (Pérou), est un acteur, chanteur et danseur français.

Joe Alex a joué des rôles de « noir » dans plus de trente films français. Il apparaît déjà dans le spectacle *Match ! Delmarès contre Sandrini* à l'Olympia en 1918. Il joue entre autres dans la *Revue nègre* en 1925, dansant la *Danse sauvage* aux côtés de Joséphine Baker. Avec elle, il a enregistré en duo la chanson *Voulez-vous de la canne à sucre*. Au cinéma, il joue notamment dans *Les Enfants du paradis* de Marcel Carné.

En 1938, il a dirigé à Paris le *Théâtre africain*, dont la troupe était intégralement noire, et qui dut cesser son activité à la déclaration de guerre. Il joue dans la pièce *L'Amant de Bornéo* à Paris de 1941 à 1943. Il quitte la France en 1947.

Il est mort et inhumé le 5 août 1948 à Lima.

ALEXANDRE René



René Alexandre, né le 22 décembre 1885 à Reims (Marne) et mort le 19 août 1946 à Vitré (Ille-et-Vilaine)¹, est un acteur français.

Sociétaire de la Comédie-Française, il fut également maire de Grosley-sur-Risle de 1935 à 1940.

Originaire de Nancy, son père Jean-Joseph Alexandre était employé de commerce lors de son mariage à Reims en 1884 avec Caroline Haguenuer, native de Verdun et fille d'un rabbin. René est l'aîné de leurs cinq enfants.

Il apprit son métier de comédien en tant qu'élève de Paul Mounet et sortit du Conservatoire en 1908 avec deux premiers prix (tragédie et comédie). Il interpréta *Ramuntcho* de Pierre Loti à l'Odéon, puis entra à la Comédie-Française en 1908. Il en fut sociétaire de 1920 à 1944 et fut nommé sociétaire honoraire en 1945.

Mobilisé comme sergent d'infanterie en août 1914, René Alexandre reste employé à l'arrière. Classé dans le service auxiliaire pour motif médical en avril 1915, il est transféré dans le Train des équipages puis dans le service automobile du 13^e régiment d'artillerie. Il est blessé au bras par un éclat de bombe d'avion à Bar-le-Duc en janvier 1916. Repassé dans le train, il est promu adjudant en décembre 1916 et décoré de la Croix de guerre en septembre 1917. Il est démobilisé en mars 1919.

Président fondateur de l'Association des Comédiens combattants, il est fait commandeur de la Légion d'honneur. En 1912, il fonda à Grosley-sur-Risle, dont il est maire de 1935 à 1940, la maison de repos des acteurs anciens combattants, lui-même étant un ancien combattant de la Première Guerre mondiale.

Juif, il doit interrompre ses activités en 1940 en raison de l'occupation allemande de la France.

Au cinéma, il tourna dans 53 films de 1909 à 1940. Il épousa à Limeil-Brévannes (Seine-et-Oise), en 1912, Gabrielle Robinne (1886-1980), sociétaire de la Comédie-Française et actrice de cinéma. Ils reposent tous deux au cimetière de Saint-Cloud (Hauts-de-Seine). Ils s'étaient installés en 1922 dans cette commune, au 21 rue Gounod.



ANAÏS – Pauline – Nathalie Aubert dite Melle ANAÏS



Anaïs-Pauline-Nathalie Aubert dite Mademoiselle Anaïs, née le 22 juin 1802 à Paris³ et morte le 25 juillet 18713 à Louveciennes, est une actrice française.

Anaïs est née à Toury, en Eure-et-Loir, et entre à la Comédie-Française en 1816 à l'âge de quatorze ans. En 1832, elle est choisie pour être la 252^e sociétaire de la Comédie-Française.

Elle se distingue particulièrement dans les rôles *d'ingénue*, se faisant connaître dans les rôles de Chérubin dans *Les Noces de Figaro* et d'Agnès dans *L'École des épouses*.

Elle a eu une liaison avec un général de l'armée britannique et membre du Parlement, Sir Edward Stopford, qui a donné naissance en 1819 à un fils qui est également devenu un général de l'armée britannique, Edward Stopford Claremont.

Elle démissionne de la Comédie-Française en 1851 et meurt en 1871, à l'âge de 69 ans, à Louveciennes.

Décédée à Louveciennes le 25 juillet 1871, elle est inhumée au cimetière du Montparnasse le 29 & déposée à l'ossuaire du père Lachaise en 1961.

ANDREANI Isabelle

Isabelle Andreani, née le 18 février 1923 et morte le 3 juin 2018, est une chanteuse lyrique mezzo-soprano française. Elle est artiste de la troupe de l'Opéra de Paris au milieu des années 1950 puis titulaire de la Carmen de Georges Bizet en 1960, rôle qu'elle a marqué par son interprétation. Retirée de la scène dans les années 1970, elle devient ensuite professeure de chant.



Née à Sari-de-Porto-Vecchio dans le sud de la Corse en 1923, Isabelle Andreani est reçue à l'unanimité au concours d'entrée du Conservatoire de Marseille dans la classe de Jeanne Fourestier.

Selon *Opera On Line*, elle est « remarquée pour les qualités naturelles de sa voix » et ses « Prix de chant et d'art lyrique » au Conservatoire de Marseille.

Elle est engagée en septembre 1949 à l'Opéra de Marseille par son directeur Michel Leduc dans *Rigoletto de Verdi (chanté en français)* où elle tient le rôle de Madeleine, et *Lakmé* de Léo Delibes où elle interprète Malika, dans les deux cas aux côtés de Mado Robin. Elle y chantera régulièrement notamment pour le rôle-titre de *Mignon* d'Ambroise Thomas, la Charlotte de *Werther* de Jules Massenet,

Marina dans *Boris Godounov* de Moussorgski, puis rapidement le rôle-titre de Carmen, son rôle le plus marquant². En 1951 elle y chante Miss Quickly dans le *Falstaff* de Verdi aux côtés de Marcello Cortis pour le 50^{ème} anniversaire de la mort du compositeur.

Elle est soliste à l'ORTF, aux concerts Colonne, Lamoureux et Padeloup, et enregistre dès 1955 plusieurs disques dont un disque consacré aux héroïnes de l'Opéra-Comique Charlotte et Mignon sous la direction de Pierre Cruchon, qu'elle épousera.

La soprano Mado Robin l'invite alors à se présenter à la troupe de l'Opéra de Paris. Après une audition, elle y est engagée en 1954 et devient très rapidement titulaire du rôle de Fatima dans *Oberon* de Weber (de 1954 à 1956 sous la direction d'André Cluytens avec Nicolai Gedda, Régine Crespin, Suzanne Sarroca, Denise Scharley) puis pour le rôle-titre de Carmen dès 1955 qu'elle chante régulièrement en alternance à la salle Favart (Opéra-Comique) notamment avec la Micaela

d'Andréa Guiot et le Don José de José Luccioni, sous la direction de Georges Prêtre puis de Pierre Cruchon. En 1956 elle chante au Palais Garnier dans la production de l'opéra *Le Chevalier à la rose* de Richard Strauss avec Elisabeth Schwarzkopf.

Elle incarne ensuite le rôle de Carmen dans la plupart des opéras de France, et en 1960 à l'opéra de Paris - salle Garnier dans la mise en scène de Raymond Rouleau (production créée en 1959 avec Jane Rhodes et dirigée par Roberto Benzi et qui sera donnée 351 fois à Paris jusqu'en 1970 puis reprise plusieurs centaines de fois en Europe jusqu'au Japon). Isabelle Andreani fait alors la Une du magazine *Paris Match*.

Elle interprétera le rôle de la cigarière régulièrement au Palais Garnier dès 1960 en alternance avec Jane Rhodes, Regina Resnik, Francine Arrauzau, Grace Bumbry sous la direction de Louis Fourestier avec des partenaires tels que Gabriel Bacquier ou Paul Finel.

Elle poursuit sa carrière dans des registres divers, tels que *Dialogues des carmélites* de Francis Poulenc, *Les Indes galantes*, *Zoroastre*, *Così fan tutte*, *Eugène Onéguine*, *Le Barbier de Séville*, etc.

« Particulièrement à l'aise dans l'exercice du récital », elle défend le répertoire des mélodies françaises et des Lieder allemands (alors chantés en français) de Schubert, Schumann et Brahms.

Elle a participé à plusieurs enregistrements de panorama de l'opérette, de la mélodie et de l'opéra aux côtés d'André Mallabrera, Mady Mesplé, Renée Doria, Régine Crespin, Jane Berbié, Michèle Le Bris, Michel Sénéchal, etc.

Après la dissolution de la troupe de l'opéra de Paris (Réunion des théâtres lyriques nationaux) en 1965, Isabelle Andreani s'engage dans une carrière de professeure de chant et d'art lyrique. Elle est nommée au Conservatoire national d'Aix-en-Provence puis à celui de Toulon.

Elle intervient alors à Toulon pour des récitals de mélodies et des participations à l'Opéra de Toulon pour les concerts du Conservatoire dirigé alors par Lucien Jean-Baptiste (notamment la *Missa Solemnis* de Beethoven avec Anne-Marie Rodde).

Elle meurt le 3 juin 2018 à La Garde à l'âge de 95 ans. Une première cérémonie s'est tenue le 6 juin 2018 en la Cathédrale Notre-Dame-de-la-Seds de Toulon, puis en l'église de Pino (Corse) le 7 juin, suivie de l'inhumation au caveau familial.

ANTOINE André



André Antoine est un comédien, metteur en scène, directeur de théâtre, réalisateur et critique dramatique français, né le 31 janvier 1858 à Limoges et mort le 19 octobre 1943 au Pouliguen.

Considéré comme l'inventeur de la mise en scène moderne en France, il a donné son nom au théâtre Antoine à Paris.

Né à Limoges en 1858, André Antoine est élève à l'école communale des Frères et au lycée Condorcet, puis employé à la Compagnie du gaz.

Intéressé par le théâtre, candidat malheureux à l'entrée du conservatoire de musique et de déclamation en 1878, il devient comédien dans une troupe amateur, puis fonde dans l'ancienne *Comédie parisienne*, le Théâtre-Libre, avec le premier spectacle en 1887, un mouvement théâtral novateur visant à ouvrir la scène à de jeunes auteurs, à un style de mise en scène et de jeu d'acteurs en rupture avec le théâtre de boulevard. Les représentations sont sur abonnement, pour échapper à la censure, d'où ce nom de Théâtre-Libre. Le courant théâtral s'ouvre aux écrivains du courant naturaliste français, mais aussi aux auteurs dramatiques scandinaves. Sur son modèle, des théâtres libres se créent à Londres, à Munich et à Berlin. Proche d'Émile Zola, il prône un théâtre populaire et social, appliquant les principes du naturalisme à l'art



dramatique et à la mise en scène. Il fait découvrir en France des auteurs tels que August Strindberg, Léon Tolstoï et Henrik Ibsen. Il monte également des pièces ou des adaptations de romans de Zola, Daudet, Balzac, puis Jules Renard (*Poil de Carotte*) et Henry Bernstein (*Le Marché*).

André Antoine, debout, avec de gauche à droite : Arnold Koning, Émile Bernard, Vincent van Gogh (?), Félix Jobbé-Duval et Paul Gauguin (1887), photographie anonyme.

Il repose au cimetière de Camaret-sur-Mer (Finistère).



ARMAND Armand Benoit Roussel dit



Armand-Benoît Roussel, dit Armand, est un tragédien français né le 20 novembre 1773 à Versailles et mort le 16 juin 1852 à Paris.

Armand-Benoît Roussel est le fils de Charles Marie Roussel, conseiller du Roy et receveur des finances en Franche-Comté, et de Marie Joséphe Lameaux. Il a pour parrain Emmanuel-Armand de Vignerot du Plessis et pour marraine Bénédicte, comtesse Du Barry.

Sa carrière débute au Théâtre Feydeau en 1795. Il joue principalement les rôles de

petit maître ou d'amoureux dans des pièces de Marivaux auprès de Mademoiselle Mars. Il remporte un grand succès avec le rôle d'Almaviva dans *Le Barbier de Séville*.

Il meurt le 16 juin 1852 à Paris³ et est inhumé au Cimetière du Père-Lachaise 19 juin 1852.

ARMAND DAILLY Alexandre Michel Dailly, dit



Alexandre-Michel Dailly, dit Armand-Dailly, est un acteur français né à Paris le 17 octobre 1777 et mort à Paris 1er le 10 septembre 1848.



Fils d'un joaillier parisien, il fit partie de la troupe du Théâtre de l'Odéon puis du Gymnase avant d'entrer à la Comédie-Française en 1824.

Marié en 1806 avec Pierrette-Alexandrine Iwanovski fille d'un valet de chambre du duc de Berry au château de Versailles, sa fille Nathalie-Sophie (1810-1895) deviendra en 1830 l'épouse du peintre Henri Frédéric Schopin (1804-1880), Grand Prix de Rome en 1831, chevalier de la Légion d'Honneur en 1854.

Il est inhumé avec 6 autres comédiens dans la sépulture de la Comédie-Française au cimetière Montmartre (19e Division).

ARNAL Etienne

Étienne Arnal, dit Arnal, né à Meulan le 2 février 1794 et mort à Genève le 10 décembre 1872, est

un acteur français. Après avoir peu réussi dans les rôles d'amoureux de tragédie, il obtint un succès prolongé sur les scènes du Théâtre du Vaudeville et des Variétés. Il a joué dans beaucoup de pièces d'Eugène Labiche dont "La Dame aux jambes d'azur" et "L'Affaire de la rue Lourcine" dans lesquelles il a tenu le premier rôle. Il a publié quelques poésies dont "Boutades en vers" en 1861.



Un monsieur qui prend la mouche :

Alphonse de Beaudéduit

•*Les gants jaunes :* Anatole, maître de danse

•*Un mari qui prend du ventre :* Pigeoret, propriétaire, 44 ans

•*Mesdames de Montenfriche :*

Montenfriche

•*L'Affaire de la rue de Lourcine :* Lenglumé, rentier

•*Le Choix d'un gendre :* Bidonneau

•*Le Petit Voyage :* Auguste, garçon d'hôtel

•*La Sensitive :* Gaudin, domestique



ARNOUL Françoise



Françoise Gautsch, dite **Françoise Arnoul**, est une actrice française, née le 9 juin 1931 à Constantine (Algérie française) et morte le 20 juillet 2021 à Paris.

Les années 1950 constituent la période de gloire de l'actrice, où elle est une véritable star en France et participe à des films importants, dont *French Cancan*, de Jean Renoir, en 1955. Après 1960, sa carrière au cinéma est devenue plus confidentielle.

Françoise Annette Marie Mathilde Gautsch et ses deux frères sont les enfants du général de brigade Charles Lionel Honoré Arnoul Gautsch (1882-1969), un polytechnicien, à qui elle empruntera un prénom pour en faire son nom d'artiste.

Sa mère, Janine Gradwhol, d'origine juive⁴, devenue femme au foyer après son mariage, avait auparavant suivi les cours d'art dramatique du conservatoire de Lyon et était apparue sous le nom de Jeanine Henry⁵ sur la scène du théâtre des Célestins aux côtés de Charles Vanel.

Mme Gautsch incite très tôt sa fille à se former dans le domaine artistique : « Tu dois penser à l'art, la seule chose réellement belle. Si tu n'aimes pas le piano autant que moi, fais de la danse. »

Françoise est donc inscrite aux cours de danse à Rabat où son père est en poste au début de la Seconde Guerre mondiale. Vers l'âge de 7 ans, elle fait ses débuts sur les planches dans le rôle d'un papillon pour le *Carnaval* de Robert Schumann, dans un ballet donné au profit de la Croix-Rouge. Ce spectacle va aussi être présenté dans les grandes villes du Maroc.

Elle commence ses études secondaires au lycée de Casablanca, où la famille a déménagé. Elle continue ses cours de danse classique. C'est à cette époque qu'elle découvre le cinéma, ses magazines et ses stars, Shirley Temple, Errol Flynn ou Gary Cooper.

En 1945, Charles Gautsch reste au Maroc, retenu par ses obligations professionnelles, mais le reste de la famille rentre en France, s'installant un moment à Bagnères-de-Bigorre dans les Hautes-Pyrénées, puis dans le 16^e arrondissement de Paris.

Françoise Gautsch entre au lycée Molière et partage sa passion naissante pour la composition française avec ses deux nouvelles amies : Yvonne Roussel, la sœur de Michèle Morgan (Simone

Roussel), et Danièle Heymann, fille du réalisateur Claude Heymann et future journaliste. Les trois amies, entre le lycée et la lecture de *Cinéma*, organisent de petites représentations entre elles, le goût de la déclamation leur ayant été inculqué par leur professeur de français.

Un jour, Yvonne Roussel obtient deux places pour assister, dans la loge de sa sœur Michèle Morgan au théâtre de l'Empire, à la projection de son dernier film, *La Symphonie pastorale* de Jean Delannoy (1946). C'est le premier contact de Françoise avec une star.

Quelque temps plus tard, devant cette même salle de L'Empire, elle est abordée par le réalisateur Marc Allégret qui recherche deux jeunes filles pour son prochain film, *Les lauriers sont coupés*. Elle est reçue par le jeune assistant d'Allégret, Roger Vadim, qui lui annonce que l'autre jeune fille, une certaine Brigitte Bardot, est déjà engagée ; mais finalement le film ne se fera pas.

Ayant peu de goût pour les études, Françoise quitte le lycée en classe de seconde, déclarant à sa mère : « Je veux faire du cinéma. » Elle est inscrite aux cours d'art dramatique dispensés dans le IX^e arrondissement par l'une des connaissances de sa mère, madame Bauer-Thérond. Elle y a pour condisciples Michel Drach, Roger Carel et Roger Hanin. Lors d'une audition au théâtre de la Potinière, elle signe un contrat avec l'agence artistique Besnard, qui compte déjà parmi ses jeunes acteurs Magali Noël et Renée Cosima.

Elle est pressentie par Robert Dhéry pour une pièce qu'il est en train de monter, *Le Bouillant Achille* de Paul Nivoix (1948), avec pour vedette Bourvil, mais le rôle est finalement confié à une autre débutante, Nicole Courcel.

Françoise fait une première figuration en 1948 dans *Rendez-vous de juillet* de Jacques Becker, où Nicole Courcel tient l'un des rôles principaux.

Allant sur ses 18 ans, elle est engagée par Willy Rozier qui lui confie son premier grand rôle dans *L'Épave* (1949). Elle est « Perrucha », un rôle qui, avec quelques scènes déshabillées, lance le personnage de Françoise Arnoul. Elle expliquera ultérieurement que plusieurs plans de ce film étaient truqués : mineure à l'époque, elle était contrainte par la loi de se faire doubler pour les plans les plus osés.

Même si elle joue quelquefois des rôles légers, comme dans *Nous irons à Paris* (1950) ou de midinette comme dans *French Cancan* (1954), elle incarne le plus souvent des personnages peu conventionnels, troubles et destructeurs, voire pervers : *Le Fruit défendu* (1952), *La Rage au corps* (1954), et la série des films d'Henri Decoin, *La Chatte* (1958-1960), où son visage félin d'espionne perdue séduit les spectateurs. Plus que Brigitte Bardot dont le succès l'a en partie éclipsé dans cette période⁴, elle incarne des personnages souvent énigmatiques. Elle dit à Vadim sur le plateau de *Sait-on jamais...* (1957) : « Si tu cherches Brigitte à travers moi, tu ne la trouveras pas. Elle n'est pas moi, je ne suis pas elle ! ». Avec ce film et avec celui de Pierre Kast, *La Morte-Saison des amours* (1960), elle a l'occasion de montrer ses talents.

Dans les années 1950, elle travaille sous la direction de Carlo Rim, Henri Decoin, Henri Verneuil, Pierre Billon, Georges Lacombe, Pierre Chenal et figure dans un film de Sacha Guitry : *Si Paris nous était conté* ; par contre, la scène qu'elle a tournée pour son *Napoléon* a été coupée au montage.

Elle connaît ses premiers vrais triomphes d'actrice à partir de 1955, face à Jean Gabin dans *Des gens sans importance* d'Henri Verneuil et *French Cancan* de Jean Renoir. Elle fait un caméo dans *En effeuillant la marguerite* de Marc Allégret, dont Brigitte Bardot, à la veille de l'explosion mondiale de sa notoriété, est la vedette, et trouve un de ses plus beaux rôles aux côtés de Robert Hossein dans *Sait-on jamais...* de Roger Vadim, dont l'action se déroule à Venise, sous la neige, au son du Modern Jazz Quartet. Elle s'épanouit aussi, entre Bernard Blier et Roger Hanin dans le diptyque *La Chatte* et *La Chatte sort ses griffes*, mis en scène par Henri Decoin, et son imperméable noir entre dans la mythologie du cinéma de cette époque.

Cette décennie brillante s'achève avec *Le Chemin des écoliers* de Michel Boisrond, adaptation de Marcel Aymé par Jean Aurenche et Pierre Bost, où elle joue la maîtresse d'Alain Delon, star

naissante.

La carrière de Françoise Arnoul marque le pas durant la décennie suivante. À quelques exceptions près, les films qu'elle tourne ne lui offrent que des rôles conventionnels. Cependant la maturité lui offre l'occasion de diversifier ses emplois au cinéma et à la télévision, mais elle ne tient plus le premier rôle.

Dans les années 1960, elle tourne plusieurs films de Pierre Kast, *Lucky Jo* de Michel Deville (1964), *Le Dimanche de la vie* de Jean Herman (1965), où elle retrouve Danielle Darrieux. Elle tourne ensuite un sketch de Julien Duvivier pour *Le Diable et les Dix Commandements*, où elle rivalise avec Micheline Presle auprès de Claude Dauphin et de l'Américain Mel Ferrer, puis la production internationale *Le Congrès s'amuse*, avec Curd Jürgens en tsar Alexandre Ier de Russie, Lilli Palmer et Paul Meurisse. Elle effectue aussi des caméos non crédités dans *Le Testament d'Orphée* de Jean Cocteau et *Compartment tueurs* du jeune Costa-Gavras. En 1970, elle retrouve Jean Renoir pour le sketch *Le Roi d'Yvetot*, avec Fernand Sardou et Jean Carmet, du très beau dernier Renoir, *Le Petit Théâtre de Jean Renoir*, diffusé à la télévision.

En 1974, Françoise Arnoul retrouve son vieux complice Daniel Gélin dans *Dialogue d'exilés* de Raoul Ruiz, puis elle interprète la mère d'Isabelle Adjani dans *Violette et François* de Jacques Rouffio (1977), et apparaît dans *Dernière Sortie avant Roissy* de son compagnon Bernard Paul. En 1984, le thriller *Ronde de nuit* de Jean-Claude Missiaen (1984), où elle joue la journaliste, connaît le succès. Depuis, Guy Gilles, Jean Marbœuf, Brigitte Roüan et Claude Faraldo ont su mettre en valeur une comédienne exigeante et discrète. En 1992, elle incarne l'épouse de Charles Aznavour dans *Les Années campagne* de Philippe Leriche, et en 2011 elle tient l'un des premiers rôles de *Beau rivage* de Julien Donada. Elle revient au cinéma en 2016, dans un film de Paul Vecchiali (rôle de Mimi dans *Le Cancre*).

À la télévision, sa carrière semble au diapason : après Carlo Rim et Michel Drach dans les années 1960, elle travaille avec Serge Moati, Guy Gilles, Pierre Kast, Bernard Queysanne, Pierre Tchernia, Jean Marbœuf, dans des adaptations littéraires notamment (Maupassant, Marcel Aymé de nouveau, Exbrayat, *L'Herbe rouge* avec Jean Sorel, Jean-Pierre Léaud et Jean-Claude Brialy d'après Vian, *Un garçon de France* d'après un roman de Pascal Sevran), voire des scénarios originaux d'Éric-Emmanuel Schmitt (*Temps de chien*) ou Jacques Dacqmine ; dans ce parcours sans réelle surprise, sinon relatives (ses rencontres avec Jany Holt et Gérard Klein), elle tient des emplois de mère comme dans *L'Automate* de Jean-François Claire (1981) et elle joue la vieille femme vengeresse de *L'Étrange Histoire d'Émilie Albert* de Claude Boissol (1988). Enfin les téléspectateurs l'aperçoivent de loin en loin dans *Les Cinq Dernières Minutes* et *L'Instit* (1998). En 2007, elle s'illustre dans *Le Voyageur de la Toussaint*, adaptation du roman éponyme de Georges Simenon.

Françoise Arnoul fait la connaissance de Georges Cravenne (1914-2009) en 1954 sur le tournage de *French Cancan*. Ils se marient en 1956 et divorcent en 1964.

Elle rencontre le cinéaste Bernard Paul en 1964 sur le tournage de *Compartment tueurs* de Costa-Gavras et devient sa compagne jusqu'à la mort du réalisateur en 1980.

Pour lui, elle met sa carrière en sommeil afin de l'assister dans le tournage de ses premiers films. Avec Marina Vlady, ils créent en 1968 la société de production « Francina » qui va notamment financer les trois longs métrages de Bernard Paul : *Le Temps de vivre* (1969), *Beau Masque* (1972) d'après le roman éponyme de Roger Vailland et *Dernière Sortie avant Roissy* (1977), filmé à Sarcelles. Ces trois films, salués par la critique, n'ont connu qu'un faible succès en salle.

Françoise Arnoul meurt le 20 juillet 2021 dans un hôpital parisien à l'âge de 90 ans des suites d'une longue maladie. Ses obsèques ont lieu le 26 juillet au crématorium du cimetière du Père-Lachaise,



en présence de son ami Hervé Vilard. Ses cendres sont ensuite inhumées dans le caveau familial maternel du cimetière du Montparnasse (division 24).

ARNOULD Sophie-Madeleine



Madeline-Sophie Arnould, ou Sophie Arnould, née le 13 février 1740 à Paris où elle est morte le 22 octobre 1802, est une actrice et cantatrice française.

Elle débuta en 1757, et se retira en 1778. Elle se distinguait, selon ses contemporains, par la finesse de son jeu et l'agrément de sa voix¹. Elle acquit une grande célébrité par ses bons mots, dont Albéric Deville a fait un recueil intitulé *Arnoldiana, ou Sophie Arnould et ses Contemporaines* (1813), largement utilisé par les frères Goncourt.

Selon la peintre Élisabeth Vigée Le Brun, « Mademoiselle Arnould n'était pas très jolie ; sa bouche déparait son visage, ses yeux seulement lui donnaient une physionomie où se peignait l'esprit remarquable qui l'a rendue célèbre. On a répété et imprimé un nombre infini de ses bons

mots. »

Elle créa le rôle d'Iphigénie dans l'opéra *Iphigénie en Aulide* de Gluck ainsi que celui d'Iole dans *Hercule mourant* d'Antoine Dauvergne.

De sa relation tumultueuse avec Louis-Léon de Brancas, duc de Lauragais, elle eut quatre enfants, dont Antoine-Constant de Brancas, colonel du Premier Empire mort à Essling. Elle fut aussi très proche de Paul Barras et de Nicolas François de Neufchâteau. On lui prête autant de liaisons avec des femmes qu'avec des hommes, notamment Mlle Raucourt, Mme de Villeroy, la princesse de Hénin. Anne Bonnier, ancienne duchesse de Chaulnes qui avait perdu ses titres en épousant son amant (un bourgeois du nom de Giac), lui demanda un jour comment allait « le métier » ; Sophie Arnould répondit : « *Assez mal, depuis que les duchesses s'en mêlent.* »



Elle fit partie de la société chantante *La Dominicale* fondée par le célèbre chirurgien Louis et dont furent membres Jean-Joseph Vadé, Claude-Prosper Jolyot de Crébillon, Pierre-Yves Barré, Claude Coqueley de Chaussepierre.

Elle s'installe en 1798 à l'hôtel d'Angiviller, et y meurt en 1802.

ARNOULD-PLESSY Jeanne

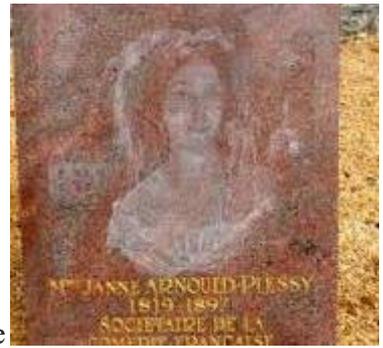


Jeanne-Sylvanie-Sophie Arnould-Plessy dite Mademoiselle Plessy, née à Metz le 7 septembre 1819 et morte à Salives le 30 mai 1897, est une actrice française du XIXe siècle de grande renommée.

Fille de Philippe Plessy, artiste dramatique, elle entra au Conservatoire en 1829 et devint l'élève de Joseph Samson. Elle fit ses débuts à la Comédie-Française en 1834, dans le rôle d'Emma de *La Fille d'honneur* d'Alexandre Duval. Elle y remporta un immense succès et Mademoiselle Mars, qui était à la fin de sa carrière, en prit ombrage.

Jusqu'en 1845, la carrière de Mademoiselle Plessy s'envola à la Comédie-Française. Les journaux et les gazettes rapportaient ses triomphes. Elle était très amie avec George Sand. C'est alors qu'elle quitte Paris pour Londres, afin d'épouser un acteur beaucoup plus âgé qu'elle, Auguste Arnould (1803-1854). Le Théâtre-Français lui fit un procès pour rupture de contrat qu'il remporta.

Elle décide de partir pour Saint-Petersbourg, au fameux Théâtre-Français (ou théâtre Michel), où elle jouera pendant plus de neuf ans. Ce théâtre était le point de rencontre de l'intelligentsia russe et de l'aristocratie pétersbourgeoise, à l'époque francophone. Son talent dans les emplois de *grande coquette* fut particulièrement apprécié de l'empereur Nicolas Ier qui avait placé en permanence une statuette de l'actrice dans la loge impériale, en témoignage d'admiration.



Elle retourna à Paris en 1855 et fut réintégrée à la Comédie-Française, en tant que pensionnaire, d'abord pour huit ans. Elle fut alors à l'apogée de sa carrière, triomphant dans les pièces d'Émile Augier ou d'autres dramaturges célèbres du Second Empire.

Elle prit sa retraite en 1876 et passa ses vingt dernières années dans son château de l'Abbaye du Quartier, par Courtrivron. Elle y mourut le 30 mai 1897. Elle fut enterrée dans le cimetière de la commune de Salives (Côte-d'Or).

ARTAUD Antonin



né le 4 septembre 1896 à Marseille et mort le 4 mars 1948 à Ivry-sur-Seine, est un théoricien du théâtre, acteur, écrivain, essayiste, dessinateur et poète français.

La poésie, la mise en scène, la drogue, les pèlerinages, le dessin et la radio, chacune de ces activités a été un outil entre ses mains, un moyen pour développer son art.

Toute sa vie, il a lutté contre des douleurs physiques, diagnostiquées comme issues de syphilis héréditaire, avec des médicaments, des drogues. Cette omniprésence de la douleur influe sur ses relations comme sur sa création. Il subit aussi des séries d'électrochocs lors d'internements successifs, et il passe les dernières années de sa vie dans des hôpitaux psychiatriques,

notamment celui de Rodez. Si ses déséquilibres mentaux ont rendu ses relations humaines difficiles, ils ont aussi contribué à alimenter sa création. Il y a d'un côté ses textes « fous de Rodez et de la fin de sa vie », de l'autre, selon Évelyne Grossmann, les textes fulgurants de ses débuts.

Inventeur du concept de « théâtre de la cruauté » dans *Le Théâtre et son double*, Artaud a tenté de transformer radicalement la littérature et surtout le théâtre. S'il n'y est pas parvenu de son vivant, il a certainement influencé les générations de l'après Mai 68, en particulier le théâtre américain, et les situationnistes de la fin des années 1960 qui se réclamaient de son esprit révolutionnaire. Il a aussi influencé le théâtre anarchiste *Living Theatre*, qui se réclame de lui dans la pièce *The Brig* où il met en pratique les théories d'Artaud.



Dans son œuvre immense, il fait délirer l'art (comme Gilles Deleuze, grand lecteur d'Artaud, fera délirer la théorie autour du corps sans organe). Son œuvre graphique est également importante. Il a fait l'objet d'un legs important au Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou en 1994. Une partie de ses œuvres a été exposée en 2011.

ARTHUR SAPECK

Eugène François Bonaventure Bataille, plus connu sous son nom d'artiste **Arthur Sapeck**, né le 7 mai 1853, au Mans (Sarthe), et mort le 20 juin 1891 à Clermont-de-l'Oise, est une figure importante des mouvements intellectuels de la Troisième République naissante, figure emblématique des mouvements des Hydropathes, puis Fumistes, Hirsutes, et Incohérents.

« Avocat de formation et de son état », il fait preuve, selon Michel Dansel, d'un « talent certain qui se manifestait, notamment, par ses dons de musicien, de caricaturiste, d'illustrateur, mais aussi de

ventriloque ». Ses canulars et mystifications l'ont rendu plus célèbre que ses travaux d'illustrateur (tels ceux pour *Le Rire*, de Coquelin cadet). De 1881 à 1883, il publie avec Jules Jouy *L'Anti-concierge*, une revue satirique de défense des locataires et de critique des pipelets, à laquelle participe Alphonse Allais.



Pour l'exposition des Arts incohérents, en 1883, il réalise *Mona Lisa fumant la pipe* qui préfigure directement « L.H.O.O.Q. » de Marcel Duchamp en 1919.

Devenu conseiller de préfecture de l'Oise en 1883, il se marie en 1888, eut rapidement deux enfants, mais souffre de troubles psychiatriques qui furent cause de son internement à l'asile de Clermont-de-l'Oise en 1889, où il meurt le dix juin 1891.

ASTLEY Philip



Philip Astley (Newcastle-under-Lyme, 8 janvier 1742 - Paris, 20 octobre 1814) est un célèbre écuyer anglais qui fonda au XVIII^e siècle le cirque moderne en donnant une place prépondérante au dressage équestre dans son spectacle.

Philip Astley était un cavalier, propriétaire de cirque et inventeur anglais, considéré comme le « père du cirque moderne ». L'industrie du cirque, en tant que présentateur d'une expérience de divertissement intégrée qui comprend de la musique, des animaux domestiqués, des acrobates et des clowns, fait remonter son héritage à l'Astley's Amphitheatre, une école d'équitation qu'Astley a fondée à Londres à la suite du succès de son invention de la piste

de cirque en 1768. Philip Astley est né à Newcastle-under-Lyme en Angleterre, fils d'un ébéniste. À l'âge de neuf ans, il a fait son apprentissage avec son père, mais le rêve d'Astley était de travailler avec des chevaux, il a donc rejoint le Quinzième dragons légers du colonel Eliott à l'âge de 17 ans, devenant plus tard sergent-major. Son service dans la guerre de Sept Ans l'a mis en contact avec des entraîneurs et des cavaliers professionnels. Astley lui-même était un pilote brillant. Astley avait un génie pour l'équitation. Il a constaté que les cavaliers recevaient plus d'attention de la part de la

foule à Islington. Il a eu l'idée d'ouvrir une école d'équitation à Londres dans laquelle il pourrait également diriger des spectacles d'acrobatie. Astley commença à se faire une réputation et à s'enrichir. Son invention de l'arène circulaire a été couronnée de succès. Astley se maria vers 1766. En 1769, sa femme donna naissance à un fils, John Philip Conway Astley (1767-1821). Le cirque d'Astley était si populaire qu'il fut invité en 1772 à se produire devant Louis XV de France à Versailles. En 1782, Astley a créé le premier cirque construit à cet effet en France, l'Amphithéâtre Anglais à Paris. Pendant l'été et à d'autres moments où son établissement londonien était inactif, Astley établit des amphithéâtres en bois dans toute la Grande-Bretagne ; le premier d'entre eux a été érigé en 1773 à Dublin, en Irlande. Plus tard, il a créé dix-huit autres cirques dans des villes européennes, a été patronné par un grand nombre de membres de la famille royale et était célèbre, envié et parfois riche. Il n'a jamais utilisé d'animaux sauvages dans l'arène du cirque. Ils ont commencé à être exposés 14 ans après sa mort à Paris. Il a été enterré au cimetière du Père Lachaise à Paris, après avoir expiré d'une goutte à l'estomac.



AUCLAIR Michel

Vladimir Vujović, dit Michel Auclair, est un acteur de cinéma et comédien de théâtre français né le 14 septembre 19221 à Coblenze en Allemagne et mort le 7 janvier 1988, à Saint-Paul-en-Forêt, dans le Var.



Michel Auclair est le fils de Vojislav Vujovic (prononcé Voïslav Vuïovitch, 1897-1936), avocat d'origine serbe, et de Charlotte Caspar (1895-1990), une institutrice et chimiste française. Ses parents sont des militants du Parti communiste français et de l'Internationale communiste.

Son père est exécuté en Union soviétique lors des purges staliniennes, le 3 octobre 1936. Sa mère se remarie à Raymond Guilloché (1903-1989).

Avant de devenir acteur, Michel Auclair étudie la médecine, puis il entre au Conservatoire.

Au théâtre, il interprète (entre autres) des pièces de Paul Claudel, William Shakespeare, Arthur Miller, Jean Racine, Molière, Henrik Ibsen et Victor Hugo.

Au cinéma, il se fait connaître avec le film *La Belle et la Bête*.

Puis, Jacqueline Audry lui confie son premier rôle important dans *Les Malheurs de Sophie* (1946), il joue notamment dans *Les Maudits* (1947) de René Clément, *Manon* (1948) d'Henri-Georges Clouzot, *Justice est faite* (1950) d'André Cayatte, *Maigret et l'affaire Saint-Fiacre* (1959) de Jean Delannoy, *Le Rendez-vous de minuit* (1962) de Roger Leenhardt et *Symphonie pour un massacre* (1963) de Jacques Deray. Pendant les années 1950, 1960 et 1970, il apparaît occasionnellement dans des productions internationales, dont *Drôle de frimousse* (*Funny Face*, 1956) de Stanley Donen, avec Fred Astaire et Audrey Hepburn, ou *Chacal* (*The Day of the Jackal*, 1973) de Fred Zinnemann.

Il a un fils, David, né en 1972.

Dans les années 1970-80, on le revoit dans des productions populaires : *Commissaire Moulin* à la télévision, *Pour la peau d'un flic* ; *Mille milliards de dollars* et *Deux heures moins le quart avant Jésus-Christ* au cinéma.

Il meurt à 65 ans d'une hémorragie cérébrale, à Saint-Paul-en-Forêt dans le Var, où il est inhumé.

En 2021, un hommage lui est rendu, ainsi qu'à d'autres disparus, dans le film de Jean-Daniel Simon *La filière noire*.

AVELINE Alberte



Alberte Aveline est une comédienne française, ex-sociétaire de la Comédie-Française née en septembre 1939 dans le département de Constantine et morte le 21 décembre 2018 dans le 13e arrondissement de Paris.

Elle fait ses études au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, où elle obtient un 1er prix de comédie moderne et un 2e prix de comédie classique.

Elle entre comme pensionnaire à la Comédie-Française en 1966 dont elle devient la 480e sociétaire en 1989. Elle fait valoir ses droits à la retraite en 2003 et se consacre à l'enseignement.

Elle est mariée au comédien René Arrieu de 1967 à 1978.

AVRIL Jane





Jane Avril, pseudonyme de Jeanne Louise Beaudon, née le 9 juin 1868 à Paris 20e dans le quartier de Belleville et morte le 17 janvier 1943 à Paris 15e, fut une des danseuses les plus célèbres du Moulin Rouge où elle était surnommée « Jane la Folle » ou « La Mélinite ».

Enfant naturelle d'une demi-mondaine, Jeanne Louise Beaudon naît à Belleville en 1868. Son père est un noble italien, le marquis Luigi Fontana, un viveur qui ne la reconnut pas et dont elle hérite un tempérament artistique et une certaine élégance. Elle est d'abord élevée par ses grands-parents paternels. Puis à l'âge de 9 ans, elle est confiée à sa mère, frappée de démence, qui la maltraite. Elle est placée très jeune dans une institution. On tient ces mauvais traitements pour responsables des troubles nerveux qui la feront admettre comme patiente du docteur Jean-Martin Charcot à l'hôpital de la Salpêtrière pour épilepsie et hystérie. Décidée à se suicider en se jetant dans la Seine, elle est recueillie in extremis par des prostituées qui lui

font connaître le Paris nocturne.

Elle fréquente le monde de la nuit et les lieux troubles de Paris où des femmes mi-danseuses mi-prostituées sont l'attraction de la capitale, en particulier le bal Bullier où elle se découvre une passion pour la danse. Et c'est là, devant la jeunesse estudiantine, assidue aux soirées de l'établissement, qu'elle fait ses premières gambilles dans une sorte de don inné et de folie du rythme. Tout son corps gracie s'électrise quand elle entend les joyeux accents d'*Orphée aux Enfers*. Elle racontait elle-même : « Un jour, j'ai dansé comme un chevreau. On avait fait cercle autour de moi. J'avais l'air d'une enfant ; mes cheveux voletaient. Et je me souviens d'une robe « Empire », blanche rayée de mauve, qui, autour de moi, s'épanouissait »³. Devenue amoureuse de la danse, elle y trouve sa voie. Sa fragilité nerveuse lui fait supporter les surnoms de *Jane la Folle* ou de *Mélinite*, nom d'un explosif.

Sa rencontre avec Charles Zidler lui donne l'occasion d'entrer sous sa protection au Moulin Rouge. Elle impose de porter le rouge, sa couleur favorite, comme couleur de ses dessous, et elle sera la seule à le porter, les autres danseuses portant des sous-vêtements blancs. C'est à ce choix que l'on doit la tradition d'une robe rouge portée par la *soliste* de revue.

Sa carrière se poursuit aux *Décadents*, puis au *Divan japonais*, à *L'Eldorado*, au *Jardin de Paris*, au *Tabarin*, enfin elle triomphe aux Folies Bergère où elle créera le ballet de *L'Arc-en-ciel*.

C'est elle qui exportera au début du XXe siècle le french cancan dans les principales capitales européennes, au Palace Theatre de Londres comme à Madrid.

Intelligente et sensible, Jane Avril fréquente les milieux intellectuels et artistiques. Égérie d'Henri de Toulouse-Lautrec, dont elle admire le talent, partenaire de Mistinguett, amie de Joris-Karl Huysmans, Maurice Barrès, Auguste Renoir, Alphonse Allais qui veut l'épouser, elle est adulée par les hommes.

Toulouse-Lautrec rend hommage à son sens artistique en la faisant figurer sur le numéro 1 de la revue *L'Estampe originale*.

Elle épousera le peintre et dessinateur Maurice Biais le 7 juin 1911 à Jouy-en-Josas. Leurs témoins sont Henri Letuppe, photographe ; Marie Thomas ; Amélie Guilminot, artiste lyrique, et Mary Thomas épouse Borye. A cette occasion, ils légitiment leur fils, Jean Pierre Adolphe né Beaudon le 17 juillet 1897 à Paris 17e (Jane Avril se reconnaît auparavant comme sa mère par un acte passé à la mairie du 17e le 14 août 1897/10). L'enfant prend alors officiellement le nom de son père, Biais.

Elle vit retirée à Jouy-en-Josas jusqu'à la mort de Biais en 1926.

En 1935, elle dansa pour la dernière fois avec l'acteur et meneur de revues français Max Dearly, à l'âge de 67 ans.

Sacha Guitry intervient pour qu'elle entre à la Maison de retraite des artistes lyriques, en avril 1942. Elle meurt l'année suivante au 5 rue de la Saïda, à 74 ans et est enterrée au cimetière du Père-Lachaise (division 19). Un jardin a été nommé en sa mémoire, à proximité, sur le boulevard de Ménilmontant.

Jean Pierre Adolphe Biais se marie le 26 août 1933 à Villandry (Indre-et-Loire) avec Marguerite Lestier.

Danseuse, figure artistique. Elle s'est fait connaître pour être devenue la tête d'affiche du célèbre cabaret du Moulin Rouge à Paris, en France, à la fin du 19e siècle. En 1893, son portrait a été peint sur une affiche de l'artiste Henri de Toulouse-Lautrec, et ses œuvres ont contribué à accroître sa popularité et sa renommée au sommet de sa carrière.

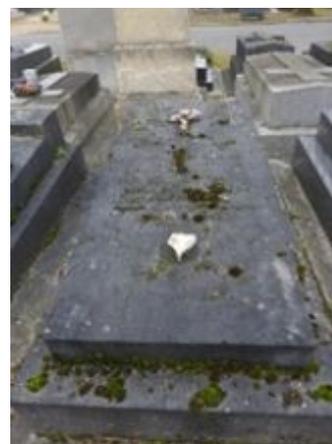


BACQUE André



André Bacqué est un comédien français né le 22 mars 1880 à Port-Sainte-Marie (Lot-et-Garonne) et mort le 11 mai 1945 dans le 5e arrondissement de Paris. Il est sociétaire de la Comédie-Française de 1934 à sa mort.

Après avoir débuté avec Antoine, il s'est illustré aux côtés son ami Jacques Copeau au théâtre du Vieux-Colombier, où il a contribué à façonner la scène théâtrale française.



Entré au Théâtre Français en 1925, André Banqué s'est rapidement imposé comme un comédien de grand talent, reconnu pour sa remarquable conscience professionnelle et sa profonde humanité. Il a su incarner de nombreux « pères » du répertoire classique.

Ses obsèques ont eu lieu à l'église Saint-Jacques du Haut-Pas à Paris.

BAILLET Georges



Georges Baillet, né le 8 juillet 1848 à Valenciennes et mort le 25 janvier 1935 à Paris, est un acteur français.

Georges Baillet naît 8 juillet 1848 à Valenciennes. Après sa sortie du séminaire à Bourges, son père ingénieur au Creusot l'emmène vivre avec lui : c'est dans cette commune qu'il fait connaissance avec Sully Prudhomme qui devient son ami, l'un récitant les poèmes que l'autre avait composé.

Après la guerre de 1870 où il s'est illustré en tant que sous-lieutenant, il intègre le conservatoire dans la Classe de Bressant où il obtient un premier accessit en 1872, puis, le 11 octobre de la même année, il débute au Théâtre de l'Odéon dans le rôle de Valère de Tartuffe.

Engagé à la Comédie Française le 18 novembre 1875 pour occuper le rôle de Clitandre dans Les Femmes savantes, il y joue régulièrement jusqu'en 1903. Il est nommé Sociétaire en 1887. L'un des rôles qu'il interprète le plus souvent est celui de César de Bazan dans Ruy Blas.

Il décide de prendre sa retraite le 15 janvier 1908 en partie à cause d'une discussion au sujet d'une demande de déménagement de la loge qu'il occupait.



Il continue cependant à s'occuper de théâtre à travers des œuvres de bienfaisance et de charité en devenant membre du comité de direction du Trente ans de Théâtre dès 1908 puis président en 1924.

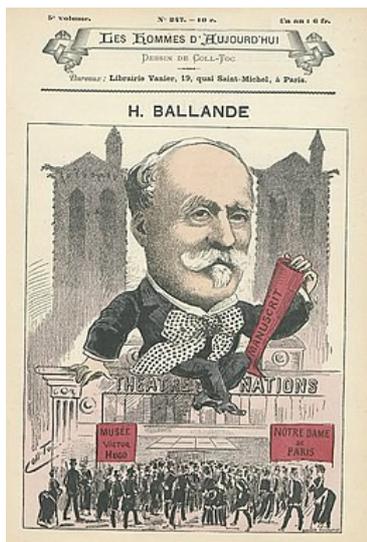
Il s'engage en 1915 en tant qu'infirmier à l'hôpital auxiliaire. Il assure 274 représentations pour les soldats blessés de 1916 jusqu'à la signature de la paix dans des hopitiaux de Paris et de province.

Il est promu officier de la Légion d'honneur en 1931.

Il meurt le 25 janvier 1935 en son domicile dans le 9^e arrondissement de Paris.

Il est inhumé au Cimetière de Passy (11^e division).

BALLANDE Jean Auguste Hilarion



Jean-Auguste-Hilarion Ballande est un comédien, dramaturge et directeur de théâtre français, né à Cuzorn le 5 août 1820 et mort au château de la Finou (Lalinde) le 26 janvier 1887.

Fils d'Antoine Ballande, fabricant de papier, et d'Élisabeth Dabland, il suit des études de pharmacie puis au Conservatoire et débute au Théâtre de l'Odéon en 1843.

En 1849, les artistes de l'Odéon s'associent et reprennent les affaires du théâtre. Ballande devient le deuxième directeur et co-associé. Il doit être nommé directeur la même année, mais ne peut obtenir ce qu'il voulait. Puis il a fait une tournée avec laquelle il a du succès. Les troubles politiques au lendemain de la Seconde République lui font craindre des pertes non négligeables et décide de se retirer également financièrement de l'Odéon. Il écrit alors sa première pièce, *Mémoire*, et frappe avec elle à la porte du Théâtre Français en 1850. Il rejoint une

compagnie d'acteurs qui se produit non seulement en France, mais aussi à l'étranger. Vers la fin de 1857, Ballande disparaît du public et se tourne vers l'écriture de pièces de théâtre.

Un peu plus tard, son nom réapparaît dans le public parisien. Cependant, non pas en tant qu'acteur, mais en tant qu'auteur de pièces de poésie et de théâtre, qui sont jouées entre autres au Théâtre de la Porte Saint-Martin. En 1867, Ballande tente de fonder la Société de mécénat des auteurs dramatiques inconnus pour promouvoir les auteurs inconnus, mais l'événement prévu dans la Salle des Concerts Herz est un événement ponctuel et ne se poursuit pas. Il fonde la Société de patronage des auteurs dramatiques.

En 1869, il crée les *Matinées littéraires et dramatiques*, une représentation tous les dimanches matin au cours de laquelle un spécialiste reconnu de l'art théâtral classique devrait donner une lecture. Rassemblant notamment Henri Dupont-Vernon, Jules Claretie, Sarah Bernhardt ou bien Agar, elles eurent lieu dans un premier temps à la Gaîté et à la Porte-Saint-Martin. L'Académie française lui décerne, en 1872, un prix associé à un somme d'argent non négligeable. Le succès de ses matinées incite d'autres opérateurs de théâtre à reprendre l'idée.

En 1873, après la guerre franco-allemande, il tente d'établir une série d'événements sur Molière, dont un musée, dans la salle Ventadour, mais cela se révèle être un échec et une lourde perte financière.

En juin 1876, il reprend la direction du Théâtre Déjazet, qu'il rebaptise *Troisième-Théâtre-Français*, pour y accueillir ses *Matinées littéraires*. Après de nouveaux travaux faisant passer la capacité à près de 1 000 places, le Troisième Théâtre-Français est inauguré le 28 octobre 1876. Plaçant ouvertement sa programmation sous le signe du théâtre classique, il s'adjoint le concours de jeunes diplômés du Conservatoire comme Eugène Silvain, futur doyen de la Comédie-Française. En mai 1880, fort de subventions ministérielles, Ballande quitte la salle du



boulevard du Temple pour le théâtre des Nations, place du Châtelet. Elle est rachetée dans la foulée par Desmottes et retrouve le 17 septembre son nom de Déjazet.

Il se retire en 1883 pour se consacrer à l'écriture des poèmes et des contributions à des journaux. Cependant, en 1885, il reprend la direction du Théâtre des Nations qu'il occupe jusqu'à sa mort.

BALPETRE Antoine



Antoine Balpêtré, né le 3 mai 1898 à Lyon et mort le 29 mars 1963 dans le 5^e arrondissement de Paris, est un acteur français.

Après un Premier Prix au Conservatoire en 1919, il est engagé au Théâtre de l'Odéon avant d'entrer à la Comédie-Française en 1934. Il y enchaîne les rôles et est l'interprète de Molière, Pirandello, Hugo, Racine, Edmond Rostand, Shakespeare, Paul Claudel et de bien d'autres auteurs.

Au cinéma, après cinq films tournés dans les années 1930, il figure sous l'Occupation dans quelques-uns des films les plus marquants de l'époque : *La Main du diable* de Maurice Tourneur (1942), *L'assassin habite au 21* (1942) et *Le Corbeau* de Henri-Georges Clouzot (1943), films produits par la firme allemande Continental. En juillet 1944, mandaté par Abel

Bonnard, il participe à une cérémonie d'hommage à Philippe Henriot, ce qui lui sera reproché à la Libération. Sa participation dans des films produits par Continental lui vaut d'être emprisonné pendant quelques mois à la Libération et d'être révoqué de la Comédie-Française.

Ensuite, il apparaît notamment dans *Justice est faite* (1950) et *Nous sommes tous des assassins* (1952) d'André Cayatte, *Le Plaisir* de Max Ophüls (1952), *Le Rouge et le Noir* de Claude Autant-Lara (1954), *Katia* de Robert Siodmak (1959). Sur scène, il trouve l'un de ses derniers rôles dans *La Chatte sur un toit brûlant* de Tennessee Williams.

Il a écrit un livre de souvenirs, *Comédies chez Molière*. Il a pour neveu Jacques Perrin.

Il est inhumé au cimetière parisien de Bagneux (division 37, ligne 12, tombe 27).



BAPTISTE aîné, Nicolas Anselme, dit



Nicolas Anselme, dit Baptiste aîné est un acteur français né à Bordeaux le 18 juin 1761 et décédé aux Batignolles le 30 novembre 1835.

Issu de la célèbre famille Baptiste, Baptiste aîné commence sa carrière théâtrale en 1791. Il devient alors rapidement reconnu dans les rôles de pères et de raisonneurs. Ses grands succès furent : *Robert chef de brigands* de Lamartellière, le *Glorieux* de Destouches et les *Deux Frères* de Kotzebue. Il quitte le théâtre en 1828 pour devenir professeur à l'école de déclamation et se retire à Batignolles où il finit sa vie.

Son frère Paul Eustache Anselme dit Baptiste cadet était aussi un comédien. Baptiste aîné était le père de Françoise-Joséphine Anselme Baptiste, comédienne et sociétaire de la Comédie-Française sous le nom de Madame Desmousseaux.

À sa mort Baptiste aîné fut inhumé au cimetière des Batignolles.

BAPTISTE cadet, Paul Eustache Anselme dit





Paul Eustache Anselme, dit « Baptiste cadet » est un acteur français. Né à Grenoble le 8 juin 1765, il est décédé à Paris le 31 mai 1839.

Membre de la célèbre famille Baptiste, frère de Baptiste aîné il commence sa carrière à Rouen en 1790. À Paris dès 1791, il joue les rôles de second comique au théâtre du Marais. Il rejoint ensuite le théâtre du Palais-Royal de Mademoiselle Montansier. Baptiste Cadet crée le type des *Jocrisse* et obtient un important succès dans le *Sourd* de Desforges.



BARNIM née ELSSER (Thérèse von)



Therese Elssler (née Theresia Elßler le 5 avril 1808 à Vienne et morte le 19 novembre 1878 à Merano) est une danseuse autrichienne.

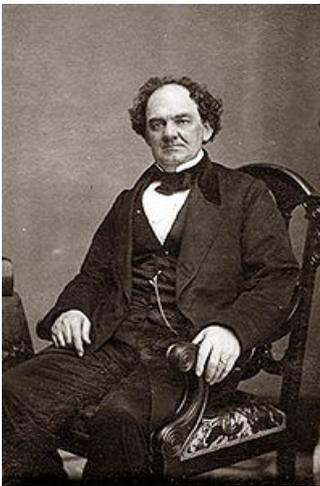
Therese Elssler est la fille du copiste Johann Elssler, qui œuvre notamment pour Joseph Haydn. Sa sœur Fanny est également danseuse : elles se produisent ensemble en Europe dans les années 1820. En 1838, elle chorégraphie le ballet *La Volière ou les oiseaux de Bocacce*, avec un livret d'Eugène



Scribe et une composition de Casimir Gide.

Elle épouse en noces morganatiques le prince Adalbert de Prusse le 20 avril 1850 et reçoit le titre de dame de Barnim.

BARNUM Phineas Taylor



Phineas Taylor Barnum, né le 5 juillet 1810 à Bethel (Connecticut) et mort le 7 avril 1891 à Bridgeport (Connecticut), est un homme d'affaires et entrepreneur du monde du spectacle américain, devenu par la suite homme politique.

En 1871, il fonde le cirque Barnum qui devient rapidement une entreprise prospère et célèbre notamment grâce aux freak shows et en exploitant le potentiel de la publicité encore peu utilisée au milieu du XIX^e siècle. Il marque également la culture populaire à travers le musée Barnum's American Museum, qui contribue à la création de la

culture commerciale de Broadway.

Il fut également auteur, éditeur, philanthrope et homme politique.

Il se définit principalement comme le « prince des charlatans » (ou « prince des mystificateurs »)¹, profitant de la crédulité et du voyeurisme des gens, d'où la phrase célèbre qui lui est attribuée *There's a sucker born every minute* (« Il y a un pigeon qui naît à chaque minute »), mais qui serait apparemment apocryphe.



BARON Michel Boyron, dit



Michel Baron est un comédien et dramaturge français, né le 7 ou le 8 octobre 1653 à Paris où il est mort le 22 décembre 1729.

Élève de Molière avant de devenir son camarade de scène, et son amant passionné, il interprètera les plus grands auteurs dramatiques du règne de Louis XIV — Pierre et Thomas Corneille, Racine, Regnard, Dancourt — il est considéré par ses contemporains comme le meilleur acteur de sa génération, tant dans le comique que dans le tragique.

Il a lui-même composé dix comédies en prose ou en vers, dont la plus célèbre, *L'Homme à bonne fortune*, a été régulièrement représentée jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Michel Baron est le dernier des six enfants d'André Boyron (1600-1655), dit « Baron »^b, et Jeanne Auzoult (1625-1662), dite « Mlle Baron »⁵ ou « la Baronne »^c, comédiens de la Troupe du Marais, puis de celle de l'hôtel de Bourgogne.

Né à Paris le 7 ou le 8 octobre 1653^{d,8}, il perd son père à l'âge de deux ans puis sa mère à l'âge de neuf ans. Ses tuteurs l'engagent alors pour cinq ans dans la troupe des petits comédiens du Dauphin, que dirige Marguerite Siret, dite « La Raisin ». Au début de l'année 1666, cette troupe donne sur la scène du Palais-Royal une série de représentations dont le gazetier Charles Robinet rend compte dans sa *Lettre en vers à Madame* du 21 février, en soulignant la présence et le « charme [du] fils de la Baronne », alors qu'il n'a que douze ans à peine.



Selon le récit fait par Grimarest dans sa *Vie de Monsieur de Molière*, Molière, qui a assisté à la dernière des représentations, aurait obtenu du roi l'autorisation de l'enlever de chez la Raisin et l'aurait installé chez lui à Paris. On ignore quelle place il aurait occupé dans la troupe pendant l'année 1666, mais les historiens du théâtre ont été longtemps persuadés que c'est pour lui que Molière aurait écrit le rôle de Myrtil dans la pastorale de *Mélicerte*, dont le rôle-titre aurait été tenu par la femme de Molière, Armande Béjart - dite « la Molière » - et qui aurait été créée au mois de décembre au château de Saint-Germain, dans le cadre du *Ballet des Muses*. Myrtil est un enfant de douze ans d'une beauté si extraordinaire qu'elle ébranle même les cœurs des nymphes, mais il aime la bergère Mélicerte et est aimé en retour.

S'il faut en croire Grimarest, les relations entre Baron et « la Molière » s'étant aigries au fil des mois, celle-ci en serait venue à gifler le jeune garçon, lequel, blessé dans son honneur, aurait choisi de retourner parmi les comédiens du Dauphin. Malheureusement ce récit de Grimarest est contredit par les documents authentiques : outre que les recherches récentes ont montré que ce n'est pas *Mélicerte* qui a pu être jouée en décembre 1666 dans le *Ballet des Muses*, mais une « pièce comique » jouée à l'improvisade, les indications fournies par le Registre de La Grange (en particulier la liste des membres de la troupe qu'il donne à chaque nouvelle saison théâtrale) ignorent la présence de Baron dans la troupe de Molière avant 1670 et elles nous apprennent inversement que la troupe était restée inchangée en 1665 et en 1666 et comportait les mêmes 12 acteurs. La gratification royale concédée après le *Ballet des Muses* donné à Saint-Germain et au cours duquel on aurait représenté *Mélicerte* avec Baron dans le rôle de Myrtil (selon Grimarest), fut ainsi partagée tout à fait normalement en 12 parts, ce qui confirme l'absence de Baron. Autrement dit, le récit de Grimarest touchant à la présence de Baron dans la troupe dans les années 1660, le penchant de Molière pour l'enfant et la jalousie d'Armande Béjart qui, en le giflant, l'aurait conduit à s'éloigner de la troupe semblent pur roman.

On ne sait donc pas exactement à quel moment Baron quitta la troupe des comédiens du Dauphin pour rejoindre pour celle, également itinérante, du duc de Savoie, où il côtoie les époux Beauvales, qui seront ses camarades de scène pendant plus de vingt ans.

BARRAULT Jean Louis



Jean-Louis Barrault, né le 8 septembre 1910 au Vésinet et mort le 22 janvier 1994 à Paris 16e, est un comédien, metteur en scène et directeur de théâtre français.

Jean-Louis Barrault est le fils du pharmacien Jules Barrault (1876-1918) et de Marcelle Hélène Valette (1884-1939). Ancien élève du Lycée Chaptal et de l'École du Louvre, il est d'abord élève de Charles Dullin et acteur de sa troupe de 1933 à 1935. À vingt-cinq ans, sa rencontre avec Étienne Decroux le pousse à se passionner pour le mime.

Il se fait remarquer dès 1929 en exposant au Salon des humoristes une peinture nommée *Poupée réaliste*.

Acteur, Réalisateur. C'était un acteur français, qui a fondé avec sa femme une grande compagnie théâtrale. Fils d'un pharmacien, son père a été tué pendant la Première Guerre mondiale. Il fait ses études au lycée Chaptal avant de suivre les cours de l'École du Louvre. En 1931, il commence des études et commence à jouer au Théâtre de l'Atelier de Charles Dullin pendant quatre ans, dormant sur un lit de camp au théâtre. Son premier film est « Les beaux jours » en 1935. Crédité d'une



cinquantaine de films, il apparaît dans d'autres films tels que « Les Enfants du Paradis » en 1945 et « Le Jour le plus long » en 1962. Il épouse l'actrice Madeleine Renaud en 1940 ; Son épouse avait 40 ans. La même année, il intègre la Comédie Française en tant qu'acteur et metteur en scène. Après avoir soutenu la résistance française pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'est consacré au renouveau du théâtre français après la guerre. Sa femme et lui forment leur propre troupe, la Compagnie Renaud-Barrault, en 1946 au Théâtre Marigny à Paris. C'était l'une des nombreuses troupes de tournée que le couple a dirigées au cours de leur carrière. Leurs troupes ont interprété « Christophe Colomb » en 1957 avec sa femme dans le rôle de la reine Isabelle, « Le Misanthrope » en 1957 et « Les Noces de Figaro » en 1964, pour ne citer que quelques-unes de leurs collaborations. En 1952, il fait ses débuts à Broadway et en 1957, il reçoit un Tony Award spécial pour son travail au théâtre. De 1959 à 1969, il est directeur du Théâtre de France. En 1971, il est renommé directeur du Théâtre des Nations, se retirant du théâtre en 1990. En 1951, il publie ses mémoires, « Réflexions sur le théâtre ». Il a connu un succès phénoménal qui a suscité l'intérêt du public grâce à l'art de la pantomime et a par la suite influencé la popularité du légendaire mime Marcel Marceau. Il a écrit deux adaptations de films pour la télévision Sa dernière performance au cinéma à l'âge de 78 ans a été dans « La lumière du lac » en 1988. Six ans plus tard, il meurt à Paris, et sa femme meurt neuf mois plus tard. Le couple n'a pas eu d'enfant.

BARRE Léopold



Léopold Barré, né Pierre-Jean Barré à Paris le 15 avril 1819 et mort à Paris 5e le 29 décembre 1899, est un acteur français.

Lorsqu'il est engagé en 1858 à la Comédie-Française, Barré a déjà derrière lui une carrière importante, marquée par des interprétations mémorables : Pierrot dans *Dom Juan* à l'Odéon, lorsqu'en 1841 Robert Kemp remet à la scène le texte original de Molière ; Polonius dans *Hamlet* au théâtre fondé par Alexandre Dumas à Saint-Germain-en-Laye ; différents rôles créés au Théâtre historique d'Alexandre Dumas, qu'il ne quitte qu'à sa fermeture, pour créer à la Porte-Saint-Martin *Claudie* de George Sand. De retour à l'Odéon, il reprend les rôles de l'ancien répertoire (George Dandin, Argante des *Fourberies de Scapin*, Orgon de *Tartuffe*). Il crée *Maître Favilla* de George Sand et *La Bourse* de François Ponsard.

À la Comédie-Française, il reprend Pierrot et aborde l'emploi des financiers, où il excelle aussi bien dans le répertoire classique que dans la comédie bourgeoise (*Le Marquis de Villemer*, George Sand ; *Les Fourchambault* et *Le Gendre de Monsieur Poirier*, Émile Augier ; *Mercadet ou le Faiseur*, Balzac, etc.). Son personnage de petit-bourgeois naïf et borné remporte du succès et l'amène à créer le rôle de Vigneron dans *Les Corbeaux* d'Henry Becque.

BARRETTA Blanche



Marie Héloïse Rose Blanche Barretta, née le 22 avril 1855 à Avignon et morte le 1er janvier 1939 à Paris 1er, est une actrice française.

Lorsque son père, qui tenait un hôtel à Avignon, vint s'établir à Paris avec sa famille, elle fit connaissance de Sarah Bernhardt. Remarquant en elle de précoces dispositions, cette dernière lui conseilla de suivre la carrière théâtrale. Après avoir joué, dès l'âge de neuf ans, le rôle de la petite fille dans le *Supplice d'une femme* (1865), elle fut admise, à douze ans, au Conservatoire en 1868.

À sa sortie, en 1872, avec un second prix, elle débuta à l'Odéon et fut très remarquée, l'année suivante, dans le rôle d'Agnès de *l'École des femmes*, bien que, selon un critique, elle y montrât « un accent contemporain et personnel ». En 1873, elle passa au Vaudeville.

En 1875, Émile Perrin n'hésita pas à lui proposer un engagement à la Comédie-Française, où elle obtint un vif succès dans le personnage de Victorine du *Philosophe sans le savoir* et dans *le Mariage de Victorine*, de George Sand. L'année suivante, le 1er juillet 1876, elle fut élue sociétaire.

Cette actrice au talent souple et fin, au charme pénétrant, s'est particulièrement fait applaudir dans *Daniel Rochat* (dans le rôle d'Esther), *Le Fils naturel* (dans le rôle d'Hermine), *Les Corbeaux*, *Antigone*, *Le Gendre de Monsieur Poirier*, *Le Flibustier*, *L'Ami Fritz*, *le Mariage de Figaro* (dans le rôle de Suzanne).

Au commencement de l'année 1885, elle épousa Gustave Worms, sociétaire de la Comédie-Française, dont elle eut Jean Worms, devenu lui aussi comédien, et la femme de lettres Rose Worms-Barretta. Elle a pris sa retraite le 25 janvier 19023. Elle repose au cimetière de Passy.

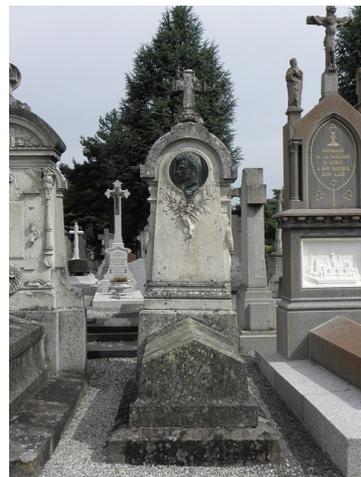
Blanche Barretta avait une sœur aînée, Rose Barretta (décédée en 1877), qui fut également pensionnaire à la Comédie-Française de 1864 à 1869.

BARTET Julia, Jeanne Julie Regnault, dite



Jeanne Julie Regnault, dite Julia Bartet ou Mademoiselle Bartet, née le 28 octobre 1854 à Paris et morte le 18 novembre 1941 à Paris 8e, est une comédienne française.

Actrice de théâtre. Elle se forme au Conservatoire et en 1872, à l'âge de 18 ans, elle entame une brillante carrière au Vaudeville. Son interprétation de Madame Bellamy dans *Oncle Sam* de Victorien Sardou en 1893 lui assure une place dans ce théâtre. La plupart de ses rôles étaient du genre tragédie et comédie, en raison de son style et de sa finesse. En 1897, elle entre à la Comédie-Française et devient un an plus tard Sociétaires de la Comédie-Française. Elle a joué de nombreux rôles et est probablement plus connue



pour Louis XI (1909) et Rival de son Père (1909). Elle reçoit la Légion d'honneur au grade de chevalier en 1906. En 1908, elle passe une saison à Londres, où son art est exposé. En 1919, à l'âge de 65 ans, elle quitte la Comédie-Française dans le rôle de Bérénice dans L'Hérodiade. Retraitée du théâtre, elle passe son temps à peindre. En 1920, elle est promue au grade d'officier de la Légion d'honneur. Elle est l'un des modèles de Marcel Proust pour la Berthe. Son héritage comprend un buste à la Comédie-Française. Bartet a résidé dans sa même maison parisienne pendant plus de 40 ans.



BAUDRIER Benoît

Benoît Baudrier est un acteur français né à Lyon en 1772 et mort à Paris le 13 octobre 1817.



Comédien de province, il est appelé à la Comédie-Française pour jouer en double les financiers et les « manteaux », mais les chefs d'emploi lui laissent peu d'occasions de paraître au premier plan. De l'avis de ses contemporains, il avait du métier et jouait très bien des rôles comme Harpagon, Géronte du *Légataire universel*, George Dandin... Il mourut quelques mois après son accession au sociétariat, sans doute âgé d'une cinquantaine d'années.

BAUR Harry



Henri Marie Rodolphe Baur, dit Harry Baur, né le 12 avril 1880 dans le 11^e arrondissement de Paris, ville où il est mort le 8 avril 1943 en son domicile dans le 9^e arrondissement, est un comédien français, considéré comme l'un des plus grands de la première moitié du XX^e siècle.

Il naît à Paris au 171, boulevard Voltaire, fils de Meinrad Baur, un horloger alsacien originaire de Heimsbrunn, et de Marie Imblon, d'origine lorraine, native de Bitche. Il a déclaré lors d'une interview accordée au magazine *Pour vous* en 1936 que sa famille est « depuis toujours, catholique ».

Harry Baur part très jeune pour Marseille où il intègre la section de rugby à XV de l'Olympique de Marseille, club dont il se sentira toujours proche et dont il restera une figure emblématique, et entame des études d'hydrographie, puis se dirige vers le théâtre.

Acteur. Bien qu'il ait fait ses débuts au cinéma en France dès 1910 (dans le rôle de Shylock dans une version en bobine du « Marchand de Venise »), il n'est devenu une star que dans les années 1930, jouant Jean Valjean dans « Les Misérables » (1934), les personnages principaux dans « Rothschild » (1933), « Taras Bulba » (1936), « Le Grand Amour de Beethoven » (1936) et « Volpone » (1939). Avec l'occupation nazie de la France en 1940, Baur a fait des déclarations publiques pro-françaises et, en guise de punition, a été contraint de faire des films en Allemagne. À Berlin, en 1942, l'épouse juive de Baur a été arrêtée sur de fausses accusations d'espionnage, et lorsqu'il a essayé d'obtenir sa libération, il a été arrêté lui-même et torturé par la Gestapo. Il est ensuite envoyé au camp de concentration de Drancy, dans la banlieue de Paris. En avril 1943, Baur a été libéré mais est mort mystérieusement à Paris quelques jours plus tard. Sa mort enflamma encore plus le sentiment anti-allemand et ses funérailles furent l'occasion d'une énorme manifestation publique.



BEAUVALLET Pierre François



Pierre-François Beauvallet est un acteur et auteur dramatique français né à Pithiviers le 13 octobre 1801 et mort le 21 décembre 1873 dans le 16^e arrondissement de Paris.

Avant d'être acteur, Beauvallet fut peintre et élève de Paul Delaroche. Protégé par Saint-Prix, il entre au Conservatoire où il remporte un second prix. Il se produit autour de Paris, ce qui lui vaut le surnom de « Talma de la banlieue ».



Son talent correspond à son époque : tempérament puissant, furia romantique, violence du geste et de la voix. À l'Odéon, il crée, entre 1825 et 1828, des tragédies décadentes et passe à l'Ambigu où règne le mélodrame. Il débute en 1830 à la Comédie-Française dans les grands rôles shakespeariens (Hamlet, Othello et Macbeth) et parvient à s'imposer aussi bien dans la tragédie classique (Polyeucte, Athalie, etc.) que dans le drame romantique (Le roi s'amuse, Angelo, Hemani, repris après Firmin, et Les Burgraves où il crée le rôle du Duc Job). Partenaire habituel de Rachel, malgré leur antipathie réciproque, il lutte avec la tragédienne pour obtenir la faveur du public. Auteur de drames, dont plusieurs furent joués à la Comédie-Française, il fut, de 1839 à 1872, professeur au Conservatoire où il forma Worms, Delphine Fix, etc. Il avait épousé la sœur de Charles Desnoyer, auteur dramatique et régisseur de la Comédie-Française. Deux de leurs fils montèrent sur les planches.

BEJART Famille

La **famille Béjart** est une illustre famille de comédiens du XVII^e siècle. Les **Béjart** gravitèrent dans l'entourage de Molière, et certains d'entre eux jouèrent un rôle important dans sa vie. C'est principalement pour cette raison qu'ils sont encore connus aujourd'hui.

Le père, Joseph Béjart (1585-1641), épousa le 6 octobre 1615 Marie Hervé (1593-1670) à l'église Saint-Paul de Paris, et ils eurent de nombreux enfants¹. Les dates de naissance étant inconnues, ce sont les dates de baptême, sans doute très voisines, qui sont indiquées ci-dessous.

1. Joseph Béjart (1616 - 25 mai 1659), parfois appelé *Denis Béjart, sieur de La Borderie* ou *Béjart l'aîné*
2. Madeleine Béjart (8 janvier 1618 - 1672)
3. Élisabeth (1^{er} octobre 1620 - ?)
4. Jacques Béjart (1622 - 1658), parfois confondu avec Joseph
5. Anne (15 mars 1623 - ?)
6. Geneviève Béjart (2 juillet 1624 - 3 juillet 1675), dite *Mlle Hervé*, puis *Mlle Villaubrun* et enfin *Mlle Aubry*
7. Louis Béjart (4 décembre 1630 - 13 octobre 1678), dit *L'Éguisé* ou *Le Boiteux* ou encore *Béjart le jeune*
8. Charlotte (19 août 1632 - ?)
9. Bénigne (20 novembre 1639 - ?)

Le cas d'Armande Béjart (vers 1642 - 1700), épouse de Molière, dite *Mlle Molière*, est particulier, car on ne connaît pas assurément son lien de parenté avec le reste de la fratrie. On ne sait si elle était la sœur ou la fille de Madeleine. Ceci n'aurait pas grande importance si Molière, après avoir été l'amant de Madeleine, ne s'était marié avec Armande. À l'époque, Molière fut même accusé d'inceste, des calomnies ayant rapporté qu'Armande était sa propre fille. Molière se serait justifié auprès du roi en produisant l'acte de baptême de sa femme[réf. souhaitée]. Cet acte est introuvable aujourd'hui.

Sœur ou fille de Madeleine, les deux hypothèses sont donc vraisemblables, compte tenu des dates de naissance d'Armande et de Madeleine, ainsi que de la date de décès du père, Joseph, en 1641, et de l'âge de la mère Marie Hervé à sa naissance 49 ans. À noter qu'en 1643, Marie Hervé fait une requête de renonciation à la succession de son mari et que cet acte mentionne dans la liste des enfants « une petite non baptisée ». Cette enfant pourrait être Armande.

Enfin Madeleine a bien eu une fille « illégitime », Françoise, née le 3 juillet 1638, dont le père fut Esprit de Rémond, seigneur de Modène, et la marraine sa grand-mère, Marie Hervé.

BEJART Armande



Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjart, dite Mademoiselle Molière, est une comédienne française du Grand siècle, née à une date et dans un lieu incertains, et morte à Paris le 30 novembre 1700. Fille ou sœur de Madeleine Béjart (la question est encore en suspens), elle a été pendant onze ans l'épouse de Molière, qui a écrit pour elle de nombreux rôles, dont celui de Célimène dans *Le Misanthrope*. Son talent, tant dans le tragique que dans le comique, a été reconnu par ses contemporains. Personnalité contrastée, elle a fait l'objet, de son vivant même, d'une biographie romancée diffamatoire, *La Fameuse Comédienne*, maintes fois rééditée au cours des siècles suivants.

Il ne s'agit pas ici de revenir sur la question de savoir si Armande Béjart était la fille ou la sœur de Madeleine Béjart et si Molière, qu'elle épousa en 1622, pouvait être son père. Armande, issue de la grande « tribu » des Béjart, figure en tout cas déjà dans la troupe de Molière en 1653 sous le nom de Mademoiselle Menou et joue les rôles d'enfant.

En 1661/62, elle crée les rôles de Léonor dans *L'École des maris* et d'Orphise dans *Les Fâcheux*. Elle épouse Molière, de vingt ans plus âgé qu'elle et dont elle porte désormais le nom. Sur sa beauté ou plutôt sur son charme, il suffit de consulter le portrait que Cléonte fait de Lucile dans *Le Bourgeois gentilhomme* et de penser qu'elle fut l'inspiratrice et la créatrice de toutes les héroïnes de Molière : la Princesse d'Élide, Charlotte, Célimène, Lucinde, Elmire, Alcmène, Élise, Angélique, Lucile, Hyacinthe, Henriette...



Les deux fils d'Armande et de Molière ne vécurent pas. Seule survécut leur fille, Madeleine-Esprit. Après la mort de Molière, Armande, aidée par La Grange, veille à l'avenir de la troupe et s'emploie à maintenir l'œuvre de son mari.

Elle épouse en 1677 l'honnête Guérin d'Etriché, dont elle a un fils qui ne fera pas de théâtre, et prend son nom à la scène comme à la ville. C'est donc sous le nom de Mademoiselle Guérin qu'elle figure dans la troupe unique réunie par Louis XIV en 1680. Elle interprète jusqu'en 1694, époque de sa retraite, tous les rôles qu'elle a créés et bien d'autres personnages de son emploi d'amoureuse et de coquette, dans les comédies des auteurs du temps. Elle meurt en 1700.

BEJART Geneviève, dite Mlle Hervé



Geneviève Béjart, dite Mlle Hervé, puis Mlle Villaubrun et enfin Mlle Aubry, était une comédienne française, baptisée à Paris le 2 juillet 1624 (date de naissance inconnue, mais sans doute très proche de celle du baptême), et décédée le 3 juillet 1675. Elle appartenait à la famille Béjart, célèbre famille de comédiens du XVIIe siècle.

Geneviève Béjart, née à Paris, est une sœur cadette de Madeleine Béjart. Leur père, Joseph Béjart, est «huissier ordinaire du roi ès eaux et forêts de France au Palais», et leur mère, Marie Hervé, «maîtresse toilière-lingère» ; mariés en 1615, ils eurent 9

enfants. Une certaine instabilité du père entraîne des difficultés financières, et Marie Hervé demande en 1632 une séparation de biens. Elle fait partie des signataires du contrat de fondation de l'illustre Théâtre, le 30 juin 1643. Elle suit ensuite Molière, son frère Joseph et sa sœur Madeleine (rejoints un peu plus tard par un frère cadet, Louis) pendant leurs pérégrinations théâtrales dans le sud de la France. Aussi, pour éviter la multiplication du nom Béjart sur les affiches, prend-elle comme nom de théâtre Mlle Hervé, nom de jeune fille de sa mère.

Le 25 novembre 1664, à 40 ans, elle se marie avec Léonard de Loménie, sieur de Villaubrun, et elle se fait nommer alors au théâtre Mlle Villaubrun. Son mari étant mort au début de l'année 1672, elle se remarie le 15 septembre 1672 avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle, Jean-Baptiste Aubry, sieur des Carrières, paveur ordinaire du roi. Geneviève, d'après le contrat de mariage, se dit âgée de 40 ans (le même âge qu'elle avait lors de son premier mariage) alors qu'en réalité elle en a 48. Elle se fera désormais appeler Mlle Aubry.

N'ayant jamais joué que les seconds rôles, sans grande réputation d'actrice, elle reste fidèle à la troupe de Molière jusqu'à la mort de ce dernier, puis passe dans la troupe de l'Hôtel Guénégaud, jusqu'à sa mort le 3 juillet 1675. Elle a créé la servante précieuse de *L'Impromptu de Versailles*, Aristione dans *Les Amants magnifiques*, Bélise dans *Les Femmes savantes*.

Elle représente à la fois l'importance du « clan » Béjart dans la vie de la troupe de Molière, et une carrière, en passe de devenir ordinaire, de comédienne professionnelle.

BEJART Joseph, dit l'Ainé



Joseph Béjart, né à Paris en 1616 ou 16171 et décédé dans cette même ville le 25 mai 1659, est un comédien français du XVIIe siècle, fils aîné de la célèbre famille Béjart, dont plusieurs membres furent les compagnons de Molière depuis ses débuts jusqu'à sa mort.

Il était le fils aîné de Joseph Béjart, « huissier ordinaire du roi ès eaux et forêts de France au Palais », et de Marie Hervé, « maîtresse toilière-lingère », qui s'étaient mariés en 1615.

Bien qu'il fût bègue, il était comédien, et il s'associa à toutes les entreprises théâtrales de sa sœur Madeleine et de Molière. Il fut ainsi l'un des dix signataires de l'acte constitutif de l'illustre Théâtre le 30 juin 1643. On aurait pu penser que son infirmité l'eût fait se cantonner dans des rôles effacés ou au contraire fortement marqués. Pourtant cet acte de 1643 révèle « qu'accord est fait entre Germain Clérin et Joseph Béjard (sic) qui doivent choisir alternativement les héros ». Il créa par exemple les rôles de Pandolfe dans *l'Étourdi ou les Contretemps* et d'Éraste dans *Le Dépit amoureux*.

Il fit partie de la troupe de Charles Dufresne et Molière, en province, puis à Paris. Il mourut le mai 1659. Il avait subi les années difficiles, mais ne put assister aux années de gloire qu'allait bientôt connaître la troupe.

Il fut également un héraldiste érudit. Il fit paraître au moins deux recueils de titres et blasons, dont l'un fut dédié au prince de Conti, qui l'accepta. Il gagna un peu d'argent avec ces ouvrages (2 000 livres avec le second), bien que l'édition en fut coûteuse. C'est peut-être pour cela que le bruit courut qu'à sa mort on découvrit 24 000 écus d'or.

BEJART Louis, dit cadet

Louis Béjart était un comédien français, né en novembre 1630 à Paris, et décédé le 13 octobre



1678 dans cette même ville. Il appartenait à la famille Béjart, célèbre famille de comédiens du XVII^e siècle.



On connaît la date approximative de sa naissance, car il fut baptisé le 4 décembre 1630 à l'âge de trois semaines. Il était trop jeune pour avoir participé à la constitution de l'**Illustre Théâtre** le 30 juin 1643, et il ne semble avoir intégré la troupe qu'aux alentours de ses 20 ans. On lui confia tout d'abord des petits rôles. À 23 ans, pour *l'Étourdi*, il créa le personnage d'un vieillard, Anselme, le père d'Hippolyte. Cela allait être son emploi principal au théâtre avec celui de valet.

Pour le distinguer des autres Béjart, on le surnommait couramment *l'Éguisé*, mais on le désignait également par *Béjart cadet* (registre de Lagrange) et *Béjart le jeune* (distribution de *L'Avare*). Des critiques et des pamphlets malveillants le qualifièrent aussi de boiteux, et même de borgne. On n'est sûr que de la première infirmité, puisque dans

L'Avare, Harpagon le chasse en lui disant : « Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là » (Acte I scène IV). Il était boiteux, non de naissance, mais par accident. On dit qu'il reçut un coup d'épée à la jambe en voulant séparer deux amis qui se battaient. Plus prosaïquement, il est possible qu'il reçut ce coup d'épée d'un domestique mécontent, d'après un acte de police de 1661.

Il joua dans la troupe de Molière jusqu'en 1670. Ravi de se déguiser (d'où l'Éguisé ?), il affectionnait les rôles de grime (vieillard ridicule), et jouait même les duègnes. À cette époque, en effet, les vieilles femmes étaient couramment interprétées par des hommes. Louis Béjart prit ainsi le rôle de Madame Pernelle dans le *Tartuffe*.

En mars 1670, il avait alors 40 ans, il prit sa retraite de la troupe, en devenant le premier acteur pensionné. On lui octroya une pension de 1000 livres. Avec les 400 livres que lui donnait sa sœur Madeleine, il pouvait vivre dans une honnête aisance.



En 1672, sur le contrat de mariage de sa sœur Geneviève, il s'intitula « ingénieur du roi », et à sa mort, le 13 octobre 1678, à 48 ans, il fut dit « officier au régiment de La Ferté ». Ses obsèques eurent lieu à l'Église Saint-Sulpice.

BEJART Madeleine



Madeline Béjart, baptisée le 8 janvier 1618 à Paris et morte le 17 février 1672 dans la même ville, est une comédienne française du XVII^e siècle, célèbre pour sa beauté, la variété de son jeu et sa personnalité de femme indépendante. Après avoir fondé, en 1643, l'Illustre Théâtre avec Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, dont elle fut la compagne avant de devenir sa belle-mère (officiellement sa belle-sœur), elle appartient à toutes les troupes qu'il anima ou dirigea, et créa certains des principaux rôles féminins des comédies qu'il composa.

Madeline, née à Paris, est la deuxième enfant de Joseph Béjart, qui se déclare à sa naissance «huissier ordinaire du roi ès eaux et forêts de France au Palais», et de Marie Hervé, «maîtresse toilière-

lingère», mariés en 1615 (ils eurent 9 enfants). Une certaine instabilité du père entraîne des difficultés financières, et Marie Hervé demande en 1632 une séparation de biens. À ses 15 ans, on promet



Madeleine à un mariage bourgeois, mais le contrat est annulé, on ne sait pourquoi. Très jeune, ayant reçu une bonne éducation, sachant chanter et danser, elle fréquente les milieux du théâtre, sans doute par Marie Courtin, demi-sœur de sa mère, qui épouse en 1636 J.-B. L'Hermitte de Vauselle, frère cadet de Tristan L'Hermitte (qui triomphe alors avec *La Mariane*), lui-même homme de lettres. Est alors publié, sous la signature de Madeleine, un poème d'éloge en l'honneur de Rotrou, pour son *Hercule mourant*. Rien ne prouve qu'elle aurait dès lors commencé une carrière de comédienne, comme on l'a dit. Peut-être est-ce J.-B. L'Hermitte qui la présente à Esprit de Rémond, chevalier, puis comte de Modène, chambellan de Gaston d'Orléans : émancipée par ses parents, elle devient sa maîtresse, et il lui offre une maison, sous la forme d'une vente fictive.

En 1638, elle donne naissance à une fille, baptisée comme enfant illégitime, mais reconnue par le père. Cette fille semble n'avoir pas survécu, et peut-être Madeleine en a-t-elle eu une seconde en 1641 (voir Armande Béjart), car elle reste liée avec Esprit de Modène, malgré les déplacements de celui-ci en province et ses tribulations politiques et économiques.

On ne sait pas dans quelles circonstances elle rencontre Molière (les deux familles n'étaient pas sans liens), avant de signer avec lui et un groupe de (futur.es) comédien.nes (dont son frère aîné Joseph et sa sœur Geneviève) le contrat de fondation de l'Illustre Théâtre (juin 1643). Ce contrat, qui en fait une comédienne professionnelle, lui assure non seulement une part identique à celle des hommes, mais aussi le libre choix de ses rôles. Malgré de grands succès – Madeleine s'illustre dans le rôle d'Épicharis de *La Mort de Sénèque* de Tristan l'Hermitte – l'Illustre Théâtre cumule les dettes, et fait faillite. En 1646, Molière, Madeleine et quelques autres partent rejoindre la troupe itinérante de Charles Dufresne, sous la protection du duc d'Épernon, puis du Prince de Conti. Ce furent des années fastes, où la troupe a gagné beaucoup d'argent (rien à voir avec l'image misérabiliste qu'on en a donnée).

Madeleine avait pris de bonne heure l'habitude d'administrer ses propres affaires ; pendant le long séjour que la troupe fait en province, elle continue, non seulement de gérer celles de la troupe, mais aussi de veiller à ses intérêts : on retrouve de nombreux actes notariés signés, ou cosignés, par elle. Après le retour à Paris (1658), elle crée le rôle de Madelon des *Précieuses ridicules*.

Dans *L'Impromptu de Versailles*, elle est définie comme « prude » ; mais elle donne d'excellents conseils à l'auteur et directeur de troupe Molière, et théorise fort clairement la différence entre le comédien et l'homme. Elle joue aussi Jocaste dans *La Thébàïde* de Racine.

On connaît souvent mal la distribution des créations de Molière, et des pièces d'autres auteurs qu'il monte avec sa troupe, mais il est certain qu'elle ne cesse pas de jouer. Chappelle fait état (en 1659) de dissensions dans la troupe ; il évoque une lettre de Molière où celui-ci se plaint des « partialités de [ses] trois grandes actrices pour la distribution de [ses] rôles » (Madeleine, Catherine de Brie et Marquise du Parc). Après les débuts d'Armande, et l'âge venant, elle laisse les premiers rôles pour des emplois de servante (Dorine dans *Le Tartuffe*) ou de femme d'intrigue (Frosine dans *L'Avare*). Après avoir réglé, avec l'accord de Molière et Armande, la succession de sa mère Marie Hervé, elle tombe malade en janvier 1672, fait son testament, léguant une fortune assez considérable à Armande (nouvelle preuve qu'il s'agissait bien de sa fille), et reçoit les derniers sacrements ; ayant pu renoncer à sa profession de comédienne comme l'exigeait l'Église, elle est inhumée sans difficulté.

Si l'on ignore la part qu'elle a pu prendre aux œuvres de Molière, il est certain qu'elle joua un rôle essentiel non seulement dans sa vie affective, mais aussi dans la réussite de sa carrière professionnelle, en « femme de théâtre » complète : comédienne, administratrice, autrice, conseillère littéraire.

BEJART Madeleine Esprit (fille de Molière)

Esprit-Madeleine Poquelin ou Pocquelin, baptisée le 4 août 1665 en l'église Saint-Eustache de Paris et morte le 23 mai 1723 à Argenteuil, est la fille de Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière et d'Armande Béjart. Restée à l'écart de la vie publique et du monde du théâtre professionnel, elle fut, avec Michel Baron et Jean Racine, une informatrice avérée de Jean-Léonor Le Gallois de Grimarest, auteur en 1705 de la première biographie de Molière.



La seule fille survivante (sur quatre enfants) de Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, et d'Armande Béjart est restée à l'écart de la vie publique et du monde du théâtre professionnel. Mais elle a été, avec Michel Baron et Jean Racine, une informatrice avérée de Jean-Léonor Le Gallois de Grimarest, auteur en 1705 de la première biographie de Molière.

Ses deux prénoms sont ceux de son parrain, Esprit de Modène, et de sa marraine, Madeleine Béjart, ce qui

pourrait confirmer qu'Armande était bien la fille de Madeleine et d'Esprit, la coutume étant alors de choisir les grands-parents pour le parrainage. Esprit-Madeleine n'avait pas huit ans à la mort de son père et la seule allusion que l'on ait à une scène de son enfance est un petit costume de couleur rose au corps de taffetas vert qu'elle dut revêtir pour jouer une des deux petites Grâces qui accompagnent Vénus dans le prologue de *Psyché* (1671), costume décrit

dans l'inventaire après décès de Molière. Mais elle aurait refusé de jouer le rôle de Louison du *Malade imaginaire* (il fut joué par la fille de Mlle Beauval). Le testament de Madeleine avait fait d'elle son héritière, après sa mère Armande. «Pensionnaire» («celle qui paie pension pour être logée, nourrie et quelquefois instruite») au couvent des Dames religieuses de la Conception, à sa majorité, elle eut quelques contestations avec sa mère concernant son héritage (1691-1693), ce qui lui permit d'entrer en possession de biens suffisants pour mener une vie autonome et à l'abri du besoin. Restée célibataire jusqu'à ses quarante ans (à cause de la sulfureuse réputation faite à sa mère ?), elle épouse en 1705 un gentilhomme de modeste condition, Claude de Rachel de Montalant, de dix-neuf ans son aîné, qui depuis 1669 tient l'orgue de l'église Saint-André-des-Arts ; elle n'en eut pas d'enfant.

Dans sa *Vie de M. de Molière*, Grimarest, qui la fréquentait, et faisait avec elle et quelques amis du théâtre de salon, rend hommage à « Mademoiselle Pocquelin », en écrivant qu'elle « fait connaître par l'arrangement de sa conduite et l'agrément de sa conversation qu'elle a moins hérité des biens de son père que de ses bonnes qualités ».

Rompant avec la vocation théâtrale de la génération précédente, peut-être par esprit de dévotion, Esprit-Madeleine a préféré une vie anonyme et simple – tout de même facilitée par son indépendance financière. Giovanni Macchia en a fait l'héroïne douloureuse d'une pièce de théâtre, *Le Silence de Molière* (1975, trad. française 1989).

BELL Marie, Marie Jeanne Bellon-Downey, dite



Marie-Jeanne Bellon-Downey, dite Marie Bell, née le 23 décembre 1900 à Bordeaux (Gironde) et morte le 14 août 1985 à Neuilly-sur-Seine, est une actrice française, sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

Marie Bell née Marie-Jeanne Bellon le 23 décembre 1900 à Bègles, et décédée le 14 août 1985 à Neuilly-sur-Seine, est une actrice française de théâtre et de cinéma.

Formée au Conservatoire de Paris, elle rejoint ensuite la Comédie-Française.

Elle a été décorée de la Légion d'honneur par le Président Charles de Gaulle pour son rôle courageux dans la Résistance française.

Elle est inhumée au cimetière de Monaco (non loin de Joséphine Baker), auprès de Jean Chevrier qui fut son mari.

Dans l'immédiat avant-guerre, reconnue comme « Femme française de premier plan », elle devint le prototype de la femme élégante, telle qu'elle l'incarnait dans ses rôles à la fin du muet et au début du cinéma parlant.



En 1935, Marie Bell devient directrice du Théâtre des Ambassadeurs. De 1962 jusqu'à son décès en 1985, elle dirige le Théâtre du Gymnase à Paris. Actrice de théâtre reconnue mais également metteur en scène, en 1958, pour lui rendre hommage, ce Théâtre (le Gymnase-Dramatique) fut rebaptisé en son honneur. Il porte donc maintenant son nom.

Femme française de premier plan, elle tint surtout des rôles de dame élégante à la fin du muet et du début du cinéma parlant, en particulier dans *Le Grand Jeu* de Jacques Feyder (1934) et dans *Un Carnet de bal* de Julien Duvivier (1937). Elle fut également une remarquable comtesse Ferraud dans *Le Colonel Chabert*, l'adaptation à l'écran du célèbre roman d'Honoré de Balzac par René Le Hénaff. Mais elle est encore plus connue pour son travail classique. Son interprétation du rôle de Phèdre a marqué l'histoire du théâtre : « Voir Marie Bell dans Phèdre est une chance unique pour quiconque veut savoir ce qu'est le génie français » (André Malraux).

Bien qu'elle fût une grande actrice classique, elle ne craignait pas d'accueillir dans son théâtre des pièces d'avant-garde, Jean Genet en particulier. Elle fut Membre du jury du Festival de Cannes en 1969



BELLECCOUR Jean Claude Gilles Colson, dit



Jean-Claude-Gilles Colson, dit Bellecour, est un acteur français né à Paris le 16 janvier 1725 et mort à Paris le 19 novembre 1778. Il est le frère de Jean-François Colson.

Fils d'un peintre portraitiste, il fait ses études chez les Oratoriens puis entre dans l'atelier de Carle Vanloo.

Entraîné par la vocation du théâtre, il rejoint une troupe à Besançon, dans laquelle joue Prévaille. Ses

premières apparitions sur scène sont des échecs cuisants, qui apprennent au jeune débutant la modestie et le travail. Il paraît ensuite à Bordeaux avec plus de succès et y compose une comédie, *Les Fausses Apparences* (1750).

Appelé à Paris par Madame de Pompadour, qui veut le confronter à Lekain, Bellecour débute à la Comédie-Française le 21 décembre 1750, dans *Iphigénie en Aulide* de Michel Le Clerc et Jacques de Coras, et dans *Le Babillard* de Louis de Boissy. Il est reçu à l'essai le 4 novembre 1751 et nommé sociétaire le 24 janvier 1752.

Après la mort de Lekain (8 février 1778), Bellecour devient le doyen de la Comédie-Française jusqu'à sa propre mort, survenue neuf mois plus tard. Il avait épousé Rose-Perrine Le Roy de La Corbinaye, connue à la scène sous le nom de Mademoiselle Beauménard, puis de Madame Bellecour.



BELLECCOUR Rose-Perrine Le Roy de La Corbinaye, dite Mme

Rose-Perrine (ou Pétronille) Le Roy de La Corbinaye est une actrice française née à Lamballe le 20 décembre 1730 et décédée à Paris le 5 août 1799.

Rose-Perrine Le Roy de La Corbinaye naît le 20 décembre 1730 en Bretagne, à Lamballe, et est baptisée le lendemain en l'église Saint-Jean de Lamballe^{1,2}. Elle est la fille de François Michel Le Roy de La Corbinaye, noble devenu comédien forain, et de son épouse, Rose Françoise Brouillard.



Son père, médiocre acteur chez Monnet, fait entrer Rose à l'Opéra-Comique en 1743. Elle débute dans le rôle de Mlle Gogo du *Coq de village* de Favart à la Foire Saint-Germain. Après avoir adopté le nom de scène de **Mlle Gogo**, elle se fait appeler **Mlle Beauménard** lorsqu'elle débute à la cour de Versailles et à la Comédie-Française en 1749.

En 1761 elle épouse le comédien Bellecour et change dès lors de nom de scène. Elle se retire en 1756 et reparaît cinq ans plus tard, pour se retirer définitivement de la scène en 1791.

Entrée à la Comédie-Française en 1749 ;
sociétaire en 1749 ; retraitée en 1791.

Rose-Perrine Le Roy de La Corbinaye, surnommée Gogo à la Foire Saint-Germain où elle débute dans une pièce de Favart, sous le nom de Mademoiselle Beauménard, fit partie de la troupe du maréchal de Saxe, avant d'entrer à la Comédie-Française pour interpréter les soubrettes du répertoire (Dorine, Tartuffe ; Lisette, Le Légataire universel, etc.). Elle quitte la Comédie entre 1756 et 1761, épouse Bellecour, dont elle prend alors le nom, et se fait réintégrer.

Sa longue carrière est dominée par son interprétation des servantes de Molière. Comme la Beauval, elle a le rire communicatif et l'esprit de repartie. Elle est, parmi les acteurs, l'une des rares à jouir du privilège de faire construire des boutiques sous les galeries du théâtre inauguré en 1782 (Odéon actuel). Parmi les rôles qu'elle a créés, celui de Marceline dans Le Mariage de Figaro.

Sur les instances de l'entrepreneur Sageret, qui s'efforce alors de reconstituer la Comédie-Française (1798), elle reparaît une dernière fois sur scène après la Révolution dans le rôle de Nicole, du Bourgeois gentilhomme, mais sans grand succès. Elle meurt un an plus tard dans un dénuement proche de la misère.



BELLEVILLE – Turlupin



Henri Legrand, dit Belleville (dans les pièces sérieuses) et Turlupin (dans les farces), né à Belleville1 (1587), mort à Paris (1637), est un comédien français.

Jouant d'abord sur le Pont-neuf, Henri Legrand entre ensuite dans la troupe de l'Hostel de Bourgogne (Hôtel de Bourgogne). Il forme un trio de paillasses avec Gaultier-Garguille et Gros-Guillaume.

Son personnage de zanni est proche de celui de *Brighella*, portant chapeau à larges bords, mantelet, pantalon rayé et sabre de bois, son masque a moustache et barbe hirsutes. On

appelle péjorativement *turlupinades* les lazzis des acteurs jouant un peu dans le style de Turlupin : méchantes pointes, jeux de mots et équivoques faciles. Pourtant, Turlupin est considéré, en son temps, non seulement comme excellent farceur mais aussi bon comédien.

En 1981, la Comédie Française lui rend hommage en créant au micro de France Culture, *La Folie Turlupin*, une pièce de Georges Coulonges.



BERANGER Pierre Jean

Pierre-Jean de Béranger est un chansonnier français, né le 19 août 1780 à Paris et mort le 16 juillet 1857 dans la même ville.

Prolifique, il a remporté un énorme succès à son époque.



Pierre-Jean de Béranger naît le 19 août 1780 rue Montorgueil, dans le 1er arrondissement de Paris, de Jean-François Béranger de Mersix et de Marie-Jeanne Champy. Pâlot et chétif, il n'est envoyé que tardivement à l'école où il ne se sent pas à l'aise. Ses vrais instituteurs et éducateurs sont les grands-parents Champy. On le conduit parfois chez sa mère qui, aimant le théâtre, les bals et les parties de campagne, l'emmène avec elle.

Au début de 1789, après avoir couru les routes, Béranger de Mersix se fixe à Paris et fait entrer son fils comme pensionnaire chez l'abbé Chantereau. Le

père de Pierre-Jean est un agent d'affaires, ardent royaliste, qui s'est compromis pendant la Révolution française et a été obligé de se cacher. Il rencontre alors Charles-Simon Favart, fondateur de l'Opéra-Comique. Malgré ses 79 ans, celui-ci porte encore avec orgueil le titre de « chansonnier de l'armée » que lui a donné le maréchal de Saxe. Plus tard, Béranger verra dans cette attirance la marque de sa vocation.



BERNARD Léon



Léon-Constant-Jean Bernard est un acteur français né le 26 février 1877 dans le 1er arrondissement de Paris et mort dans le 5e arrondissement de Paris le 20 novembre 1935.

Après des débuts dans des théâtres de quartier, il participe à la création de *Madame Sans-Gêne* de Victorien Sardou et Émile Moreau le 27 octobre 1893 au théâtre du Vaudeville (rôle de Raynouard). Il rejoint ensuite la troupe du Théâtre-Libre d'André Antoine sous la direction

duquel il joue entre autres *Le Roi Lear* de Shakespeare, *Les Avariés* d'Eugène Brieux, *Les Revenants* d'Henrik Ibsen et *La Puissance des ténèbres* de Léon Tolstoï au théâtre Antoine puis *Jules César* de Shakespeare, *Ramuntcho* de Pierre Loti, *Beethoven* de René Fauchois ou encore *La Maison des juges* de Gaston Leroux à l'Odéon dont Antoine prend la direction en 1906.



Il fait ses débuts à la Comédie-Française en 1910 dans *Les Romanesques* d'Edmond Rostand. Il est nommé 354e sociétaire en 1914 puis entre au comité de lecture le 16 février 1925. Il devient la même année professeur de déclamation au Conservatoire de Paris (où il n'avait pas été accepté en tant qu'élève).

Nommé officier dans l'ordre de la Légion d'honneur en 1934, il était aussi président de l'Association des artistes dramatiques et de la maison de retraite de Couilly-Pont-aux-Dames.

Il meurt de septicémie à la suite d'un panaris le 20 novembre 1935 et est inhumé au cimetière du Montparnasse (division 9).

BERNHARDT Sarah

Sarah Bernhardt, née le 22 octobre 1844 à Paris et morte le 26 mars 1923 à Paris 17e, est une actrice, peintre et sculptrice française. Elle est considérée comme une des plus importantes actrices françaises du XIXe et du début du XXe siècle.

Appelée par Victor Hugo « la Voix d'or », mais aussi par d'autres « la Divine » ou encore « l'Impératrice du théâtre », elle est considérée comme une des plus grandes tragédiennes françaises du XIXe siècle. Première « étoile » internationale, elle est la première comédienne à avoir fait des

tournées triomphales sur les cinq continents, Jean Cocteau inventant pour elle l'expression de « monstre sacré ».



Actrice. Aussi connu sous le nom de « La Divine Sarah ». Née Henriette Rosine Bernard, elle était l'aînée des trois filles illégitimes de Julie Bernard, une cortesean néerlandaise haut de gamme. Bien que l'on ne sache pas exactement qui était son père, les spéculations nomment souvent un jeune étudiant appelé Morel. La présence d'enfants interférant avec le mode de vie préféré de sa mère, elle passe son enfance dans un pensionnat pris en charge par une infirmière salariée, puis dans un pensionnat de Grandchamp Augustine, un pensionnat conventuel près de Versailles. À l'âge de seize ans, le protecteur de sa mère, Charles, duc de Morny, l'envoie au Conservatoire de Musique et Déclamation de Paris, pour étudier une carrière au théâtre. Elle en vient à considérer les méthodes du Conservatoire comme obsolètes. En 1862, elle adopte le nom de scène de Sarah, et est acceptée par la compagnie nationale de théâtre de la Comédie-Française et fait ses débuts dans le rôle-titre

d'"Iphigénie» de Racine. En 1863, elle passe au théâtre du Gymnase-Dramatique, mais elle n'est pas satisfaite des petits rôles qu'elle obtient. En 1868, elle a connu son premier succès public et critique dans « Kean » d'Alexandre Dumas, suivi d'une interprétation de Cordelia dans « Le Roi Lear » et d'un grand triomphe dans le rôle du garçon ménestrel dans « Le Passant ». En 1872, la Comédie Française, attirée par son succès, l'invite à nouveau, et elle devient une star incontestée avec ses interprétations de « Phèdre » en 1874 et de Doña Sol dans « Hernani » de Victor Hugo en 1877. Elle incarne Desdémone dans « Othello » en 1878, puis à nouveau à la Comédie-Française à Londres en 1879. En 1880, elle fonde sa propre compagnie itinérante, en tournée en Europe et aux États-Unis, qui connaît un grand succès. En 1882, elle rencontra Aristidis Damala, un officier de l'armée grecque, et ils se marièrent à l'église St. Andrew's de Londres à la fin de sa tournée européenne réussie. À l'apogée de sa renommée, elle reçut les honneurs du roi Umberto d'Italie, d'Alphonse XII d'Espagne, de l'empereur autrichien François-Joseph et du tsar Alexandre III. En 1891, elle entreprend un tour du monde qui comprend l'Australie et l'Amérique du Sud. De retour en France en 1893, elle est l'actrice la plus riche et la plus célèbre de son époque. La première superstar internationale. La même année, elle devient directrice du Théâtre de la Renaissance et, en 1899, elle s'installe dans l'ancien Théâtre des Nations, qu'elle rebaptise Théâtre Sarah Bernhardt. Elle avait fait des apparitions remarquées dans le rôle d'Hamlet à Paris et à Londres en 1899, et celui de François-Joseph Bonaparte dans L'Aiglon en 1900. Elle a été l'une des premières femmes connues à avoir joué le rôle-titre dans « Hamlet ». En 1905, lors d'une tournée en Amérique du Sud, elle se blesse au genou droit en sautant du parapet dans la dernière scène de « La Tosca ». Près d'une décennie plus tard, le genou qui se détériorait s'est infecté et s'est gangréné après qu'un plâtre ait été appliqué de manière serrée. et sa jambe a dû être amputée au-dessus du genou en 1915. Elle repart pour les États-Unis en octobre 1910. Elle est apparue dans plusieurs films muets, mais son seul succès a été dans le rôle-titre d'"Elizabeth Queen of England » en 1912. En 1914, elle est faite chevalier de la Légion d'honneur. Transportée dans une litière après la perte de sa jambe, elle insiste pour rendre visite aux soldats français au front pendant la Première Guerre mondiale. En 1916, elle entame la dernière de ses neuf tournées aux États-Unis par une tournée de 18 mois. En novembre 1918, elle rentre en France, pour commencer une tournée européenne, jouant des rôles qu'elle peut interpréter assise. De nouveaux rôles lui ont été fournis par plusieurs dramaturges qui s'adressaient à ses besoins physiques. À l'automne 1922, elle donne un spectacle-bénéfice afin de recueillir des fonds pour le laboratoire de Madame



Curie. Plus tard, elle s'est effondrée lors de la répétition générale de la pièce « Un Sujet de roman », mais s'est suffisamment rétablie pour s'intéresser au film « La Voyante », qui était filmé dans sa maison à Paris peu de temps avant sa mort. Elle est l'auteur d'une autobiographie, « My Double Life : Memoirs of Sarah Bernhardt » en 1907, d'un roman, « Petite Idole » en 1920, et d'un traité sur le jeu d'acteur, « L'Art du théâtre » en 1923.

BERR Georges



Georges Berr est un acteur et un dramaturge français, né le 30 juillet 1867 dans le 3^e arrondissement de Paris et mort le 11 juillet 1942 dans le 17^e arrondissement de Paris.

Sociétaire de la Comédie-Française, il écrivit de nombreuses pièces de théâtre notamment en collaboration avec Louis Verneuil. Il était également connu sous les pseudonymes de **Colias** et **Henry Bott**.

Georges Berr est le fils d'Eugène Berr, fabricant de gants et d'Eulalie Esther Ascoli, mariés à Esternay (Marne).

Dans les années 1910, Georges Berr enseigne au Conservatoire de musique et de déclamation à Paris où il a notamment pour

élève Marie-Louise Iribe, Henri Rollan et Séphora Mossé.

Il est inhumé au cimetière du Montparnasse (division 24, 3 Nord, 47 Est, tombe n° 340), à Paris.

Il est le frère de l'homme de lettres chevalier de la Légion d'honneur Émile Berré, le cousin du philosophe Henri Berr et l'oncle[réf. nécessaire] de l'acteur Jean-Pierre Aumont (1911-2001) et de son frère, le cinéaste François Villiers (1920-2009).



BERTHEAU Julien



Julien Bertheau est un acteur, metteur en scène et professeur d'art dramatique français, né le 19 juin 1910 à Alger et mort le 27 octobre 1995 à Nice.

Après un premier accessit de comédie au Conservatoire national d'art dramatique (classe de Jules-Louis-Auguste Leitner), il débute comme régisseur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, puis il étudie avec Charles Dullin au théâtre de l'Atelier, joue à la comédie des Champs-Élysées et enfin chez Louis Jouvet (Horace dans *L'École des femmes*). En mai 1935, il joue dans *Les Cenci* d'Antonin Artaud.

Il entre à la Comédie-Française en 1936 comme pensionnaire puis est nommé sociétaire en 1942.

Il y joue les jeunes premiers de Musset,

Marivaux et Labiche et participe aux créations les plus importantes de la guerre : *Le Soulier de satin*, *La Reine morte*, *Les Fiancés du Havre*, *Les Mal-aimés*...

Pierre-Aimé Touchard lui confie de nombreuses mises en scène tant dans le répertoire classique (*Le Cid*, *Iphigénie* de Racine, *Roméo et Juliette*, *Un Conte d'hiver*...) que moderne (*La Peine capitale*, *Six personnages en quête d'auteur*...). Il quitte la Comédie-Française en 1958 après vingt-deux ans de présence. Au cinéma, il est un des acteurs préférés de Luis Buñuel avec lequel il tourne *Cela s'appelle l'aurore* (1955), *La Voie lactée* (1969), *Le Charme discret de la bourgeoisie* (1972) *Le Fantôme de la liberté*



(1974). Un autre rôle marquant est celui de M. Lucien, l'ex-amant de la mère d'Antoine Doinel dans *L'Amour en fuite* (1978).

Il a été professeur à École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre (rue Blanche) ainsi qu'au Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

BERTIN Pierre



Pierre Bertin, né le 24 octobre 1891 à Lille et mort le 13 mai 1984 dans le 16^e arrondissement de Paris, est un comédien, metteur en scène et scénographe français.

Co-organisateur des samedis de la salle Huyghens en 1916-1919, pensionnaire de la Comédie-Française dès 1923, il en est devenu sociétaire en 1931.



Durant l'Occupation, on retrouve Pierre Bertin parmi les vedettes régulièrement invitées à l'antenne de la chaîne de télévision allemande Fernsender Paris, jusqu'à la libération de la capitale.

Il a été le mari de Marcelle Meyer, à qui il a fait connaître Erik Satie et ses amis. Ils ont une fille, Marie Bertin. Pierre Bertin est inhumé au cimetière communal de Clamart.

BIANCOLELLI Dominique



Domenico Giuseppe Biancolelli, dit Dominique, est un acteur italien né à Bologne le 30 août 1636 et mort à Paris le 2 août 1688. Il fit l'essentiel de sa carrière dans la troupe italienne de Paris et il est le plus célèbre Arlequin de la *commedia dell'arte*.

Né à Bologne de Francesco Biancolelli et d'Isabella Franchini (titulaire du rôle de Colombina), il fut initié au rôle du « second Zanni » par son parrain Carlo Cantù (célèbre sous le nom de *Buffetto*). Il vint à Paris en 1662, profitant du retour de la troupe de Scaramouche qui avait quitté Paris entre l'été de 1659 et le printemps de 1662. Il devint d'emblée l'une des vedettes de cette troupe de la Comédie-Italienne, qui était installée dans la même salle que la troupe de Molière (le Palais-Royal) et jouait en alternance avec elle. Il demeure l'Arlequin le plus célèbre de toute la période française de la *commedia dell'arte*.

Il était notamment admiré pour ses *lazzi* qui, comme dans le cas de Scaramouche, étaient souvent de nature acrobatique.

Il épousa en 1663 Orsola Cortesi et tous deux furent naturalisés français en 1680. C'est sous sa direction que la Comédie-Italienne commença à jouer en français. Jusqu'à sa mort (1688) il demeura l'acteur comique favori de Louis XIV.

De son travail, on a seulement conservé un cahier contenant 79 canevas de comédies (plus exactement la partie d'Arlequin dans 79 pièces italiennes dans lesquelles il intervenait ; mais ce cahier, perdu, n'est connu que dans sa traduction française assurée au XVIII^e siècle par Gueullette. Il constitue un



témoignage inestimable pour la connaissance du phénomène très particulier de la *commedia dell'arte* en France.

Il rendit célèbre la devise de la Comédie classique *Castigat ridendo mores* (Elle corrige les mœurs en riant) en la plaçant sur la toile de son théâtre.

Il est le père de Pierre-François Biancolelli et de Catherine Biancolelli qui créera à ses côtés le personnage de Colombine.

BLANCHE Francis



Francis Blanche, né le 20 juillet 1921 à Paris et mort le 6 juillet 1974 dans la même ville, est un auteur, acteur, chanteur et humoriste français.

Très populaire, il est une figure emblématique de la scène et du cinéma français des années 1950 et 1960. Il est, sur scène et sur les ondes, le partenaire de Pierre Dac.

Francis Jean Blanche¹ naît en 1921 à Paris 11^e. Il est issu d'une famille d'artistes, en particulier d'acteurs de théâtre (parmi lesquels son père Louis Blanche, mais aussi son oncle le peintre Emmanuel Blanche).

Enfant et adolescent studieux mais turbulent, Francis Blanche exaspère ses professeurs par ses blagues à répétition. Sans trop d'effort il obtient son baccalauréat à

15 ans ; il est le plus jeune candidat de cette promotion.

Dans les années 1940 et 1950, il fait partie de la troupe des Branquignols de Robert Dhéry, avec qui il joue dans *Ah ! les belles bacchantes*, en 1953.

En 1944, le jeune Francis rencontre Victor Janton, directeur de la radiodiffusion Radio-Bretagne à Rennes, première station de radio à émettre sur le sol français après le débarquement de Normandie. Celui-ci lui permet de faire ses premiers pas à la radio en lui laissant les rênes de l'antenne.

En 1948, Francis Blanche partage l'affiche avec Henri Salvador au théâtre des *Trois Baudets* : premier succès. Alors comédien dans la troupe des Branquignols, Jacques Canetti le remarque et, en 1950, c'est aux *Trois Baudets* que se forme le duo Pierre Dac et Francis Blanche, avec le spectacle qu'ils écrivent *Sans issue version 1* (dans lequel débute Robert Lamoureux) et *Sans issue version 2* (dans lequel Félix Leclerc présente ses premières chansons).

On doit à leur fameux duo de nombreux sketches dont *Le Sâr Rabindranath Duval* (1957), et un feuilleton radiophonique en deux cent treize épisodes, *Malheur aux barbus !*, diffusé de 1951 à 1952, sur Paris Inter, et publié en librairie cette même année ; personnages et aventures sont repris de 1956 à 1960 sur Europe 1, sous le titre *Signé Furax* en mille trente-quatre épisodes. Ces émissions sont suivies par de nombreux auditeurs. Toujours avec Pierre Dac, il crée le parti politique humoristique le *Parti d'en rire*.

Il est aussi l'inventeur et l'auteur de canulars téléphoniques régulièrement diffusés à la radio dans les années 1960.

Au théâtre, il interprète *Tartuffe* et *Néron*, et en 1955, *Chevalier du ciel*, une opérette avec Luis Mariano à la *Gaité-Lyrique*.



Parallèlement à sa carrière sur scène, il tourne sans discontinuer dans de très nombreux films, où il intervient souvent aussi comme scénariste et dialoguiste. Une de ses compositions les plus populaires est celle de l'Obersturmführer Schulz face à Brigitte Bardot dans *Babette s'en va-t-en guerre* (1959). Il est un des acteurs favoris de Georges Lautner, notamment fameux pour son rôle du notaire Me Folace dans *Les Tontons flingueurs* en 1963 et de Boris Vassilief dans *Les Barbouzes*, en 1964.

Francis Blanche meurt d'une crise cardiaque le **6 juillet 1974** à Paris 15, âgé de 52 ans, sans doute à cause du traitement négligé de son diabète de type 1. Il est enterré à Èze et sur sa tombe est gravé : « Laissez-moi dormir, j'étais fait pour ça8. » Très affecté, Pierre Dac le suit quelques mois plus tard. Son épouse lui survit jusqu'en 1981.

BLONDELET Charles

Charles Blondelet est un acteur, auteur dramatique et chansonnier français né **Désiré Jacques François Blondelet** le 4 novembre 1820 à Paris et mort le 2 décembre 1888 à Courbevoie.

Il joua au Théâtre des Variétés de 1858 à 1888.

BOBECHE Antoine Mandelart, dit



Bobèche, d'après la gravure des *Étranges de Bobèche* au public: Paris, 1816.

Jean Antoine Anne Mandelard, dit Bobèche, né le **25 février 1791** à Paris et peut-être mort vers 1841, est un paradiste français ayant exercé ses talents principalement sous l'Empire et la Restauration durant laquelle, sa renommée fut immense.

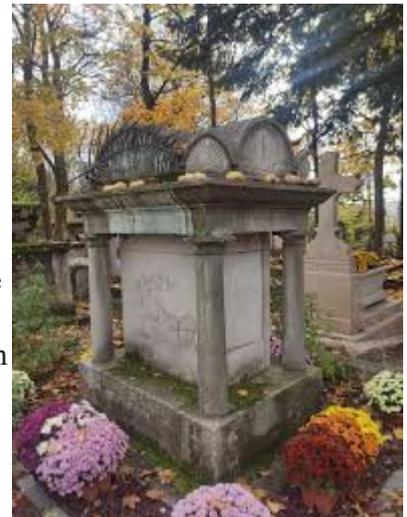
Antoine Mandelard naît en 1791 à Paris, fils de Jean Baptiste Mandelard, tapissier du faubourg Saint-Antoine, et de Madeleine Dubé, son épouse. La carte de sûreté délivrée en 1793 à son père indique que ce dernier est né en 1732, sous le nom de Mandelar, à « Marent?, Palatinat ».

En 1812, devenu « mécanicien », Antoine Mandelard épouse à Livry Marie Marguerite Charpentier, « fille de fiancée ».

Bobèche est indissociable de son compagnon Auguste Guérin, dit Galimafré. Ces deux célébrités en leur genre, l'un et l'autre de ces héros de la grosse gaieté et de la farce populaire, deux types de paradistes fameux, qui firent, pendant plus de vingt années, la joie du boulevard du Temple, à l'époque où ce lieu, peuplé de théâtres, de loges d'acrobates, de spectacles et de curiosités de toutes sortes, était le rendez-vous de tout le Paris frivole et désœuvré. Ces deux hommes avaient quitté chacun leur atelier et s'étaient affublés de ces noms singuliers pour embrasser la profession qui devait leur valoir une si grande popularité.

Tout jeune, Mandelard jouait avec Guérin, des parades qui faisaient beaucoup rire leurs compagnons d'atelier, et c'est ce qui les amena à s'engager avec un maître acrobate du boulevard, nommé Dromale. Il devint Bobèche tandis que Guérin devenait Galimafré.

Bobèche était un long garçon, maigre, efflanqué, assez bien de sa personne, qui jouait le rôle de Jocrisse. Il adopta, sur les tréteaux du boulevard du Temple, un costume bas-normand composé d'une culotte jaune, de bas chinés, d'une veste rouge, d'une perruque filasse et d'un petit chapeau à cornes sur lequel était fixé un papillon. « *Bobèche était un type original*, a dit un chroniqueur, *tenant le milieu entre Janot et Jocrisse, ces deux excellentes créations de Volanges et de Brunet. Il avait le visage assez distingué, l'air timide, mais de cette timidité narquoise qui décèle ce que l'on appelle un niais de Sologne, c'est-à-dire un gars rusé, finement bonasse et matois... Je vois encore son œil*



à demi fermé, son sourire caustique, sa lèvre inférieure se relevant aussitôt pour donner à sa physionomie un air candide et étonné. Il y avait un comédien sous cette veste rouge et sous ce chapeau gris, à cornes, surmonté d'un papillon !... » Cet admirable Jocrisse était si naïf, si malheureux, si étonné dont les calembredaines balourdes, qui n'étaient pas sans quelque fond de raillerie, faisaient le bonheur du populaire des boulevards, était toujours si nouveau, il se mêlait avec tant de bonheur aux plus terribles événements politiques de son temps, il avait des formules si heureuses et si nettes, pour juger les hommes et les choses ; il remplaçait si bien la liberté de la presse dont il était le seul et le courageux représentant, qu'il était impossible, même aux esprits les plus distingués, de ne pas se plaire à ses saillies toujours renouvelées, souvent burlesques, quelquefois éloquentes, à sa malice sans fiel, à sa grâce sans art ; facile et fugitive conversation d'un bouffon qu'on aime, et qui parle d'autant plus volontiers avec son auditoire, qu'il l'amuse gratuitement aux bagatelles de la porte. L'esprit fin et mordant qu'il cachait sous la niaiserie obligée de son emploi lui attirait parfois des désagréments avec la police. Ses lazzi étaient répétés partout. « *On prétend que le commerce ne va pas*, dit-il un jour dans ses parades. *J'avais trois chemises : j'en ai déjà vendu deux !* »

Le sang-froid de Bobèche était inimitable ; il n'aurait pas ri quand bien même on l'aurait fait maréchal de France : c'était un bouffon sérieux, de la bonne qualité des bouffons. Il devint une des célébrités de Paris, et non seulement il était chéri de son public ordinaire, mais les plus grands salons se l'arrachaient. Il n'y avait pas de belle fête dans le grand monde si Bobèche n'y venait débiter ses sornettes avec son compère Galimafré.

C'était à l'époque du Premier Empire, et Bobèche, dans ses plaisanteries un peu salées, avait jusqu'à un certain point son franc-parler, la censure à ce moment ne s'occupant guère de ce qui ne touchait pas à la politique. Il en profitait pour donner l'essor à sa malice, moins naïve qu'elle ne le voulait paraître, et pour mêler à ses coq-à-l'âne, à ses calembours les plus ahurissants, des réflexions bouffonnes qui excitaient les gros rires de ses auditeurs. Ces plaisanteries se présentaient toujours sous forme de dialogue avec son compère.

L'un et l'autre avaient tant de succès, surtout quand ils jouaient ensemble, qu'ils allongeaient démesurément leurs parades et que le commissaire dut s'en plaindre plus d'une fois, à cause de l'encombrement qu'elles produisaient sur le boulevard, où la circulation s'en trouvait interrompue. Et au milieu des amateurs habituels, des partisans ordinaires des deux pitres, on voyait souvent de fins lettrés comme Nodier, de grands comédiens comme Monvel, qui venaient les entendre et les voir avec un véritable plaisir.

Plus l'Empire allait de victoire en victoire, plus Bobèche était grave et calme. Représentant à merveille la partie de la société se composant de goguenards de sang-froid, il était le favori des intelligences les plus avancées, et l'on cite tel homme d'État de l'Empereur qui dans les affaires les plus importantes, commençait sa journée par Bobèche qui, se voyant le seul homme qui ait osé faire de l'opposition sous l'Empereur, conçut l'idée de se faire tout de bon un comédien et changea ses planches en plein vent contre une place de directeur de théâtre à Rouen.

Son métier de paradiste n'empêchait pas Bobèche d'être bon patriote. «En 1814, a dit un de leurs historiens, quand les troupes alliées attaquèrent les buttes Chaumont, Bobèche et Galimafré, postés derrière une barricade de la rue de Meaux prouvèrent, un fusil à la main, que les pailles du boulevard savaient, à l'occasion, faire autre chose que des grimaces.»

Bobèche s'établit à Bordeaux, mais son succès se tarit^{5,6}. En 1837, *Le Monde dramatique* écrit qu'« il est mort depuis longtemps et repose au cimetière du Père-Lachaise, où l'on peut voir son tombeau avec cette inscription : *Mardelard [sic], dit Bobèche, roi de la farce, inventeur des queues rouges, mort dans l'exercice de ses fonctions, regretté sincèrement par sa famille, s'il en avait, et les nombreux amis de la gaieté française* ». Mais par une lettre envoyée le 15 juillet de Toulouse, écrite phonétiquement et reproduite dans ce même journal, Mandelard réfute ces informations⁸. Son ancien compagnon Galimafré affirme plus tard ne plus avoir eu de ses nouvelles après 1840 ou 1841.

BOBINO

(du nom d'un clown et marionnettiste du **XIXe** siècle) est, jusqu'à sa destruction en 1985, une salle de spectacles à Paris. Elle était située au 20, rue de la Gaîté, dans le quartier du Montparnasse du 14e arrondissement de Paris. La guinguette qui s'établit là en 1873 se transforme d'abord en un café-concert, puis devient un music-hall au lendemain de la Première Guerre mondiale. Le bâtiment moderne qui lui a succédé accueille par la suite également une salle de spectacle.



Le théâtre du Luxembourg a été créé en 1816 au coin des rues Madame et de Fleurus, pour héberger la troupe foraine de l'amuseur paradiste Bobino. Le succès de ses spectacles, qui mélangeaient acrobaties, jongleries, arlequinades et pantomimes, a fait que les Parisiens appelaient la salle le *théâtre de Bobino*, et familièrement, *Bobinche*.

Après 1830, le théâtre se consacre à un répertoire de vaudevilles et mélodrames, et rassemble un public populaire où l'on trouve de nombreux étudiants de la Rive gauche.

En 1866, le théâtre du Luxembourg, dit *Bobino*, étant devenu vétuste, son directeur, Auguste Gaspari, et sa troupe déménagent au nouveau théâtre des Menus-Plaisirs sur le boulevard de Strasbourg. Le bâtiment est démoli début 1868 pour être remplacé par un immeuble (aujourd'hui, 61, rue Madame).

En 1873, l'entrepreneur Fernand Strauss reprend le nom de *Bobino*, qui avait encore une grande notoriété, pour le modeste café-concert de 200 places qu'il ouvre le 24 décembre au 20, de la rue de la Gaîté, sous l'enseigne de *théâtre des Folies-Bobino*. Le public peut y voir des numéros divers, mais aussi des courtes pièces, comme *Bobino vit encore !* en 1880, qui était une adaptation d'un des succès du théâtre du Luxembourg. Dans les années 1880, la salle connaît des obstacles administratifs, n'étant pas reconnue comme un réel théâtre.

Ainsi, en 1887, la préfecture de police ordonne de démonter la scène et de ne garder qu'une estrade et un « décor unique et fixe adhérent au mur ».

Le 17 janvier 1901, les Folies Bobino deviennent Bobino, quand la société des cinémas Pathé s'en porte acquéreur. L'imprésario Montpreux prend la direction de la salle en 1912 et oriente résolument la programmation vers la chanson et le music-hall.

Entre 1909 et 1912, lors de son exil en France, Lénine assista à plusieurs concerts et rencontra fréquemment le chansonnier français Montéhus à Bobino.



La salle s'agrandit en 1918, mais ce n'est qu'après les travaux engagés par le directeur Paul Fournel en 1927 que Bobino devient une vraie belle salle de spectacles, un théâtre à l'italienne pouvant accueillir jusqu'à un millier de personnes (une jauge inférieure à celle de l'Olympia, faisant de ce théâtre un lieu jugé plus intime par de nombreux artistes).

Dans les années 1930, Bobino devient la principale salle de la rive gauche consacrée à la chanson. Damia, Lucienne Boyer, Félix Mayol, Georgius entre autres s'y produisent. Édith Piaf y triomphe à la fin des années 1930, alors qu'elle est encore une (relative) nouvelle venue.

Félix Vitry et Bruno Coquatrix s'associent en 1958 pour racheter Bobino à la famille Castille, qui en est propriétaire depuis les années 1930 et souhaite se recentrer sur l'Européen, une autre salle en sa possession. Les deux directeurs décident de programmer des humoristes comme Raymond Devos et Fernand Raynaud mais aussi des artistes qui ne sont pas encore des vedettes.

En 1960, Bruno Coquatrix, ne pouvant mener de front la gestion de deux salles, se retire pour se consacrer uniquement à l'Olympia.

Félix Vitry transforme la salle et la rend plus confortable. Georges Brassens en fait sa salle de prédilection (il y passe une quinzaine de fois entre 1953 et 1976, jusqu'à y tenir résidence pendant cinq mois en 1976 !), de même que Léo Ferré (de 1958 à 1971), Barbara (de 1961 à 1975 ; elle y triomphe le 15 septembre 1965, triomphe qui sera à l'origine de *Ma plus belle histoire d'amour*, un de ses grands succès) ou encore Dalida en 1957, 1958 et 1965. Juliette Gréco, artiste emblématique de la rive gauche y passe de nombreuses fois : 1951, 1952, 1953, 1961, 1964, 1968, 1971 et 1972. C'est dans cette salle que Joséphine Baker fait sa dernière apparition sur scène, un spectacle qui est un succès, financé avec le soutien du couple princier de Monaco.

Le lendemain de la quatorzième représentation, le 10 avril 1975, l'artiste est victime d'une attaque cérébrale à son domicile. Elle meurt le 12 avril. A ses obsèques le 15, le cortège funèbre passe devant Bobino dont l'enseigne porte encore son nom en grandes lettres. En signe de deuil, la salle ferme pendant huit jours.

Mais après avoir été un haut lieu du monde de la chanson pendant un demi-siècle sous l'enseigne « Bobino le théâtre de la chanson et du rire », la salle finit par fermer en 1984 du fait de ses difficultés financières.

Bobino n'a pas eu la chance d'être classé au patrimoine culturel comme l'a été l'Olympia (en 1993). En 1985, l'immeuble est racheté et rasé par des promoteurs qui y installent un ensemble immobilier comprenant un hôtel de luxe et une salle faisant office de discothèque à partir de 1987. Nommée *le Wiz*, celle-ci sert aussi de lieu de tournage pour l'émission d'Antenne 2 *Wiz qui peut*.

En 1991, le lieu accueille de nouveau des spectacles sous le nom de *Studio Bobino*, sans vraiment renouer avec sa tradition musicale. Il se divise en différents espaces consacrés au théâtre, au spectacle, à l'enregistrement d'émissions télévisées (*Les Grosses Têtes* notamment). Philippe Bouvard en est le directeur et propriétaire jusqu'en 2006. Patrick Garachon est directeur artistique de 1995 à 1998 et programme plusieurs spectacles qui tiennent l'affiche plusieurs mois, avec notamment une rétrospective de l'histoire du music-hall, *Il était une fois Bobino*. Des humoristes tels que Yves Lecoq ou Anne Roumanoff y rencontrent le succès.

En 2006, Gérard Louvin succède à Philippe Bouvard, renomme la salle *Bobin'o* et y propose des dîners-spectacles. Le cabaret-restaurant ferme ses portes en avril 2009, faute de succès.

Pendant l'été 2010, Bobino ferme ses portes quelques mois pour d'importants travaux de réaménagement entrepris par son nouveau directeur Jean-Marc Dumontet.

Renommé cette fois *Bobino*, la salle de spectacles peut accueillir près de 900 spectateurs dans de confortables fauteuils de velours rouge. Bobino renoue avec son histoire : la programmation mêle *one-man shows* (Anthony Kavanagh, Chantal Ladesou, Alex Lutz), concerts (William Sheller, Patrick Bruel) et spectacles musicaux (*The Voca People, Peter Pan, Avenue Q, Swinging Life...*).

BOCAGE Pierre Martinien Toussez, dit

Pierre François Touzé, dit Bocage, né le 20 brumaire an VIII (11 novembre 1799) à Rouen et mort le 30 août 1862 à Paris 3e, est un acteur français.

Issu d'une famille pauvre d'ouvriers toiliers, Bocage fut, dès l'enfance, contraint de travailler dans une fabrique de tissage pour se nourrir. Ayant appris à lire et à écrire sans être allé à l'école, il se mit à lire, dans sa jeunesse, Shakespeare. Ayant fini par se retrouver sur la scène, il fit, pour réaliser son

rêve, le voyage à pied de sa ville natale vers la capitale où il entra au Conservatoire de Paris, avant de devoir le quitter en raison de son manque de ressources financières.



Beau, talentueux et indiscipliné, il connut des débuts difficiles et dut se produire plusieurs années dans d'obscurs théâtres de province, avant de rejoindre la troupe de la Porte-Saint-Martin. À Paris, il fut attaché aux divers théâtres de drames, et se fit une grande popularité comme interprète des principales créations romantiques : *Antony*, *Marion Delorme*, *La Tour de Nesle*, *Don Juan de Marana*, etc., où il portait une distinction superbe et une énergie passionnée.

Dans les années 1830, il compta au nombre des amants de George Sand.

Membre de la Comédie-Française, il y joua le répertoire classique, et y joua encore *la Vieillesse de Richelieu* d'Octave Feuillet et Paul Bocage, en 18496. Il appartient aussi au théâtre de l'Odéon, dont il devint le directeur, en 1845, avant d'en être licencié en 1848, pour activités anti-gouvernementales. L'ardeur avec laquelle il se mêlait au mouvement littéraire de son temps avait en effet acquis à ce citoyen politiquement actif, une influence dont il essaya de faire un moyen d'action politique, lors de la Révolution, pour se mettre sur les rangs pour la représentation nationale, mais ceci affecta sa carrière théâtrale car il mit souvent, en tant que directeur, les représentations de l'Odéon au service de la propagande révolutionnaire.

En 1854, il parut au Vaudeville dans *le Marbrier*, d'Alexandre Dumas ; en 1855, il remplit plusieurs rôles dans le *Paris* de Paul Meurice, à la Porte-Saint-Martin. En 1857, il créa le rôle de l'amiral Byng dans *l'Amiral de l'Escadre Bleue*, de Paul Foucher, au Cirque impérial. Ayant obtenu, en 1859, la direction du théâtre Saint-Marcel, il y joua dans plusieurs pièces, mais les éléments de succès manquaient à ce théâtre éloigné. En 1861, il alla jouer sur le théâtre de Belleville, et s'y montra encore avec supériorité dans son ancien rôle de Buridan. Enfin, peu de temps avant de mourir, il créa à l'Ambigu-Comique le rôle du vieux duc dans *les Beaux Messieurs de Bois Doré*, qui, selon l'expression de Théophile Gautier,



Toutes les scènes lui allaient, il avait aussi représenté au Gymnase *Jarvis l'honnête homme*, *Henri Hamelin* et *le Marchand de Londres*.

À la vente de sa garde-robe théâtrale, Virginie Déjazet réclama comme un précieux souvenir le poignard qui servait à l'artiste dans *Antony*.

Il a été inhumé au cimetière du Montparnasse, dans la 16e division, ses cendres ont été transférées à l'ossuaire du Père-Lachaise le 28 décembre 1967. Il était le père de l'auteur dramatique Henry Bocage et l'oncle du romancier et librettiste Paul Bocage.

BONVAL Clarisse

Edmondine Clarisse Bonval dite **Clarisse Bonval**, née le 25 juin 1826 à Paris 1er et morte le 15 août 1878 à Verneuil-sur-Seine, est une actrice française.



En sortant du Conservatoire de Paris, elle débute à la Comédie-française en 1843, dans de petits rôles. Elle va jouer à Lyon puis revient à l'Odéon en 1846, dans les rôles de soubrette. En juillet 1847, elle retourne, dans les mêmes rôles, à la Comédie-Française comme pensionnaire, puis en 1852 elle est 271e sociétaire.

Après avoir été mise à la retraite au bout de ses vingt années de sociétariat le 1er janvier 1872, elle a épousé un ancien notaire, Thomassin, et vivait avec lui dans sa propriété lorsqu'elle est morte d'une rupture d'anévrisme.

BORG Ariane



Ariane Borg, née le 24 août 1915 à Roubaix et morte le 16 avril 2007 à Couilly-Pont-aux-Dames, est une comédienne française des années 1930 et 1940.

Issue d'une très vieille famille flamande d'aristocrates reconvertis dans l'industrie textile, elle naît **Lucie Derveaux-Six** à Roubaix le 24 août 1915. Elle est élevée et choyée par sa grand-mère maternelle Zélie Derveaux-Six.

À l'adolescence, elle découvre sa vocation de comédienne en écoutant le disque *La Voix humaine* (le mélodrame de Jean Cocteau, lu par Berthe Bovy)

en 1930.

Elle échoue au concours d'entrée au Conservatoire, mais déjà, elle est retenue par Louis Jouvet (*Pourquoi tu pleures, mon p'tit ?*) et surtout par Georg Wilhelm Pabst qui lui fait tourner *Du haut en bas* en 1933, puis *Jeunes Filles en détresse* en 1939. En 1935, elle partage l'affiche de *Dédé* avec Danielle Darrieux.

Après cette période, elle décide d'elle-même de rencontrer David Wark Griffith qui cherche une comédienne délicieuse et fragile pour son remake du *Lys brisé*. Elle le rejoint à Londres et Griffith semble prêt à l'engager ; les producteurs font échouer le projet, mais le vieux maître recommande celle qui a choisi pour premier pseudonyme Olga Muriel à de puissants amis américains, dont Mary Pickford.

Celle-ci, cofondatrice de United Artists (avec entre autres Charlie Chaplin et son mari Douglas Fairbanks), prend la jeune comédienne sous contrat et la loge chez elle en 1936, au sein de son manoir de Beverly Hills : Pickfair. Ariane est donc témoin des scènes de ménage et des réconciliations de l'actrice avec Douglas. Mary, sans enfants, lui proposera de l'adopter, ce qu'Ariane refusera par égard pour sa propre mère.



En 1935, la puissante MGM rachète son contrat et décide de façonner et lancer une nouvelle star. Louis B. Mayer, le PDG, et Irving Thalberg, producteur de génie (dont Francis Scott Fitzgerald s'est inspiré pour écrire son roman *Le Dernier Nabab*) ont l'intention d'en faire la nouvelle Greta Garbo. Ariane Borg prend des cours de comédie, d'anglais, de maintien. Elle a pour camarade un jeune homme promis à un bel avenir de cinéma : Jimmy Stewart. Divers essais sont tournés, dont une mort de Jeanne d'Arc.

Ariane rencontre les stars et personnalités de l'époque : Marlène Dietrich, Greta Garbo dont la loge est voisine de la sienne. Elle dîne sur un yacht avec Jean Giraudoux, alors diplomate aux États-Unis, en rade de San Francisco, joue au tennis avec le scientifique Albert Einstein...

Irving Thalberg a acheté les droits de *Trois Camarades*, le best-seller de Erich Maria Remarque pour la lancer. Malheureusement, il succombe deux ans plus tard à une crise cardiaque et Joseph L. Mankiewicz sera chargé de le tourner... sans Ariane Borg !

En août 1939, elle retourne en France pour y fêter son anniversaire en famille ; la guerre va la bloquer sur le vieux continent pendant six ans.

Au moment de l'invasion allemande, elle projette de fuir aux États-Unis par l'Espagne, mais un médecin la convainc que sa grand-mère, qu'elle adore, ne survivrait pas aux dures conditions du voyage. Elle s'installe donc à Paris, avenue Montaigne.

Commence alors la période la plus brillante de sa carrière française, où films et pièces de théâtre alternent rapidement. Au cinéma, ce sont surtout : *La Valse blanche* de Jean Stelli en 1943, un gros

succès public, où elle interprète une jeune femme tuberculeuse, mourant comme la Dame aux camélias ; *Le Père Serge* en 1945 avec entre autres Marcel Herrand et Jacques Dumesnil; *La Cabane aux souvenirs* en 1946. De *la Valse blanche*, Simone Lavoirel écrira, dans un album consacré aux nouveaux visages du cinéma français, "sans elle, (le film) n'aurait été qu'un insupportable mélo. Elle lui donne un intérêt, celui de son cœur douloureux, un rythme, celui de son jeu impulsif"... Bien des années plus tard, Jean Tulard, dans son dictionnaire du cinéma, évoquera ce "terrible mélodrame... que sauve l'émouvante beauté d'Ariane Borg dont le jeu reste très moderne". Elle rêve alors d'incarner des personnages romanesques, *Adrienne Mesurat* de Julien Green, *Victoire* de Jack London

Par la suite, malgré sa beauté et le retentissement de sa jeune carrière, aucun projet au cinéma n'aboutira : *La Cabane aux souvenirs* sera son dernier souvenir de cinéma...

Elle monte sur scène à bien des reprises, malgré le trac, pour des pièces aussi diverses que *Chatterton* d'Alfred de Vigny, *Tchin Tchin* de François Billeldoux, *Jean le stropiat*, *Francesca da Rimini* de Francis-Marion Crawford, écrit pour Sarah Bernhardt.

Elle atteint le sommet de sa carrière théâtrale en incarnant Cordelia, la fille fidèle du *Roi Lear* qu'interprète et met en scène Charles Dullin. Celui-ci a reçu la direction du *Théâtre Sarah Bernhardt*, devenu pour un temps *Théâtre de la Cité*. Autour de lui gravitent des amis, des élèves, tous ceux pour qui il est et demeurera le maître irremplaçable, dont la silhouette hantera pour toujours ceux qui s'attacheront à suivre sa voie, et aussi tous ceux qui, dans l'ombre, vont tenter de ruiner sa sortie de scène. Il gêne, là où il est. Des cabales... Et puis, Henri Jeanson, le pape des critiques. "... Charles Dullin chantonnant, parodiant atrocement Ophélie", écrira-t-il dans un article sur le spectacle. Ariane Borg ne sera pas épargnée, même si la cible principale reste Charles Dullin. "Quant à Ariane Borg, qui prétend interpréter Cordélia, elle devrait apprendre à parler, à marcher, à s'asseoir... C'est d'ailleurs une assez jolie figurante"... "C'est Shakespeare, qu'il n'aimait pas", commentera un autre journaliste, avec quelque gêne. Faut-il rappeler qu'à peu de temps de là, après la présentation de la merveilleuse *École des femmes* montée par Louis Jouvet en son théâtre de l'Athénée, l'infailible Henri Jeanson avait affirmé de façon péremptoire "ce n'est pas comme ça qu'on doit jouer Molière". Il s'était attiré cette réplique devenue historique, magnifiée par la diction si particulière du maître. "Ah? Tu lui as... téléphoné ?"...

En 1955, à quarante ans, elle tente sans succès un come-back aux États-Unis. Elle est pressentie pour jouer à New York une pièce tirée du Journal d'Anne Frank, mais finalement le producteur impose... sa fille ! Elle n'est guère plus chanceuse à Hollywood, même si elle a renoué avec le show-business américain, fréquentant Garbo, Lillian Gish et sa sœur Dorothy et bien d'autres célébrités.

De retour en France après avoir écorné ses économies, elle remontera sur les planches en une grande occasion : elle monte à ses frais la pièce de Vigny *Chatterton*, pour laquelle elle engage deux jeunes comédiens encore inconnus, mais promis à un bel avenir : Bruno Cremer et Jean-Pierre Marielle.

Suit alors un inexorable déclin que rien n'arrêtera, la beauté, l'argent et la vie intellectuelle et mondaine brillante compensant cette carrière somme toute décevante.

Avant-guerre, outre les metteurs en scène et les artistes prestigieux qui la remarquent, travaillant ensuite avec elle ou non (Pabst, Griffith, Jouvet, Dullin, Allégret, Duvivier), elle fréquente Giraudoux, Garbo, Marlène Dietrich, et toute l'élite américaine (où tant d'exilés d'Europe centrale ont rejoint le soleil de la Californie).

C'est surtout à partir du moment où sa carrière décolle, pendant la guerre, que toutes les portes s'ouvrent : elle rend visite à Jean Cocteau et Colette, sa voisine au Palais-Royal, déjeune avec Montherlant, participe de la gloire d'Anouilh dont triomphe l'*Antigone*, se lie d'amitié avec Louise de Vilmorin tout en détestant un Malraux pourtant génial (ce sont de délicieux dîners à Verrières-le-Buisson), fréquente toutes les générations d'artistes de tous ordres,

de Mauriac à Thierry Le Luron, de Callas à Wilhelm Kempff, de Mauriac à Romain Gary, de Ionesco à Jacques de Bourbon Busset dont l'amour conjugal pour sa tendre Laurence ne laissait pas de l'émouvoir, et, des frères Marc et Yves Allégret à Jean-Luc Godard dont les propos cinématographiques la dépassent, des réalisateurs du « cinéma de papa » des années 1940 et cinquante jusqu'à la Nouvelle Vague, elle croise tous ceux qui comptent, compteront ou ont compté. En 1944, Jean Cocteau prépare *La Belle et la Bête*, film qui verra le jour l'année suivante. Colette lui propose de confier le rôle de Belle à Ariane Borg, en raison de son "physique de conte de fée". Josette Day lui sera cependant préférée. En 1949, lors du décès de Charles Dullin, c'est elle qui accueille Simone de Beauvoir, qui évoquera leur rencontre dans *La Force des Choses*, à l'occasion de l'hommage rendu par les amis et les élèves du maître disparu.

Ariane Borg était une femme très cultivée (encore que superficiellement, n'entrant jamais avec lucidité dans le fond des choses) et très raffinée. Elle adorait les beaux-arts, la peinture flamande qui était un peu sa patrie picturale (van Eyck, Gérard David, Pieter de Hooch...) et fréquentait musées et galeries parisiens. Son compositeur préféré était Chopin, dont elle dut entendre maintes interprétations par son proche ami Samson François. Sa bibliothèque comportait plusieurs milliers de livres, essentiellement de littérature ; son roman préféré était *La Princesse de Clèves*.

Ses palaces préférés : le *Plaza Athénée* et le *Ritz* ; son restaurant préféré : *Lipp*.

Elle fut habillée personnellement par Balenciaga, Christian Dior, Givenchy.

Toute sa vie, elle fut fascinée par le destin cinématographique de Greta Garbo. Sa beauté égalait celle de la Divine et Irving Thalberg, les comparant explicitement, lui avait murmuré

Ariane Borg rencontre Michel Bouquet, de 10 ans son cadet, en 1945 et l'épouse en 1954. La carrière du comédien prend sans cesse plus d'envergure, entre radio, théâtre et cinéma, tandis que la sienne décline. Il la quitte au printemps 1967 : elle ne s'en remettra jamais. Elle entame une grève de la faim qui dure plusieurs mois, lui fait perdre vingt-cinq kilos dont elle manque de mourir. Un long et conflictuel divorce commence pour s'achever en 1980. Le couple n'a pas eu d'enfants.

Sa vie s'étirole dans son appartement de l'avenue Montaigne, et le déclin personnel suit le déclin artistique – sur quarante années, qui laisseront sa beauté fanée et pourtant intacte, son cœur meurtri, et son esprit terriblement amer.

Elle regrette d'avoir quitté l'Amérique qui lui avait été si hospitalière ; elle parle de la France qu'elle juge corrompue en disant « la pourriture de ce patelin » ou « I hate French people ! ».

Ariane Borg est décédée le 16 avril 2007 à Couilly-Pont-aux-Dames, à la Maison de retraite des artistes de Pont-aux-Dames. Elle est enterrée dans le cimetière de la commune.

BOTREL Théodore



Jean-Baptiste-Théodore-Marie Botrel, né le 14 décembre 1868 † mort le 26 juillet 1925, est un chanteur français.

Botrel a grandi en Bretagne avant de s'installer à Paris avec ses parents. Il y a fait divers petits boulots, notamment dans les chemins de fer. Il fait ses débuts en tant que chanteur dans le cabaret *Le Chien Noir*. Il se présente comme un chanteur folklorique breton et connaît un grand succès en 1895 avec la chanson *La Paimpolaise*. Il publie son premier recueil de chansons en 1898. Vers 1900, il fonde *La Bonne Chanson*, un mouvement catholique conservateur et patriotique pour une culture « propre ».



Il connaît d'autres succès avec des titres tels que *Lilas blanc* (1904), *Les Mouchoirs rouge de Cholet*, *La Fleur de Lys* et *d'autres*. Il adhère à la *Ligue Patritique* de l'homme politique nationaliste Paul Déroulède et chante des chansons de propagande militariste pendant la Première Guerre mondiale telles que *Ma p'tite Mimi* (à la mitrailleuse, *mitrailleuse française*), *Rosalie* (à la baïonnette en tant que meilleure amie du soldat – et nue –), *La Kaiseriole*, *Au front* et *Tant pis pour eux*. Cela lui vaut le titre officiel de *Chansonnier des Armées*. Botrel est le grand-père du chanteur Renaud Detressan.

BOUCHER Jules



Jules BOUCHER

Jules Théophile Boucher est un acteur français, né le 15 septembre 1847 à Troyes (Aube) et mort le 26 novembre 1924 dans le 4^e arrondissement de Paris. Entré à la Comédie-Française en 1866 ; sociétaire en 1888 ; retraité en 1901.

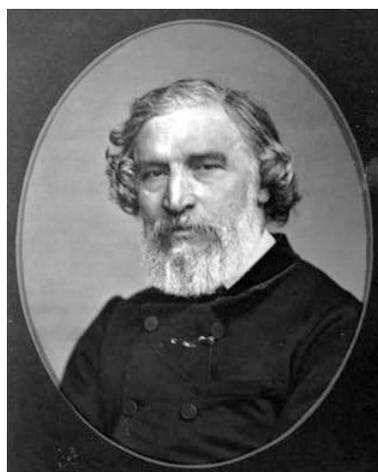
Il entre à la Comédie-Française à sa sortie du Conservatoire (classe de Regnier), en 1866, et y restera 35 ans. Il est admis au sociétariat au bout de 22 ans de carrière. « Second amoureux », il joue les Eraste, Damis et Horace de Molière, double Delaunay, dont la popularité le laisse dans l'ombre et ne lui permet pas de paraître au premier plan. À la retraite de « l'éternel jeune premier »,



il hérite néanmoins de quelques rôles modernes intéressants. Il joue avec succès le joli rôle de Masham dans le *Verre d'eau* de Scribe et reste un excellent Hippolyte (*Phèdre*). Son élégance naturelle le place dans la lignée des Fleury et des Molé.

En 1893, il organise avec l'administrateur Jules Claretie deux tournées de la Comédie-Française en province, chargées de représenter l'une Molière et l'autre Corneille. Il se retire en 1901, après une soirée d'adieu réussie.

BOUFFE Hugues Marie Désiré



Hugues Bouffé est un acteur et un dramaturge français né le 4 septembre 1800 (17 fructidor an VIII) à Paris, où il est mort le 27 octobre 1888.

Hugues-Désiré-Marie Bouffé naît le 4 septembre 1800 dans une famille d'artistes parisiens 1 : son père, peintre-doreur-décorateur, l'emmène souvent à la comédie. Une de ses tantes, qui occupe un emploi de costumière à l'Ambigu-Comique, lui donne aussi accès aux coulisses. Dès son plus jeune âge, il s'amuse à jouer de petites pièces avec sa sœur aînée Anne Joséphine Jeanne (née vers 1798 et décédée en 1848), qui deviendra elle aussi comédienne.

À ces représentations en famille succèdent des prestations plus sérieuses sur des théâtres de société, jusqu'au jour où, encouragé par les éloges des parents et des amis, le jeune homme se hasarde à se présenter au directeur du Gymnase-Dramatique. Éconduit, il s'adresse au Panorama-Dramatique, où on l'engage pour jouer « les grandes utilités », aux appointements de 300 francs par an. Bouffé y fait ses débuts le 14 avril 1821 dans un genre qui devait plus tard consacrer sa popularité : le drame. Il interprète ainsi un Arabe venant faire le récit dramatique d'un terrible combat dans *Ismail et Maryam*, mélodrame à grand spectacle.

Cantonné aux rôles de niais et aux caricatures dans lesquels il commence à se faire remarquer, il est éclipsé par l'arrivée de l'acteur Louis François Angot, dit Bertin. Il tire néanmoins de son propre aveu[réf. nécessaire] d'utiles conseils du nouveau-venu et devint son ami. Dans l'intervalle, sa position s'est améliorée et ses appointements portés à 1 200 francs. Un nouvel engagement les élève à 3 000, mais peu de temps après, l'entreprise fait faillite et le théâtre ferme pour ne plus rouvrir.

Le théâtre de la Gaîté recueille Bouffé, qui y débute le 28 février 1824 dans *Cousin patine*, bluette au succès de laquelle il contribua fortement. Le 11 mai 1822, Bouffé avait épousé Étienne Geneviève Charlotte Sefert, dite Lolotte, ou Mlle Gilbert² (née le 10 août 1805 à Paris Xe, et décédée le 23 février 1826, à 20 ans, à Paris, après avoir donné naissance à son troisième enfant). Danseuse de l'Ambigu-Comique, elle est connue des habitués sous le nom de la « Jolie Blonde », et qui est alors engagée comme première danseuse à la Gaîté. Afin de subvenir aux besoins de son ménage, Bouffé travaille entretemps dans un atelier de moulages d'ornements en plâtre quand, par chance, il est approché par les frères Franconi, exploitants du Cirque-Olympique, principal fournisseur des spectacles « à pied et à cheval », pour monter une pièce en l'honneur de la victoire du Trocadéro. Bouffé accepte et joue la pièce quatorze fois.



À la Gaîté, Bouffé partage avec un nommé Mercier, acteur fort goûté du public de ce théâtre, l'emploi de « jeune comique » que Duménis³ abandonnait peu à peu pour jouer les « pères dindons ». À l'occasion, il joue aussi la pantomime. Ainsi, dans *Le Tonnelier* de Lefebvre (mai 1824), il est le vieux père Sep aux côtés de sa femme dans le rôle de Fanchette. Dès cette époque, Bouffé se distingue par un jeu varié et une flexibilité qui lui font confier par les auteurs les rôles les plus variés, plus en accord avec son physique et son âge que ceux du Panorama-Dramatique. Dans les mélodrames, notamment, il prête son sourire et ses yeux expressifs à des personnages de mauvais sujets ou de traîtres, qui agrémentent leurs méfaits de *lazzi* et de plaisanteries plus ou moins raffinées.

Le 26 mars 1826⁴, la reprise du *Pauvre Berger* lui vaut un grand succès. Il y remplit le rôle, créé par Bertin, d'un malheureux à demi-idiot, qui se laisse accuser d'un crime dont il était innocent. Le rôle de Vendredi, lors d'une reprise de *Robinson Crusoé*, ne lui est pas moins favorable. Il se produisit encore, parmi les comédies et vaudevilles, dans *Blaisot*, *La Mauvaise Langue de village*, *La Salle de police*, *la Dot et la Fille*, et parmi les mélodrames dans *Minuit ou la Révélation*, *le Pauvre de l'Hôtel-Tiieu*, *Le Moulin des Étangs*, *Le Mulâtre et l'Africaine* et enfin, *Poulailler*, pièce où il compose la figure de Passe-Partout, bandit émérite qui fait fortune aux dépens de son chef et de ses compagnons. Quoique ces rôles ne soient que de second plan, en leur donnant une véritable importance, il jette les fondements d'une réputation qui lui rapportent plus d'honneur que de profits, ses appointements restant si minimes qu'il renoue avec son métier de doreur-décorateur, tout en accomplissant son service au théâtre.

Veuf depuis huit mois, Hugues Bouffé se remarie le 9 novembre 1826 à Paris VIIe avec Alphonsine Marie Bitter (née le 22 février 1805 à Paris, et décédée le 20 janvier 1892 à Paris XVIe), dont il aura 3 enfants : Victorine Louise (1828-1889), Hippolyte Hyacinthe (1829-1895) et Pauline (née en 1837).

Son engagement au théâtre des Nouveautés, outre des conditions financières plus avantageuses, permet à son talent de prendre un nouveau développement en se consacrant à un genre plus élevé. Sa première apparition y a lieu le 25 mai 1827 dans *Le Débutant*, comédie composée pour lui, dans laquelle il joue un rôle à travestissements où son succès est complet. Les rôles s'enchaînent, nombreux et variés, depuis l'opéra jusqu'au vaudeville-parade, en passant par la comédie historique et le drame.

En moins d'une année, Bouffé devient un artiste de renom, interprétant sur la scène des personnages de tout âge et de tout état, depuis le jeune commis taquin et bavard du *Marchand de la rue Saint-Denis*, qui fait rire tout Paris, jusqu'au vieux et dévoué serviteur Caleb. Il interprète encore Rigolard dans *Jean*, le joyeux Dubois de *La Femme*, *le Mari et l'Amant*, *Pierre le Couvreur*, *Quoniam*, Falstaff dans *Henri Ier*, *André le Chansonnier*, *Figaro* et enfin Méphistophélès dans *Faust*. « C'est le meilleur artiste comique de Paris, et son nom seul vaut un éloge », disent, en parlant de lui, les biographies théâtrales du temps[réf.

Engagé pour trois ans par le directeur du Gymnase, il quitte, à l'expiration de son contrat, les Nouveautés et donne représentations à Londres, avant de débiter boulevard Bonne-Nouvelle. C'est en avril 1831 qu'il s'y montre pour la première fois dans *La Maison en loterie* puis *La Pension bourgeoise*. On ne lui confie d'abord que des rôles insignifiants. *Le Bouffon du Prince* rompt cette habitude, suivi du *Le Gamin de Paris*, *Michel Perrin*, *Les Enfants de troupe*, *La Fille de l'Avare*, *Pauvre Jacques* et beaucoup d'autres pièces dans lesquelles il suscite le rire ou les larmes pendant plus de douze ans.

En 1843, le directeur du Gymnase voit son théâtre interdit pour avoir refusé de renouveler son traité avec la Société des auteurs dramatiques. Bouffé passe donc, au mois de décembre, aux Variétés, entraînant son public. Il y interprète *Le Baron de Grignon*, *Bocquillon à la recherche d'un père*, *Le Forestier*, *le Compagnon du Tour de France*, *Pierre Février*, *Léonard*, *Jérôme le maçon*, *Le Pouvoir d'une femme* ou encore *Le Berger de Souvigny*.

De santé délicate[réf. nécessaire], Bouffé puise dans son énergie le courage d'apparaître sur scène, alerte et joyeux, plein de vie et d'entrain. Mais le 1er décembre 1847, il tombe sans connaissance en plein milieu de *Jérôme le maçon*.

Après un repos forcé de plus d'une année, il reparaît dans *Le Muet d'Ingouville*, *La Maison en loterie* et *Michel Terrin*, où il est acclamé. Son état persistant cependant, il quitta de nouveau les Variétés et est autorisé à donner de temps en temps des représentations à la Porte-Saint-Martin. Il entre ensuite au Vaudeville, où il reprend quelques-uns de ses principaux rôles, avant de reparaître sur la scène de la Porte-Saint-Martin. Dans ses dernières années, il revient jouer au Gymnase, soit dans les matinées théâtrales soit dans les représentations du soir, quelques-uns de ses anciens rôles.

Il donne sa représentation de retraite le 17 novembre 1864. Napoléon III qui l'avait apprécié à Londres en 1847, ordonne que l'Opéra soit mis à la disposition de l'artiste, la recette s'élevant à plus de 25 000 francs.

Hugues Bouffé meurt le 27 octobre 1888 en son domicile au no 16, rue Lafontaine dans le 16e arrondissement de Paris et est inhumé au cimetière du Père-Lachaise (10e division).

BOUGLIONE Joseph



Joseph Bouglione est un artiste et directeur de cirque français né le **17 février 1904** à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire) et mort le **5 août 1987** à Paris 11e.

Fils de Joseph dit Sampion Bouglione (1875-1941), directeur de cirque, et d'Alexandrine Durand.

Frère d'Alfred dit Alexandre (1900-1954), de Firmin (1905-1980) et de Nicolas dit Sampion (1910-1967).

Marié le 4 juillet 1927 à Rosalie Van Been (surnommée Rosa Bouglione dans la famille circassienne).

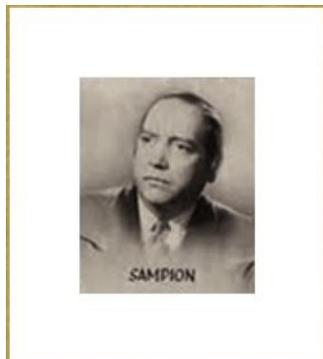
Enfants : Odette (1929), Josette (1930), Firmin (1932), Émilien (1934), Sandrine (1936-2012), Sampion (1938-2019), Joseph (1942), qui, tous, perpétuent la tradition familiale.

Petits-enfants : les enfants d'Émilien et Sampion, qui dirigent le Cirque d'Hiver à Paris, et les enfants de son fils cadet Joseph, Sabrina et André-Joseph Bouglione qui créent en 1992, une compagnie dédiée à leur père et à leur grand-père, le Cirque Joseph Bouglione.

Enfant de la balle, formé à tous les métiers du cirque, et notamment au dressage de fauves et d'éléphants, il devient directeur d'un cirque voyageur, puis à la mort de son frère Alfred dit Alexandre en 1954, il reprend le flambeau familial et devient directeur du Cirque Bouglione, qui

depuis les années 1930 siégeait au Cirque d'Hiver. Entre 1963 et 1967, il dirige également l'ancien Cirque Medrano, qui passe alors à s'appeler le Cirque de Montmartre, mais Bouglione le vend à un spéculateur immobilier qui le démolit en 1971 pour en faire un immeuble d'habitations. Cet immeuble, aujourd'hui situé au 63 boulevard de Rochechouart, s'appelle Le Bouglione, en souvenir du dernier propriétaire du cirque qui occupait les lieux.

BOUGLIONE Sampion



Alors que la famille Bouglione sillonne le monde de ses tournées avec ses spectacles de cirque, Joseph, fils d'Emilien Bouglione (Maître Ecuyer - Artiste de cirque – Administrateur du Cirque d'Hiver SA) et de sa mère Christiane Bouglione (Artiste de Cirque - Administratrice de Passion Cirque SA) suit régulièrement le cirque familial en tournée pendant ses vacances scolaires.

A l'âge de 12 ans, il est initié aux diverses disciplines de base du cirque : jonglerie, acrobatie, équitation et apprend la musique (piano et trompette).

Il entre en piste pour la première fois en tant que garçon de piste puis successivement, il participe à un numéro d'acrobatie et présente un numéro de dressage de poneys. Il a alors 16 ans lorsqu'il entreprend la création de son numéro de Fil de feriste qui le fera connaître. Il se produit avec ce numéro pour la première fois au lendemain de ses 18 ans, dans les tournées Bouglione d'abord, puis dans le monde entier, de cirques aux cabarets en passant pas les music-halls, notamment quinze années au Cirque Roncalli en Allemagne.

En 1984, il est reçu par Jack Lang, alors Ministre de la Culture, et est reconnu Meilleur Artiste de Cirque Français recevant le Grand Prix National du Cirque. Par la suite, il fera deux fois en 1985 et 1996, le Festival Mondial du Cirque de Monte-Carlo.

En 1999, il reprend les productions Bouglione au Cirque d'Hiver de Paris avec « Salto », le premier spectacle dont il assure la direction artistique, il tente le pari de démontrer sa créativité artistique et sa capacité à encadrer une grande équipe non seulement au public, mais aussi à ses pairs.

Pari gagné ! Suivront les spectacles Piste, Trapèze, Le Cirque (qui célébra les 150 ans du Cirque d'Hiver), ... au Total, déjà une vingtaine de créations au Cirque d'hiver Bouglione. Suivront plus d'une centaine de créations de spectacles dans le monde entier, en Chine, en Inde, aux Etats-Unis, aux Pays-Bas, au Mexique, en Espagne, au Royaume-Uni, ...

En 2003, il est distingué Chevalier de l'Ordre National du Mérite, et reçoit en 2019, le Prix de l'Ambassadeur du Cirque par la Fédération Mondiale du Cirque sous le patronage de SAS la Princesse Stéphanie de Monaco.

Aujourd'hui, fort de son expérience, de son hyperactivité, de sa soif de création et d'originalité, Joseph est devenu incontestablement un directeur artistique assurant tant la mise en scène que la régie technique de lumière et de son, le choix des musiques et des costumes, la composition de l'orchestre et le recrutement des artistes.

BOURGOUIN Marie-Thérèse

Marie-Thérèse-Étiennette Bourgoïn, née à Paris le **4 juillet 1781** et morte dans la même ville le **11 août 1833** est une actrice française, maîtresse d'Alexandre Ier de Russie.





Marie Thérèse Étienne est la fille d'Edme Bourgoing, maître cordonnier, et de Marie Badois. À six ans elle apprend la danse puis, quelques années plus tard, la tragédie et la comédie.

Elle débute au Théâtre français le 13 septembre 1799 dans le rôle d'Amélie, dans la pièce Fénélon de Legouvé, puis dans celui d'Isabelle, de *L'École des maris*. Elle devient sociétaire en 1802. Lors d'un voyage en Russie, en 1809, elle rencontre l'empereur Alexandre Ier de Russie, dont elle devient la maîtresse.

Elle tient les rôles de jeunes-premières dans les tragédies et les comédies de 1801 à 1829, date à laquelle elle quitte la Comédie française.

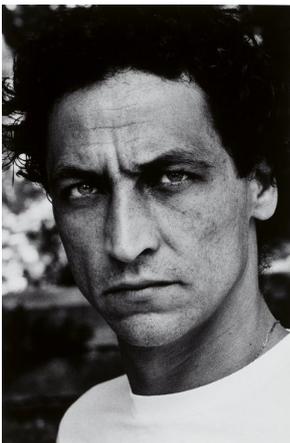
Elle est inhumée au cimetière du Père-Lachaise

(12e division).

Elle fut peinte par Henri-François Riesener.

BOUTTE Jean Luc

Jean-Luc Boutté, né le 1er septembre 1947 à Lyon et mort le 26 février 1995 à Colombes, est un comédien et metteur en scène français, sociétaire de la Comédie-Française, formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique.



Né à Lyon, en 1947, Jean-Luc Boutté manifeste très tôt sa passion pour le théâtre en donnant des spectacles de marionnettes dans sa famille ou à l'école. Dès sa seconde année au conservatoire de Lyon, il suit des cours d'art dramatique. Roger Planchon l'engage comme figurant pour jouer Shakespeare : «Henri IV» et «Falstaff». Marcel Maréchal lui confie son premier rôle dans «Les chaises» d'Eugène Ionesco. Il monte à Paris et entre à l'école de la rue Blanche.

En 1968, il est reçu au Conservatoire national supérieur d'art dramatique. À sa sortie, Pierre Dux l'engage comme pensionnaire à la Comédie Française. Jugeant les règles et l'organisation sociale de cette institution contraignantes, il cherche à en modifier l'esprit ; la Comédie Française ne doit pas être selon lui un musée mais un lieu de réflexion.

Il s'impose très vite dans les grands rôles classiques (Néron, Tartuffe, Shylock), comme dans les seconds rôles comiques (Corignon, dans «La dame de chez Maxim» de Georges Feydeau, Trissotin dans «Les femmes savantes» de Molière). Nommé sociétaire en 1975, il monte et joue «Le misanthrope» de Molière, dans une relecture subversive. Osées et denses, soulignées parfois d'un humour incisif, toutes ses mises en scène reposent sur une lecture minutieuse et dérangeante du texte.

Hormis une expérience lyrique décevante à l'Opéra de Paris («il Tabarro» de Puccini, 1982), il connaît le succès sur d'autres scènes, avec notamment «les Chaises» d'Ionesco au Théâtre de la Colline en 1988, «la Volupté de l'honneur» de Luigi Pirandello en 1993 et «Maître» de Thomas Bernhard en 1995 au Théâtre Hébertot. Jean Luc Boutté s'éteint en 1995, victime d'une longue maladie.

BOVY Berthe

Berthe Bovy, appelée parfois Betty Bovy, est une comédienne belge, née le 6 janvier 1887 à Liège (Belgique), morte le 26 février 1977 à Montgeron (Essonne, France).





Poussée par son père, Théophile Bovy (de moins de 24 ans son aîné), journaliste, poète, dramaturge, auteur des paroles du *Chant des Wallons*, Berthe Bovy, encore toute jeune, commence par jouer de petits rôles dans la troupe de l'ami de son père, Victor Raskin, au "Casino Grétry", dans les abords des Guillemins à Liège. Cotoyant les comédiens wallons Halleux, Fauconnier, Loncin et Iseret, elle se passionne pour l'art dramatique. Elle s'inscrit d'abord au Conservatoire de Bruxelles, puis, en 1906, au Conservatoire de Paris, dans la classe de Charles Le Bargy.

En 1907, elle entre à la Comédie-Française, où elle est dirigée par Sarah Bernhardt. Elle apparaît en page Renaissance dans *L'Assassinat du Duc de Guise* en 1908. Elle fait la connaissance de Sacha Guitry, alors marié à la comédienne Charlotte Lysès. Elle gagne la notoriété, avec

notamment *Poil de carotte* et, surtout, en 1930, *La Voix humaine*, pièce en un acte que Jean Cocteau avait écrite à son intention, et qu'elle enregistre l'année même de la création sur deux disques 78 tours de la marque Columbia (elle en effectue un second enregistrement, pour Pathé, en 1957).

Le 20 mars 1913, elle épouse Charles Granval (de son vrai nom Gribouval) dont elle divorce en 1918. Ce dernier épouse par la suite Madeleine Renaud en 1922.

Elle épouse ensuite le dessinateur « Don ».

Le 20 avril 1929, elle épouse en troisièmes noces le comédien Pierre Fresnay qui divorce quelques années plus tard, après un long procès, du fait de sa rencontre avec Yvonne Printemps.



Après trente cinq années de carrière, elle quitte la Comédie-Française en 1941, refusant de participer à une tournée de la troupe en Allemagne.

Elle joue alors sur les boulevards *Arsenic et vieilles dentelles* de Joseph Kesselring, se taillant une réputation de vieille dame digne, à laquelle il vaut mieux ne pas se frotter. Nommée sociétaire honoraire par ses camarades dès 1947, elle revient à la Comédie-Française en 1950 et y poursuit sa carrière de comédienne.

Elle a de nombreux élèves, dont plusieurs connaissent la célébrité, notamment Madeleine Renaud, Fernand Ledoux, Pierre Fresnay, devenu son troisième époux en 1929.

Elle fait ses adieux à la scène le 2 septembre 1967, à l'âge de quatre-vingts ans, dans le rôle de Madame Pernelle du *Tartuffe* de Molière.

Au cinéma, Berthe Bovy est apparue dans près de deux cents films, muets et parlants, comme *Cœur de femme* et *Roman d'une pauvre fille*. L'un de ses rôles les plus marquants est celui de Mme Bonnet dans *Boule de Suif* de Christian-Jaque (1945). Elle avait joué auparavant le page dans *L'Assassinat du duc de Guise* d'André Calmettes et Charles Le Bargy (1908), *La Terre* d'André Antoine, d'après Zola (1921), *Le Joueur* de Gerhard Lamprecht et Louis Daquin (1938). On la retrouve plus tard dans *Fantômas contre Fantômas* de Robert Vernay (1948), puis dans *L'Armoire volante* (1948) et dans *La Maison Bonnadieu* (1951) deux films de Carlo Rim.

Berthe Bovy est inhumée au cimetière de Sainte-Walburge, à Liège.

BRANDES Marthe, Marthe Joséphine Brunshwig dite

Marthe Joséphine Brunshwig, dite Marthe Brandès, née le **31 janvier 1862** à Paris ville où elle est morte le **27 avril 1930**, est une comédienne française.



Marthe Brandès naît le 31 janvier 1862 dans le 10e arrondissement de Paris.

Jules Barbey d'Aureville, qui lui dédie certains de ses poèmes (*Te souviens-tu ?...*, *Les Spectres...*) contribue à lancer la jeune actrice. Elle fait ses débuts au Théâtre du Vaudeville, puis devint sociétaire de la Comédie-Française en 1896. Elle joue également au théâtre de la Renaissance et au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Incarnant les grandes amoureuses ou les femmes fatales, elle crée de nombreux rôles pour Alexandre Dumas fils, Georges de Porto-Riche et Paul Bourget. Elle interprète Marthe, et Lucien Guitry Pierre, dans *Le Pain de ménage* de Jules Renard, une comédie en un acte et deux personnages, lors de la création le 16 mars 1898.

Elle meurt le 27 avril 1930 en son domicile dans le 8e arrondissement et est inhumée au cimetière de Passy (15e division).



BRASSEUR Pierre



Pierre-Albert Espinasse, dit **Pierre Brasseur**, né le **22 décembre 1905** à Paris et mort le **14 août 1972** à Brunico (Italie), est un acteur français. Membre d'une dynastie de comédiens célèbres, il est le père de Claude Brasseur, lui-même père d'Alexandre Brasseur.

De son vrai nom Pierre Albert Espinasse, Pierre Brasseur naît le 22 décembre 1905, à Paris. Très jeune, il se destine au cinéma. Mais il n'est pas accepté au conservatoire. Il étudie alors l'art dramatique au conservatoire Maubel. Il y est en bonne compagnie avec Harry Baur et Fernand Ledoux. Ils feront tous trois une belle carrière. Pierre se marie avec Odette Joyeux, dont il a un enfant, Claude, devenu comédien de talent lui aussi.

Il se remariera deux fois, avec Lina Madrini puis avec la chanteuse Catherine Sauvage. En 1924, Pierre brasseur débute au théâtre. Mais il passe où cinéma rapidement où il fait une très belle carrière. On le voit aussi à la télévision en 1970, dans *Les frères Kamarazov*. En 1972, il tourne *La plus belle histoire de ma vie* qu'il ne finira jamais. Il meurt en Italie, à Brunico, le 14 août 1972. Il repose avec son fils, l'acteur Claude Pierre Espinasse dit Claude Brasseur (1936-2020).



BRAZIER Nicolas



Nicolas Brazier, né à Paris le 22 avril 1783 et mort à Passy le 22 août 1838, est un poète, chansonnier, goguettier et vaudevilliste français.

Quoique fils d'un maître de pension, auteur d'ouvrages élémentaires, Brazier a pourtant reçu une éducation fort négligée. D'abord apprenti chez un bijoutier, puis employé dans les droits réunis, il montre de la facilité pour le couplet et se voit encouragé et guidé par Armand Gouffé. À la suite d'un premier succès aux *Délassements*, en 1803, il quitte son emploi pour s'occuper de chansons et de théâtre.

Il s'efforce alors de réparer l'insuffisance de son instruction en suivant les cours d'une école.



De la gaieté, de l'esprit et de l'entrain animent ses chansons, dont plusieurs ont été très populaires. Le Caveau moderne le compta parmi ses membres les plus renommés.

Brazier collabore, surtout pour les couplets, à plus de deux cents vaudevilles pleins de gaieté et d'à-propos, dont plusieurs obtiennent la vogue, de Dumersan, Désaugiers, Merle, Mélesville, Théaulon, Carmouche, etc.

Il a vécu, vers 1825, dans un pavillon⁵ situé au niveau du no 62 rue Raynouard. La même année, il achète dans le même pâté de maisons le 4 rue de l'Église, où il mourut en 1838.

Il publie, en 1828, un poème anniversaire dédié à son ami Désaugiers, mort l'année d'avant : *L'Anniversaire, épître à Désaugiers*

BRECOURT Guillaume Marcoureau, dit



Guillaume Marcoureau, dit Brécourt, né à Paris (paroisse Saint-Gervais) le 10 février 1638 et mort à Paris le 28 mars 1685, est un acteur et auteur dramatique français.

Fils du comédien Pierre Marcoureau, dit Beaulieu, et de la comédienne Marie Boulanger, il débute avec ses parents, vers 1650, dans la troupe de Philandre, sous le nom de « petit Beaulieu ». Peu de temps après il prend le pseudonyme de **Brécourt**, du nom de l'ancien hôtel de Brécourt, que son père possédait en indivision à Paris.

Le 18 décembre 1659, il épouse une fille de comédiens, Étienne Des Urliis (1629-1713). Il joue au théâtre du Marais puis entre dans la troupe de Molière qu'il quitte en 1664 pour l'Hôtel de Bourgogne; l'illustration ci-dessus le montre en frontispice de la publication en 1666 de *Nopce de village* (gravure de Jean Lepautre, détail, non publiée depuis 1682). Il est vraisemblable qu'il créa cette pièce au Palais-Royal deux ans plus tôt, avant de rejoindre la troupe des « Bourguignons ».

Après quelques brefs passages à Paris, il séjourne à Londres où il fait représenter un *Ballet et musique pour le divertissement du Roy de la Grande-Bretagne* en 1674. Brécourt dirige ensuite la troupe du prince d'Orange qui joue à La Haye en 1680 et 1681. De retour à Paris, il entre à la Comédie-Française en 1682 et meurt en 1685, après avoir renoncé à sa profession de comédien.



Brécourt se distingua surtout dans la comédie, pour l'emploi des rôles à manteaux. Louis XIV disait qu'« il pourrait faire rire des fagots ».

Ses pièces sont des comédies en vers, fort médiocres et qui n'obtinrent quelque succès que par le jeu de l'auteur.

En 1685 à Paris, à l'article de la mort, il a renoncé à son métier d'acteur dans le contexte historique de l'excommunication des acteurs. Il témoigne qu'il « a reconnu qu'ayant ci-devant fait la profession de comédien, il y renonce entièrement et promet d'un cœur véritable et sincère de ne la plus exercer ny monter sur le théâtre, quoyqu'il revînt dans une pleine et entière santé ».

Brécourt mourut à la suite d'un effort qu'il fit en jouant une de ses propres comédies, *Timon*.

BRESIL Jules Henri

Jules-Henri Brésil, né à Paris le 8 mai 1818 et mort à Bois-Colombes le 22 octobre 1899, est un écrivain, dramaturge et comédien français.

Il est le grand-père de l'actrice Marguerite Brésil (1880-1961).



Élève de Provost au Conservatoire, il débute à La Gaîté. Il se fait connaître en Belgique et à La Nouvelle-Orléans avant de revenir en France en 1858 où nombre de ses pièces sont représentées sur les théâtres les plus célèbres (Ambigu-Comique, Ambigu, Théâtre-Lyrique, Bouffes-Parisiens etc.). En parallèle, il est acteur dans diverses pièces comme *Mauprat* de George Sand (Odéon-Théâtre de l'Europe, 28 novembre 1853), *La moresque* de Gabriel Hugelmann (Théâtre de la Porte Saint-Martin, 12 février 1858), *La dame de Monsoreau* d'Alexandre Dumas (Théâtre de l'Ambigu, 19 novembre 1860), *Mathilde ou Les mémoires d'une jeune femme* de Félix Pyat et Eugène Sue (Théâtre de la Porte Saint-Martin, 1868), *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo (Théâtre de la Porte-Saint-Martin, 2 mars 1870),

Il est le librettiste des opéras *Si j'étais roi* (1852) (musique d'Adolphe Adam) et *Le tribut de Zamora* (1881) (musique de Charles Gounod) d'Adolphe d'Ennery.

Le 20 juin 1848, il épouse la chanteuse Lucile Henriette Mondutaigny.

comédien et auteur dramatique français

(Paris, 08 mai 1818 – Bois-Colombes, Seine [auj. Hauts-de-Seine], 22 octobre 1899*)

Epouse à Paris le 20 juin 1848 Lucile Henriette MONDUTAIGNY (Lyon, Rhône, 12 février 1826 –), premier prix de chant et second prix d'opéra au Conservatoire en 1844.

Père de *Léon* Eugène BRÉSIL (1851 –), journaliste [épouse Marie Thérèse SERVIN (1851 –) ; parents de *Marguerite* Lucile BRÉSIL (Sermaises, Loiret, 19 août 1880* – Paris 16e, 01 février 1961), actrice].



Sorti du Conservatoire, élève de Provost, il débute à la Gaîté, puis joua le drame en province, à la Nouvelle-Orléans (où il donna un drame lyrique, *les Orléanais*, musique du chef d'orchestre Eugène Prévost), à Bruxelles, etc., revint à Paris en 1858 et fut attaché à divers théâtres jusque vers 1874. Comme auteur dramatique, il a fait représenter un assez grand nombre de pièces, notamment : *Si j'étais roi*, musique d'Adam (1852) ; *la Mandragore*, musique de Litolff (1876) ; *le Tribut de Zamora*, musique de Gounod (1881) ; *l'Escadron volant de la reine*, musique de Litolff (1888), et des drames, dont plusieurs en collaboration avec d'Ennery : *les Orphelines de la charité*, drame en 5 actes (Ambigu-Comique, 07 mars 1857) ; *l'Escamoteur*, drame en 5 actes (Gaîté, 12 octobre 1860) ; *Diana*, drame en 5 actes (Ambigu, 15 octobre 1880) ; etc.

En 1897, il habitait 11 rue d'Ectot à Saint-Valéry-en-Caux (Seine-Maritime).

BRESSANT Prosper

Prosper Bressant est un comédien français, né le 24 octobre 1815 à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire) et mort le 23 janvier 1886 à Saint-Pierre-lès-Nemours (Seine-et-Marne).



Fils naturel d'une ouvrière chalonaise, Jean-Baptiste Prospère Bressant monte à Paris pour devenir clerc dans un cabinet d'avoué. Sa première apparition sur scène remonte à 1833 au théâtre des Variétés. Il épouse l'année suivante, Élisabeth Dupont, elle-même comédienne, fille du chef de claque du théâtre. Avec sa femme, connue désormais sous le nom de Madame Bressant, ils auront une fille unique, Alix, qui jouera un moment sous le nom de Mademoiselle Bressant.

En 1838, il entre au théâtre français de Saint-Petersbourg, ou théâtre Michel, où il joue pendant huit années d'importantes pièces qui ne font qu'accroître sa réputation. Son succès se confirme au théâtre du

Gymnase alors qu'il retrouve Paris en 1846 et fait ses débuts à la Comédie-Française comme sociétaire à part entière à partir de 1854.

Jouant bien souvent un jeune et ardent amoureux, il interprète progressivement de nombreux rôles dans des pièces modernes tout autant que dans un répertoire plus classique. Son Richelieu dans *Mlle de Belle-Isle* d'Alexandre Dumas, son Octave dans *Les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset, et son apparition dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et *Un caprice* sont suivis par Alceste dans *Le Misanthrope* et Dom Juan.

Victime d'une attaque de paralysie, Bressant se retire en 1877 à Saint-Pierre-lès-Nemours où il meurt dix ans plus tard. Sa tombe se situe au cimetière de la ville.

Durant ses années d'enseignement au Conservatoire de Paris, il aura entre autres Mounet-Sully comme élève.

BRETTY Béatrice, Béatrix Anne-Marie Bolchesi, dite

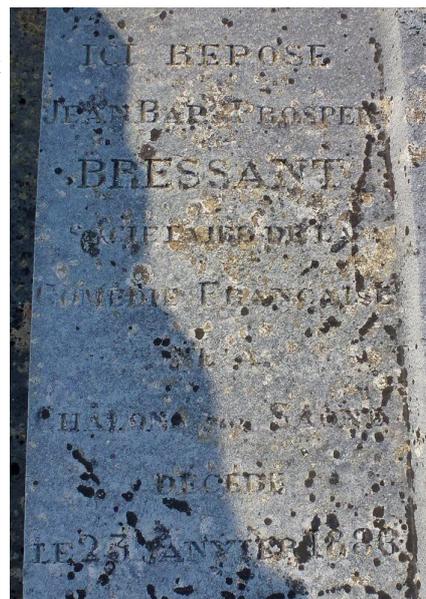
Béatrice Bretty, nom de scène de **Béatrix Anne-Marie Bolchesi**, née le 26 octobre 1893 à La Fère (Aisne) et morte le 4 septembre 1982 à Paris est une actrice française.

Elle fut durant 27 ans sociétaire de la Comédie-Française.



Elle a treize ans lorsqu'elle commence à étudier avec **Louise Lara** au Conservatoire. Parce qu'elle a témoigné aussitôt d'une nature de soubrette, Madame Lara, sociétaire de la Comédie Française, lui a suggéré un pseudonyme : « Soubrette... Brette... Bretty! ».

Avec Jean Toscani et René Barthélemy, Béatrice Bretty fait partie des premiers *visionnés* de la télévision en France. La première émission officielle de télévision française (60 lignes) a été diffusée le 26 avril 1935 au 103, rue de Grenelle à Paris. Le ministre des Postes et Télécommunications est alors Georges Mandel.



Elle a été la compagne de Georges Mandel, avec qui elle fut passagère du *Massilia*.

Elle est inhumée à Paris au cimetière de Passy (9^e division).

BRIALY Jean Claude



Jean-Claude Brialy, né le 30 mars 1933 à Aumale en Algérie et mort le 30 mai 2007 à Monthyon (Seine-et-Marne), est un acteur, réalisateur, scénariste et écrivain français.

Issu de la Nouvelle Vague du cinéma français, il a joué dans plus de deux cents films au cours d'une carrière commencée en 1956 et a travaillé avec de grands réalisateurs tels que Louis Malle, Claude Chabrol, François Truffaut, Éric Rohmer, ou encore Philippe de Broca. Vedette (*Le Beau Serge*) ou second rôle, il a été nommé pour le César du meilleur acteur dans un second rôle avec *Le Juge et l'Assassin* en 1977 et l'a remporté avec *Les Innocents* en 1988.

Né à Aumale en Algérie, Jean-Claude Brialy est le fils aîné de Roger Jean

Brialy, officier français (lieutenant au 65^e d'artillerie) et de Suzanne Abraham. Il a un frère cadet, Jacques, né deux ans après lui.

Il grandit, au hasard des affectations de son père, en Algérie à Blida et Bône, en France (d'abord à Marseille en 1943) et en Allemagne.

La famille Brialy s'installe ensuite à Angers. Jean-Claude et son frère Jacques⁴ vont à l'école au lycée David-d'Angers (où il connaît son « premier émoi de comédien » dit-il dans son autobiographie) et les vacances se déroulent chez leurs grands-parents à Chambellay ou bien à Issoire, dans le Puy-de-Dôme, chez ses grands-parents maternels. Il écrit en 2000 dans son autobiographie que c'est dans le village de Chambellay qu'il vit les plus beaux moments de son enfance marquée par un manque d'amour, élevé à la cravache par des parents qui entretiennent une rivalité avec son frère.



Jean-Claude Brialy est enterré au cimetière de Montmartre (division 15), l'acteur cabot ayant choisi volontairement une tombe juste à côté de la célèbre « Dame aux Camélias » pour bénéficier de la visite de ses admirateurs. Un édicule abrite une muse couronnée de pavots.

BRIE Catherine Le Clerc du Rozet, dite Mlle



Catherine Leclerc du Rozet, dite Mlle de Brie ou Catherine de Brie, est une actrice française née en 1630 et morte à Paris le 19 novembre 1706.

Elle est célèbre pour avoir créé sur scène plusieurs des personnages féminins de Molière, parmi les plus célèbres, et notamment Agnès, personnage principal de *L'École des femmes*.

Née en 1630¹, Catherine Leclerc du Rozet (quelquefois écrit Rosay) est la fille de Claude Leclerc du Rozet, comédien du [duc d'Orléans](#), et de Nicole Ravanne.

Elle entre dans la troupe de Molière, alors que celle-ci tourne en province, et se marie peu de temps après, en 1650 avec un autre comédien de cette troupe, Edme Villequin, dit de Brie.

Elle arrive à Paris, comme l'ensemble de la troupe de

Molière, en 1658. Appréciée par le public et par Molière, elle joue souvent les premiers rôles féminins, et crée ainsi sur scène des personnages des pièces de Molière parmi les plus célèbres, dont notamment Agnès, personnage principal de *L'École des femmes*. Elle a 32 ans lorsqu'elle crée ce personnage de 17 ans, le 26 décembre 1662 au théâtre du Palais-Royal et l'interprète jusqu'à l'âge de 55 ans. Son mari, Edme de Brie qui semble avoir été un comédien plus médiocre, est davantage utilisé dans des rôles accessoires⁶. Elle a créé aussi, par exemple, dès 1659, le personnage de Cathos, l'une des *Précieuses ridicules*, ou encore, en 1670, Dorimène dans *Le Bourgeois gentilhomme*.



Elle reste dans la troupe de Molière après la mort de celui-ci en 1673, et devient de fait l'une des premières sociétaires de la Comédie-Française, lors de la formation de celle-ci en 1680. Après la mort de Molière, mais toujours dans les années 1670, elle tente de passer le relais à une autre comédienne, lors d'une nouvelle représentation de *L'École des femmes*, mais le public est alors tellement attaché à son interprétation du rôle d'Agnès qu'il fait scandale. Elle est appelée, et revient en catastrophe jouer ce rôle sur les planches (en habit de ville selon la légende).

La décision est toutefois prise en juin 1684 de la mettre en retraite de la Comédie-Française, comme d'autres comédiens de la troupe initiale. Pour autant, elle ne semble avoir quitté cette troupe qu'à Pâques 1685. Elle meurt en 1706.

BRINDEAU Edouard



Louis-Paul-Édouard Brindeau est un acteur français né à Paris le 20 décembre 1814 et mort à Paris 10e, 96 rue d'Hauteville, le 9 mars 1882.

Il est le père de Marie Pauline Brindeau (née en 1837 d'un premier mariage), artiste dramatique mariée à Gaspard Luquin, comédien (mort en 1879), puis avec Frédéric Febvre, sociétaire de la Comédie-Française.

Il a ensuite neuf enfants, hors mariage, avec la jeune et belle comédienne Adrienne de Jarny. Certains deviendront des célébrités de leur époque :

- Paul Brindeau de Jarny (1858-1939), ferronnier d'art
- Jeanne Brindeau, actrice de théâtre et de cinéma
- Édouard Brindeau de Jarny (1867-1943), peintre orientaliste

Entré à la Comédie-Française en 1842 ; sociétaire en 1843 ; retraité en 1854.

Obligé d'interrompre à seize ans ses études, au cours desquelles il s'est lié d'amitié avec



les fils de Talma, Édouard Brindeau débute au théâtre dans l'emploi des jeunes premiers légers, dans des pièces à couplets. Bien tourné, doté d'une jolie voix, il remporte quelques succès au Vaudeville et aux Variétés, encouragé par Suzanne Brohan.

En 1842, il est engagé à la Comédie-Française, qui manque alors de jeunes premiers, et y débute dans le rôle de Bolingbroke (*Le Verre d'eau*, de Scribe). Son principal mérite est de créer les héros de Musset : *Un caprice*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Il ne faut jurer de rien*, *Le Chandelier*, *Les Caprices de Marianne*... ainsi que les jeunes premiers des comédies de Dumas et de Scribe. L'engagement en 1854 de Bressant, coqueluche du public, le prive de ses principaux rôles et lui fait comprendre qu'il est temps pour lui de se retirer. Il joue alors en province et sur d'autres scènes parisiennes, notamment au Vaudeville et à l'Odéon, ainsi qu'à l'étranger. Il meurt en 1882. L'une de ses filles, qui sont toutes deux comédiennes, épouse en secondes noces Frédéric Febvre, qui dans ses souvenirs, rend hommage à Brindeau.

BRIZARD Jean-Baptiste Britard, dit



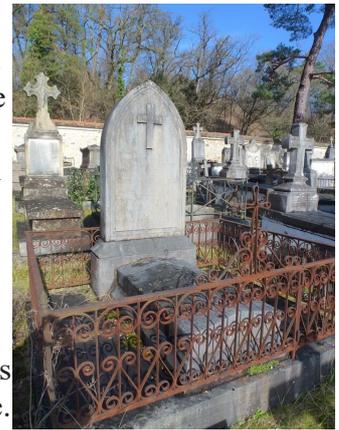
Jean-Baptiste Britard, dit Brizard, né le 7 avril 1721 à Orléans, paroisse Saint-Victor et mort le 30 janvier 1791 à Paris, est un comédien français.

De parents aisés, *François Britard* et *Elisabeth Hulot*, résidant dans la paroisse Saint-Victor d'Orléans, Brizard fut orphelin à l'âge de 10 ans.

Selon l'encyclopédie universelle de Louis-Gabriel Michaud, il a fait partie de la Garde nationale au grade de capitaine des grenadiers. Il se décida d'abord pour la peinture, et travailla quelques années sous Carle Van Loo, premier peintre du roi, soutenu par Madame de Pompadour ; mais il se livra bientôt à son goût pour le théâtre et, après avoir joué en province avec succès, il vint à Paris remplir les premiers rôles dans le tragique. Brizard devint un célèbre acteur de la Comédie-Française et ce fut en 1759 qu'il succéda au fameux Sarrasin. Sa figure et sa taille avaient quelque chose de grand et fait pour le théâtre et pour le costume tragique. Sa voix mâle et sonore se prêtait parfaitement à la déclamation.

Ce fut lui qui couronna Voltaire en plein théâtre ; et ce grand poète en fut si ravi qu'il lui dit : « Monsieur, vous me faites regretter la vie ».

Brizard participa à la première représentation d'*Agathocle*, avant-dernière pièce de Voltaire, donnée pour l'anniversaire de sa mort en 1779. *Irène* fut la dernière pièce de Voltaire représentée du vivant de l'auteur. Il avait eu le temps, toutefois, de distribuer les rôles d'Agathocle : « Je crois que Larive et Molé joueront bien les rôles des enfants d'Agathocle, qu'Ydasean convient fort à Monvel, que les cheveux blancs et la voix de Brizard suffiront pour Agathocle, et que le rôle d'Ydace est beaucoup plus dans le caractère de Mme Vestris que celui d'Irène, pourvu qu'elle se défasse de l'énorme multitude de ses gestes » (20 avril 1778).



Voltaire mourut le 30 mai. Mme Denis fit à la Comédie une cession de tous les honoraires qui pourraient être dus pour les représentations de son oncle. C'était bien le moins que les Comédiens reçussent, à sa requête, la dernière tragédie du poète, et il fut convenu en effet qu'*Agathocle* serait représenté le 31 mai 1779 pour l'anniversaire de la mort de l'auteur. *Agathocle* fut affiché, comme *Irène*, avec *Le Tuteur*, de Dancourt, pour petite pièce. Avant le lever du rideau, Brizard lut le discours qu'on trouvera ci-après. La distribution des rôles n'était pas la même que celle à laquelle Voltaire avait songé, ainsi qu'on le verra par la note qui est au-dessous de la liste des personnages. *Agathocle* n'eut que quatre représentations. Le jour de la première représentation de cette pièce, Brizard prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre, qu'une amitié tendre et constante unissait à Voltaire, et qui a longtemps fait cause commune avec lui contre les ennemis de l'Humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts et toutes les sciences ; mais la première représentation de l'*Œdipe à Colone* ne fut point annoncée par un discours de Platon.

Brizard se retire à La Chapelle-Saint-Mesmin en 1786 et décède à Paris en 1791.

Le tombeau de Brizard était au Musée des monuments français. L'épithèque qu'on y lit est de Ducis.

BROCARD Suzanne



Suzanne Brocard est une actrice française née le 5 mars 1798 (15 ventôse an VI) à Chaumont (Haute-Marne) et morte le 14 mars 1855 à Chaumes-en-Brie.

Suzanne Brocard naît le 15 ventôse an VI (le 5 mars 1798) à Chaumont, au domicile de ses parents sis Voie Beugnot. Elle est la fille de François Brocard, inspecteur des vivres de l'armée du Rhin, et de son épouse, Marie-Joseph Hutois.

À l'issue d'une formation dramatique au Conservatoire, où elle reçoit l'enseignement de Fleury, elle obtient un deuxième accessit de comédie en 1810. Mlle Brocard débute très jeune sa carrière de comédienne, le 20 octobre 1812 sur les planches du Théâtre de l'Impératrice, en incarnant Angélique dans *L'Épreuve* de Marivaux et Rosine dans *La Tapisserie* d'Alexandre Duval.

Le 15 juillet 1817, elle apparaît sur la scène de la Comédie-Française dans deux comédies de Molière, en jouant le rôle d'Henriette dans *Les Femmes savantes* et celui d'Isabelle dans *L'École des maris*. Le 31 octobre suivant, elle est engagée au Théâtre-Français. Elle le quitte trois ans plus tard pour le théâtre de Rouen.

Revenue à Paris en 1820, elle est admise au théâtre de l'Odéon le 6 avril de la même année. Pendant ses deux années à l'Odéon, Suzanne Brocard fait une grande impression sur le public dans *Le Présent du Prince* (15 mai



1821) en incarnant Irma, puis dans *Le Paria* de Casimir Delavigne (1er décembre 1821) où elle crée le rôle de la prêtresse Néala en étant revêtue d'une robe diaphane.

Elle effectue son retour à la Comédie-Française le 10 avril 1822, et se spécialise dans les emplois d'ingénues, qu'elle incarne en alternance avec ses consœurs Mlle Anaïs et Alexandrine Noblet. Suzanne Brocard accède au rang de 243^e sociétaire le 1er avril 1828.

Son second mari est le dramaturge Alexandre Lemercher de Longpré, qui la fait jouer dans ses comédies.

BROHAN Augustine

Joséphine-Félicité-Augustine Brohan, dite Augustine Brohan, est une actrice et salonnière française née le 2 décembre 1824 dans l'ancien 11^e arrondissement de Paris et morte le 15 février 1893 à Paris 8^e.



Fille d'Augustine-Suzanne Brohan et sœur de Madeleine Brohan, elle entre jeune au conservatoire et obtient un second prix de comédie en 1839 puis le premier prix en 1840.

Elle entre à la Comédie-Française en 1841, alors âgée de seulement dix-sept ans, et en devient sociétaire deux ans plus tard.

Lors d'un voyage à Londres au printemps 1847, elle fait la connaissance de Louis-Napoléon Bonaparte, dont elle devient la maîtresse durant quelques mois.

De retour à Paris, elle y tient un salon réputé, devient la confidente des amours de Musset, l'amour de Prosper Mérimée et un temps l'égérie de Balzac.

Elle publie en 1849 un proverbe en un acte et en prose, *Compter sans son hôte*, représenté à la Comédie Française le 1er mai 1849. Elle publie d'autres petites pièces de théâtre pendant les années suivantes, réunies en 1888 dans un recueil, *Piécettes*, en particulier le proverbe *Qui femme a, guerre a*, représenté 26 fois au total à la Comédie Française, en 1859 et 1860.

En 1857, elle commence à écrire une chronique dans *Le Figaro* sous le pseudonyme de *Suzanne*, lui valant beaucoup d'ennemis, entre autres du fait de ses pamphlets contre Victor Hugo. Alexandre Dumas ira jusqu'à écrire à Adolphe Simonis Empis pour demander son remplacement à la Comédie-Française.

Elle épouse un diplomate belge, le baron Edmond David de Gheest. Ils seront les parents de Maurice David de Gheest, qui donnera son nom à deux prix hippiques (prix Maurice de Gheest et prix Maurice de Gheest en trot).

BROHAN Madeleine

Madeleine-Émilie Brohan, née à Paris le 21 octobre 1833 et morte à Paris le 24 février 1903, est une actrice française.

Madeleine est la fille d'Augustine-Suzanne Brohan et la sœur cadette d'Augustine Brohan, toutes deux comédiennes.

Elle entra très jeune au Conservatoire, suivit les cours de Samson et obtint un second prix de comédie en 1839 puis le premier en 1840. Bien qu'elle ait un talent reconnu, c'est sa beauté qui va faire sa renommée en début de carrière. Elle est admise à la Comédie-Française en 1850, à l'âge de dix-sept ans, et son triomphe dans *Les Contes de la reine de Navarre* la font remarquer par Louis-Napoléon Bonaparte, futur président de la République, dont elle devient la maîtresse.

Mariée à Mario Uchard (orthographié *Mario Huchard*) le 7 juin 1853, et séparée deux ans plus tard, elle passe quelques années en Russie, où elle joue au Théâtre français de Saint-Petersbourg.



Pour se venger de son délaissement, son mari écrit la comédie *La Fiammina* rapportant son infortune.



Elle rentre à la Comédie-Française en 1858, mais elle doit faire face à des problèmes de voix, qui l'obligent à s'éloigner parfois plusieurs mois des planches. Faisant trop confiance à sa beauté pour travailler ses rôles à fond, mais également touchée par un certain embonpoint, elle ne peut plus obtenir les rôles de jeunes premières, qui reviennent plus à ses concurrentes plus jeunes comme Sophie Croizette, et n'a pas le talent pour obtenir des créations spécifiques, comme le peut Jeanne Plessy.

Elle est la maîtresse du prince de Joinville, et a ensuite une longue relation avec le jeune Paul Déroulède dont elle a en 1866 un enfant, Paul Langély, que le poète (*mineur au moment de leur relation*) fait passer pour son filleul.

Le chroniqueur, Auguste Villemot reporte lors de ses rencontres, « ce qui fait que j'aime mieux l'esprit de Madeleine que celui de sa sœur, [...], quoiqu'elle passe, à tort, pour en avoir beaucoup moins, c'est qu'elle ne

vous enlève pas le vôtre et vous permet la riposte », peut-on lire dans les *Lettres d'une voyageuse*, publiées en 1897.

Elle est enterrée au cimetière de Fresnes.

BROHAN Suzanne

Augustine-Suzanne Brohan (Paris, 22 janvier 1807 - Fontenay-aux-Roses, 14 août 1887) est une comédienne française.



Suzanne Brohan entre au Conservatoire à l'âge de onze ans, et obtient le deuxième prix de comédie en 1820, et le premier en 1821. Elle poursuit son apprentissage en province, et fait sa première apparition à Paris, à l'Odéon, en 1832 dans le rôle Dorine dans *Tartuffe*.

Son succès lui permet d'entrer à la Comédie-Française, où elle fait ses débuts le 15 février 1834, dans le rôle de Madelon dans *Les Précieuses ridicules*, et de Suzanne dans *Le Mariage de Figaro*.

Elle eut comme élève Suzanne Reichenberg et Jeanne Samary.

Elle est la mère d'Augustine Brohan et de Madeleine Brohan, et la grand-mère de Jeanne Samary.

BROISAT Emilie

Émilie Augustine Broisat, née le 30 novembre 1846 à Paris et morte le 29 août 1929 à Cannes, est une actrice française.

Elle commença sa carrière au Vaudeville, en 1867, dans une pièce de Sardou, la *Maison neuve*. Du Vaudeville, elle s'en alla à Bruxelles. Elle y passa trois années, puis alla remplacer Desclée à Turin⁴. À son retour à Paris, elle est engagée à la Comédie-Française, en 1874. Elle y joua le rôle d'Hermine dans *La Souris*, une comédie en trois actes, d'Édouard Pailleron, représentée le 18 novembre 1887.

Elle est inhumée au cimetière du Père-Lachaise (71^e division).

Entrée à la Comédie-Française en 1874 ; sociétaire en 1877 ; retraitée en 1894.



Après un début au Vaudeville en 1866, elle passe trois ans au Théâtre des Galeries à Bruxelles, puis rencontre, au cours de représentations à VicVichy, le comédien Philoclès Regnier, qui la fera engager à l'Odéon. Elle y joue surtout des rôles classiques, notamment Suzanne, du *Mariage de Figaro*. Elle reprend en 1872 le rôle de Casilda dans *Ruy Blas* et joue Mimi dans *La Vie de Bohème*. Elle entre à la Comédie-Française en 1874 et débute dans *Le Demi-monde* de Dumas fils. Son emploi est celui des jeunes premières, son jeu reste sans doute un peu froid. Elle reprendra néanmoins le rôle de la Reine dans *Ruy Blas* après le départ de Sarah Bernhard, mais sa meilleure interprétation est celle du personnage de Lucy dans *Le Monde où l'on s'ennuie* de Pailleron. Elle quitte la Comédie au bout de vingt ans d'activité et reprend pour sa représentation de retraite trois de ses meilleurs rôles : Kitty Bell dans *Chatterton*, la Comtesse dans *Le Mariage de Figaro* et Mimi dans *La Vie de Bohème*.



BROSSET Colette



Colette Brosset est une actrice et scénariste française, née le **21 février 1922** dans le 9e arrondissement de Paris et morte le **1er mars 2007** dans le 14e arrondissement de Paris.

Fille de Daniel Léon Michel Brossé et de Marcelle Marie Marthe Jambu, Colette Marie Claudette Brossé fonde la troupe de comédiens Les Branquignols avec son époux, le réalisateur et acteur, Robert Dhéry.

Colette Brosset partage ainsi l'affiche avec de futurs prestigieux compagnons, Louis de Funès, Jean Lefebvre, Jean Carmet, Jacqueline Maillan, Pierre Tornade, Francis Blanche, Annette Poivre, Micheline Dax ou Michel Serrault, avec lesquels elle fait les belles heures théâtrales,

radiophoniques et cinématographiques de la comédie française.

C'est au cinéma, dans des comédies où, accompagnée de son mari, elle remporte ses plus grands succès : *Branquignol* en 1949, *Vos gueules, les mouettes !* en 1974, *La Belle Américaine* en 1961, ou *Allez France!* En 1964. *La Grande Vadrouille*, en 1966, couronne une carrière déjà bien remplie, avant, l'année suivante, de participer à l'écriture du film *Le Petit Baigneur*, réalisé par Robert Dhéry.



Elle a été danseuse classique, chorégraphe, notamment pour les films *Ah ! les belles bacchantes* de Jean Loubignac (1954), et *Le Grand Restaurant*, de Jacques Besnard (1966).

Oubliée à la fin des années 1970, elle montera pourtant une dernière fois sur les planches en 2004, peu de temps avant le décès de son époux. Colette Brosset s'éteint à l'âge de 85 ans, elle est inhumée à Héry dans l'Yonne aux côtés de Robert Dhéry.

Elle est la mère de la psychanalyste Catherine Mathelin-Vanier.

BRUANT Aristide

Aristide Bruant, né le 6 mai 1851 à Courtenay (Loiret)¹ et mort le 11 février 1925 à Paris 18e, est un chansonnier et écrivain français.

Ses chansons populaires, sa présence en scène, sa voix rauque et puissante et sa carrure ont fait de lui un monument de la chanson française réaliste. Il est considéré comme un des plus grands [poètes](#) de l'argot de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle.

Il a été l'un des créateurs de la chanson réaliste, mouvement qui a perduré jusqu'au milieu du XXe siècle avec notamment Édith Piaf comme l'une des dernières interprètes. Ce mouvement a laissé des traces durables jusque dans la chanson française contemporaine.



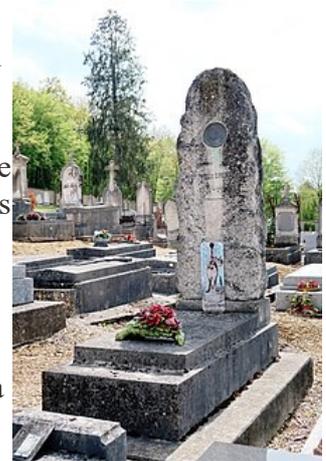
L'apogée artistique d'Aristide Bruant va de 1880 à 1905, où il sera l'une des nombreuses figures artistiques et culturelles de la Belle Époque.

Aristide Bruant par Lautrec
Né Louis Armand Aristide Bruand dans le village de Courtenay, dans le Loiret, en France, Bruant a quitté sa maison en 1866 à l'âge de quinze ans, après la mort de son père, pour trouver un emploi. Se rendant dans le quartier de Montmartre à Paris, il traîne dans les bistrotts populaires, où il a enfin l'occasion de montrer ses talents musicaux. Bien que bourgeois de naissance, il adopta rapidement le langage terreux de ses repaires, le transformant en chansons qui racontaient les luttes des pauvres.

Bruant commence à se produire dans des cafés-concerts et développe un numéro de chant et de comédie qui lui vaut d'être signé pour se produire au club Le Chat Noir. Vêtu d'une chemise rouge, d'une veste en velours noir, de bottes hautes et d'une longue écharpe rouge, et utilisant le nom de scène Aristide Bruant, il est rapidement devenu une star de Montmartre, et lorsque Henri de Toulouse-Lautrec a commencé à se montrer dans les cabarets et les clubs, Bruant est devenu l'un des premiers amis de l'artiste.

En 1885, Bruant ouvre son propre club de Montmartre, qu'il appelle « Le Mirliton ». Bien qu'il ait engagé d'autres artistes, Bruant a monté sa propre performance de chant. En tant que maître de cérémonie des différents numéros, il a utilisé la comédie de l'insulte pour se moquer des clients de la haute société du club qui se « taudaient » à Montmartre. Son mélange de chanson, de satire et de divertissement, inspiré du vaudeville, s'est développé dans le genre musical appelé chanson réaliste.

Bruant meurt à Paris et est enterré au cimetière de Subigny, près de sa maison natale dans le département du Loiret. Une rue de Paris a été nommée en son honneur.



BRUNOT André



André Gilbert François Brunot, né le **3 octobre 1879** à Prémery (Nièvre) et mort le **4 août 1973** à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), est un acteur français, sociétaire de la Comédie-Française.

Élève au Conservatoire de Paris, il obtient un premier prix de comédie en 1903.

Titulaire du permis de conduire, il est mobilisé dans le train des équipages comme conducteur automobile en août 1914. Nommé brigadier en mars 1917 puis maréchal des logis en janvier 1918, il sert durant toute la guerre dans le service automobile et bénéficie d'un congé de démobilisation en janvier 1919.

André Brunot est très connu dans le milieu théâtral, mais sa carrière cinématographique ne commence qu'en 1934 avec *Les Précieuses ridicules* de Léonce Perret. À partir de cette date, il incarne à l'écran les seconds rôles.

Il mène de front une carrière théâtrale et une carrière cinématographique, même s'il ne tourne qu'une vingtaine de films jusqu'en 1959. Son rôle le plus marquant au cinéma est celui du *père Lecouvreur*, patron de l'Hôtel du Nord dans le film du même nom de Marcel Carné (1938) où il est le mari de Jane Marken.



Après son départ de la Comédie-Française, il rejoint la compagnie Renaud/Barrault. Son épouse, l'actrice Madyne Coquelet, est décédée en 1975.

Il est inhumé dans le caveau familial au cimetière du Montparnasse (division 29).

CAMILLE Camille Véronèse, dite Mlle

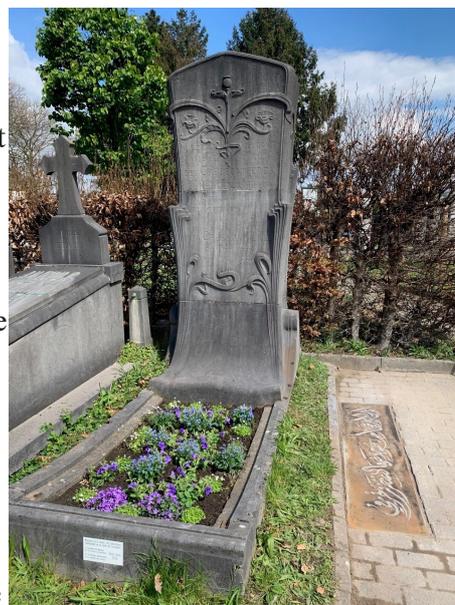


Marie-Anne Véronèse, morte en 1782, est une actrice franco-italienne de la *Comédie-Italienne*. Elle devient la maîtresse de Louis François-Joseph, prince de Conti, dont elle a deux enfants illégitimes, nés en 1761 et 1767.

Véronèse est la fille de l'acteur italien Carlo Veronese et la sœur de l'acteur Giacomina Antonia Veronese (mort en 1768). Elle fait ses débuts avec sa sœur au Théâtre italien de Paris en 1744. Elle a endossé le rôle de femme de chambre dans la commedia dell'arte et est devenue connue sous le nom de Corallina

(Coraline en français) d'après son rôle, tout comme sa sœur qui est devenue connue sous le nom de Camilla.

Sa sœur était admirée par Goldoni et par Casanova, qui l'appelaient « la chérie de Paris ». Anna Véronèse, avec sa sœur, est considérée comme l'un des subterfuges les plus importants. Elle était une star du Théâtre italien à Paris et s'est fait connaître pour ses habiles déguisements et ses vêtements de rechange. Elle entretient une relation de longue date avec le prince de Conti, Louis François Joseph de Bourbon, avec qui elle a plusieurs enfants.



CAMOUCHE Jacqueline



Entrée à la Comédie-Française en 1759 ; sociétaire en 1761.

Élève d'Armand, Jacqueline Camouche débute à la Comédie-Française en 1759 dans le rôle de Médée. Elle avait à peine dix-sept ans. En 1761, elle est reçue sociétaire, mais meurt à 19 ans, quelques mois plus tard.



CANDEILLE Julie Candaille (Périé de Senovert) dite Mlle



Amélie-Julie Candaille aussi appelée **Émilie Candaille**, née à Paris, paroisse Saint-Sulpice, dans la nuit du 30 au 31 juillet 1767 et morte à Paris le 4 février 1834, est une compositrice pour le piano, musicienne, actrice, auteure dramatique et romancière française. Elle commence sa carrière en tant que cantatrice.

Entrée à la Comédie-Française en 1785 ; sociétaire en 1786 ; retraitée en 1791.

Fille du chanteur-compositeur Pierre Candaille, elle étudie le chant et la musique avec son père. Elle joue de la harpe et du piano-forte, compose elle-même des mélodies et débute à l'Opéra dans Gluck et Piccini. Elle

étudie la comédie avec Molé et abandonne l'Opéra pour la Comédie-Française, où elle débute en 1785 dans les rôles d'Andromaque et de Roxane (Bajazet).

Elle s'accommode mal des rivalités qui règnent alors dans la troupe et, bien que nommée sociétaire en 1786, elle quitte la Comédie-Française en 1791 pour aller jouer aux Variétés amusantes, rue de Richelieu, dans la salle qui va devenir Théâtre de la République.

Elle y joue les coquettes et les héroïnes de Marivaux avant d'y interpréter le rôle principal d'une comédie dont elle est l'auteur, Catherine ou la Belle Fermière, qui remporte un assez joli succès.

Les frères Goncourt prétendent qu'elle joua en 1793 le rôle de la Déesse Raison dans les manifestations civiques, mais elle nia le fait plus tard sous la Restauration.

Elle quitte la France, se produit en Hollande et en Belgique, compose pour l'Opéra-comique, donne des concerts à Londres et écrit une série de romans. Intelligente mais sans doute manquant de « présence », Julie Candeille n'eut qu'une brève carrière d'actrice, se consacrant surtout à la musique et à l'écriture

CASADESUS Gisèle



Gisèle Casadesus, née le 14 juin 1914 à Paris 18e et décédée le 24 septembre 2017 à Issou, est une actrice française. Doyenne des actrices française, elle a joué au théâtre (Molière d'honneur en 2003) et au cinéma. Devenu sociétaire honoraire de la Comédie-Française en 1967, elle vécut une existence très riche artistiquement et quasiment active jusqu'au bout de ses 103 ans, de Pierre Fresnay à Raimu et Gabin au cinéma, et récemment Gérard Depardieu (2013). Parmi ses films notables : «Les Enfants du marais» (1999), «La Tête en friche» (2010), «Elle s'appelait Sarah» (2010) ou «Sous le figuier» (2013).

Elle est sociétaire honoraire de la Comédie-Française et grand-croix de la Légion d'honneur. En 2003, elle a reçu pour l'ensemble de sa carrière un Molière d'honneur.

Elle est la mère du chef d'orchestre Jean-Claude Casadesus, de la comédienne Martine Pascal, du compositeur Dominique Probst et de l'artiste plasticienne Béatrice Casadesus.

Née dans une famille d'artistes rue de Steinkerque (18e arrondissement de Paris), Gisèle Casadesus est la fille du compositeur et chef d'orchestre d'origine espagnole Henri Casadesus et de la harpiste Marie-Louise Beetz, d'origine juive et devenue fervente protestante. Elle vit la Première Guerre mondiale en se réfugiant, jeune enfant avec son frère, dans la cave de leur domicile parisien afin d'échapper aux tirs d'artillerie allemande. À 14 ans, elle accompagne son père aux États-Unis pour une longue tournée.

Après un premier prix de comédie au Conservatoire national supérieur d'art dramatique à l'âge de vingt ans, elle entre en 1934 à la Comédie-Française. La même année, elle épouse le comédien Lucien Pascal (de son vrai nom Lucien Probst), avec lequel elle aura quatre enfants : Jean-Claude (1935), Martine (1939), Béatrice (1942) et Dominique (1954), tous artistes.

Elle devient la 400e sociétaire de la Comédie-Française le 1er janvier 1939, puis sociétaire honoraire le 15 avril 1967. Elle est sur le paquebot de retour d'une tournée de trois mois en



Amérique du Sud avec la Comédie-Française lorsqu'elle apprend le début de la Seconde Guerre mondiale ; son mari est mobilisé.

Au cinéma, Pierre Billon l'engage en 1943 pour le rôle de Clotilde de Grandlieu dans *Vautrin* d'après Honoré de Balzac aux côtés de Michel Simon et en 1946 pour le rôle de Marie dans *L'Homme au chapeau rond* aux côtés de Raimu.

Elle quitte la Comédie-Française en 1962, est nommée sociétaire honoraire en 1967 mais revient y jouer en 1980 et pour des lectures en 1990 et en 2011.

En 1971, elle est la comtesse d'Eguzon dans *La Belle Aventure*, participe au Mouton enragé de Michel Deville, joue le rôle de Nicole Leguen, la femme de Jean Gabin, dans *Verdict* (1974) d'André Cayatte et la mère de Claude Jade dans *Les Robots pensants* (1976).

Encore avec Claude Jade, elle est Mamie Rose (1976) dans le téléfilm de Pierre Goutas et Catherine dans *Un crime de notre temps* (1977) de Gabriel Axel. Claude Lelouch l'engage en 1996 pour le rôle de Clara Blanc, mère de Bernard Tapie, dans *Hommes, femmes, mode d'emploi*. Dans *Aïe* (2000), elle est la mère d'André Dussollier. On la retrouve en 2005 dans la comédie de Valérie Lemerrier, *Palais royal !*. Elle est Margueritte (« avec deux t ») aux côtés de Gérard Depardieu dans le film de Jean Becker, *La Tête en friche* (2010). En 2012, à 98 ans, Gisèle Casadesus tourne sous la direction de Aytla Jensen dans le film *Le Jeu de cette famille* aux côtés de Michel Galabru et Anna Gaylor.

Son mari, Lucien Pascal, meurt le 12 août 2006, à l'âge de 100 ans.

À l'âge de 100 ans, en 2014, elle joue le rôle d'Anna Simon, la grand-mère de Aytla Jensen dans le moyen métrage dramatique *Plus jamais ça !*, aux côtés d'Anna Gaylor.

Gisèle Casadesus est morte le dimanche 24 septembre 2017 à l'âge de 103 ans à son domicile de Issou (Île-de-France, France).

CASTELLANO Eugène



François Castellano, dit **Eugène Castellano**, né le 15 juillet 1822 à Argos en Grèce et mort le 24 février 1882 à Paris 1er, est un acteur de théâtre, producteur et directeur de théâtre français du XIXe siècle, fondateur de l'Éden-Concert.

Eugène Castellano est né en Grèce, à Argos. Son père, capitaine de cavalerie, compagnon d'armes de lord Byron, avait pris part à la guerre d'indépendance grecque.

Castellano se destine d'abord à l'état ecclésiastique, mais renonce vite à ce projet. Après avoir fait ses études à Venise, il est placé à l'école secondaire de marine à Toulon, qu'il quitte en 1831, sur le désir de sa mère, pour venir à Paris où il est placé par ses parents dans une maison de commerce. À

Paris, il voit jouer Deburau aux Funambules et n'a plus, dès lors, qu'une idée fixe devenir comédien. Il s'essaye dans un petit théâtre de société, où Christian et d'autres font leurs premières armes. Malgré les remontrances de sa mère, il entre dans la troupe d'un nommé Durand en 1842.

Puis, après avoir couru la banlieue, il est engagé successivement à Boulogne-sur-Mer, Reims, Bruxelles, Dieppe en 1850, Anvers, jeune premier 1851-1852, Versailles, grand premier rôle, 1853, Toulouse 1854, Lyon en 1855, lorsque Charles Desnoyer, directeur de l'Ambigu, lui propose un engagement, il débute dans *le Moulin de l'Ermitage*. Puis, joue les rôles de Dominique dans *La Servante*, Adam, dans *Le Paradis perdu*, le comte, de *La Comtesse de Navailles*, Pierre et André, des *Pauvres de Paris*, le comte de Monteleone, de *L'Espion du grand monde*. Wattson,



des *Fugitifs*, le sénateur Bird, de *la Case de l'oncle Tom*, Cornélius Agrippa, de *Jane Grey*, Dagobert, du *Juif errant* en 1860, Henri III, de *La Dame de Monsoreau* en 1860.

Parmi ses créations originales, on trouve des rôles importants comme dans *Fanfan la Tulipe*, *L'Ange de minuit* en 1860, *la Maison du Pont Notre-Dame* en 1860; le docteur Joseph, dans *Le Comte de Saullès*, à côté de Frédéric Lemaître; Rochester, dans *La Fille du maudit*. les quatre rôles de César Andréa, un notaire, sir Williams et le docteur Gordon, dans *Rocamboles en 1864*.

Il quitte l'Ambigu en 1870 et prend, en face, la direction d'une brasserie au nom de Castel, mais cela ne lui suffit bientôt plus. En 1872, Hippolyte Hostein le prend comme directeur de la scène au Châtelet puis comme directeur du Théâtre-Lyrique-National en 1874. Il imagine les billets à prix réduits. On payait une somme minime aux places les plus chères, en vertu de certaines combinaisons qui échappaient au public. Il reparaît encore en public à la Renaissance, dans *La Belle et la bête*, au Châtelet, dans le rôle de Pierre Malet, de *La Camorra* en 1873.

Il monte successivement au Théâtre-Historique *Le Drame au fond de la mer*, *Regina Sarpit* de Georges Ohnet, *Latude*, puis *Marceau*, la Centième d'*Hamlet*, la *Comtesse de Lèrins*.

En 1876 il prend aussi la direction du Châtelet, menant de front les deux affaires, deux des plus grandes scènes de Paris, le Châtelet et le Théâtre-Historique. Au Châtelet, il reprend *Le Voyage dans la Lune* et remonte, *Rothomago* et *les Sept châteaux du Diable*¹⁰, jouée pendant l'Exposition universelle de 1878. Il monte également au Châtelet *La Vénus Noire* et *Le Beau Solignac*, puis cède le théâtre à Émile Rochard, qui était son secrétaire depuis sept ans. À peine le Châtelet vendu, il fonde 17, boulevard de Sébastopol, un café chantant auquel il donne le nom d'Éden-Concert.

Il meurt d'une attaque de goutte en février 1882. Sa veuve, Lucie Claire Hanquez dite Mme Castellano-Saint-Ange (lors de son remariage) lui succède à la direction de l'Éden-Concert. Leur fille unique Adrienne Castellano meurt à l'âge de 16 ans, le 24 mars 1884.

CERNY Berthe Françoise Berthe Hélène Lucie de Choudens, dite



Berthe Cerny, de son vrai nom Françoise Berthe-Hélène-Lucie de Choudens, est une actrice française, sociétaire de la Comédie-Française, née le 31 janvier 1868 à Paris où elle est décédée le 27 mars 1940.

Entrée à la Comédie-Française en 1906 ; sociétaire en 1909 ; retraitée en 1930 ; sociétaire honoraire en 1931.

Hélène-Lucie de Choudens, dite Berthe Cerny, est très jeune l'élève de Worms au Conservatoire dont elle sort en 1885 avec un premier prix de Comédie. Engagée à l'Odéon, puis au Vaudeville, puis sur d'autres scènes, elle fait pendant vingt ans une brillante carrière sur les boulevards et se fait remarquer dans les pièces de Paul

Hervieu, Marcel Prévost, Georges de Porto-Riche...

Elle entre à la Comédie-Française en 1906, demandée par Maurice Donnay dont elle crée Paraitre. Elle s'impose dans le répertoire classique : Célimène, Suzanne, Alcmène... mais aussi dans *La Parisienne* de Becque et atteint

l'apogée de son succès avec son interprétation d'Araminte des *Fausse confidences* de Marivaux.

Dans la comédie moderne, elle incarne à merveille les héroïnes passionnées d'Henri Bataille (parmi lesquelles la baronne Irène dans *Maman Colibri*), de Paul Géraudy, François de Curel, etc.

Elle se retire, en 1930, et est aussitôt nommée sociétaire honoraire.

Lors de ses obsèques le 29 mars 1940 à l'église Notre-Dame de Grâce de Passy, un hommage lui est rendu sur le parvis au nom des comédiens français par Georges Le Roy, ancien sociétaire de la Comédie Française, et professeur au Conservatoire de Paris. Elle est inhumée ensuite le même jour au cimetière d'Auteuil (16^e arrondissement de Paris).



CHAMARAT Georges



Georges Chamarat est un acteur français, sociétaire honoraire de la Comédie-Française, né le **30 mars 1901** dans le 20^e arrondissement de Paris 1 et mort le **21 novembre 1982** à Limeil-Brévannes (Val-de-Marne).

Entré à la Comédie-Française en 1946 ; sociétaire en 1950 ; retraité en 1971 ; sociétaire honoraire en 1972.

Après des débuts en province et un apprentissage avec Signoret et Gémier, Georges Chamarat entre au Conservatoire dans la classe de Renée Du Minil. Un premier prix de Comédie remporté en 1929 le fait engager à l'Odéon dans les rôles de composition. C'est le même emploi qu'il tient à la Comédie-Française à partir de 1946, qui lui permet de passer du classique – il joue beaucoup Molière : Arnolphe, Chrysale, Sganarelle et surtout le Maître de philosophie du Bourgeois gentilhomme et Harpagon – au moderne : Amédée Fleurissoire dans Les Caves du Vatican, Monsieur Lepic dans Poil de carotte, Marmeladov dans Crime et châtiment, sans oublier L'Émigré de Brisbane de Schéhadé.

Il est aussi l'interprète délicieux de Feydeau (Le Dindon), de Labiche (La Station Champbaudet) et de Courteline qu'il se plaît aussi à mettre en scène. Retraité en 1971, il continue à jouer comme sociétaire honoraire. Il incarne Voltaire dans la soirée littéraire consacrée au philosophe, joue dans La Nuit des Rois de Shakespeare, mise en scène par Terry Hands, et à l'Odéon dans Les Trois Sœurs de Tchekhov.

Il a également à son actif une centaine de films de cinéma et de très nombreuses émissions de télévision, des tournées de conférences...

Il a professé au Conservatoire où il a formé Annie Girardot, Geneviève Casile, Mireille Darc.



CHAMBREUIL Maurice, Jean-Camille Bourguignon, dit



Maurice Chambreuil, né Camille Jean Maurice Bourguignon, est un acteur français né le 14 juillet 1883 à Paris 6^e, où il est mort le 4 novembre 1963.

Il est le grand-oncle de l'actrice Anémone.

Il est inhumé au cimetière de Saint-Germain-des-Prés, en Dordogne.

Entré à la Comédie-Française en 1925 ; sociétaire en 1937 ; retraité en 1954.

Jean Camille Bourguignon, dit Maurice Chambreuil, sort du Conservatoire (classe de Silvain) en 1908 et est engagé par Antoine à l'Odéon. Il y joue les rôles marqués de tragédie (Auguste dans Cinna, Félix dans Polyeucte, etc.) et les rôles « à

manteaux » dans la comédie. Son engagement à la Comédie-Française en 1925, mentionne l'emploi de « père noble », mais il jouera aussi les grands confidents et les raisonneurs. Il a également composé les personnages pittoresques de Polonius (Hamlet, Shakespeare) et de Don Guritan (Ruy Blas, Victor Hugo).



CHAMEROY Adrienne

Marie-Adrienne Chameroy, née le **5 mai 1779** à Paris où elle est morte le **15 octobre 1802**, est

une danseuse à l'Opéra de Paris.



Élève de Gardel, Marie-Adrienne Chameroy débuta à l'Opéra en février 1796 dans le rôle de Terpsichore dans le ballet *Psyché*. Une des plus jolies danseuses de l'Opéra, son talent lui mérita de nombreux admirateurs. Elle avait, dit Alphonse Royer, « la même vigueur et la même adresse que Vestris, et joignait à ces qualités une grâce inimitable. » En 1797, dans le ballet *Anacréon chez Polycrate*, elle exécuta par l'action de ses pieds, les notes, le trait, les trilles articulés par la clarinette de l'orchestre.



CHAMPMESLE Charles Chevillet, dit



Charles Chevillet, fils d'un tailleur sur soie mais qui se fit appeler *sieur de Champmeslé*, né et baptisé le **20 octobre 1642** à Paris où il est mort le **22 août 1701**, est un acteur et dramaturge français.

Champmeslé débute au théâtre en 1665 en Normandie sur la scène du théâtre ambulant de François Serdin, où il rencontre la jeune belle et spirituelle Marie Desmares, veuve Fleurye. Le 9 janvier



1666, il l'épouse à Rouen où elle était née, ce qui plus tard fera d'elle « La Champmeslé ». Après la faillite de la compagnie Serdin en raison de l'épidémie de peste qui a éclaté en Normandie au cours de l'été 1668, les Champmeslé entrent dans la Troupe du Marais à Paris au début de 1669. En 1670, ils rejoignent tous deux la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, où « Monsieur de Champmeslé », contrairement à son épouse, excellera dans des rôles comiques plutôt que tragiques. Il joue ensuite au Théâtre du Marais puis à l'Hôtel de Bourgogne et devient l'un des premiers sociétaires de la Comédie-Française.

Étant lui-même bon vivant et fantasque, il regarde sans se fâcher les amours de son épouse avec Racine jusqu'en 1677, ainsi que les nombreuses liaisons qui devaient suivre.

À sa mort, survenue en sortant d'un cabaret, le curé de Saint-Sulpice refuse le service funèbre et Champmeslé est inhumé dans le jardin de sa maison d'Asnières.

Champmeslé est aussi l'auteur d'une dizaine de pièces de théâtre, dont certaines en collaboration avec La Fontaine.

CHAMPMESLE Marie Desmares, dite la

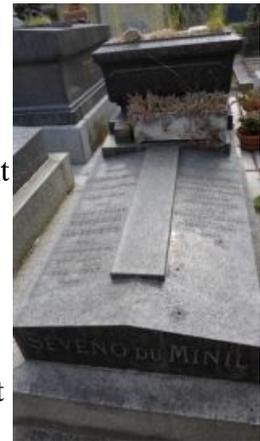


Marie Desmares, dite **Mlle de Champmeslé** ou encore **la Champmeslé**, née le **18 février 1642** à Rouen et morte le **15 mai 1698** (à 56 ans) à Auteuil, est une actrice et tragédienne française du **XVII^e** siècle.

Entrée dans la troupe du Roi en 1668 ; sociétaire en 1680.

Marie Desmares, née à Rouen, y débute au théâtre. Après avoir épousé Champmeslé, dont elle portera désormais le nom, elle entre avec lui au Théâtre du Marais, puis à l'Hôtel de Bourgogne. C'est là que Racine, qui la découvre dans le rôle d'Hermione où elle remplace la Des Œillets malade, tombe sous son charme. Elle créera désormais les héroïnes de ses tragédies (Bérénice, Bajazet, Mithridate, Iphigénie et Phèdre) et mettra au service du poète sa voix musicale et sa

grâce alliées à une sensibilité naturelle qui font de la Champmeslé la « vedette » de son temps. Lorsque Racine quitte le théâtre, elle crée à la Comédie-Française un certain nombre de tragédies qui n'ont pas survécu. Elle meurt en 1698 après avoir renoncé, in extremis, Actrice française. Fille d'un acteur, elle épouse l'acteur Charles Chevillet Champmesle en 1666. En 1669, ils sont tous deux membres du Théâtre du Marais à Paris. En 1670, ils s'associent à l'Hôtel de Bourgogne, où elle connaît son premier succès dans le rôle d'Hermione dans « Andromaque » de Jean Racine. C'est avec beaucoup de difficulté que les amis de Racine le persuadèrent de voir les débuts de Champmesle, mais après la représentation, il jura d'écrire d'autres rôles pour elle. En conséquence, Champmesle a créé les héroïnes dans de nombreuses pièces de Racine. Ses plus grands triomphes ont été dans des pièces raciniennes, telles que le rôle-titre dans « Bérénice », Roxanne dans « Bajazet », Monime dans « Mithridate » et les héroïnes dans « Iphigénie » et « Phèdre ». Racine, qui devient son amant, lui donne des leçons dans ses rôles et partage avec elle la déclamation musicale qu'il a développée. La façon dont elle projetait sa voix attirait les spectateurs. En 1679, elle quitte l'Hôtel pour la compagnie Molière-Marais, qui deviendra le centre de la Comédie-Française en 1680. Elle est devenue la première dame de la Comédie Française, jouant aux côtés de Michael Baron. Au faite de sa gloire, elle donne des leçons de théâtre à Mlle Duclos, qui, après 1693, devient sa doublure et qui hérite des rôles de Champmesle après sa mort.



CHARON Jacques



Jacques Charon est un acteur et metteur en scène français, né le 27 février 1920 dans le 4^e arrondissement de Paris, ville où il est mort le 15 octobre 1975 dans le 1^{er} arrondissement.

Il entre en 1941 à la Comédie-Française où il effectuera toute sa carrière de comédien et signera plus d'une vingtaine de spectacles. Nommé sociétaire en 1947 puis doyen en 1972, il s'est aussi distingué en tant que metteur en scène dans le théâtre de boulevard.

Entré à la Comédie-Française en 1941 ; sociétaire en 1947 ; doyen de 1972 à 1975.

Il est encore élève au Conservatoire dans la classe de Madame Dussane, qu'il « figure » déjà à la Comédie-Française. Mais c'est en 1941, après son second prix de Comédie, qu'il est engagé, comme coryphée d'abord, comme pensionnaire ensuite. Il est alors jeune premier comique et joue *Le Distrain* de Regnard, *les Arlequins* de Marivaux, *les petits marquis* de Molière et *les jeunes premiers* de Labiche. Avec le temps sa personnalité s'affirme et les grands premiers rôles comiques lui échoient. Il passe d'Oronte et Trissotin à *Monsieur de Pourceaugnac*, *Sganarelle* (Dom Juan), *Orgon* (*Tartuffe*), puis *Argan* (*Le Malade imaginaire*) et *Monsieur Jourdain* (*Le Bourgeois gentilhomme*). Il interprète également des rôles plus graves, comme le *Roi d'Architruc* de Robert Pinget, le *roi de France* dans *Becket d'Anouilh*, *Buckingham* dans *Richard III* de Shakespeare et s'apprête à jouer le rôle de *Maître Puntila* dans la pièce de Bertolt Brecht, lorsqu'il meurt subitement au sortir de scène, après le dernier spectacle de Labiche qu'il vient de mettre en scène.

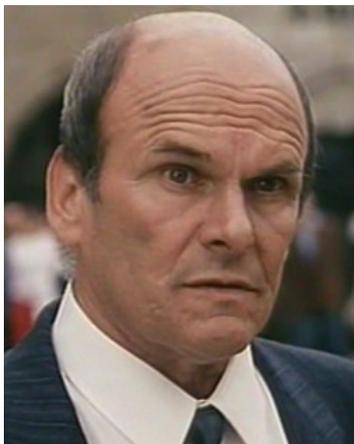


Jeune doyen de la Comédie-Française, il est aussi un metteur en scène comblé dans la maison de Molière, sur les boulevards et même à l'étranger. La liste de ses mises en scène serait trop longue à dresser ici mais on peut citer deux grands succès qui lui valurent des récompenses : *Un fil à la patte* de Feydeau (1961) et *Cyrano de Bergerac* de Rostand (1964).

À la télévision, de nombreuses émissions – variétés et dramatiques – popularisent son humour et sa gentillesse. En 1965, il organise avec Robert Hirsch une grande tournée en Amérique du Sud. Il a

écrit un volume de souvenirs « Moi, un comédien », dans lequel il exprime son attachement à la Comédie-Française où il fut longtemps, avant même d'être doyen, membre du Comité d'administration.

CHAUMETTE François



François Chaumette est un acteur et metteur en scène français, né le 8 septembre 1923 à Paris 14e et mort le 27 février 1996 à Paris 13e.

Pétri de théâtre, il est membre de la Comédie-Française dès 1957 et apparaît au cinéma dans une trentaine de films, incarnant souvent des rôles de personnages antipathiques ou vils.

On le retrouve à la télévision dans le grand succès populaire de la fiction *Belphégor ou le Fantôme du Louvre* en 1965. Il est une des très grandes voix françaises du doublage, et a notamment interprété la voix de trois personnages « maléfiques » de la science-fiction : l'ordinateur intelligent Carl 9000 de 2001, l'Odysée de l'espace, l'obscur Dark Vador dans le premier épisode de *Star Wars* et la voix de Khan Noonien Singh dans *Star Trek 2 : La Colère de Khan*.

Entré à la Comédie-Française en 1957 ; sociétaire en 1960 ; sociétaire honoraire en 1987.

Après avoir suivi les cours de René Simon puis ceux de René Alexandre et d'André Brunot au Conservatoire, François Chaumette ne présente pas les concours de sortie et part rejoindre Jean Vilar au Festival d'Avignon, en 1948, où il jouera dans *La Mort de Danton*, *Richard II*, *Henri IV* de Pirandello. Il travaille également avec Jean-Marie Serreau.

Engagé en 1957 à la Comédie-Française, il peut aborder un répertoire des plus variés, classique ou moderne, voire d'avant-garde : Molière, Racine, Corneille, Voltaire, Marivaux, Beaumarchais, Shakespeare, Musset, Hugo, Sophocle, Schiller, Claudel, Montherlant, Pirandello, Brecht, Giraudoux, Dostoïevski, Anouilh, Strindberg, jusqu'à Obaldia, Artaud, Ionesco et Beckett. Acteur multiple, il mène parallèlement une carrière importante à la télévision. Il participe à la superbe expérience des *Perses*, est le héros de plusieurs feuilletons, prend part à de nombreuses émissions, des séries *La Caméra explore le temps* et *En votre âme et conscience*. En 1978, il incarne l'avocat Labori dans l'émission fleuve réalisée par Stelio Lorenzi sur Zola et l'affaire Dreyfus.

Il est aussi metteur en scène. À la Comédie-Française, il monte un spectacle Pirandello (*La Volupté de l'honneur* et *Un imbécile*), *Les Gracques* de Giraudoux, *Nicomède* de Corneille et *l'Œdipe* de Gide. Cinéma, tournées et festivals sont également au programme de ses activités.

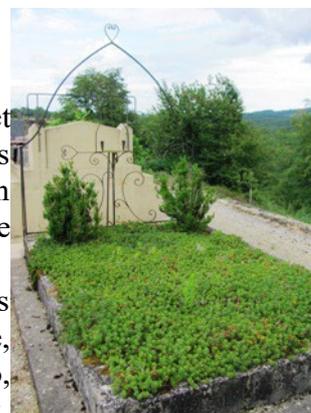
Après son départ de la Comédie-Française, il a joué dans *Les Caprices de Marianne* de Musset, mise en scène de Bernard Murat au Théâtre Montparnasse, *La Chute de Camus* au Studio des Champs-Élysées. Il effectue également une saison à la Comédie de Saint-Étienne et une saison à la Limousine, où il interprète *Le Retour de Casanova* de Schnitzler. En mars 1992, il revient avec les Comédiens-Français pour *Je rêve (mais peut-être pas)* de Pirandello, mise en scène de Didier Besace au Petit Odéon et au Théâtre de l'Aquarium.

CHAUVERON Andrée de



Andrée de Chauveron, née le **5 septembre 1890** dans le 8e arrondissement de Paris et morte le **9 juin 1965** dans le 7e arrondissement de Paris, est une actrice française, sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

Andrée de Chauveron, fille d'Albert de Chauveron et de Marie Eugénie Coiffard, est née le 5 septembre 1890 à Paris VIIIe et morte le 9 juin 1965 à Paris VIIe. Orpheline jeune, elle fut adoptée par



André Monvoisin en vertu d'un arrêt rendu le 13 juillet 1921 par la cour d'appel de Paris, d'où le fait qu'elle apparaisse aussi sous le nom d'Andrée Monvoisin.

Elle épouse le 7 avril 1914 Marie Laurent Bernard Desplas, puis le 12 mai 1919 Alphonse Séché, homme de théâtre et poète. Elle n'a pas de descendance connue.

Elle était officier de la Légion d'honneur.

Elle est inhumée au cimetière de Cusset, dans l'Allier.

Entrée à la Comédie-Française en 1911 ; sociétaire en 1929 ; retraitée en 1945 ; sociétaire honoraire en 1957.

Élève de Georges Berr, Andrée Manvoisin, dite Andrée de Chauveron, entre à la Comédie-Française en 1911. Elle débute dans le rôle de Toinette du Malade imaginaire et joue, dans la foulée, toutes les soubrettes du répertoire, de Molière à Regnard et Marivaux ; les compositions, comme Frosine de L'Avare ou Madame Pernelle de Tartuffe ; les premiers rôles de comédie, comme Philaminte des Femmes savantes ou Madame Jourdain du Bourgeois gentilhomme.

En abordant les rôles de femmes mûres, elle se montre émouvante dans les mères (Madame Vigneron, Les Corbeaux) ou les aïeules mais ne perd rien de ses vertus comiques dans Madame Pinchard du Dindon de Feydeau ou Madame Perrichon dans le Voyage de Monsieur Perrichon de Labiche. Parmi ses derniers rôles, citons Mère Agnès de Port-Royal de Montherlant et la drolatique Joséphine d'Osterne dans La Fourmi dans le corps d'Audiberti (1962). En 1961, les Comédiens français ont fêté ses cinquante années de présence ininterrompue. En effet, après sa mise à la retraite en 1945, elle est aussitôt réengagée comme pensionnaire et reçoit, en 1957, la consécration de l'honorariat.



CHAUVIRE Yvette



Yvette Chauviré est une danseuse de ballet française, étoile de l'Opéra de Paris puis maître de ballet, née le 22 avril 1917 à Paris et morte le 19 octobre 2016 dans la même ville.

Elle est considérée comme la plus grande ballerine française du XXe siècle.

Yvette Chauviré est née en 1917 à Paris 14e. À l'âge de 10 ans, elle entre à l'école de danse de l'Opéra de Paris, où elle est l'élève de Boris Kniazeff et Victor Gsovsky jusqu'à son intégration en 1934 dans le corps de ballet de la compagnie de l'Opéra, dirigée alors par Serge Lifar. Son premier rôle date cependant de 1929, lorsqu'elle danse un solo dans *L'Éventail de Jeanne*.

Ballerine. Danseuse étoile de longue date du Ballet de l'Opéra de Paris, elle est considérée comme la plus grande artiste de danse de sa génération. Parisienne, elle a démontré très tôt son talent, est entrée à l'École de danse de l'Opéra national de Paris à 10 ans, à 12 ans, a eu un succès dans « L'éventail de Jeanne », a rejoint la compagnie à 13 ans, a été promue première danseuse en 1937, a également fait ses débuts au grand écran en 1937 dans « La Mort du cygne » de Jean Benoit-Lévy, est apparue sur la couverture de « Life » en décembre 1938. et en 1941, il est désigné Etiole, le plus haut rang du ballet français. Extrêmement habile dans les classiques tels que « Le Lac des cygnes », « Les Sylphides », « Casse-Noisette » et sa pièce signature « Giselle », elle a également interprété des œuvres chorégraphiées par le Russe Serge Litar, nommé Etiole après être apparu dans sa présentation de « Istar » en 1941. Yvette a travaillé avec Litar tout au long de la guerre et lui est restée fidèle par la suite



lorsqu'il a été accusé d'avoir été un collaborateur nazi, voyageant avec lui à Monaco et, en 1948, au centre-ville de New York et recevant des critiques élogieuses avec sa présentation de « Les Mirages » en 1947. Bien qu'elle ait pris sa retraite en 1956, Yvette a maintenu un programme complet d'apparitions en tant qu'invitée, souvent associée à Rudolf Nuryev, tout en dirigeant l'École de ballet de l'Opéra de Paris de 1963 à 1968. Elle devait donner sa dernière performance en 1972, bien que dans les années 1980, elle y revienne occasionnellement en tant que mime pendant le mandat de Nuryev en tant que directrice, tout en chorégraphiant de petites œuvres. Yvette a écrit deux autobiographies et a été nommée Chevalier de la Légion d'honneur en 1964, titres qui ont été élevés au rang d'officier en 1974 et de commandant en 1988. Elle a fini ses jours dans son Paris natale et est morte des effets de son âge avancé.

CHAZOT Jacques



Jacques Chazot, né le 25 septembre 1928 à Locmiquélic (Morbihan) et mort le 12 juillet 1993 à Monthyon, est un danseur étoile français, également écrivain, acteur et mondain parisien.

Fils d'Eugène Chazot, industriel et d'Helvina Le Padellec (1909-1991), boulangère à Locmiquélic, il passe par l'école de Sainte-Geneviève-des-Bois (Essonne) avant de devenir, en 1945, modèle à Montparnasse.

Il entre à l'école de ballet à l'Opéra de Paris en 1947 où il devient danseur-étoile. En 1956, il intègre l'Opéra-comique. La même année, il publie *Les Carnets de Marie-Chantal*, créant un personnage devenu

l'archétype du snobisme.

Il a créé le personnage satirique de Marie-Chantal, que Claude Chabrol a adapté au cinéma en 1965 dans le film *Marie-Chantal contre Dr Kha*.

Jacques Chazot, très présent dans la sphère mondaine parisienne, ne faisait pas mystère de son homosexualité. Il adoptait même parfois une attitude provocatrice et revendicative, en surjouant l'efféminement, et appelait Thierry Le Luron « le bébé que je n'ai pas eu ».

Jacques Chazot fut, entre autres, l'ami de Françoise Sagan, Juliette Gréco, Régine, Coco Chanel, Annabel Buffet, Claude Bessy, Hassan II et François Mauriac qui disait de lui : « de tous mes amis celui qui tourne le mieux sur lui-même et le plus vite, et qui a le plus de cheveux, mais aussi le plus de gentillesse et de grâce. »

Le 15 avril 1972, Maritie Carpentier et Gilbert Carpentier lui consacrent un Top à..., émission habituellement consacrée à des chanteurs.

Très présent dans le paysage audiovisuel français, qu'il occupait par sa drôlerie et son recul par rapport à son propre personnage, il a participé à de nombreuses reprises à l'émission *Les Grosses Têtes*, comme sociétaire, dans les années 1980, ainsi qu'à quelques films.

Faisant face à des problèmes fiscaux, atteint d'un cancer de la gorge, il passe les dernières années de sa vie au château de Monthyon, appartenant à Jean-Claude Brialy.

Il est inhumé au cimetière de Monthyon.

Après sa disparition, Pierre Bergé a remis au nom de Jacques Chazot au Musée de la Vie romantique un ensemble significatif d'œuvres sur papier et de souvenirs divers que celui-ci avait réunis sur le thème du romantisme (George Sand, La Malibran, Rachel, etc.).

CHERI-CIZOS Anna

Anna Chéri (née Anne Joséphine Cizos) ou, après son mariage avec l'acteur Lesueur, Chéri Lesueur,



est une actrice française née à Chartres le 25 mai 1826 et morte à Paris le 8 septembre 1912.



Elle était la sœur cadette de l'actrice Rose Chéri, dite encore Chéri Montigny, et du compositeur et chef d'orchestre Victor Chéri.

Elle était issue d'une longue famille d'artistes et d'acteurs, puisque ses grands-pères, Thomas Cizos, dit Chéri, né vers 1760, et « Garcin père » avaient fondé, en unissant leurs deux familles, une troupe lyrique et dramatique ambulante, appelée « Garcin Cizos », qui parcourut les départements de l'Eure-et-Loir et du Loiret dans les années 1820. Cette troupe se signala partout par une tenue exemplaire et une allure de plus régulière. Ces mœurs irréprochables se retrouvèrent chez les deux sœurs Rose et Anna, qui furent toutes leurs vies des modèles de vertu et de piété.

Son père, Jean-Baptiste Chéri-Cizos, épousa une des filles Garcin, Sophie-Juliette, de même âge que lui. Ils eurent deux filles et un garçon. Rose et Anna naquirent, au hasard des pérégrinations de la troupe, la première, Rose, à Étampes en 1824, la cadette, Anna, à Chartres en 1826. Victor, lui, naquit en 1830 à Auxerre.

Enfant de la balle, elle fut très tôt familiarisée avec la scène. Avec sa sœur elle participa toute jeune aux spectacles, et leur grand-père Garcin, excellent musicien, leur prodigua des leçons de chant et de piano. Ce fut l'aînée, Rose, qui se fit remarquer la première, et qui obtint un engagement au Théâtre du Gymnase en 1842.

Anna suivit sa sœur aînée : elle obtint également un engagement au Théâtre du Gymnase peu de temps après Rose. Pendant trente ans, elle fut de toutes les pièces, tenant pendant longtemps les rôles de soubrette. On dit que son physique ingrat nuisit à sa carrière, car elle ne manquait pas de talent. François Buloz voulut l'engager avec sa sœur à la Comédie-Française, mais cela ne se fit pas, et elle était très appréciée de Scribe. Dès 1870, au départ de Mlle Mélanie, elle tint, alors qu'elle n'avait que 44 ans, des rôles de duègne auxquels la destinait son physique.

En 1852, elle avait épousé le comédien Lesueur, et elle joua dès lors sous le nom de Chéri-Lesueur. Ils eurent deux filles, dont l'une mourut à 20 ans.

Ce fut un des nombreux drames que connut sa famille.

- En 1847, à l'annonce du projet de mariage de Rose avec le directeur du Théâtre du Gymnase, Montigny, son père Jean-Baptiste, frappé d'une brutale aliénation mentale, se jeta par une fenêtre et mourut.
- En 1861, elle perdit sa sœur Rose, victime de son dévouement maternel. Un de ses fils étant atteint d'une angine, elle le veilla jour et nuit. L'enfant fut sauvé, mais ce fut elle qui, à 37 ans, succomba à ce mal.
- En 1876, son mari Lesueur mourut à 55 ans, sans doute à la suite d'abus d'alcool.
- C'est vers cette même période qu'elle perdit une de ses filles âgées de 20 ans.
- En 1878, son jeune neveu, celui qui avait été veillé avec tant de dévouement par sa sœur, mourut après avoir été mordu par un chien enragé.
- En 1880, Montigny, à la fois son beau-frère et son directeur, mourut.
- En 1882, son frère, Victor, devenu compositeur puis chef d'orchestre, se suicida par pendaison. À la mort de Montigny, elle se retira du théâtre, et elle mourut, dit-on, folle dans les premières années du XXe siècle, sans doute accablée par cette succession de drames. La date de sa mort n'est pas connue précisément, mais elle est postérieure à 1903.

En janvier 2014, on découvre sa sépulture au cimetière de Montmartre et son année de décès : 1912. Anna Chéri est inhumée au cimetière de Montmartre, auprès de ses parents Jean-Baptiste Chéri-Cizos et Sophie Juliette Garcin, son époux François-Louis Lesueur, leurs enfants et le frère de Rose



et Anna, Victor Chéri mais dont le nom n'apparaît pas dans la chapelle familiale (23e division, avenue des Carrières, 1re ligne).

CHÉRI Rose, Rose Marie Cizos, dite



Rose-Marie Cizos, dite Rose Chéri, née à Étampes le 27 octobre 1824 et morte dans le 16e arrondissement de Paris le 22 septembre 1861, est une actrice française.

Elle était la sœur aînée de l'actrice Anna Chéri, dite aussi Chéri Lesueur, et du compositeur et chef d'orchestre Victor Chéri. Après son mariage avec le directeur de théâtre Montigny, elle fut appelée **Chéri Montigny**.

Elle était issue d'une longue famille d'artistes et d'acteurs, puisque ses grands-pères, Thomas Cizos, dit Chéri, né vers 1760, et « Garcin père » avaient fondé, en unissant leurs deux familles, une troupe lyrique et dramatique ambulante, appelée « Garcin Cizos », qui parcourut les départements de l'**Eure-et-Loir** et du **Loiret** dans les années 1820. Cette troupe se signala partout par une tenue exemplaire et une allure de plus

régulière. Ces mœurs irréprochables se retrouvèrent chez les deux sœurs Rose et **Anna**, qui furent toutes leurs vies des modèles de vertu et de piété.

Son père, Jean-Baptiste Chéri-Cizos, épousa une des filles Garcin, Sophie-Juliette, de même âge que lui. Ils eurent deux filles et un garçon. Rose et Anna naquirent, au hasard des pérégrinations de la troupe, toutes deux à Étampes, la première, Rose, en 1824, la cadette, Anna, en 1826. Victor, lui, naquit à Auxerre en 1830.

Enfant de la balle, elle fut très tôt familiarisée avec la scène. À six ans, elle jouait déjà des rôles d'enfant et interprétait des numéros de danse. Son grand-père Garcin, excellent musicien, lui prodigua des leçons de chant et de piano, mais l'enfant n'était intéressée que par la comédie.

Ce fut en jouant à Périgueux en 1841 (elle avait alors 17 ans), que Rose se fit remarquer par Loïsa Puget, qui lui fit obtenir un engagement au Théâtre du Gymnase à Paris. Elle s'y fit peu à peu connaître et apprécier. Théophile Gautier nota en 1842 : « Cette jolie débutante réussit beaucoup parce qu'elle est simplement une jeune fille toute naturelle, et n'a pas trop l'air d'une actrice ; c'est le plus rare des talents ».



Elle allait devenir la première actrice du Gymnase, accaparant les premiers rôles féminins des pièces de Scribe, d'Alfred de Musset, George Sand et d'Alexandre Dumas fils, qui y furent jouées.

Ce fut Scribe, qui, en prétendant lui offrir un nouveau rôle (ce qui était vrai dans un certain sens), lui demanda sa main au nom d'Adolphe Lemoine, dit Montigny, le directeur du Gymnase. Elle accepta, mais à l'annonce de cette nouvelle, son père, Jean-Baptiste, frappé d'une brutale aliénation mentale, se jeta par une fenêtre et mourut². Le mariage fut retardé et eut lieu le 12 mai 1847. Étrange coïncidence, quelques semaines auparavant, le Gymnase produisait une comédie de Scribe *Une Femme qui se jette par la fenêtre*, interprétée par sa sœur Anna.

Hors du théâtre, c'était une femme d'une grande piété. Elle demanda à l'archevêque de Paris l'autorisation de recevoir la communion qu'un prêtre intolérant lui refusait parce qu'elle était comédienne. Elle l'obtint, ainsi que pour sa sœur. Elle vendit ses bijoux lorsque son mari connut une passe difficile, soigna les blessés lors des événements de juin 1848 dans le théâtre transformé en hôpital de fortune, et un peu plus tard, veilla son enfant nuit et jour, ce qui causa sa perte.

La Comédie-Française voulut plusieurs fois l'engager. Elle refusa toujours, sans doute parce que le Gymnase regroupait sa famille

Elle ne voulut sans doute pas non plus quitter ce théâtre où elle connut de si nombreux succès. Alfred de Musset fut si enthousiasmé par son rôle de Clarisse Harlowe, qu'il alla la voir 30 fois de suite, et il écrivit en octobre 1851 une pièce pour elle : *Bettine*, qui n'eut pourtant qu'un succès d'estime. Ce fut en partie grâce à son talent, et aussi à l'habileté de son mari Montigny, que le Gymnase put retrouver sa vogue passée.

Tout comme sa sœur, la vieillesse la marqua prématurément. Alors qu'à ses débuts, on les surnommait parfois, sa sœur et elle, « la jolie paire de Cizos », à 35 ans, elle paraissait vieille. Elle dut renoncer à certains rôles, tel celui de Marie dans *Marie ou les Trois époques* de Marguerite Ancelot, où les traits de son visage juraient tant qu'il fallut interrompre les représentations.

En 1857, le couple formé par Rose Chérie et Montigny s'installe rue Saint-Pierre à Passy puis déménage dans le même quartier, dans un hôtel particulier au no 73 rue de la Tour, où ils mourront tous les deux à une vingtaine d'années d'intervalle.

Son fils aîné étant atteint d'une angine couenneuse, elle le veilla nuit et jour malgré les avis des médecins qui craignaient la contagion. Son fils fut sauvé, mais elle en perdit la vie le 22 septembre 1861, âgée de 36 ans. Ce même enfant, quelques années plus tard, en 1878, sortant d'un théâtre, se fit mordre par un chien enragé et en mourut un mois après.

Rose Chéri est inhumée au cimetière de Montmartre avec son époux Adolphe Lemoine dit Montigny, leur fils Joseph et les parents de Montigny (22e division, avenue Cordier, 1re ligne).

CHEVRIER Jean



Jean Chevrier, né le 26 avril 1915 à Paris 18e et mort le 13 décembre 1975 à Paris 8e, est un acteur français.

Jean Chevrier fut l'élève au conservatoire de Mme Dussane. Très séduisant, Jean Chevrier accepta souvent au cinéma des rôles où il portait l'uniforme d'officier. Il eut une belle et abondante carrière théâtrale notamment à la Comédie-Française où il entra en 1942, déjà célèbre grâce au film *Trois de Saint-Cyr*. Formé par Maurice Escande, il en devint sociétaire en 1945. Parti en 1946, il y revint en 1948 jusqu'en 1953, où son *Alceste (Le Misanthrope)* et son *Thésée (Phèdre)* reçurent les louanges de la critique³. Il joua au théâtre de grands rôles classiques et fut de la création du *Soulier de satin* de Claudel pendant l'Occupation. Il reprit avec succès les rôles d'Olivier dans *Renaud et Armide* de Cocteau et de Coelho dans *La Reine morte* de Montherlant. Au cinéma, il fut le partenaire d'actrices célèbres, comme Ginette Leclerc, Micheline Presle, Edwige Feuillère, Suzy Delair, Odette Joyeux, Renée

Saint-Cyr, Renée Devillers ou encore Michèle Morgan. Il épousa en 1953 l'actrice Marie Bell, de quinze ans son aînée. Il a été l'amant discret, mais notoire de l'acteur, chanteur et romancier Jean-Claude Pascal

Son rôle de Jean Valjean à la télévision française (RTF) en 1963 fut remarqué.

Il est inhumé au cimetière de Monaco aux côtés de son épouse.

Entré à la Comédie-Française en 1942 ; sociétaire en 1945 ; retraité en 1946 ; retour en 1948 ; départ en 1953.

Jean Chevrier a déjà acquis la célébrité au cinéma, notamment grâce à *Trois de Saint-Cyr*, lorsqu'il est engagé à la Comédie-Française, en 1942. Il a été au Conservatoire l'élève de Madame Dussane et y a remporté un second prix de Comédie. Il interprète surtout les grands rôles classiques, les héros de Racine et de Corneille. Dans la comédie, il joue Dorante du *Jeu de l'amour et du hasard* et des rôles



dramatiques plus modernes. Il est de la création du Soulier de satin de Claudel et reprendra les rôles d'Olivier (Renaud et Armide de Cocteau) et d'Egas Coelho (La Reine morte de Montherlant). Sociétaire en 1945, il s'est éloigné pendant deux ans de la Comédie-Française qu'il réintègre en 1948. Il la quitte définitivement en 1953, après avoir encore interprété Alceste du Misanthrope, Thésée dans Phèdre et joué, à la Salle Luxembourg, Duo de Paul Géraldy et La Robe rouge d'Eugène Brieux. Il joue ensuite sur les boulevards, où il crée notamment le Judas de Marcel Pagnol. Sa carrière au cinéma est importante, il fut sacré « meilleur acteur français » pour son interprétation du Grand Pavois.

À la télévision, parmi de nombreux rôles, citons celui de Jean Valjean dans la version des Misérables réalisée pour le Théâtre de la Jeunesse.

CLAIRON Claire Lérés de Latude, dite



Mademoiselle Clairon, ou encore la Clairon, nom de scène de Claire Joséphe Hippolyte Lérés, dite Claire Joséphe Hippolyte Lérés Clairon de Latude, est une actrice française née le 25 janvier 1723 à Condé-sur-l'Escaut et morte le 29 janvier 1803 dans l'ancien 10e arrondissement de Paris.

Entrée à la Comédie-Française en 1743 ; sociétaire en 1743 ; retraitée en 1766.

C'est en observant de sa fenêtre la célèbre Mademoiselle Dangeville, que la jeune Claire Joséphe Hippolyte Lérés de La Tude, dite Mademoiselle Clairon, se sent une vocation impérieuse pour le théâtre. Sans instruction, après une enfance médiocre, elle étudie le chant, la danse et la comédie et débute, à treize ans, à la Comédie Italienne. Elle atteint son but – entrer à la Comédie-Française –, en 1743, et débute dans les rôles – opposés – de Phèdre et de Dorine, montrant ainsi les diverses facettes de son talent. Son interprétation est travaillée : chez elle, l'intelligence maîtrise entièrement la passion qu'elle donne à l'inverse de sa rivale, Mademoiselle Dumesnil, dont le jeu est dominé par l'instinct.



Mademoiselle Clairon s'impose dans la tragédie et crée de nombreuses pièces de Voltaire, qui la soutient dans ses revendications. En effet, son influence est déterminante dans l'évolution du jeu tragique vers un plus grand naturel et dans la réforme du costume. Elle supprime paniers, traînes et panaches, jusqu'alors de rigueur, et ose jouer L'Orphelin de la Chine en costume « chinois ». Elle lutte pour que soient reconnus aux comédiens les droits civils et religieux que l'État comme l'Église leur refusent encore et se retire, en 1766, après un affrontement avec les autorités au sujet du comédien Dubois, compromis pour indécence.

Elle crée une école où seront formés Larive et Mademoiselle Raucourt, joue chez le roi et chez Voltaire, s'installe à la cour du margrave d'Anspach où elle reste 17 ans. Ses dernières années, à Paris, pendant et après la Révolution, sont difficiles. Elle publie des Mémoires et des Réflexions sur l'art dramatique qui, si elles sont sans indulgence pour ses camarades, nous apprennent beaucoup sur sa façon de concevoir et de travailler ses rôles.

CLARIOND Aimé



Aimé Clariond est un acteur français né le 10 mai 1894 à Périgueux (Dordogne) et mort le 31 décembre 1959 à Neuilly-sur-Seine.

Fils d'un couple d'artistes dramatiques, Aimé Marius Clariond naît à Périgueux au hasard d'une tournée théâtrale de ses parents.

Aimé Clariond est très marqué par la Première Guerre mondiale à laquelle il a participé. Mobilisé dans l'infanterie le 12 septembre 1914, il est promu caporal en décembre et sergent en mai 1915. Il est blessé d'une balle dans la poitrine le 15

mai 1915 à Neuville-Saint-Vaast. Revenu au front dans les rangs du 101^e régiment d'infanterie en décembre, il est fait prisonnier de guerre le 1^{er} juin 1916 devant le Fort de Vaux. Le sergent Clariond est interné au camp de Chemnitz dont il est rapatrié en décembre 1918. Versé dans une section de Commis et ouvriers d'administration, il est finalement rendu à la vie civile le 11 septembre 1919. Il est décoré de la Croix de guerre.

Il n'a jamais pu intégrer le Conservatoire : il est recalé à trois reprises au concours d'entrée.

Il entre au théâtre de l'Odéon, où il interprète les « classiques », en 1921, avant de rejoindre, à partir de 1926, la troupe d'André Antoine puis celle de Lugné-Poe au théâtre de l'Œuvre. Il entame parallèlement une carrière au cinéma qui s'avérera exceptionnelle pour un comédien de théâtre.



Il est engagé comme pensionnaire à la Comédie-Française le 1^{er} mars 1936 par Édouard Bourdet qui vient d'être nommé administrateur général par le gouvernement du Front populaire. Il est nommé sociétaire dès l'année suivante le 1^{er} mars 1937. Il en démissionne le 1^{er} septembre 1946. Réengagé en qualité de pensionnaire le 1^{er} décembre 1948, il est réintégré au rang de sociétaire le 1^{er} janvier 1950. Il le demeure jusqu'à sa mort en 1959.

En 1939, il est classé dans l'affectation spéciale au titre de la Comédie-Française. Sous l'Occupation, il se prévaut d'avoir appartenu à la Résistance au sein du Front National.

Aimé Clariond a interprété le répertoire classique : Alceste du *Misanthrope* de Molière, Othello dans *Othello* de Shakespeare, Antoine dans *Antoine et Cléopâtre*, adapté par Gide, mis en scène par Barrault ou *Le Carrosse du Saint-Sacrement* de Prosper Mérimée (qu'il joue avec Maria Casarès) ou contemporain dans *Le Soulier de satin* de Paul Claudel, François Mauriac (*Asmodée* et *Les Mal-aimés*) ou *Port-Royal* de Montherlant dont il interprète le rôle principal en alternance avec Jean Debucourt.

Il est décoré de la Légion d'honneur en 1954.

Il meurt dans la nuit du 31 décembre 1959 au 1^{er} janvier 1960. Il vivait au moulin de Troissereux dans l'Oise. Il est inhumé à Fouquénies (Oise) le 4 janvier 1960. En son honneur, la Comédie-Française fait relâche exceptionnellement ce jour-là.

CLAVAREAU Jean Augustin

Entré à la Comédie-Française en 1712 ; sociétaire en 1712 ; départ en 1715.

Ce comédien débute en 1712 par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide* de Racine. Il est reçu en juillet de la même année et réformé en octobre 1715.

Il fait de seconds débuts en 1726 dans le rôle du vieil Horace, tandis que sa femme se présente dans celui de Camille. Ils ne sont reçus ni l'un ni l'autre, mais il obtient une pension de 500 livres, payée jusqu'à sa mort.

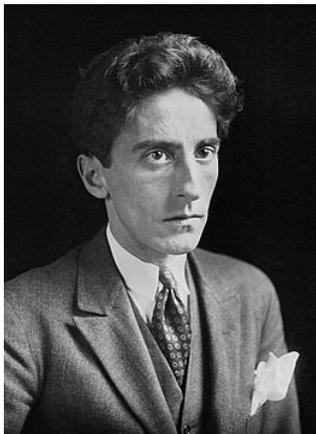
Son nom paraît sur l'état de la comédie, à la cour de Bayreuth, en 1747.

Pas de portrait ni de tombe

COCTEAU Jean

Jean Cocteau, né le 5 juillet 1889 à Maisons-Laffitte et mort le 11 octobre 1963 dans sa maison à Milly-la-Forêt, est un poète, peintre, dessinateur, dramaturge et cinéaste français.

Élu à l'Académie française en 1955 et comptant parmi les artistes qui ont marqué la première moitié du XXe siècle, il a côtoyé la plupart de ceux qui ont animé la vie artistique de son époque en France. Imprérisario de son temps, lanceur de modes, Cocteau est également qualifié de bon génie par d'innombrables artistes et amis. Louis Aragon évoquait un « poète-orchestre ».



Poète, peintre, écrivain et metteur en scène. Jean Cocteau est né le 5 juillet 1889 à Maisons-Laffitte, en France, un village à 12 miles de Paris, de Georges et Eugénie (née) Lecomte Cocteau. Lui et ses deux frères aînés ont été élevés dans une maison confortable à Paris, où ils ont été initiés aux arts par leurs parents. Leur père, avocat et artiste amateur, meurt en 1898. Jean a publié son premier recueil de poèmes, « La lampe d'Aladin », à dix-neuf ans. Dans les années 1910, il se lie d'amitié avec de nombreux membres éminents de l'avant-garde parisienne, dont l'écrivain Guillaume Apollinaire et les artistes Amedeo Modigliani et Pablo Picasso. Il a été tellement impressionné de voir le danseur Vaslav Nijinsky se produire avec les Ballets russes qu'il a rencontré le fondateur de la compagnie, Sergei Diaghilev, et a demandé à travailler avec lui. Jean dessine des affiches pour les Ballets Russes et, en 1917, il est l'un des collaborateurs du ballet « Parade ».

Jean écrit l'histoire, Erik Satie compose la musique, Léonide Massine chorégraphie la danse et Picasso conçoit les décors et les costumes. Dans les années 1920, les activités de Jean sont remarquablement variées. Il a composé des livrets d'opéra pour plusieurs compositeurs. Il a publié des recueils de poésie et d'illustrations ainsi qu'un roman inspiré de ses expériences pendant la Première Guerre mondiale. Il a mis en scène un ballet intitulé

« Le Bœuf sur le Toit » et a mis en scène des adaptations modernes de plusieurs drames classiques. Il promeut l'œuvre du jeune écrivain Raymond Radiguet, dont il tombe amoureux. Lorsque Radiguet meurt de la fièvre typhoïde, on prétend que Jean a commencé à prendre de l'opium à ce moment de sa vie. La consommation d'opium de Jean et ses efforts pour arrêter ont profondément changé son style littéraire. Son livre le plus remarquable, « Les Enfants Terribles », a été écrit en une semaine pendant un sevrage d'opium éprouvant. Dans « Opium : Journal of Drug Rehabilitation », il raconte l'expérience de sa guérison de la dépendance à l'opium en 1929. Son récit, qui comprend des illustrations à la plume et à l'encre, alterne entre ses expériences de sevrage de



la drogue et ses pensées actuelles sur les gens et les événements de son monde. Jean a été soutenu tout au long de sa convalescence par son ami et correspondant, le philosophe Jacques Maritain. Sous l'influence de Maritain, Jean fait un retour temporaire aux sacrements de l'Église catholique. Il retourna à l'Église plus tard dans sa vie et entreprit un certain nombre de projets d'art religieux. En 1930, Jean écrit et réalise son premier film, le film muet et surréaliste « Le Sang d'un Poète ». Comme beaucoup de ses œuvres emblématiques, elle dépeint les rencontres d'un artiste créatif avec l'amour et la mort. Après un intervalle de 16 ans, Jean a réalisé son film le plus célèbre, « La Belle et la Bête », une relecture d'un conte de fées classique. Ce film, avec Josette Day et Jean Marais, inspirera de nombreux autres cinéastes par son atmosphère onirique et ses effets spéciaux surréalistes. Jean est revenu sur le sujet de l'artiste-poète solitaire dans son film « Orphée », une adaptation surréaliste de l'ancien mythe grec d'Orphée, avec Jean Marais. Il achève sa « trilogie d'Orphée » en 1960 avec « Le Testament d'Orphée », dans lequel il incarne un poète qui lui ressemble. En 1955, Jean est nommé membre de l'Académie française et de l'Académie royale de Belgique. Au cours de sa vie, Jean a été commandeur de la Légion d'honneur, membre de l'Académie Mallarmé, de l'Académie allemande (Berlin), de l'Académie américaine, de l'Académie Mark Twain (U.S.A), président d'honneur du Festival de Cannes, président d'honneur de l'Association France-Hongrie et président de l'Académie de Jazz et de l'Académie du Disque. Essonne, France. Il avait 74 ans.

COLONNA-ROMANO Gabrielle

Gabrielle Dreyfuss, dite Gabrielle Colonna-Romano, née le 17 janvier 1883 à Paris 4e et morte le 2 février 1981 à Paris 7e, est une actrice française.



Élève de Sarah Bernhardt, elle devient sociétaire de la Comédie-Française de 1913 à 1936. Célèbre pour ses rôles de tragédienne, elle y donnera de nombreuses pièces et des lectures de poésie, notamment du poète Saint-Pol-Roux.

Modèle d'Auguste Renoir dans plusieurs tableaux, notamment dans *Portrait de Colonna Romano* (1912) et *Jeune femme à la rose* (1913), elle eut une liaison avec son fils Pierre. En Angleterre, elle fait la connaissance de Marie Bell qui, sur ses conseils, décidera de se présenter au Conservatoire.

Gabrielle Colonna-Romano épouse en 1916 l'acteur Georges Grand puis, devenue veuve, l'acteur Pierre Alcover, tous deux de la Comédie-Française. Le couple d'acteurs repose au cimetière ancien de Rueil-Malmaison.

Elle a donné son nom au *Prix Colonna-Romano de tragédie classique* du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris.

Entrée à la Comédie-Française en 1912 ; sociétaire en 1926 ; retraitée en 1936.

André Antoine lui donne sa première chance au cours d'une tournée en Amérique du Sud, puis à l'Odéon en 1906.

Gabrielle Dreyfus, dite Gabrielle Colonna-Romano, entre au Conservatoire en 1908 (classe de Silvain), remporte d'emblée deux seconds prix puis, l'année suivante, un premier prix de Tragédie dans *Phèdre*. Elle débute à la Comédie-Française en 1913 et sera sociétaire en 1926. Son emploi va des « grandes amoureuses » aux jeunes premières et reines de tragédie. Elle joue Musset (*Camille d'On ne badine pas avec l'amour* et *Marianne des Caprices de Marianne*) et les grandes héroïnes tragiques convenant à son physique et à sa belle voix : *Phèdre*, *Hermione*, *Iphigénie*, *Bérénice*, *Esther*, *Laodice*, *Rodogune*, *Chimène*...

Elle paraît dans Molière (*Armande*, *les Femmes savantes* ; *Elmire*, *Tartuffe*), dans le drame romantique (*la Reine de Ruy Blas* et *Doña Sol*). Elle révèle au public des œuvres de Gabriele d'Annunzio et de Verhaeren dont elle fait entrer *Le Cloître* au répertoire de la Comédie-Française. Après sa retraite, en 1937, elle continue à jouer au théâtre Marigny, à Chaillot, en tournée : *Athalie*, *L'Arlésienne*, *Phèdre*...

Infirmière pendant la Première Guerre mondiale, elle s'associa activement au mouvement du Front populaire et participa à la Résistance pendant la dernière guerre. Doyenne des sociétaires de la Comédie-Française, elle a disparu en 1981.

COLUCHE Michel Colucci



Michel Colucci dit Coluche, est un humoriste et comédien français, né le 28 octobre 1944 dans le 14^e arrondissement de Paris et mort le 19 juin 1986 à Opio (Alpes-Maritimes).

Fils d'un immigré italien et d'une Française, Michel Colucci grandit à Montrouge. Il adopte le pseudonyme « Coluche » à l'âge de 26 ans, au tout début de sa carrière.

Au cinéma, avant 1976 il occupe des rôles de second plan, avant de camper des personnages plus centraux, comme dans *L'Aile ou la Cuisse*, puis de tenir le haut de l'affiche durant les années 1980, essentiellement pour des comédies. En 1977, il passe à la réalisation en réalisant *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* avec Marc Monnet. Il connaît de grands succès avec *Inspecteur la Bavure* (1980), *Le Maître d'école* (1981), *Deux Heures moins le quart avant Jésus-Christ* (1982), *Banzai* (1983), *La Femme de mon pote* (1983) ou encore *La Vengeance du*



serpent à plumes (1984). En 1984, il obtient un César du meilleur acteur pour son rôle dramatique dans *Tchao Pantin* de Claude Berri.

Tour à tour provocateur ou agitateur par ses prises de position sociales, il annonce sa candidature à l'élection présidentielle de 1981 avant de se retirer, à la suite de pressions et de menaces. Jouissant d'une énorme popularité et très apprécié du public, il fonde en 1985 l'association Les Restos du cœur, relais d'aide aux plus pauvres, quelques mois avant de mourir dans un accident de moto en ayant percuté un camion.

Le 19 juin 1986, Coluche quitte Cannes peu avant 16 heures³⁷ pour rentrer à Opio sur une moto (Honda 1100 VFC38), accompagné de deux de ses amis. Sur la départementale 3 entre Valbonne et Châteauneuf-Grasse, alors que les trois motards s'apprentent à croiser un semi-remorque benne venant en sens inverse, ce dernier, chargé de gravats provenant de la gendarmerie de Grasse, effectue un virage sec à gauche, en vue de traverser la route et entrer dans une décharge. Les deux autres motards ont le temps de freiner, mais Coluche, qui ne porte pas de casque, ne peut éviter la collision : sa tête heurte l'avant-droit du véhicule de 38 tonnes, et il est tué sur le coup, sur les alentours de 16 h 30 alors que son retour à Paris est prévu pour le lendemain à la suite de cette petite virée à moto ce jour-là.



CONSTANZA Dominique



Dominique Constanza, née le 29 avril 1948 dans le 12^e arrondissement de Paris et morte le 24 juin 2013 à Étretat, est une actrice française, sociétaire de la Comédie-Française dont elle a été la doyenne à partir de janvier 2010.

Entrée à la Comédie-Française en 1973 ; sociétaire en 1977 ; doyen en 2010.

Après avoir suivi les cours de Raymond Girard, elle est reçue au Conservatoire national supérieur d'Art dramatique, en 1972, où elle parfait sa formation de comédienne dans les classes de Maurice Jacquemont et de Jean-Laurent Cochet et travaille chez Antoine Vitez.

Elle obtient deux fois le 2^e prix de Comédie classique et de Comédie moderne et une fois le 2^e prix de théâtre étranger.

Au cours de sa carrière à la Comédie-Française, elle interprète de nombreuses héroïnes de Marivaux – Silvia dans *La Double Inconstance*, Lisette dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, Jacqueline dans *La Surprise de l'amour*, une insulaire dans *L'Île de la raison*, Corine dans *Le Triomphe de l'amour* – et de Molière – Mariane dans *L'Avare*, Cathau dans *La Jalousie du barbouillé*, Henriette dans *Les femmes savantes*, Charlotte dans *Dom Juan* ou encore Éliante et Célimène dans *Le Misanthrope*, Anna Petrovna dans *Ivanov*.

Elle joue aussi la Baronne dans *Turcaret* d'Alain-René Lesage, Valentine dans *La Paix chez soi* de Georges Courteline, Lisou Jackara dans *Maître Puntilla et son valet Matti* de Bertolt Brecht, Elena dans *Oncle Vania* de Tchekhov, Adèle dans *La Navette*, Clotilde dans *La Parisienne* et *Veuve* d'Henry Becque, Claire dans *Les Bonnes* de Genet, Marthe Pacarel dans *Chat en poche* de Feydeau.

Au cours des années 2000, elle interprète Lady Utterwood dans *La Maison des murs brisés* de Bernard Shaw, la Duchesse d'Albuquerque dans *Ruy Blas* de Victor Hugo, l'Infirmière dans *Une visite inopportune* de Copi, Agrippine dans *Britannicus* de Racine, Signora Assunta La Bella



dans *Les Grelots du fou* et Marie-Jeanne Clark dans *Bouli redéboule* de Fabrice Melquiot. Elle a interprété Frosine dans *L'Avare* de Molière, mis en scène par Catherine Hiegel et la Baronne dans *Le Fil à la patte* de Feydeau mis en scène par Jérôme Deschamps.

À la Comédie-Française, elle a travaillé avec Jean-Laurent Cochet, Yves Gasc, Michel Dubois, Patrice Kerbrat, Jean-Luc Boutté, Jean-Paul Roussillon, Jean-Pierre Vincent, Félix Prader, Paul Vecchiali, Brigitte Jaques-Wajeman, Claude Régy, Claude Stratz, Lukas Hemleb, Philippe Adrien, Catherine Hiegel, Antoine Vitez ou encore Muriel Mayette-Holtz.

Au cinéma, on a pu la voir dans *Femmes de personne*, réalisé par Christopher Franck et *Le Crime de Philippe Labro*.

À la télévision, on l'a vue notamment dans *Alice en enfer* de Gildas Bourdet, réalisé par Alain Tasma, et *Taxi-Girl* de Jean-Dominique de la Rochefoucauld.

Dominique Constanza met fin à ses jours le 24 juin 2013 à Étretat. Elle est inhumée au cimetière de Montmartre (20e division).

CONTAT Louis



Louise-Jeanne-Françoise Contat, dite **Contat aînée**, est une actrice française née le 17 juin 1760 à Paris où elle est morte le 9 mars 1813.

Elle a créé le rôle de « Suzanne » dans *Le Mariage de Figaro* de Beaumarchais.

Actrice française. Elle est née à Paris et fait ses débuts à la Comédie Française en 1766 dans le rôle d'Atalide dans *Bajazet*. C'est cependant dans la comédie qu'elle fait ses premiers succès, dans le rôle de Suzanne dans *Mariage de Figaro* de Beaumarchais ; et dans plusieurs petits rôles de caractère, qu'elle éleva à la première importance, et comme soubrette dans les pièces de Molière et de Pierre de Marivaux, elle trouva des occasions tout à fait adaptées à ses talents.

De Louis Marie Jacques Amalric, comte de Narbonne-Lara (août 1755 – 17 novembre 1813), soldat et diplomate, elle eut une fille Louise Amalric Bathilde Isidore Contat de Narbonne-Lara, née à Saint Pierre de Chaillot (Paris) le 21 septembre 1788, qui épousa à Paris le 2 décembre 1811 le Hollandais Jan Frederik Abbema, né à Amsterdam le 13 juin 1773, et eut un fils, Émile, vicomte d'Abbéma, qui eut une fille unique de son épouse Henriette Anne d'Astoin, Louise Abbéma (Étampes, 30 octobre 1853 – Paris, 4 août 1927).

Bouillet écrit d'elle : « Elle jouait la comédie à la perfection et faisait remarquer la souplesse de son talent, réussissant aussi bien comme grandes coquettes que comme soubrettes ». Elle participe au succès des pièces de Marivaux et de Beaumarchais. Elle quitta le théâtre en 1808 et épousa en 1809 de Parny, neveu du poète Évariste de Parny.

Entrée à la Comédie-Française en 1776 ; sociétaire en 1777 ; retraitée en 1809.

Élève de Madame Prévile, Louise Contat débute à la Comédie-Française dans l'emploi des ingénues, mais s'imposera plus tard dans les emplois d'amoureuses, de grandes coquettes et de jeunes mères.

Sa création de la Suzanne du *Mariage de Figaro* la met en vedette, mais elle est aussi l'interprète de Célimène, Elmire, Philaminte et l'une des zélatrices de Marivaux à la Comédie-Française : elle sera la première Araminte des *Fausse confidences* en 1793.

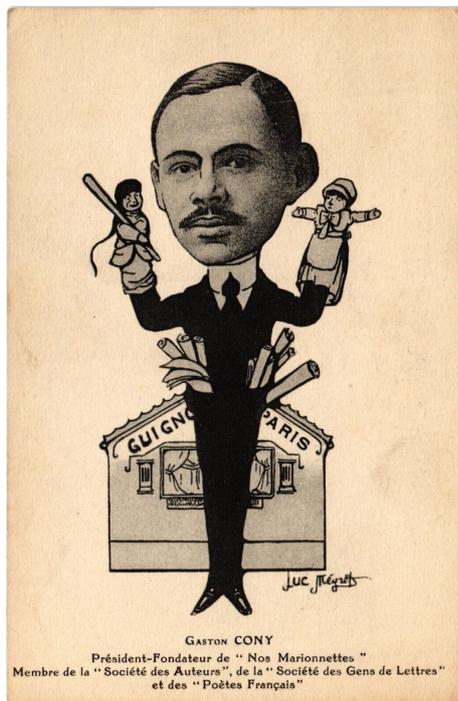
Liée au comte d'Artois et amie de la reine Marie-Antoinette – elle apprend pour lui plaire un rôle en 24 heures (*La Gouvernante de Nivelles* de La Chaussée) après le triste retour de Varennes –, elle est emprisonnée avec les comédiens monarchistes en 1793. Elle apparaît sur le théâtre en août 1794 avec ses camarades sauvés, comme elle, par la réaction thermidorienne, sans compter l'intervention personnelle de Talma en sa faveur.



Sa réputation de finesse, d'esprit et de séduction est confirmée par le surnom de Thalie – muse de la Comédie – qui lui était donné. Béatrix Dussane lui a consacré une jolie biographie, *La Célimène de Thermidor*. Elle joue pour la dernière fois en 1809, applaudie par Napoléon et la famille impériale.

Elle est inhumée au cimetière du Père-Lachaise (20^e division).

CONY Gaston



Marionnettiste français. Fils d'un prestidigitateur qui créa le castelet des Buttes-Chaumont à Paris en 1890, il prit sa succession en 1910. Il était également l'héritier de Louis Lemerrier de Neuville dont il possédait toutes les collections de *pupazzi*. Ce manipulateur perfectionniste ne manquait pas de contradictions : il fréquenta Guillaume Apollinaire, Maurice Maeterlinck et Mac Orlan, fut l'ami de Pierre Albert-Birot aux idées théâtrales novatrices – il monta même, en 1921, une *Scène birotechnique* écrite pour lui, où les personnages de Matoum et Téviabar rencontrent Guignol, Gnafron, Madelon et consorts – mais il ne sortit jamais la technique de la gaine d'un cadre conservateur.

Il fut l'un des premiers à réfléchir aux vertus pédagogiques de la marionnette – il fonda l'association Marionnettes à l'école en 1917 – et fit

pendant de son art le support direct d'un message idéologique en transformant son théâtre en Guignol de la guerre dès août 1914. Quarante pièces militaires furent présentées à un public enfantin pour lui inculquer la haine de l'ennemi avec le soutien du président de la République, Raymond Poincaré. Gaston Cony fut l'inlassable ambassadeur de la marionnette à travers conférences, publications et regroupements. Son castelet et quelques-unes de ses marionnettes sont actuellement conservés au musée Gadagne de Lyon. Son fils, Gérard, poursuit l'activité familiale aux Buttes-Chaumont.



COQUELIN Constant, dit Coquelin l'Ainé



Benoît Constant Coquelin, dit **Coquelin aîné** pour le distinguer de son frère Ernest, dit Coquelin cadet, né à Boulogne-sur-Mer le 23 janvier 1841 et mort à Couilly-Pont-aux-Dames le 27 janvier 19091, est un comédien français.

L'un des comédiens les plus notoires de son temps, il a notamment créé le rôle de Cyrano de Bergerac.

En **1860**, après avoir reçu le premier prix de comédie au Conservatoire de Paris, il débute à la Comédie-Française dans des rôles de valets du répertoire classique. Il en devient sociétaire en **1864**. En 25 années, il y crée plus de 40 rôles.

Il quitte la Comédie-Française en 1886 et, pendant plusieurs années, donne des représentations en Europe et en Amérique. Il est ensuite engagé dans divers théâtres parisiens. Il revient brièvement à la Comédie-Française en **1891**, comme pensionnaire ; il y crée *Thermidor* de Victorien Sardou, pièce interdite dès la troisième représentation. En **1895**, il entre au théâtre de la Renaissance.

L'année suivante, il prend la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin avec son fils Jean, jusqu'en 1901 où il la laisse à son fils seul. Le guide *Paris-Parisien*, qui le considère en 1899 comme une « notoriété de la vie parisienne », trouve son « comique irrésistible ».

En 1900, il est élu à la tête de l'Association des artistes dramatiques. Il est également l'auteur de nombreux ouvrages sur le théâtre.

Il meurt, le **27 janvier 1909**, d'une crise cardiaque dans la Maison des comédiens de Couilly-Pont-aux-Dames, une maison de retraite pour artistes dramatiques dont il avait été le principal fondateur en 1902.

Il est enterré dans le jardin de cette maison. Son éloge funèbre est prononcée par Edmond Rostand.

COQUELIN Ernest, dit Coquelin Cadet



Alexandre Honoré Ernest Coquelin, né le **15 mai 1848** à Boulogne-sur-Mer et mort le **8 février 1909** à Suresnes, dit **Coquelin cadet** pour le distinguer de son frère Constant dit Coquelin aîné, est un acteur et un écrivain français.

En 1867, après avoir reçu le premier prix de comédie au Conservatoire de Paris, Coquelin cadet débute à l'Odéon, puis entre à la Comédie-Française.

En 1875, il en démissionne pour passer au théâtre des Variétés, où il joue dans divers vaudevilles tels que *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche. En 1876, il revient à la Comédie-Française, dont il devient sociétaire en 1879. Il s'y est en particulier illustré dans des rôles de pièces de Molière.

Spécialisé dans le monologue, qu'il découvre en écoutant Charles Cros lire son poème *Le Hareng saur*, art sur lequel il a écrit deux livres, *Le Monologue moderne* (1881) et *L'Art de dire le monologue* (1884), il a porté de nombreux monologues sur la scène, parmi lesquels ceux de Feydeau : *Le Potache* et *Patte en l'air*, *Les Réformes*, *Tout à Brown-Séguard*, *Un Monsieur qui est condamné à mort* et *Un Monsieur qui n'aime pas les monologues*.

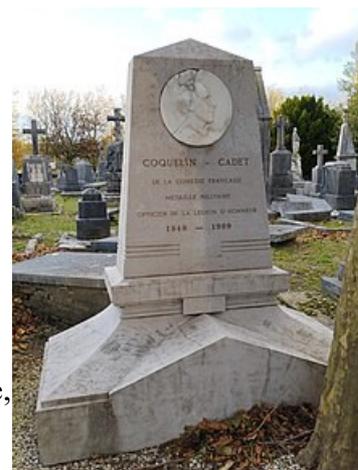
En 1891, Antoine Bourdelle le sculpte en mascarille. En 1897, le sculpteur Jean-Antoine Injalbert sculpte son masque sur le *Monument à Molière* de Pézenas. En 1907, il est nommé Rosati d'honneur. En 1908, Coquelin cadet est interné dans une maison de santé à Suresnes, où il meurt le **8 février 1909**. Il est enterré au cimetière de l'Est (Boulogne-sur-Mer).

Entré à la Comédie-Française en 1868 ; sociétaire en 1879.

De sept ans plus jeune que son frère Constant, Ernest Coquelin se destinait aux rôles de jeunes premiers. Son professeur au Conservatoire, Regnier, le détourna de cet emploi : « Vous avez l'œil riant, la tête droite, le nez de la famille... vous êtes un comique ». Il sort du Conservatoire en 1867 avec un premier prix de Comédie et entre à l'Odéon.

À la Comédie-Française, dès l'année suivante, il se fera remarquer pendant plus de vingt ans dans le rôle de Thomas Diafoirus du *Malade imaginaire*, avant d'aborder le rôle même d'Argan, la quarantaine sonnée. Il interprète un grand nombre de rôles comiques du répertoire, passant des valets (Pasquin, Crispin, Scapin, Figaro) aux grands rôles (Monsieur de Pourceaugnac, Harpagon, Tartuffe). Il crée Frédéric dans *L'Ami Fritz* et Merckens dans *Les Corbeaux*. Son dernier rôle est celui de l'Abbé Merlin dans *L'Amour veille* de De Flers et Caillavet, en 1907.

Comme son frère et plus encore, il s'est fait une spécialité dans le genre du monologue



beaucoup d'auteurs de ses amis lui écrivirent des textes et lui-même en signa un certain nombre, sous le pseudonyme de Pirouette.

COQUELIN Jean



Camille Léon **Jean Coquelin** (Paris, **1er décembre 1865** - Couilly-Pont-aux-Dames, **1er octobre 1944**) est un acteur français, fils de Coquelin aîné.

Il est l'élève de **Mme Arnould Plessy** et de Coquelin aîné, son père. Il suit ce dernier au cours d'une grande tournée en Europe, puis entre à la Comédie Française. Il débute dans *Le Dépit amoureux*, puis joue dans *Thermidor* et *La Mégère apprivoisée*.

Il entre ensuite au théâtre de la Renaissance, puis au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il assure ensuite la codirection du Théâtre de la Gaité aux côtés de Henry Hertz en 1907, puis devient directeur du Théâtre de la porte Saint-Martin en 1910 avec Henry Hertz, lors de la première



de *Chantecler* d'Edmond Rostand.

Il se marie avec Blanche Miroir le 18 mai 1910 à Neuilly sur Seine. Ses témoins sont Edmond Rostand et Albert Carré, ceux de la mariée, Henry Hertz et Mme Michel. Ils sont les parents de Jean-Paul Coquelin, également acteur.

CROIZETTE Sophie



Sophie Alexandrine Croizette, épouse Stern, née le **7 mars 1847** à Saint-Petersbourg et morte le **19 mars 1901** à Paris 8e, est une comédienne française.

Sophie Alexandrine Croizette naît en 1847 à Saint-Petersbourg, fille naturelle de Louise Fortunée Croizette, une ballerine française de Saint-Petersbourg. Selon certains (André de Fouquières, *Mon Paris et ses Parisiens Tome IV : Le faubourg Saint-Honoré*, Éditions Pierre Horay, 1956, 252 p., p. 74), elle serait la fille d'un grand seigneur russe dont elle tenait un type physique légèrement oriental. Elle est la petite-fille d'Armand Croizette et la sœur de Pauline Croizette.

Sophie Croizette est élevée dans le couvent des Ursulines à Versailles. Pendant les vacances, elle a comme partenaire d'étude Sarah Bernhard. Puis elle passe ses examens à l'Hôtel de Ville et obtient un brevet d'institutrice.

Son enfance fut troublée par des maladies respiratoires et elle faillit mourir d'une fièvre scarlatine.

Élève de Prosper Bressant au Conservatoire dès 1867, elle obtient un premier prix de comédie en 1869 qui lui ouvre les portes de la Comédie-Française.

Entrée à la Comédie-Française en 1869 ; sociétaire en 1873 ; retraitée en 1882.

Fille de Louise Croizette, première danseuse au Théâtre National de Saint-Petersbourg, Sophie Alexandrine Croizette, dite Sophie Croizette, est l'élève de Bressant au Conservatoire, d'où elle sort avec un premier prix de Comédie en 1869.



Elle débute à la Comédie-Française dans les rôles de la Reine Anne du Verre d'eau de Scribe et de Célémène du Misanthrope. Son élégance et sa beauté font beaucoup pour son succès. Elle joue Suzanne du Mariage de Figaro, les jeunes premières d'Émile Augier et les grandes coquettes d'Alexandre Dumas fils. Elle triomphe dans le rôle de Clorinde de L'Aventurière d'Émile Augier, abandonné par Sarah Bernhardt en rivale de qui elle s'est déjà posée dans Le Sphinx d'Octave Feuillet, un de ses plus grands succès, et dans L'Étrangère de Dumas fils. Ses derniers rôles sont ceux de Madame de Prie, dans Mademoiselle de Belle Isle de Dumas père et de Lionnette dans la Princesse de Bagdad de Dumas fils.

Elle se retire en 1882, à peine âgée de trente-six ans, et épouse le banquier Jacques Stern. Son beau-frère est le peintre Carolus Duran, qui a laissé d'elle quelques beaux portraits ainsi que de son neveu : le dramaturge Georges Feydeau.

Elle meurt d'une grippe infectieuse le 19 mars 1901 dans son hôtel du rond-point des Champs-Élysées, dans le 8^e arrondissement de Paris. Elle avait 54 ans.

Les obsèques de Sophie Croizette se déroulent le 22 mars 1901 en l'église Saint-Pierre de Chaillot et elle est enterrée au cimetière de Passy (division 8).

CROUE Jean



Jean Croué, de son vrai nom Jean-Charles-Auguste Fèvre, est un acteur et metteur en scène français né le 9 février 1878 à Paris (10^{ème}) et mort le 6 février 1952 à Gif-sur-Yvette (Seine-et-Oise).

Jean Croué est l'ami d'enfance de Jacques Copeau, lequel publia des poèmes du premier dans *La Nouvelle Revue française*.

En **octobre 1911**, ils publient ensemble *Les Frères Karamazov* aux éditions de la NRF, une adaptation d'après Dostoïevsky, qui avait été créée le **6 avril** au Théâtre

des Arts à Paris.



CUEVAS George, marquis de



Jorge Cuevas Bartholin, connu comme le marquis de Cuevas, né le 26 mai 1885 à Santiago du Chili et mort à Cannes le 22 février 1961, est un mécène, directeur de ballet, fondateur d'une école de danse et d'une compagnie de danse. Il était citoyen américain d'origine chilienne.

Jorge Cuevas Bartholín, huitième marquis du Cuevas, descendant en ligne directe et légitime d'un conquistador de Pizarre et du roi Alphonse III du Portugal, est né à Santiago le 26 mai 1885 du diplomate Eduardo Cuevas Avaria et d'une mère de lointaine origine

danoise, celle-ci, née Bartholin, appartenant à une famille de savants connus. En 1935, il épouse à New-York, Margaret Rockefeller Strong, la petite-fille John D. Rockefeller, héritière d'une fortune colossale.



Après ses débuts à New York, il s'installe à Monte-Carlo en 1947 où, grâce à l'argent de son épouse, Margaret Strong, mais aussi l'aide de son ami Raymundo Larrain, il fonde sa première compagnie,

le Ballet International. Celui-ci et le Nouveau Ballet de Monte-Carlo fusionnent la même année pour devenir le Grand Ballet de Monte-Carlo.

En 1951 la compagnie prend le nom de « Grand Ballet du marquis de Cuevas » puis, 1958, d'« International Ballet of the Marquis de Cuevas » et ce jusqu'en 1962. Cette même année, la compagnie est dissoute à la suite du décès de son fondateur, sa veuve n'ayant jamais partagé ni même approuvé ses goûts.

Le marquis de Cuevas, mécène très impliqué dans les choix chorégraphiques, a travaillé avec les danseurs les plus en vue de l'époque, comme Rosella Hightower, George Skibine, André Eglevsky, Serge Golovine, Ethéry Pagava, ou encore Rudolf Noureev.

Il est inhumé au cimetière du Grand Jas à Cannes.

DAC Pierre



André Isaac, dit Pierre Dac, officiellement André Pierre-Dac à partir de 1950, né le 15 août 1893 à Châlons-sur-Marnenote 1 et mort le 9 février 1975 dans le 17^e arrondissement de Paris, est un humoriste et comédien français. Il a également été, pendant la Seconde Guerre mondiale, une figure de la Résistance contre l'occupation de la France par l'Allemagne nazie grâce à ses interventions sur Radio Londres.

Créateur dans les années 1930 du journal humoristique *L'Os à moelle*, Pierre Dac est notamment l'inventeur du

Schmilblick, un objet « rigoureusement intégral, qui ne sert absolument à rien et peut donc servir à tout ». Il popularise également l'expression « loufoque », formée à la façon du louchébem. Il est également inventeur du biglotron et de la célèbre recette de la confiture de nouilles.

Après la guerre, il constitue un fameux duo humoristique avec Francis Blanche, et conçoit et anime les populaires séries radiophoniques *Malheur aux barbus*, puis *Signé Furax* et enfin, *Bons baisers de partout*.

En 1972, un square et une statue sont inaugurés en son honneur, à Meulan. Devant les photographes, Pierre Dac et Francis Blanche posent à leur manière, c'est-à-dire en satisfaisant un besoin naturel sur le monument.

Malgré le succès, Pierre Dac est resté un homme modeste, presque effacé. Fumant depuis l'âge de 18 ans, il meurt en 1975 d'un cancer du poumon dans la plus grande discrétion. « La mort est un manque de savoir-vivre », avait-il repris d'Alphonse Allais.

Il est incinéré et ses cendres déposées au columbarium du cimetière du Père-Lachaise.

Jacques Pessis est le « neveu adoptif », biographe et légataire universel de Pierre Dac.

DALMES Mony



Mony Dalmès décroche très jeune quelques rôles dans des théâtres parisiens avant de faire ses débuts au cinéma en 1936, sous la direction du cinéaste Pierre Caron dans *Les Demi-vierges*, où elle a pour partenaires Marie Bell et Madeleine Renaud.

Elle intègre l'année suivante la Comédie-Française, dont elle devient sociétaire en 1942, à l'âge de 28 ans. Elle la quittera en 1957 pour continuer une carrière



indépendante. Elle a également participé au doublage de nombreux films, prêtant notamment sa voix à Marilyn Monroe dans deux d'entre eux.

Entrée à la Comédie-Française en 1937 ; sociétaire en 1942 ; retraitée en 1957.



Engagée à la Comédie-Française au sortir du Conservatoire avec un deuxième prix de Comédie (classe de Denis d'Inès), après des débuts dans le rôle de Cécile (II ne faut jurer de rien de Musset), Mony Dalmès joue les ingénues et les jeunes premières. Elle est Rosine (Le Barbier de Séville de Beaumarchais), Agathe (Les Folies amoureuses de Regnard), Silvia (Le Jeu de l'amour et du hasard de Marivaux). Elle manifeste ses qualités dramatiques dans le rôle d'Ophélie lors de la présentation de Hamlet, en 1942.

On lui confie les rôles de princesse de tragédie de Racine: Iphigénie, Aricie (Phèdre), Junie (Britannicus). Elle prête également son visage aux coquettes du répertoire, de Molière à Musset : Célimène du Misanthrope, Mathilde d'Un caprice, Lisbeth dans Fantasio, Jacqueline du Chandelier... et aussi la Princesse d'Elide et Dorimène du Bourgeois gentilhomme.

Dans le répertoire moderne, elle interprète Maurice Donnay (L'Autre Danger), Jean-Jacques Bernard (Martine), Mauriac (Asmodée) et encore Montherlant (La Reine morte) et Claudel (Le Soulier de satin). Dans le domaine de la fantaisie, elle est Yvonne (Feu la mère de Madame de Feydeau), Antonia (La Navette, de Becque)...

Dans cette carrière remplie et variée, il faut citer encore les créations d'Ada (Noé d'André Obey), Marie Mancini (Le Lever du soleil de François Porché et Madame Simone), Clara Gazul (Les Espagnols en Danemark de Mérimée), Anne-Marie (Les Temps difficiles d'Édouard Bourdet) ...

Après 1958, elle poursuit sa carrière sur les boulevards. Elle a également beaucoup tourné pour le cinéma et la télévision.

DAMAS Alexandre



Alexandre-Martial-Auguste Damas (né le 10 janvier 1772 à Paris et mort à Saulx-les-Chartreux le 16 octobre 1834) est un acteur français, sociétaire de la Comédie-Française en 1799.

Il débute au théâtre de la Montansier le 30 juin 1791, puis intègre la Comédie-Française (le *Théâtre de la République*) en 1792, puis en 1797 le théâtre Feydeau. Il reste actif jusqu'en 1825.

Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise (19e division).

Entré à la Comédie-Française en 1792 ; sociétaire en 1799 ; retraité en 1825.



Dès l'âge de douze ans, Damas figure dans la troupe enfantine du théâtre Beaujolais. Il joue à l'Ambigu en 1788, puis au théâtre Montansier, où il débute dans le rôle d'Egisthe (Mérope, Voltaire). De 1792 à 1797, il joue au théâtre de la République de la rue de Richelieu, puis il passe au théâtre Feydeau, où il se fait remarquer dans Dupuis et Desronais de Collé.

Un instinct très juste de la scène et une chaleur communicative rachètent ses défauts physiques : physionomie épaisse, silhouette lourde. À la réunion des troupes en 1799, il est nommé sociétaire. Sachant dominer sa puissance vocale, il passe bientôt du drame à la comédie. S'il trouve son emploi dans les raisonneurs du répertoire traditionnel, il se fait distribuer dans toutes les pièces nouvelles. « Grand soutien des auteurs », dont la plupart sont aujourd'hui oubliés, il crée plus de quatre-vingt-dix rôles (sans compter les reprises). Il est jugé digne de faire partie de la troupe qui se produit

avec Talma à Mayence et Erfurt devant rois et empereurs.

Il a rendu à la Comédie-Française de grands services, même s'il n'était pas un comédien de tout premier plan.

« Aucun acteur, écrivait-il, n'a fourni une carrière ni plus laborieuse ni plus honorable ».

DANCOURT Florent Carton, sieur



Florent Carton, sieur d'Ancourt, dit Dancourt, est un acteur et auteur dramatique français né à Fontainebleau le 1er novembre 1661 et mort au château de Courcelles-le-Roy (Beaulieu-sur-Loire) le 6 décembre 1725.

Issu d'une famille noble, fils de Florent Carton, écuyer, et de Louise de Londé (par laquelle il descendait des Budé), qui l'éleva, Dancourt fit ses études à Paris dans le Collège des Jésuites. Le père La Rue, qui fut son maître, voulut en vain l'engager dans la Société de Jésus. Il étudia le droit, se fit recevoir avocat à l'âge de 17 ans et exerça quelque temps au Parlement de Paris.

Il quitta la profession d'avocat à 24 ans pour épouser² Thérèse Le Noir de La Thorillière, fille du comédien La Thorillière. Puis, malgré les résistances de sa famille, entra avec elle, en 1685, dans la troupe de la Comédie-Française, dont il devint sociétaire jusqu'à sa retraite le 3 avril 1718. La facilité avec laquelle il s'exprimait le fit choisir pour orateur de la troupe dans les circonstances d'apparat. Sa physionomie était expressive, son jeu plein de verve ; il jouait fort bien le haut comique et excellait dans l'interprétation du *Misanthrope*.

Entré à la Comédie-Française en 1685 ; sociétaire en 1685 ; retraité en 1718.

Destiné par sa famille à faire carrière au Palais, après des études de droit, sa passion pour la trop jolie Marie-Thérèse Le Noir, fille du comédien La Thorillière, en décide autrement.

Reçu dans la troupe des Comédiens français en 1685, il fait jouer la même année sa première comédie, le Notaire obligeant. Elle sera suivie d'une soixantaine d'autres pièces. Cultivé, beau parleur – il est « orateur » désigné

de la troupe – et de belle mine, Dancourt se distingue dans les rôles de haut comique, les raisonneurs et les « manteaux ». Il est un excellent Alceste du *Misanthrope*, mais ne brille pas dans la tragédie, qu'il joue d'ailleurs fort peu. Mais c'est en utile pourvoyeur du répertoire qu'il rend les plus grands services aux Comédiens, en multipliant les petites scènes de mœurs avec divertissement dont le public raffole. La plus célèbre de ses comédies, encore jouée à l'heure actuelle, est le Chevalier à la mode, et son théâtre, chronique satirique du temps, se lit toujours agréablement. Il passa le temps de sa retraite à traduire les psaumes de David et mourut chrétiennement dans son château de Courcelles le Roy.



DAUVILLIERS Nicolas Dorné, sieur

Nicolas Dorné, dit Dauvilliers, est un acteur français né vers 1646 et mort à l'asile de Charenton le 15 août 1690.

Dauvilliers joue au Théâtre du Marais de 1671 à 1673, puis à l'Hôtel Guénégaud dans la troupe du Roy et fait partie des premiers sociétaires de la Comédie-Française.

En 1672 il crée au Marais le premier rôle de *Pulchérie* de Pierre Corneille, puis en 1681 celui d'Abderamen dans *Zaïde* de Jean de La Chapelle.

Acteur fort laid, Dauvilliers était excédé par les succès de Michel Baron et il fut en butte à la haine de la dauphine Marie-Anne de Bavière : il devint fou et fut enfermé à Charenton où il mourut en 1690.

Entré dans la Troupe du Roi en 1673 ; sociétaire en 1680.

Comédien au Théâtre du Marais puis, après sa dissolution, au Théâtre Guénégaud (1673), il s'oppose à ses camarades en 1674, à propos de la coûteuse reprise de *Circé*, pièce à machines de Thomas Corneille, et est exclu de la troupe jusqu'en février 1675, année de sa réintégration. Fort laid mais doué d'une voix émouvante, il a créé Pulchérie de Corneille au Théâtre du Marais, Oreste de Boyer et Leclerc et Régulus de Pradon à la Comédie-Française. Il a le malheur de déplaire à la Dauphine, chargée de la direction des théâtres, et meurt fou, enfermé à Charenton, en 1690. Sa femme, fille de Raymond Poisson, et comédienne avec lui au Marais puis à Guénégaud, se retire de la scène en 1680, mais restera à la Comédie jusqu'en 1718, en qualité de souffleuse.

Absence de portrait et de tombe

DAVID Edouard (ou Joseph, Narcisse)



Édouard Narcisse David est un acteur français né le 16 mars 1794 à Paris et mort le 21 octobre 1866 à Paris 9e.

Entré à la Comédie-Française en 1816 ; sociétaire en 1828 ; retraits en 1839.

Un des meilleurs élèves de Talma, premier prix de Tragédie au Conservatoire, il débute en 1816 dans les jeunes premiers de tragédie et de comédie. Comme on ne lui confie que des rôles secondaires, il quitte la Comédie en 1818 et part pour la province d'où Picard le rappelle, à la formation de la troupe du Second Théâtre-Français (Odéon) en 1819.



C'est là que David fait la conquête du public, dans les rôles les plus

divers (tragédie, drame et comédie). Il rentre à la Comédie-Française en 1825, pour doubler Lafon dans la tragédie, Armand et Michelot dans la comédie. Il crée entre autres rôles à la Comédie-Française, celui de Cassio dans *Le More de Venise* de Vigny (1829) et celui d'Éric dans *Bertrand et Raton*, comédie de Scribe (1833). Acteur aimé du public, il joue la tragédie selon la tradition, montre beaucoup de chaleur et de passion, même s'il n'est pas toujours exact.

Il se retire en 1839, Rachel participe en 1844 à une représentation à son bénéfice. Par la suite, il dirige des théâtres, en province et à Bruxelles, et donne des leçons de déclamation.

Il est inhumé au cimetière de Montmartre (division 193).

DAVY Jean



Jean Davy est un comédien français, né le 15 octobre 1911 à Puteaux et mort le 5 février 2001 dans le 16e arrondissement de Paris.

Il doublait régulièrement les acteurs Errol Flynn, Robert Taylor et Orson Welles.

Ancien sociétaire de la Comédie-Française, Jean Davy a aussi prêté sa voix à de nombreux films, doublant entre autres Errol Flynn dans *Les Aventures de Robin des Bois* (1938) ou James Mason dans *Voyage au centre de la terre* (1959).

Dans les années 1960, il a créé la Compagnie Jean Davy, qu'il a animée pendant trois décennies.

Il a joué au théâtre jusqu'à son dernier souffle ; la veille de sa mort il jouait encore dans *Stalker* au Théâtre du Nord-Ouest, à Paris.

Il était l'époux de la comédienne Odile Mallet.

Il est inhumé au cimetière de Passy (division 2).

Entré à la Comédie-Française en 1947 ; sociétaire en 1950 ; retraité en 1957.

Sa formation est d'abord musicale, puisqu'il fut l'élève d'Alfred Cortot à l'École normale de Musique. Il étudie la déclamation, notamment avec Léon Bernard, mais sans passer par le Conservatoire. Il joue dès 1928 sur diverses scènes et fait quelques expériences théâtrales intéressantes avant d'entrer en 1947 à la Comédie-Française, dans l'emploi des grands premiers rôles que lui valent sa voix grave et sa prestance physique. Il crée les personnages puissants de Lionel (La Peine capitale de Claude-André Puget), Léontès (Un conte d'hiver, Shakespeare), etc.

Il est aussi Isslaïev dans Un mois à la campagne de Tourguéniev, Créon dans Antigone de Sophocle, Renaud dans Renaud et Armide de Cocteau, Balthazar dans Le Soulier de satin de Claudel, le Préfet dans Chacun sa vérité de Pirandello, Turelure dans L'Otage de Claudel. Dans la tragédie, il interprète Don Gormas (Le Cid), Thésée (Phèdre), Pyrrhus (Andromaque), Pharnace (Mithridate), Abner (Athalie), etc.

Il quitte la Comédie-Française au bout de dix ans de présence, organise des tournées, participe à de nombreux festivals, poursuit sa carrière d'acteur et de metteur en scène à Paris et en province. Il tourne pour le cinéma et la télévision et fait beaucoup d'enregistrements (radio et disques).

DAZINCOURT Joseph Jean Baptiste ALBOUY dit



Joseph-Jean-Baptiste Albouy, dit Dazincourt est un acteur français né à Marseille le 11 décembre 1747 et mort à Paris le 28 mars 1809.

Élevé chez les oratoriens, Dazincourt entre au service du maréchal de Richelieu en 1766 et s'essaie à la comédie de société. Ayant décidé d'en faire sa profession, il quitte Paris en secret et se rend à Bruxelles pour suivre les conseils de D'Hannetaire, alors au sommet de sa réputation.

Après avoir joué au Théâtre de la Monnaie de 1771 à 1776, Dazincourt retourne à Paris et débute à la Comédie-Française le 21 novembre 1776 dans le rôle de Crispin des *Folies amoureuses* de Jean-François Regnard. Il devient sociétaire de ce théâtre en 1778 et le restera jusqu'à sa mort.

Le *Mercure de France* de décembre 1776 commente ainsi ses débuts : « Cet acteur a un talent formé, un jeu raisonné, beaucoup d'intelligence, de finesse & de vérité. Il est bon comédien, sans être farceur, & plaisant sans être outré ».

Dans la nuit du 2 septembre 1793, il fut arrêté, avec 12 autres acteurs du Théâtre-Français restés fidèles à la monarchie, en tant que « suspect », et enfermé à la prison des Madelonnettes, pour avoir joué une représentation théâtrale jugée séditieuse : *Paméla*.

Le plus grand rôle de Dazincourt aura été sans conteste celui de Figaro dans *Le Mariage de Figaro* et dans *Le Barbier de Séville*.

Il meurt le 28 mars 1809 à Paris, rue de Richelieu. Il est inhumé au cimetière de Montmartre (division 19). L'épithaphe de sa tombe fut rédigée par son amie dévouée et légataire universelle, la comédienne Eulalie Desbrosses.



L'année de sa mort paraissent ses *Mémoires* publiés par Henri-Alexis Cahaisse (Paris: Favre, "Aux filles de mémoire", 1809).

Entré à la Comédie-Française en 1776 ; sociétaire en 1778.

Secrétaire du maréchal de Richelieu, Albouy a l'occasion de jouer la comédie sur un « théâtre de société », à la mode du temps. Cette expérience détermine une vocation irrésistible, qui le pousse à s'enfuir et à rejoindre à Bruxelles, d'Hannetaire, célèbre homme de théâtre, qui lui prodigue ses leçons et le fait débiter dans *Crispin des Folies amoureuses* de Regnard, en 1772. Son succès est tel que les efforts conjugués de d'Hannetaire et du prince de Ligne obtiennent du maréchal de Richelieu le pardon pour le comédien, désormais appelé Dazincourt, et un ordre de début à la Comédie-Française. Il s'y affirme comme un excellent « valet de bonne compagnie » au jeu plein de finesse. Il a la chance de créer, en 1784, le Figaro du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, soutenu par Préville, créateur du *Barbier de Séville* et qui, trop âgé, se contente du rôle secondaire de Bridoison.

Il est choisi pour donner des leçons de comédie à la reine Marie-Antoinette et crée un très grand nombre de rôles de la haute comédie. En 1793, il est incarcéré avec les autres Comédiens français et, libéré à la chute de Robespierre, il rejoint ses camarades au Théâtre Feydeau, puis participe à la réunion du Théâtre-Français en 1799.

Il est, en 1807, lorsque Napoléon réorganise le Conservatoire, l'un des quatre professeurs nommés. Il forme de nombreux élèves, parmi lesquels Mademoiselle Volnais et Rose Dupuis.

Directeur des spectacles de la Cour impériale, il participe, déjà malade, au voyage d'Erfurt. Il meurt l'année suivante à Paris, instituant pour légataire universelle sa compagne de longue date, la comédienne Eulalie Desbrosses.

DEBUCOURT Jean



Jean-Étienne Pelisse dit Jean Debucourt est un acteur et metteur en scène français, sociétaire de la Comédie-Française, né le 19 janvier 1894 dans le 8e arrondissement de Paris et mort le 22 mars 1958 à Montgeron (Essonne).

Entré à la Comédie-Française en 1936 ; sociétaire en 1937.

Fils de Charles Le Bargy, Jean Pelisse, dit Jean Debucourt, débute au théâtre dès 1922. Il joue sur les boulevards et à l'Odéon avant d'être engagé, en 1936, à la Comédie-Française dont il va devenir l'un des grands sociétaires.

Son élégance, la justesse de sa diction, l'intelligence de son jeu, en font un Philinte exceptionnel dans la mise en scène que Jacques Copeau donne du *Misanthrope*. Il joue Molière et Marivaux, qu'il met également en scène, mais aussi Musset (*Perdican*, *On ne badine pas avec l'amour*). Il fait une forte impression dans le rôle de Laudisi de *Chacun sa vérité* de Pirandello.

Il est chargé de la direction des spectacles classiques à la Salle Luxembourg, à partir de 1947, joue Iago dans *Othello* (1950) et incarne en 1952 le Dom Juan de Molière. Avec toute sa morgue aristocratique, il détaille toutes les facettes du rôle du cardinal de Péréfixe dans *Port-Royal* de Montherlant. Il crée le délicieux Le Trouhadec, dans *Donogoo* et *Monsieur Le Trouhadec* saisi par la débauche de Jules Romains.



Professeur au Conservatoire, membre du Comité d'administration de la Comédie-Française, il est aussi un précieux metteur en scène, abordant les contemporains (Les Femmes du bœuf de Jacques Audibert, Un voisin sait tout de Gérard Bauer...) comme les classiques (Les Femmes savantes, Nicomède, Horace...) et les romantiques (Chatterton de Vigny et Carmosine de Musset). Au cinéma, il tourne de très nombreux films, de La Chute de la Maison Usher (1931) à Maigret tend un piège ou Les Sorcières de Salem. Il est un de ces comédiens qui utilisent à bon escient les moyens d'expression cinématographiques et les transposent au théâtre et dont le jeu intériorisé, par son économie de moyens et sa sobriété, reste extrêmement « moderne ».

Jean Debucourt meurt d'une leucémie le 22 mars 1958 à 64 ans. Il repose au cimetière d'Égreville, là où il passa sa jeunesse et où il aimait revenir de temps en temps. Les Berne-Bellecour, sa famille maternelle, y étaient propriétaires d'un château qui, par la suite, fut vendu au compositeur Jules Massenet.

DEBUREAU Jean Baptiste

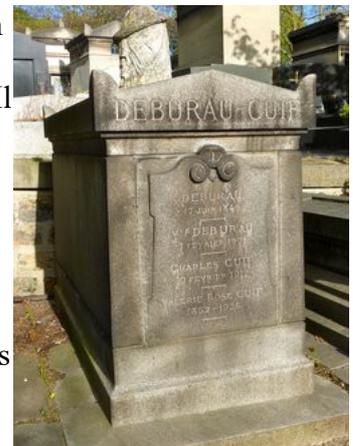


Jean-Gaspard Debureau ou à tort, Debureau (né Jan Kašpar Dvořák, de son nom de scène Baptiste¹, à Kolín, en Bohême austro-hongroise, le 31 juillet 1796 et mort à Paris le 17 juin 1846), est un mime franco-bohémien. Il a joué au théâtre des Funambules du début des années 1820 jusqu'à sa mort. Il a été immortalisé dans le film réaliste poétique de Marcel Carné *Les Enfants du paradis* (1945), où il est incarné par Jean-Louis Barrault dans le rôle de « Baptiste Debureau ».

Sa plus célèbre création est Pierrot, un personnage qui est l'ancêtre de tous les pierrots romantiques, décadents, symbolistes et du début du modernisme.

Mime-artiste. Né à Kolín, en Bohême, il était un acteur de pantomime français, qui s'est transformé en personnage populaire de Pierrot. Il commence à jouer lors d'une tournée

européenne et, à l'âge de 15 ans, rejoint le Théâtre des Funambules, une compagnie d'équilibristes, de jongleurs et d'autres artistes de cirque à Paris. Il a joué avec les Funambules jusqu'à la fin de sa vie. Debureau a changé le simplet de la figure de la commedia dell'arte Pierrot en un personnage de mime, vêtu d'un costume blanc ample. Son personnage séduit le public et la critique et, après la mort de Debureau, son fils Charles reprend le personnage de Pierrot au Théâtre des Funambules.



DEBUREAU Charles



Jean Charles Debureau, né le 15 février 1829 à Paris (ancien 6^e arrondissement) et mort le 18 décembre 1873 à Bordeaux, est un mime français.

Il est le fils et successeur du légendaire Jean-Gaspard Debureau, immortalisé sous le nom de « Baptiste » dans le film de Marcel Carné *Les Enfants du paradis* (1945). Après la mort de son père en 1846, Charles maintint vivant la pantomime au théâtre des Funambules, puis, à partir de la fin des années 1850, dans des théâtres à Bordeaux et à Marseille. On lui attribue habituellement la fondation d'une « école méridionale » de pantomime ; il a en effet contribué à



la formation du mime marseillais Louis Rouffe, lui-même formateur de Séverin Cafferra, connu simplement sous le nom de Séverin. Mais leur art a aussi été nourri par celui

d'autres mimes, notamment celui du rival de Charles, Paul Legrand, et par d'autres aspects de la pantomime du début du XIXe siècle étrangers à la tradition des Deburau.

Charles Deburau avait toujours souhaité être plus qu'un simple interprète. Selon Hugounet, il rêvait de devenir professeur de mime au Conservatoire de Paris ou à l'Opéra de Paris. Mais sa mort encore jeune à Bordeaux au 2 rue Montméjean le 18 décembre 1873, ne lui permit pas de réaliser cette ambition.

Il est enterré au cimetière d'Anet (Eure-et-Loir).

DEHELLY Emile



Émile Léon Auguste Dehelly, né le **7 août 1871** à Fresnoy-le-Grand (Aisne) et mort le **4 septembre 1969** à Paris (5e), est un acteur français, sociétaire de la Comédie-Française.

Venu jeune avec son père à Épernon (Eure-et-Loir), il est tiré au sort no 104 lors de son conseil de révision en 1893 à Maintenon, il accomplit donc son service militaire au 102e régiment d'infanterie à Reully. Il est réserviste ayant fait de la



préparation militaire à Épernon entre son conseil de révision et son incorporation. Lors de mobilisation le 2 août 1914, voulant accomplir son devoir, il est mobilisé en 1915 au 30e régiment territorial de

Chartres, il sera libéré en 1917 et sera à ce moment mis à disposition du Théâtre des armées, il continuera sa mission par des tournées de propagande en Norvège et en Suède, ainsi qu'auprès des internés en Suisse.

Il est le père de Jean Dehelly, lui aussi comédien.

DEJAZET Pauline Virginie



Pauline Virginie Déjazet née le 30 août 1798 à Paris et morte le 1er décembre 1875 à Belleville, est une actrice française.

Elle a donné son nom au théâtre Déjazet, dont elle fut la propriétaire de 1859 à 1870.

Actrice française, Pauline-Virginie Déjazet est née le 30 août 1798 à Paris. Benjamine d'une fratrie de 13 enfants, elle a grandi dans un milieu modeste. Son père était tailleur à Villefranche. A l'âge de cinq ans, Virginie Déjazet s'initie à la danse et s'essaye à la comédie aux côtés de sa sœur Thérèse qui est figurante à l'Opéra de Paris. En 1806, c'est pour le théâtre qu'elle troque ses petites



ballerines et fait ses premiers pas, à l'occasion, sur les planches du Théâtre des Jeunes Artistes avant de fouler celles du Théâtre du Vaudeville, une année plus tard. En 1817, elle intègre le Théâtre des Célestins de Lyon.

Deux ans après, elle rejoint celui de Bordeaux où elle travaille pendant un peu moins d'un an. Ensuite, elle devient membre de la troupe du Théâtre du Gymnase qui, en 1820, venait tout juste d'ouvrir ses portes. Virginie Déjazet s'y distingue en jouant avec talent les soubrettes. Mais n'ayant pas apprécié la venue de Jenny Vertpré en 1828, elle décide de quitter le Gymnase. Elle officie alors au Théâtre des Nouveautés qu'elle abandonne trois ans plus tard pour le

Théâtre des Variétés. On lui a souvent associé un jeune auteur dramatique, Victorien Sardou, pour qui elle avait une admiration sans bornes. Afin de pouvoir faire jouer les œuvres de son jeune protégé, Virginie Déjazet rachète le théâtre Folies Nouvelles qu'elle rebaptise Folie Déjazet dans un premier temps, puis Théâtre Déjazet le 27 septembre 1859. Son fils, Joseph Eugène Déjazet, devient la même année le directeur de l'institut. Compositeur et musicien, Déjazet fils a composé plusieurs opérettes pour ce théâtre. Virginie y a participé et a même recréé quelques uns de ses spectacles à succès et a reçu l'ovation des spectateurs. Tout au long de sa vie, Virginie a écumé les bonnes nouvelles et les mauvaises passes mais a su garder sa joie de vivre, son humour et son attachement pour son entourage à qui elle se confessait sans pudeur. Durant soixante-dix ans de carrière, elle a tenu pas moins de deux-cents cinquante rôles et signé plus de deux-cents trente créations. Le secret de son succès est le savant mélange de grâce et de fougue avec lequel elle interprétait ses rôles. C'est dans la plus belle des capitales du monde qu'elle est née et c'est dans cette même ville qu'elle s'est éteinte le 1er décembre 1875, dans le quartier de Belleville.

Elle repose au cimetière du Père-Lachaise, avec les deux enfants, qu'elle avait eus d'Adolphe Charpentier, Eugène et Hermine, morte le 18 décembre 1877, connue comme chanteuse et pour une composition.

DELAIT Clémentine, la femme à barbe



Clémentine Delait, née Clémentine Clattaux le 5 mars 1865 à Chaumousey (Vosges) et morte le 19 avril 1939 à Épinal, est une tenancière de bar française qui fut connue pour être une femme à barbe.

Clémentine Clattaux naît le 5 mars 1865 à Chaumousey, dans le département des Vosges, de parents agriculteurs. Son enfance est marquée par les travaux des champs. À partir de la puberté, sa pilosité commence à se développer plus que la normale pour une jeune fille, notamment au niveau de la lèvre supérieure dont elle rase fréquemment le duvet.

Le 25 avril 18853, à vingt ans, elle épouse à Chaumousey Joseph Delait, boulanger à Thaon-les-Vosges, et sert les clients de la boulangerie. La clientèle est nombreuse et la barbe rasée de Clémentine ne serait pas étrangère à cette affluence. Cependant, Joseph est atteint de rhumatismes et ne peut continuer son métier de boulanger. Toujours à Thaon-les-Vosges, le couple ouvre alors un débit de boissons et Clémentine est derrière le comptoir à servir les clients. Tout comme à la boulangerie, la clientèle est alors nombreuse. Femme de caractère et charpentée, Clémentine est apte à tenir son bar et à en sortir les clients turbulents.

C'est à partir de 1901, à l'âge de 36 ans, que Clémentine se laisse pousser la barbe. Le couple se rend à la foire de Nancy et, se faisant alpaguer par un bonimenteur, il assiste à l'exhibition d'une femme à barbe. Cette dernière ne peut s'empêcher de remarquer à voix haute l'abondante pilosité de Clémentine malgré le rasage. Racontant l'anecdote à son bar, elle accepte le pari d'un des clients qui lui promet vingt-cinq louis (soit 500 francs, forte somme à l'époque, environ 5 000 € si elle se laisse pousser la barbe. Elle cessera de se raser bien qu'elle n'ait jamais touché l'argent promis. Dès lors, elle arbore une barbe frisée qui se dédouble en deux panaches. Attirée par le bouche-à-oreille, la clientèle se presse au café des époux, renommé « Le café de la Femme à Barbe », pour y admirer Clémentine. Profitant de l'engouement, elle pose contre rémunération pour des photographes qui éditent une quarantaine de cartes postales dont elle est la vedette et sur lesquelles elle signe des autographes à ses clients. Lors de ces poses variées, en calèche, promenant



son chien ou lisant le journal, Clémentine reste coquette dans des robes très féminines. Elle obtient même la permission de travestissement, autorisation obligatoire pour une femme s'habillant en homme ; elle pose alors en tenue masculine, un cigare à la bouche et une chope de bière à ses côtés.

Sa célébrité prend une ampleur nationale lorsqu'elle s'enrôle dans la Croix-Rouge durant la Première Guerre mondiale et devient la mascotte des Poilus. Au lendemain de la guerre, le couple accompagné de Fernande, une orpheline de guerre adoptée à cinq ans, ouvre une mercerie à Plombières-les-Bains, Joseph étant trop malade pour tenir à nouveau un bar. Comme lors de leurs précédents métiers, la clientèle se presse. C'est à cette période que le cirque Barnum fondé par Phineas Taylor Barnum, le célèbre directeur de cirque spécialisé dans les phénomènes de foire, propose à Clémentine de le rejoindre pour la somme de trois millions de francs, offre qu'elle décline. Elle commence à effectuer des déplacements en Europe où de nombreuses personnalités la réclament : le prince de Galles dans les années 1920 à Londres ou encore le Chah de Perse à Vittel. Devenue veuve en 1928, Clémentine se consacre désormais pleinement à sa célébrité tout en rouvrant un bar à Thaon-les-Vosges. Là, elle propose des spectacles de cabaret dont elle est la vedette, déguisée et accompagnée de sa fille et d'un perroquet. Les clients viennent alors de la France entière et même d'Angleterre et d'Irlande pour la voir.

Elle meurt à Épinal le 19 avril 1939 d'une crise cardiaque à l'âge de 74 ans. Elle est inhumée à Thaon-les-Vosges au côté de son mari.

DELAMARE Lise



Jolyse Delamare, dite Lise Delamare, est une actrice française, sociétaire honoraire de la Comédie-Française, née le 9 avril 1913 à Colombes et morte à Suresnes le 25 juillet 2006.

Fille d'un écrivain et pionnier de la radio (son père, George Delamare, 1881-1975, participa dès 1923 à la réalisation du Journal parlé), elle débute au théâtre en jouant le rôle de

Mathilde dans *Un caprice*, d'Alfred de Musset, alors qu'elle est élève du Conservatoire national d'art dramatique, d'où elle sort en 1933, nantie d'un premier prix.

Elle entre à la Comédie-Française le 1er janvier 1934. Elle fait ses débuts la même année dans le rôle de Célimène, dans *Le Misanthrope*. Elle interprète ensuite des rôles de jeune première jusqu'en 1942, date à laquelle elle quitte la troupe. Elle y revient en 1944 et devient sociétaire en 1951. En mai 1946, elle part en tournée en Amérique du Sud avec Fernand Ledoux, Gisèle Casadesus, Betty Dausmond, et Tony Taffin, son mari (dont elle divorcera en 1953). Elle quitte la Comédie-Française en 1966, devenant sociétaire honoraire le 19 avril 1967. Elle est alors nommée professeur au Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Patrick Chesnais, Nicole Garcia, Sabine Azéma, Francis Huster, Daniel Auteuil, Didier Bourdon et bien d'autres lui doivent leur formation théâtrale.

Sa carrière cinématographique commence dès 1933, dans *Georges et Georgette* et *Viktor und Viktoria* (même année et même réalisateur). Elle jouera notamment Marie-Antoinette d'Autriche dans le film *La Marseillaise* de Jean Renoir, la reine Anne d'Autriche dans *Le Château perdu* de Pierre Bost (aux côtés de Claude Jade et Michel Pilorgé) et Marie de Médicis dans *Le Capitain* d'André Hunebelle. Ses rôles principaux sont issus d'adaptations littéraires d'Alexandre Dumas, Honoré de Balzac ou tirés de personnages historiques célèbres.

Sa sœur, Rosine Delamare (1911-2013), est costumière au cinéma, à la télévision et au théâtre. Elle fait don de son corps à la science et ses cendres sont inhumées dans la fosse commune du cimetière parisien de Thiais, dédiée à tous ceux qui ont donné leur corps à la science.



Entrée à la Comédie-Française en 1934 ; sociétaire en 1951 ; retraitée en 1966 ; sociétaire honoraire en 1967.

Fille du journaliste et pionnier de la radio Georges Delamare, élève de Leitner au Conservatoire, après un premier prix de Comédie, elle fait ses débuts à la Comédie-Française dans le rôle de Célémène du Misanthrope. Lise Delamare interprète bientôt tous les rôles de jeunes premières de son emploi : Isabelle de L'Illusion comique de Corneille, Suzanne du Mariage de Figaro (puis le rôle de la Comtesse dans la même pièce), Olivia dans La Nuit des Rois, Jacqueline dans Le Chandelier de Musset, Silvia du Jeu de l'amour et du hasard, Roxane dans Cyrano de Bergerac...

Elle quitte la Comédie-Française en 1942. Rappelée par Pierre Dux en 1944, elle interprète des rôles plus affirmés, des personnages hauts en couleur, comme Madame Sans-Gêne ou la Périochole. Elle joue toujours Molière (Philaminte dans Les Femmes savantes, Frosine dans l'Avare, etc.), Beaumarchais, Musset et aussi Sheridan (Mrs Sneerwell dans L'École de la médisance). Elle aborde la tragédie (Arsinoé dans Nicomède), les œuvres dramatiques contemporaines (Électre de Giraudoux, Port-Royal de Montherlant, Dialogues des carmélites de Bernanos...). Elle joue aussi Maurois, Cocteau, Dumas fils...

Elle a tourné dans une cinquantaine de films, dont beaucoup pendant son escapade de la Comédie-Française.

Pendant quinze ans, elle a enseigné au Conservatoire national d'Art dramatique. Sociétaire honoraire, elle joue dans la Folle de Chaillot de Giraudoux lorsque la pièce entre au répertoire de la Comédie-Française, en 1980.

DELAUNAY Louis Arsène



Louis-Arsène Delaunay est un comédien français, né le 21 mars 1826 à Paris et mort le 22 septembre 1903 à Versailles. Il a été professeur au Conservatoire de Paris et sociétaire de la Comédie-Française de 1850 à 1887.

Entré à la Comédie-Française en 1848 ; sociétaire en 1850 ; retraité en 1886.

Lorsqu'il veut débiter, sans expérience, au Gymnase, le régisseur le renvoie à ses chères études.



Delaunay suit donc les cours de Provost au Conservatoire. Il est engagé par Bocage pour trois ans à l'Odéon et y fait ses débuts en 1845. Il se révèle au fur et à mesure de ses créations « le jeune premier le plus accompli de Paris ».

En 1848, il entre à la Comédie-Française. Il débute dans le rôle de Valère de L'École des maris. Il jouera désormais la plupart des jeunes premiers de Molière et de Marivaux, mais c'est Musset qui va lui donner sa véritable dimension, lorsqu'il reprend à la Comédie-Française, en 1850, le rôle de Fortunio dans le Chandelier. Sa grâce, sa voix musicale aux inflexions tendres, conquièrent le public et il va monopoliser pendant plus de trente ans l'emploi des jeunes premiers. Dans Les Caprices de Marianne, il joue d'abord Coelio et reprendra Octave plus tard. Il reprend le rôle de Valentin, créé par Brindeau, dans Il ne faut jurer de rien, créée en 1861, Perdican dans On ne badine pas avec l'amour, Fantasio en 1866. Il joue aussi les jeunes gens des pièces à succès écrites par Émile Augier (Le Fils de Giboyer, Les Effrontés), Auguste Vacquerie (Jean Baudry), François Ponsard (L'Honneur et l'argent, Le Lion amoureux)... Il aborde alors des rôles plus forts, comme Hernani, hérite de certains rôles abandonnés par Bressant (le Duc de Richelieu dans Mademoiselle de Belle-Isle, le Marquis de Presle dans Le Gendre de Monsieur Poirier), dont le redoutable Dom

Juan de Molière. Il ose alors jouer Alceste, Almaviva du Mariage de Figaro. Les meilleurs de ses rôles sont ceux de Dorante du Menteur de Corneille, d'Horace de L'École des femmes et de Lélia dans L'Étourdi. En 1880, il crée le rôle de Daniel dans Daniel Rochat de Victorien Sardou, en 1882 celui de Roger dans Le Monde où l'on s'ennuie de Pailleron.

Il est professeur au Conservatoire et jouera encore Fortunio à sa représentation de retraite

DELBAT Germaine



Germaine Delbat, est une actrice française, née Germaine Fuster, le 26 mars 1904 à Courbevoie (Hauts-de-Seine) et morte le 24 avril 1988 dans le 10^e arrondissement de Paris.

Germaine Delbat est née d'un père professeur et d'une mère directrice de l'École normale supérieure. Elle a suivi les cours de théâtre de Charles Dullin et René Simon. Un de ses rôles théâtraux les plus marquants est celui de la gouvernante Charlotte dans la pièce *Oscar*, de Claude Magnier, pièce jouée sans interruption de 1958 à 1972.

Elle a débuté au cinéma en 1949 dans le film *Les Dieux du dimanche*, de René Lucot. Moins sollicitée par le cinéma que par le théâtre, elle est

néanmoins restée célèbre pour son rôle dans *Le Fils*, de Pierre Granier-Deferre, dans lequel elle joue la mère d'Yves Montand. À la télévision, elle est notamment apparue dans les séries *Les Cinq Dernières Minutes*, *Vidocq*, *Les Enquêtes du commissaire Maigret*, *Les Fargeot*. Son dernier film, *Les Deux Crocodiles* de Joël Séria, fut tourné un an avant sa mort, survenue en 1988.

Elle repose avec ses parents au cimetière de Bourron-Marlotte.



DELORME Danièle



Gabrielle Girard, dite Danièle Delorme, est une actrice et productrice de cinéma française, née le 9 octobre 1926 à Levallois-Perret et morte le 18 octobre 2015 à Paris 6^e.

Danièle Delorme est la fille du peintre et affichiste André Girard et d'Andrée Jouan. Elle fait des études de piano pour devenir concertiste mais la guerre l'oblige à les interrompre.

Pendant la période de l'Occupation, sa mère est déportée à Ravensbrück, dont elle sera libérée en avril 1945, tandis que son père est parti à Londres, puis à New York. Engagée dans la Résistance, elle se réfugie à Moncrabeau où elle devient commis-épicière, puis à Cannes où elle suit les cours de théâtre de Jean Wall puis elle débute dans la compagnie théâtrale de Claude Dauphin. Marc Allégret l'engage

dans trois films successifs : *Félicie Nanteuil* et *La Belle Aventure*, tournés en 1942, puis *Les Petites du quai aux fleurs* en 1944. C'est Bernard Blier qui lui trouve son pseudonyme de Delorme.

Après-guerre, elle se perfectionne avec Tania Balachova et René Simon. Son interprétation de *Gigi* d'après Colette en 1949 lui apporte la renommée et, sur cette lancée, elle tourne de nombreux films où sa grâce, sa pudeur et son engagement dans des rôles d'héroïne fragile, souvent marquée par le destin, font impression. Dans les années 1950 et 1960, elle joue au théâtre les grands auteurs tels qu'Ibsen, Jean Anouilh, Paul Claudel, Pirandello.

En 1960, elle signe le *Manifeste des 121*, déclaration sur le « droit à l'insoumission » dans le contexte de la guerre d'Algérie.

Après un rôle à contre-emploi de femme machiavélique dans *Voici le temps des assassins* de Julien Duvivier, elle prend au début des années 1960 quelque distance avec son métier d'actrice pour faire de la production. On la revoit dans les films d'Yves Robert dans les années 1970 et elle incarne en 1980, pour la télévision, Colette dans *La Naissance du jour* de Jacques Demy. En 1982, elle crée la collection vidéo Témoins, biographies de personnalités contemporaines.

Elle a été mariée à Daniel Gélin de 1945 à 1955, mariage dont est issu Xavier Gélin (1946-1999). Elle épouse ensuite Yves Robert en 1956 ; ils resteront ensemble jusqu'à la mort de celui-ci. Ils ont fondé la maison de production La Guéville, qui a notamment produit *La Guerre des boutons* et *Alexandre le bienheureux*. Elle vivait avec Yves Robert au moulin de la Guéville à Saint-Hilarion (Yvelines).



Danièle Delorme a été présidente de la commission d'avance sur recettes du Centre national de la cinématographie (CNC) en 1980 et 1981. En 1981, elle devient co-directrice, avec Marie Dabadie, de la société de production Témoins. Elle produit notamment le seul documentaire consacré à l'écrivain Jean Genet (par Antoine Bourseiller), trois sur le poète Philippe Soupault (par Bertrand Tavernier) ainsi qu'un autre sur les coulisses de la libération de Nelson Mandela.

Elle a aussi été présidente du jury de la Caméra d'or au Festival de Cannes 1988. La même année, elle fait partie de la commission des sages qui propose la création du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) en remplacement de la Commission nationale de la communication et des libertés (CNCL).

Elle est nommée en 1984, par le président de la République François Mitterrand, membre du Conseil économique, social et environnemental où elle siège jusqu'en 1994. Elle y produit, en 1985, un rapport intitulé *La création française dans les programmes audiovisuels*, et un autre, en 1991 : *L'éveil artistique des jeunes en France et en Europe*.

Danièle Delorme meurt le 18 octobre 2015 à Paris à l'âge de 89 ans, des suites d'une longue maladie. Ses obsèques ont eu lieu le 23 octobre en l'église de Saint-Germain-des-Prés à Paris VIe, en présence de nombreuses personnalités du cinéma, du théâtre et de la télévision.

Son ouvrage *Demain, tout commence*, publié en 2008, est à l'origine du titre du film homonyme réalisé par son petit-fils Hugo Gélin et sorti au cinéma en 2016.

Elle est inhumée auprès de son dernier compagnon Yves Robert, au cimetière du Montparnasse (division 9).

DELUBAC Jacqueline



Jacqueline Delubac est une actrice française, née le 27 mai 1907 à Lyon 6e et morte le 14 octobre 1997, à Créteil dans le (Val-de-Marne). Elle fut la troisième épouse de Sacha Guitry et l'actrice de onze de ses films.

À l'écran comme dans la vie réelle, elle est une « gloire » de l'entre-deux guerres. Après avoir abandonné le cinéma et le théâtre en 1951, Jacqueline Delubac devient collectionneuse d'art. Là, où grâce à son sens critique et son « œil » elle acquiert un prestige certain.

Son grand-oncle, Auguste Delubac, est l'inventeur de la soie artificielle.

L'artiste peintre Jacqueline Anselme était sa cousine.

Ses parents, Jean Marie Henri Basset (1862-1911), industriel lyonnais, et Alice Isabelle Delubac (1878-1961), dont elle a pris le nom, se sont mariés le 9 mai 1902 à Valence où Jacqueline est élevée.

Elle arrive à Paris à la fin des années 1920 pour prendre des cours de danse et de chant. Elle obtient

rapidement quelques petits rôles dans des revues, puis au théâtre et au cinéma et se lie avec Jean Sablon, Marcel Achard, Léon-Paul Fargue.

À l'automne 1931, un de ses amis, Robert Trébor, parle d'elle à Sacha Guitry qui cherche pour sa pièce *Villa à vendre* une jeune et jolie comédienne capable de jouer avec l'accent anglais. Guitry la convoque, l'engage et lui fait une cour discrète. L'été 1934, Sacha, quitté par Yvonne Printemps, se fait pressant. Le 21 février 1935 elle épouse Guitry qui a 50 ans, soit 23 ans de plus qu'elle. Il annonce leur mariage en déclarant : « J'ai le double de son âge, il est donc juste qu'elle soit ma moitié », rajeunissant légèrement la mariée (Jacqueline prétendra dès lors être née en 1910 et non en 1907).

Guitry fait d'elle une actrice applaudie au théâtre et au cinéma. Elle joue dans vingt-trois pièces de son mari, dix créations et treize reprises, ainsi que dans onze de ses films.

Son charme fait d'elle l'une des Françaises les plus séduisantes de l'entre-deux-guerres. Couverte par son mari de parures et de fourrures des plus grands créateurs, elle est considérée comme l'archétype de la Parisienne raffinée. Le magazine américain *Life* la classe parmi les cinq femmes les plus élégantes du monde. Le couple divorce le 5 avril 1939.

Elle a une liaison à partir de 1938 avec un homme politique de droite, Jean Goy, avec qui elle vit et qui divorce de son épouse en 1940.

Après son divorce en 1939, Jacqueline Delubac joue encore dans une dizaine de films de Pabst, Tourneur, L'Herbier et dans quelques pièces de théâtre.

Après la Seconde Guerre mondiale, elle devient la compagne du propriétaire de mines de diamant d'origine arménienne Mihran Garabet Eknayan (1892-1985), qui l'épousera à Neuilly-sur-Seine, le 22 décembre 1981.

Elle abandonne définitivement le cinéma et le théâtre en 1951 et commence à constituer une remarquable collection d'art impressionniste et moderne : Edgar Degas, Auguste Rodin, Auguste Renoir, Édouard Manet, Raoul Dufy, Amedeo Modigliani, Pablo Picasso, Serge Poliakoff, Jean Dubuffet, Georges Rouault, Jean Fautrier, Francis Bacon...

En 1983, elle lègue la plus grande partie de sa collection (35 tableaux ou pastels), au musée des Beaux-Arts de Lyon, sa ville natale.



Jacqueline Delubac meurt des suites d'un traumatisme crânien le 14 octobre 1997, à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil dans le Val-de-Marne, après avoir été heurtée accidentellement par un cycliste. Elle est inhumée avec son mari au cimetière de Garches.

DELVAIR Jeanne, Jeanne Louise Deluermoz dite



Jeanne Louise Deluermoz dite Jeanne Delvair, née le 10 décembre 1877 dans le 8e arrondissement de Paris et morte le 13 janvier 1949 à Levallois-Perret, est une actrice française, sociétaire de la Comédie-Française.

Fille d'un ancien gendarme de la Garde impériale devenu marchand de vins, sœur de l'actrice Germaine Dermoz (1888-1966) et du peintre animalier Henri Deluermoz (1876-1943), elle entre au Conservatoire où elle obtient un premier prix de comédie en 1898.

Elle joue le rôle de Marie Stuart dans un film homonyme en 1908, puis elle joue dans *MacBeth* en 1909. Entre 1910 et 1923, elle apparaît dans une quinzaine de films ainsi qu'au théâtre. Son rôle le plus célèbre est celui de Marie Tudor dans le film homonyme de 1917. Elle cesse de jouer au cinéma en 1923 mais poursuit le théâtre. Elle meurt le 13 janvier 1949 au sein de l'ancien hôpital Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Levallois-Perret.

Elle est inhumée auprès de son mari Georges Le Roy (1885-1965), qui fut également sociétaire de la Comédie-Française, au cimetière Bouilhet, situé sur la commune de Marly-le-Roi (Yvelines).



Entrée à la Comédie-Française en 1899 ; sociétaire en 1910 ; retraitée en 1937.

Sœur du peintre Deluermoz et de la comédienne Germaine Dermoz, Louise Deluermoz, dite Jeanne Delvair, remporte un premier prix de Tragédie au Conservatoire, dans la classe de Worms. Elle débute à la Comédie-Française en 1899 dans le rôle d'Hermione (Andromaque). Le succès qu'elle remporte en remplaçant au pied levé Marthe Brandès, malade, dans Patrie ! de Victorien Sardou, en 1901, lui donne accès aux plus grands rôles tragiques (Camille, Pauline, Cléopâtre, Chimène, Eriphile...) et romantiques (Dona Sol, Marion Delorme...), où elle fait preuve d'une force tragique et d'un tempérament dramatique rares. Catulle Mendès en fait sa Médée, elle joue Jocaste dans Les Phéniciennes, adaptation de Rivollet, mais est aussi très applaudie dans le drame moderne (La Robe rouge d'Eugène Brieux (rôle de Yanetta), L'Énigme de Paul Hervieu, Les Fossiles de François de Curel) ainsi que dans Claudie de George Sand et L'Arlésienne (rôle de Rose Mamaï) d'Alphonse Daudet.

Elle tourne pour le cinéma, avec De Max, en 1910, des tragédies comme Athalie et Polyeucte et participe à quelques réalisations du Film d'art.

Elle prend part aux grandes représentations en plein air d'Orange et de Carthage. Épouse de Georges Le Roy, elle fut présidente de l'Union catholique du Théâtre.

DEMERSON Anne



Anne Demerson est une actrice française née le 17 avril 1786 à Marbéville et morte le 16 novembre 1872 dans le petit village de Villiers, près de Vendôme.

Entrée à la Comédie-Française en 1810 ; sociétaire en 1813 ; retraitée en 1830.

D'origine paysanne, elle joue d'abord en province avant d'entrer au Conservatoire où elle remporte, en 1810, un premier prix de Comédie dans la classe de Baptiste aîné. Elle débute alors au Théâtre-Français dans Nérine du Joueur et Toinette du Malade imaginaire. Elle réussit à se faire un nom dans l'emploi des soubrettes et joue la

plupart de celles du répertoire, aujourd'hui oubliées.

Elle joue aussi les travestis avec grâce et finesse.

Elle quitte la Comédie au bout de vingt années de services et se retire à la campagne. Elle obtiendra une représentation à bénéfice vingt-cinq ans plus tard (1855), représentation au cours de laquelle elle interprète Dorine de Tartuffe et à laquelle participent la Ristori et Jacques Offenbach.



DENAIN Elisabeth, dite Mademoiselle DENAIN



Pauline-Léontine-Elisabeth-Désirée Mesnage dite Mademoiselle Denain née le 6 décembre 1823 à Paris et morte le 4 octobre 1892 à Clichy, est une actrice française.

Élisabeth Désirée Mesnage naît le 6 décembre 1823 au domicile de sa mère, situé rue d'Amboise, dans l'ancien 2ème arrondissement de Paris. Ses parents, René Désiré Mesnage, notaire à Lusigny, et Élisabeth Constance Denain, couturière, ne sont pas mariés. Le père transmet cependant son nom à son enfant, en ayant signé une déclaration de reconnaissance trois mois avant la naissance de sa fille.

A l'issue de ses études au Conservatoire, où elle a suivi l'enseignement du comédien Samson, Élisabeth Mesnage est gratifiée du premier prix de Comédie en 1840.

Elle débute à la Comédie-Française en 1840, dans le rôle d'Agnès dans *L'École des femmes* de Molière. Sociétaire en 1846. Retirée en 1856.

Sa fille, Léontine Estelle Denain, épousera le compositeur Léo Delibes.

A sa mort, elle lègue sa propriété de Clichy à l'Assistance publique.

Entrée à la Comédie-Française en 1840 ; sociétaire en 1846 ; retraitée en 1856.

C'est une carrière presque sans histoire que mène cette jolie élève de Samson (premier prix de Comédie au Conservatoire en 1840). Pauline Léontine Elisabeth Désirée Mesnage, dite Mademoiselle Denain, débute à la Comédie-Française dans le rôle d'Agnès de *L'École des femmes* et remplit avec bonheur l'emploi des ingénues et coquettes du répertoire, où elle devient indispensable après le départ de Mademoiselle Plessy.

Son élégance et sa distinction conviennent à Elmire et Célimène, de même qu'à Silvia du *Jeu de l'amour et du hasard*, mais elle joue aussi Régina dans *Les Burgraves* et interprète de nombreuses comédies de Scribe, Casimir Bonjour, Léon Laya et Léon Gozlan. Elle se retire en 1856 et se consacre à des œuvres charitables, léguant sa propriété à l'Assistance publique.



DENNER Charles



Charles Denner, né le 29 mai 1926 à Tarnów (Pologne) et mort le 10 septembre 1995 à Dreux (Eure-et-Loir), est un acteur français.

Auteur d'une carrière prolifique entre le théâtre et le cinéma, il est notamment connu pour ses rôles dans les films *Landru* de Claude Chabrol, *L'aventure c'est l'aventure* de Claude Lelouch ou *L'Homme qui aimait les femmes* de François Truffaut.

Acteur. Charles a déménagé en France à l'âge de quatre ans et a commencé à étudier le théâtre, devenant très vite l'un des acteurs les plus appréciés des meilleurs réalisateurs français, en particulier parmi les réalisateurs fondateurs du mouvement cinématographique français de la

Nouvelle Vague. En 1963, le réalisateur Claude Chabrol lui confie le rôle principal du film « *Landru* », basé sur l'histoire vraie du tueur en série, Henri Landru. Il a joué dans plus de 40 films dont notamment « *Une belle fille comme moi* » (1972), « *Peur sur la ville* » (1974) et « *C'était à refaire* » (1976), mais l'apogée de sa carrière d'acteur est arrivée en 1977 lorsque le réalisateur François Truffaut lui a confié le rôle principal dans le film « *L'homme qui les femmes aimait* ». Dans les dernières années de sa carrière, il se consacre au théâtre mais sa santé se détériore lorsqu'il monte pour la dernière fois sur scène en jouant « *le Marionnettiste de Lodz* » de Gilles Segal, mis en scène par Jean-Paul Roussillon. Il s'est retiré de la scène en 1986 et est décédé à son domicile en France quelques années plus tard.



DERVIEUX Anne Victoire Dervieux, dite Mlle

Anne-Victoire Dervieux, connue également sous les noms de Mademoiselle Dervieux et Anne-Victoire Belanger, est née à Paris le 15 août 1752 et morte à Auteuil le 15 février 1826.

Elle est l'une des plus célèbres danseuses de la seconde moitié du XVIII^e siècle, courtisane et chanteuse d'opéra, maîtresse de Louis-François-Joseph de Bourbon-Conti, Charles X et de Louis

XVIII.



Anne Victoire Dervieux voit le jour en 1752. En 1765, à l'âge de treize ans, l'Opéra de Paris l'engage comme danseuse de ballet. Elle se fait remarquer dans *Zénis et Almasie*, un ballet héroïque, sur un livret en un acte de Sébastien-Roch Nicolas dit Chamfort (1741 – 1794), représenté au château de Fontainebleau, le 2 novembre 1765.

Puis elle prend des cours afin de devenir chanteuse d'opéra. Elle apprend à vocaliser, et elle est reçue au Concert Spirituel. Elle est remarquée dans le rôle de Colette dans une représentation du *Devin du village* de Jean-Jacques Rousseau à Chantilly, chez le prince de Condé. En 1772, elle remporte un triomphe dans *Pygmalion*.

Par ailleurs, elle connaît la gloire dans sa carrière parallèle comme courtisane. C'est la rivale de Madeleine Guimard. Parmi ses clients se trouvent Louis François Joseph, prince de Conti et les frères de Louis XVI, le comte d'Artois et le comte de Provence. Elle partage aussi son client Charles, prince de Soubise, avec Madeleine Guimard. La presse a scandale l'évoque souvent.

Elle devient également célèbre pour sa résidence extravagante, un palais qu'elle a fait construire rue Chanteraine à Paris, regorgeant de précieuses collections d'art. Le bâtiment est conçu à l'origine par l'architecte Alexandre Théodore Brongniart, puis réaménagé par l'architecte François Joseph Bélanger. Elle finit par épouser Bélanger en 1794 et se retire de sa carrière de scénographe ainsi que de sa carrière de courtisane. Elle adopte une fille à cette époque.

Puis elle est emprisonnée en vertu de la loi des suspects en 1793 pendant la Terreur sous Robespierre, mais elle évite l'exécution. Elle s'éteint à Paris, en 1829. Elle repose avec son mari, l'architecte et décorateur François Joseph Belanger (1744-1818).

DESAUGIERS Marc Antoine



Marc Antoine Désaugiers est un compositeur français né à Fréjus le 16 novembre 1739 et mort à Paris le 10 septembre 1793.

Il fut l'ami de Gluck et de Sacchini et composa en 1785 (date du manuscrit) ou 1786 un *Requiem*. Il est l'auteur d'une vingtaine d'opéras-comiques, dont *Les Jumeaux de Bergame*, *Les Deux Sylphes*, *Florine* et *Avis au public, ou le Physionomiste en défaut* (avec Souriguières, théâtre Feydeau, Paris, 1807, in-8°). Il composa également une cantate pour l'inauguration du buste du naturaliste Buffon, un *Miserere* et une cantate célébrant la prise de la Bastille.

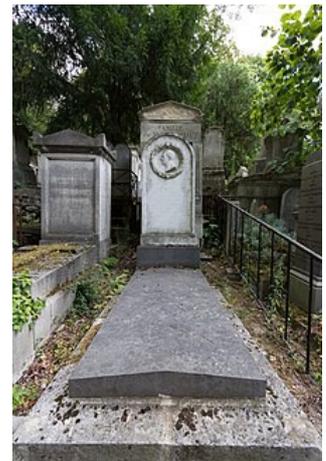
Il est le père de Marc-Antoine-Madeleine Désaugiers, vaudevilliste et chansonnier.

DESBROSSES Eulalie

Eulalie-Louise Desbrosses, dite **Mlle Eulalie**, née vers 1766 et morte le 10 avril 1853, est une actrice française, sociétaire de la Comédie-Française.

Eulalie Desbrosses est la fille de l'acteur, chanteur et compositeur Robert Desbrosses et la sœur de Marie Desbrosses, cantatrice à l'Opéra-comique . .

Comédienne à Marseille, Beaumarchais l'engage en 1792, pour jouer à Paris, au théâtre du Marais.



En 1794, elle se joint aux rescapés de la Comédie-Française au théâtre de la République, participe la réunification de 1799. Malgré une diction peu claire et souvent trop rapide, elle n'est pas dénuée de talent et joue les soubrettes en troisième rang .



Amie et compagne dévouée de Dazincourt, elle reste dans l'ombre du grand comédien qui, à sa mort, l'institue sa légataire universelle. Elle se retire du monde du théâtre le 1er janvier 1814.

Elle est inhumée au cimetière de Montmartre le 12 avril 1853.

Entrée à la Comédie-Française en 1794 ; sociétaire en 1799 ; retraitée en 1813.

Fille du chanteur-compositeur Robert Desbrosses, c'est au Théâtre de la République qu'elle se joint, en 1794, aux rescapés de la Comédie-Française ; elle participera donc à la réunion de 1799. Malgré une

diction peu claire et souvent trop rapide, elle n'est pas dénuée de talent et joue les soubrettes en troisième rang.

Compagne de Dazincourt, elle reste dans l'ombre du grand comédien qui, à sa mort, l'institue sa légataire universelle. Sa sœur Marie fit une carrière importante à l'Opéra-comique.

DESCLEE Aimée Olympe



Aimée Desclée est une actrice française née à Paris le 16 novembre 1836 et morte à Paris 10e le 9 mars 1874.

Ses funérailles ont lieu le 11 mars 1874 à l'église Saint-Laurent en présence d'« une foule considérable » selon *Le Temps*, dont les représentants de tous les théâtres parisiens. Plusieurs discours ont été prononcés sur sa tombe au cimetière du Père-Lachaise (70e division): Montigny pour le théâtre du Gymnase, Alexandre Dumas, Eugène Moreau pour l'Association des auteurs dramatiques.

Le monument funéraire élevé à sa mémoire par Alexandre Dumas, Halévy, Meilhac et Montigny, est inauguré le 9 mars 1875. À l'origine,

la stèle était surmontée d'un buste en bronze réalisé par Albert-Ernest Carrier-Belleuse représentant Aimée Desclée dans le rôle de *Frou-Frou*. Dérobé en novembre 2006, puis retrouvé, le buste est dorénavant déposé à la Conservation du cimetière.



DESCRIERES Georges, Georges Bergé dit



Georges Descrières, de son vrai nom Georges Bergé, est un acteur français, né le 15 avril 1930 à Bordeaux et mort le 19 octobre 2013 au Cannet. Il a été sociétaire de la Comédie-Française de 1958 à 1985.

Georges Bergé se forme au Conservatoire de Bordeaux, où il est lauréat de deux premiers prix. Il entre ensuite au Conservatoire national d'art dramatique à Paris, dans les classes de Denis d'Inès et Georges Le Roy. Il prend comme nom de scène *Descrières*, le nom de sa mère. Il entre le 1er janvier 1955 comme pensionnaire à la Comédie-Française.

Il épouse la comédienne Geneviève Brunet ; il est le père de Sylvia Bergé, qui sera également sociétaire de la Comédie-Française.

Entré à la Comédie-Française en 1955 ; sociétaire en 1958 ; doyen en 1979.

Après avoir remporté au Conservatoire de Bordeaux en 1948, les premiers prix de Tragédie et de Comédie, Georges Descrières entre au Centre dramatique de la rue Blanche puis au Conservatoire national d'Art dramatique dans la classe de Denis d'Inès et de Georges Le Roy. À sa sortie du Conservatoire en 1952, il obtient les seconds prix de Tragédie et de Comédie et joue au Théâtre Saint-Georges *La Volupté* de l'honneur de Pirandello et *Une visite de noces* de Dumas fils.



La Comédie-Française l'engage en 1955 pour jouer dans *Est-il bon, Est-il méchant ?* de Diderot. Sa prestance l'amène à incarner les héros et jeunes premiers du répertoire classique, tant tragique que comique : Rodrigue (*Le Cid*), Polyeucte (*Polyeucte*), Pyrrhus (*Andromaque*), Valère (*Tartuffe* et *L'Avare*), Amphitryon (*Amphitryon*), Dorante (*Le Jeu de l'amour et du hasard* et *Le Bourgeois gentilhomme*), Almaviva (*Le Mariage de Figaro*), Valentin (*Il ne faut jurer de rien*), Monsieur de Chavigny (*Un caprice*), Don Juan (*Dom Juan*)... Dans le répertoire moderne, il est l'interprète de Péguy (*Maître Guillaume Evrard* et *Gilles de Rais* dans *Jeanne d'Arc*), Dumas fils (de Nanjac dans *Le Demi-monde*), Édouard Bourdet (*Philippe* dans *Le Sexe faible*), Paul Claudel (*Jacques Hury* dans *L'Annonce faite à Marie*), Marcel Achard (*Crémone* dans *Domino*), Henry Becque (*Lafont* dans *La Parisienne*), Edmond Rostand (*De Guiche* dans *Cyrano de Bergerac*), Jean Anouilh (*Becket* dans *Becket* ou *l'Honneur de Dieu*)... En 1962, il crée le rôle de Roger du Marquet (*La Fourmi* dans le corps d'*Audiberti*). Son humour et son sens comique se sont déployés, pour le bonheur des spectateurs, à travers sa composition de personnages comme Monsieur Purgon (*Le Malade imaginaire*), Marcelin Lézignan (*La Jalousie* de Sacha Guitry), le Général (*Un fil à la patte*), Carlos Homidès (*La Puce à l'oreille*).

Tout en jouant au théâtre, Georges Descrières tourne pour le cinéma (notamment *Le Rouge et le noir*, *Les Aristocrates*, *Les Trois Mousquetaires*) et s'illustre à la télévision en incarnant des héros comme le Duc de Guise, le Maître de Ballantrae et surtout Arsène Lupin.

Son dernier rôle à la Comédie-Française fut celui du commandant Mathieu (*Le Voyage de Monsieur Perrichon*) en 1982. Lorsqu'il quitte la Comédie-Française, Georges Descrières est doyen de la troupe depuis six ans et met un terme à trente ans de carrière dans ce théâtre.

DESMARES aînée Charlotte dite Mlle



Christine Antoinette Charlotte Desmares, dite **la Desmares**, surnommée **Lolotte**, née à Copenhague en 1682 et morte à Saint-Germain-en-Laye le 12 septembre 1753, est une comédienne française.

Fille des comédiens Nicolas Desmares et Louise Jacob, dite mademoiselle d'Ennebault, elle a été formée par sa tante la Champmeslé. Elle débute à seize ans à la Comédie-Française le 30 janvier 1699 dans *Oreste et Pylade* de Lagrange-Chancel. Au bout de trois mois, son succès lui vaut d'être reçue comme sociétaire où elle va remplacer sa tante décédée l'année précédente. Comme elle, elle jouait aussi bien dans les rôles tragiques tels qu'Hermione dans *Andromaque* ou Émilie dans *Cinna* que les rôles de soubrette dans les comédies telles que la Lisette du *Légataire*

universel de Regnard ou la Néréine du *Curieux impertinent* de Destouches. Elle s'est retirée en 1721.

Elle a été la maîtresse du Grand Dauphin, puis du futur Régent avec qui elle a eu vers 1702 une fille à laquelle il donne le nom d'Angélique de Froissy et qu'il marie au comte Henri François de Ségur. Elle a fini sa vie avec le banquier suisse Antoine Hogguer.

Sa jeune sœur, la Dangeville, était également actrice et sociétaire de la Comédie-Française.



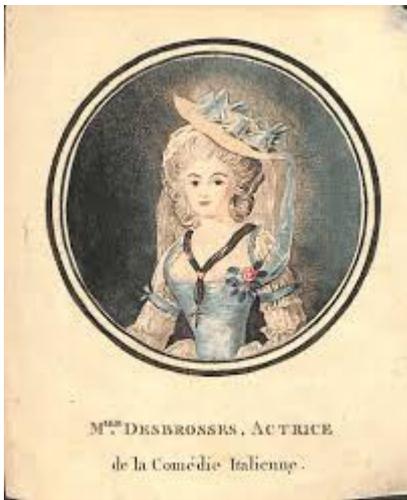
Elle s'est fait construire à Châtillon une somptueuse demeure conservée encore aujourd'hui : la « Folie Desmares ».

En 1724 est achevé à Paris l'hôtel de Villeroy, que lui a fait construire Hogguer.

Entrée à la Comédie-Française en 1690 ; débuts officiels en 1698 ; sociétaire en 1699 ; retraitée en 1721.

Fille de Nicolas Desmares, née à Copenhague, où elle est tenue sur les fonts baptismaux par le roi et la reine de Danemark, elle débute à Paris, enfant, sous le nom de Lolotte, sous l'égide de son père et de sa tante, la Champmeslé, qui la forme pour le théâtre. Mademoiselle Champmeslé meurt en 1698, après avoir créé le rôle d'Iphigénie dans Oreste et Pylade de La Grange Chancel, sa maladie interrompant les représentations. Charlotte Desmares n'hésite pas à débiter dans le rôle créé par sa tante et y remporte un énorme succès qui la place d'emblée au premier rang des « princesses de tragédie ». Elle joue aussi les amoureuses de comédie. Sa prestation dans Psyché, à la reprise de 1703, confirme la variété de ses dons. Sa gaieté naturelle et son esprit font alors qu'on lui attribue en plus les rôles de soubrettes que joue encore Mademoiselle Beauval. Celle-ci se retire, laissant la place à sa jeune rivale qui triomphe aussi bien dans la tragédie que dans la comédie. Citons, parmi ses rôles tragiques, Athalie en 1716, la Jocaste de l'Œdipe de Voltaire en 1718 et bien d'autres tragédies oubliées. Elle crée la Lisette du Légataire universel de Regnard, Nérine du Curieux impertinent de Destouches et celle de la Réconciliation normande de Dufresny. Elle donne au joli personnage de Colette, dans Les Trois Cousines de Dancourt, une gaieté qui la fait adorer du public. À trente-huit ans, elle décide de se retirer, laissant pour héritage à la Comédie sa jeune nièce Dangeville, qu'elle a formée comme sa tante l'avait instruite elle-même. Elle ne se produit plus désormais que très rarement en privé et ne reparait plus sur un théâtre public. Elle meurt en 1753, à l'âge de 71 ans.

DES BROSSES Jeanne de la Rue dite Mlle



Jeanne de La Rue, dite Mademoiselle Des Broses, est une actrice française née en 1657 et décédée le 1er décembre 1722.

Elle débute à la Comédie-Française en 1684.

Sociétaire de la Comédie-Française en 1685, elle est retraitée en 1718.

Entrée à la Comédie-Française en 1684 ; sociétaire en 1685 ; retraitée en 1718.

Après avoir appartenu aux troupes du prince de Condé, puis de la dauphine, Jeanne de la Rue, dite Mademoiselle Des Broses, est reçue à la Comédie-Française en 1684, où elle débute dans le rôle de Clytemnestre dans

l'Agamemnon de Boyer. Nommée sociétaire en 1685, elle interprète surtout les rôles dits de « caractères », comme la Comtesse du Joueur et Madame Grognac du Distrain, deux comédies de Regnard. Elle se retire en 1718.



DES OEILLETS Mlle



Mademoiselle Des Œillets est une actrice française, née **Alix Faviot** en 1620 et morte le 25 octobre 1670.

Alix Faviot (parfois *Faviolle*) épouse, vers 1636-37, le comédien Nicolas de Vin, dit Des Œillets.

Mlle Des Œillets est connue pour la qualité de son jeu qui se caractérise par une touche naturelle mais enthousiaste. Elle a joué les rôles d'héroïne dans les pièces

de Corneille (Sophonisbe dans *Sophonisbe*), de Racine (Agrippine dans *Britannicus*) et d'autres personnages féminins comme Hermione dans *Andromaque*.

Mariée à l'acteur de théâtre, Nicolas de Vin, elle est la mère de Claude de Vin des Œilletts.

Ses parents et ses origines sont inconnus. Elle épousa Nicolas de Vis (ou de Vin), sieur Des Œilletts, quelque temps avant 1637, date à laquelle ils devinrent les parents de Claude de Vin des Œilletts. Jean Lemoine a suggéré qu'elle et son époux étaient engagés au Théâtre du Marais dans les années 1630, mais cela n'a pas été documenté. Elle a probablement été active en tant qu'actrice en province avant de venir à Paris.

Elle est engagée au Théâtre du Marais et à l'Hôtel de Bourgogne (théâtre). Elle est connue pour ses rôles dans les drames de Pierre Corneille et de Jean Racine.

DESGARCINS Louise



MADemoiselle DESGARCINS
Comédie-Française
1766 - 1797

Magdelaine-Marie Des Garcins, dite Louise Desgarcins, est une actrice française née à Mont-Dauphin le 23 mai 1769 et morte à Paris le 27 octobre 1797. Elle était la fille unique de Joseph des Garcins et de sa femme, Marianne.

Entrée à la Comédie-Française en 1788 ; sociétaire en 1789 ; retraitée en 1791.

Ses liens d'amitié avec le jeune Talma l'entraînent à faire du théâtre. Magdeleine-Marie Des Garcins, dite Louise De Garcins, suit les cours de Fleury, Dugazon et Molé et débute à la Comédie-Française, en 1788, dans le rôle d'Atalide (Bajazet, Racine). Son succès est immédiat. Elle joue Zaïre de Voltaire, puis Chimène

dans *Le Cid* avec le même bonheur. Elle est reçue presque aussitôt sociétaire. Lorsque la Révolution crée au sein de la troupe deux mouvements d'opinions, elle se rallie au parti révolutionnaire, représenté par Talma, et quitte la Comédie avec ses camarades pour aller jouer au Théâtre de la République, rue de Richelieu. Elle y crée *Henri VIII* de Marie-Joseph Chénier, *Caïus Gracchus* de Dartois et *Virginie* de Du Ponceau. Elle remporte un triomphe dans le rôle d'Hédelmone [sic] aux côtés de Talma dans *l'Othello* de Ducis, où elle chante la romance du saule, pour elle spécialement composée par Grétry.

Sa santé fragile, la passion contenue dans sa voix expressive font une partie de son succès.

Sa vie sentimentale romanesque – par jalousie elle se poignarde devant son amant et doit s'arrêter de jouer pendant deux ans – se terminera tragiquement.

Attaquée par des brigands et sauvée in extremis, elle perd la raison et voit progresser le mal de poitrine dont elle souffrait déjà. Délaissée, dans la misère, à une époque où le Théâtre de la République est fermé, Louise De Garcins meurt à une date incertaine (1797 ?). Elle n'avait pas trente ans.

DESMOUSSEAUX Félicité Auguste Saillot (Saillaud) dit

Félicité-Auguste Saillot, dit Desmousseaux, est un acteur français né le 28 décembre 1785 à Dormans et mort le 10 août 1854 à Passy.

Il épouse Françoise-Joséphine Anselme Baptiste (fille du comédien Nicolas Anselme dit Baptiste aîné), elle aussi sociétaire de la Comédie-Française sous le nom de Madame Desmousseaux.

Leur fille, Félicité (1825-1918), épouse le compositeur César Franck en 1848.





Entré à la Comédie-Française en 1812 ; sociétaire en 1818 ; retraité en 1840.

Élève de Florence, Félicité Auguste Sallot, dit Desmousseaux, débute en 1812, se posant en rival de Talma, dans *Tancrède* de Voltaire. Malgré une bonne voix et beaucoup d'intelligence, c'est un acteur

assez froid et emphatique. Il est engagé pour tenir les rôles de confidents mais, après son mariage avec la fille de Baptiste aîné (Madame Desmousseaux), il est nommé sociétaire pour jouer les pères nobles et les tyrans et partage avec Saint-Aulaire les rôles de raisonneurs, tenus précédemment par Saint-Prix et Saint-Fal. Il assure cet emploi pendant vingt-huit ans d'une carrière honnête mais sans éclat. Il se retire en 1840, obtient une brillante représentation à bénéfice, en 1844, et meurt du choléra en 1854.



DESPREAUX Louise Rosalie Allan Despréaux dite Mlle



Louise Rosalie Allan-Despréaux (20 février 1810 à Mons - 22 février 1856 à Paris) est une actrice française.

Née Louise-Rosalie Ross, la future Mademoiselle Despréaux est découverte par le grand Talma à Bruxelles et est engagée à la Comédie-Française pour interpréter des rôles d'enfants, pendant qu'elle étudie au Conservatoire. En 1825, elle est engagée pour jouer les rôles d'*ingénues*. Sa première apparition est dans *L'Argent*, où elle joue le rôle de Jenny.

En 1831, le directeur du théâtre du Gymnase la persuade de rejoindre sa troupe et pendant six ans, elle multiplie les succès. Elle épouse alors l'acteur Allan.

En 1837, elle est engagée au théâtre Michel, le célèbre théâtre français de Saint-Petersbourg qui avait ouvert quatre ans plus tôt. Elle y triomphe dans des emplois de *grande coquette* pendant plusieurs années devant Nicolas Ier, l'aristocratie russe et l'intelligentsia pétersbourgeoise.

En rentrant à Paris en 1847, elle fait jouer une pièce restée dans l'oubli en France, mais découverte et jouée par elle à Saint-Petersbourg, *Un caprice* d'Alfred de Musset, avec qui elle vivra une liaison de 1848 à 1850. C'est le début du succès des pièces de Musset à la Comédie-Française entre autres.

Elle interprète *Par droit de conquête*, *Péril en la demeure*, *La joie fait peur*, *Lady Tartuffe*, des pièces courtes et subtiles. Jouant aussi aux côtés de la grande tragédienne Rachel, elle est alors à l'apogée de sa carrière.



Alfred de Musset est présent à son enterrement au cimetière du Père-Lachaise (division 73).

DESPROGES Pierre



Pierre Desproges, né le 9 mai 1939 à Pantin et mort le 18 avril 1988 à Neuilly-sur-Seine, est un humoriste français réputé pour son humour noir, son anticonformisme et son sens de l'absurde.

Célèbre pour son humour grinçant, mis en valeur par une remarquable aisance littéraire, Pierre Desproges s'est illustré avec des thèmes souvent évités par les autres humoristes de son époque, prenant à contre-pied certaines positions convenues dans la société. Il est notamment considéré comme l'auteur de la maxime suivante : « On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde ».

Journaliste à *L'Aurore*, il débute à la télévision sur TF1 dans l'émission de Jacques Martin, *Le Petit Rapporteur*. À la radio, il est notamment le procureur fantasque du *Tribunal des flagrants*

délires sur France Inter. Auteur de spectacles, il a aussi présenté l'émission humoristique *La Minute nécessaire de monsieur Cyclopède* sur FR3.

En 1987, on diagnostique à Pierre Desproges un cancer du poumon. Les médecins qui l'opèrent ne peuvent que constater les dégâts : ses deux poumons sont atteints, l'humoriste est condamné. En accord avec Hélène Desproges, son épouse, ils décident de lui cacher la vérité et prétendent avoir retiré une tumeur sans conséquence.

Lentement, son état de santé se dégrade. L'humoriste ressent une fatigue chronique mais continue d'honorer ses engagements professionnels. Pour lui permettre de tenir le rythme de la tournée de son spectacle, des cocktails de remontants lui sont administrés. Le 20 février 1988, il est l'invité de Bernard Rapp dans l'émission *L'Assiette Anglaise* dans laquelle l'animateur le présente comme « malade », l'intéressé prétextant une « côte cassée pendant le tournage d'une fausse publicité avec Les Nuls ».



Contrairement à la rumeur selon laquelle il serait resté dans l'ignorance de son cancer jusqu'à la fin, il est impossible qu'il l'eût ignoré d'après les nombreux médicaments qu'on lui administrait pour stabiliser son état, le cancer étant en outre un de ses thèmes de prédilection. En mars 1988, il accepte d'interrompre sa tournée pour reprendre des forces à l'hôpital américain de Paris, situé sur la commune de Neuilly-sur-Seine. Il y meurt le 18 avril 1988, peu avant l'élection présidentielle.

Le 12 septembre 2015, sur les ondes de RTL, son ami Guy Bedos révèle au micro de Marie Drucker qu'on a « aidé Pierre Desproges à mourir », à l'hôpital. Cette évocation d'une euthanasie de l'humoriste est également présente dans l'autobiographie de Bedos, *Je me souviendrai de tout*.

Ses obsèques se déroulent au cimetière du Père-Lachaise à Paris. Ses cendres sont inhumées après sa crémation dans une tombe provisoire, puis dans la division 10. Sa sépulture est un jardinet entouré d'une grille avec une simple plaque, où ses cendres ont été mélangées à la terre (sur dérogation de la Ville de Paris).

DESTEUQUE Charles



Charles Desteuque (9 septembre 1851 à Reims - 18 février 1897 à Prémontré), dit *l'Intrépide Vide-bouteilles*¹ est un critique passé à la postérité grâce aux vers de Raoul Ponchon (1848-1937), dédiés à Jean-Louis Forain, autre compatriote illustre, que celui-ci écrit en guise d'oraison funèbre, deux ans après sa mort, et publiés en 1920 dans *La Muse au Cabaret*, seule œuvre parue du vivant de Ponchon. Cependant dès 1888, *le Courrier français* avait publié « La Légende de l'intrépide vide-bouteille ».

Charles Desteuque est né à Reims, le 9 septembre 1851, décédé à Prémontré (Aisne) le 18 février 1897, il est le fils de Adèle Palloteau et Pierre Eugène Desteuque. Il repose à Reims dans le canton 16 du cimetière du Nord.

Charles Desteuque, journaliste, tenait, dans le *Gil Blas*, une rubrique réservée à la promotion de demi-mondaines. C'est ainsi qu'il découvrit La Goulue (1866-1929) au Moulin de la Galette et qu'il lui procura son engagement au Moulin rouge, en la présentant à Charles Zidler, lors d'une mémorable soirée au Grand Véfour.

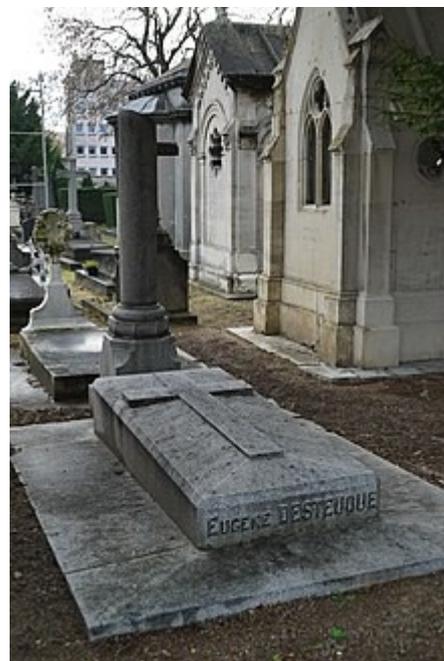
Coincidence étrange, – mais est-ce vraiment une coïncidence ? – le propre neveu et filleul de Joseph Oller, le fondateur et propriétaire du Moulin rouge, épousa la fille de Céleste Godbert (1857-1913). On se souvient que Céleste Godbert (cf. *Regards sur notre Patrimoine*, no 9, juin 2001 : L'hôtel Godbert et ses hôtes) avait été décoré, en 1908, des Palmes académiques en qualité de critique dramatique, et à ce titre, il ne pouvait que fréquenter les théâtres.

Joseph Oller (1839-1922), avait deux passions : les chevaux et le spectacle. Il fut l'inventeur, en 1867, du Pari Mutuel, avec la complicité du Charles de Morny. Il fut aussi le fondateur des « Fantaisies Oller », créa le « Théâtre des Nouveautés », la piscine Rochechouart, le « Nouveau Cirque », qui fera place à la salle Pleyel, puis plus tard les « Jardins de Paris ». Il avait installé, en 1888, des « Montagnes russes » et à la place desquelles il fit construire : l'Olympia. Cette salle mythique fut inaugurée, le 12 avril 1893, par Loïe Fuller et La Goulue...

Joseph Oller, propriétaire et aménageur des champs de courses de Maisons-Laffitte, fit aussi l'acquisition du célèbre Bal Mabille à l'emplacement duquel on construisit le Grand Palais, fleuron de l'Exposition universelle de 1900. En 1905, le ministre de l'Intérieur le désigna pour faire visiter la capitale au roi d'Espagne Alphonse XIII.

Son neveu, Henry Oller (1872-1950), propriétaire d'une importante imprimerie à Puteaux, était responsable de l'organisation du PMU, avenue de la Grande-Armée à Paris. Par sa femme, il hérita de la villa Godbert, magnifique propriété à Villers-Allerand, où Eugène Desteuque, le père de Charles, y était propriétaire et maire de la commune...

Si le « père du music-hall » repose au Père-Lachaise, près de la tombe de Gilles Margaritis (1912-1965), le créateur de la Piste aux Étoiles, Henry François Joseph Oller et son épouse Hermine Céleste Godbert (1880-1950), prénommée comme son père, reposent en ce paisible cimetière de Villers-Allerand. La petite place Henry-Oller de ce village, dont ils furent les bienfaiteurs, rappelle leur souvenir.



Toulouse-Lautrec aurait-il représenté l'Intrépide, en 1891-1892, dans le Danseur accompagnant La Goulue, « Charlot D... » avec un chapeau ? Mais il s'agit plus vraisemblablement de Charlot le Déménageur que certains auteurs ont déjà confondu avec Charles Desteuque ? Ces auteurs l'appellent d'ailleurs Desteuques, Desterque, Despocque, Destauques... Ce Charlot, issu de l'orphelinat, n'avait pas reçu la même éducation que notre Charles, il battait La Goulue...

C'est encore dans l'entresol qu'il occupait rue de Laval, face au cabaret du Chat noir, qu'eut lieu le baptême par Laure de Chiffreville d'Émilienne d'Alençon (1869-1946).

Lorsque la grande courtisane publia ses mémoires, en 1940, Auriant, le critique du *Mercure de France*, reprocha à celle-ci son manque de mémoire ! et surtout son ingratitude envers Charles Desteuque, en racontant, par le menu, cette soirée, dans *Le Mercure de France* du 1er avril 1940.

On sait que cette croqueuse de diamants ruinera, entre autres, le jeune duc Jacques d'Uzès (1868-1893), arrière-arrière-petit-fils de la veuve Clicquot. Il lui procura grand train de vie : appartement aux Champs-Élysées, attelage, domestiques et même quelques-uns des bijoux de sa mère la célèbre duchesse. Cette dernière l'envoya au Congo pour l'éloigner d'Émilienne. Il y mourut des fièvres, en 1895, et la duchesse, sans doute prise de remords, publia chez Plon « *Le Voyage de mon fils au Congo* » et lui fit élever, dans la ville d'Uzès, un magnifique monument par le sculpteur René de Saint-Marceaux (1845-1915), un autre Rémois illustre. Ce monument en bronze, où Jacques de Crussol d'Uzès était représenté debout dans une pirogue au milieu de noirs pagayant, a disparu durant l'occupation allemande.

Un peu plus tard, Charles Desteuque devint secrétaire des Folies Bergère et c'est lui qui fournira un énorme diamant, entouré de saphirs, *La Belle Jacqueline*, rival du Régent, le clou de la parure de Liane de Pougy (1869-1950) pour ses débuts sur la scène parisienne en avril 1894.

Ainsi devons-nous à Charles Desteuque d'avoir lancé dans le demi-monde, deux des Trois Grandes

de la Belle Époque qui étaient connues pour être « la Belle Otéro » (1868-1965), Émilienne d'Alençon et Liane de Pougy. Ces trois égéries qui incarnèrent le triomphe de la femme, sa puissance sur la raison des hommes. Sans elles, a-t-on dit, la Belle Époque ne porterait pas son nom.

En 1994, lors de la publication de la biographie d'Alphonse Allais, François Caradec, reparla du personnage, avec cette anecdote relatée par Adrien Berheim :

"C'est à cette joyeuse époque que nous nous réunissions l'été à Trouville, en cette villa des Cèdres. Gandillot était le propriétaire de cette maison normande : Henri Fouquier, Alfred Capus, Coquelin cadet, Thérèse, Grosclaude et Allais en étaient les hôtes les plus illustres. Le boulangisme triomphait alors, et Charles Desteuque, l'Intrépide Vide-Bouteilles, arborait une chemise sur laquelle apparaissait superbe la tête du général. Allais avait naturellement suivi l'exemple : il avait décrété que tous les familiers de la villa des Cèdres iraient aux courses en bras de chemises boulangistes... Cette chemise fit merveille, comme tant de ces inventions drolatiques dont Allais passait toujours pour l'éditeur responsable..."

Ajoutons que le boulangisme fut soutenu financièrement par la duchesse d'Uzès, Anne de Rochechouart-Mortemart (1847-1933), mère du jeune duc déjà cité, qui fut propriétaire de l'hôtel Ponsardin. On prétendit qu'elle y dépensa le montant de sa part dans la maison Clicquot qu'elle avait vendue, en 1888, à Alfred Werlé pour un montant de 2 800 000 F. Une autre Rémoise, tout aussi célèbre, la comtesse de Loynes, [Jeanne de Tourbet, alias Marie-Anne Detourbey (1837-1908)], aux origines plus obscures, plus connue sous le nom de *Dame aux Violettes*, soutint également le général Boulanger, par son salon politique et littéraire de l'avenue des Champs-Élysées.

C'est aussi à Courcelles-Sapicourt, dans la propriété du Dr Auguste Lüling (1859-1950), des champagnes Heidsieck & Cie, qu'eut lieu, en 1906, le mariage de la veuve Alphonse Allais avec le fameux Maurice Bertrand, en présence de Georges Victor-Hugo et d'Alfred Capus, directeur du *Figaro*. Là encore, celui qu'on appelait le Monsieur de chez Maxim's, ce fils de notaire, représentant en vins de Champagne, nous a laissé de nombreuses anecdotes, dont celle-ci, particulièrement savoureuse : Un soir, on le trouva, pris de boisson comme souvent, appuyé à un réverbère de l'avenue de l'Opéra. On lui demanda ce qu'il attendait et il répondit : J'attends ! oui j'attends ! Je vois les maisons qui passent et j'attends la mienne pour sauter dedans ! On l'appelait également le gentilhomme champagnard.

Si l'on en croit Eugène Dupont, Charles Desteuque, tout comme Clémence de Pibrac, aurait contribué au lancement d'une marque spéciale de champagne, qu'avait créée la firme Mumm, le « Cordon rouge ». Celui-ci se fabriquait avec les cuvées ratées. Cette marque, bien lancée, obtint un franc succès parmi les clients des cabarets nocturnes. C'était le champagne qui se boit quand on n'est plus à même d'apprécier sainement les qualités d'un vin mousseux. Après avoir été l'une des Reines de Paris, étoile du Casino de Paris, Clémence de Pibrac (1869-1938), qui se produisait également dans la revue de fin d'année des Folies Bergère, redevint Clémence Procureur et se retira en son château de Cormontreuil. Elle repose au cimetière du Sud sous un lourd et riche tombeau.

Raoul Ponchon ne fut pas le seul à s'intéresser à ce fantoche montmartrois, comme l'appelait Eugène Dupont, pendant d'Achille Laviarde, roi d'Araucanie, beau comme un dieu, insolent comme un page. Alexandre Hepp écrivit à son propos : « Teint blême, yeux d'un bleu malade, sourire crispé, cheveux drus et grisonnants ».

Enfin ce dernier écho, relatait dans *La Vie Rémoise*, de l'intarissable Eugène Dupont : « La dernière fois que Charles Desteuque a été vu sur le Boulevard, c'était dans un équipage attelé de rennes. Un traîneau à roulettes, emprunté aux accessoires d'une troupe russe venue à Paris en représentations. L'Intrépide, ayant à ses côtés un moujik à longue barbe, en touloupe et bonnet en peau de mouton, une belle fille, coiffée du kakochnick national, et dont le corselet pailleté d'or était radieux, – semblait triomphant. Il trimballait à travers Paris, de rédaction en rédaction, ce nouveau numéro sensationnel des Folies Bergère, dont il était secrétaire ; et il y raconta avoir fait engager ces gens,

par Marchand, à raison de 500 fr. par mois.

Vide-Bouteilles mourut à l'asile psychiatrique de Prémontré le 18 février 1897, dans sa 46e année, et le service de son enterrement fut célébré discrètement à Reims en la chapelle du cimetière du Nord le 20 suivant.

DEVIENNE Sophie Thévenin dite Mlle



Jeanne-Françoise Thévenin, connue sous le nom de scène de Sophie Devienne, née le 21 juin 1763 à Lyon et morte le 20 novembre 1841 à Paris 2e, est une comédienne française.

Fille d'un maître charpentier, elle a quitté, très tôt, la maison paternelle, pour rejoindre, à peine âgée de vingt ans, la troupe du Théâtre de la Monnaie à Bruxelles. Le succès qu'elle y a obtenu lui a valu un ordre de début pour la Comédie-Française, le 7 avril 1785, où elle a été reçue sociétaire en 1786, et y a tenu les rôles les plus brillants de l'emploi des soubrettes.

Jolie, d'une physionomie piquante et spirituelle, d'une taille élégante, elle possédait l'art de faire valoir un rôle, d'en détacher les nuances et d'apporter dans son débit une aisance, une légèreté, une grâce qui en faisaient une actrice très séduisante. La critique lui a cependant

reproché sa tendance à la manière et à trop viser à la finesse dans son débit « généralement marqué au coin de l'affectation et de la recherche ».

Pendant la Révolution, alors que le Comité de salut public avait fermé, le 3 septembre 1793, la Comédie-Française, elle a été au nombre de ses sociétaires à être emprisonnés, sous la Terreur.

Libérée à la chute de Robespierre, elle est remontée, avec Molé, sur le théâtre de la Montansier. À la fin de 1794, elle s'est associée aux membres de la Comédie-Française qui ont joué au théâtre Feydeau jusqu'en 1798, époque où cette section, dans laquelle figuraient en première ligne Fleury, Louise Contat, Dazincourt, s'est ralliée à la troupe de la rue de Richelieu.

Pendant les dernières années de sa carrière théâtrale, elle n'est montée sur scène qu'à de rares intervalles, avant de prendre sa retraite en 1813. Le 10 mai 1810, elle a légitimé une position irrégulière en épousant Antoine Gévaudan, l'un des administrateurs des messageries impériales. À la même époque, elle a recueilli auprès d'elle ses vieux parents. Devenue veuve en 1826, elle est morte d'un cancer.



DEVOYOD Suzanne



Suzanne Blanche Devoyod, née le 27 août 1866 à Paris 5e et morte le 10 janvier 1954 à Paris 17e, est une actrice française.

Suzanne Devoyod est la fille de la comédienne Élise Devoyod, - de son vrai prénom Pierrette Louise - (1er juillet 1838 à Lyon3 - 29 juin 1912 à Cannes), et la sœur de la comédienne Marthe Augustine Caroline Devoyod, (27/10/1862- ?). Elle a entretenu une liaison avec Georges Clemenceau.

Élève au Conservatoire de Paris, elle débute au théâtre de l'Odéon puis se produit au théâtre Antoine, au Vaudeville, à la Gaîté, à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin.

Elle est engagée en 1907 à la Comédie-Française, dont elle devient la 357e sociétaire en 1920. Elle prend sa retraite en 1936.

Entrée à la Comédie-Française en 1907 ; sociétaire en 1920 ; retraitée en 1936.

Sa mère, Élise, fut pensionnaire à la Comédie-Française et son oncle baryton à l'Opéra. Elle est l'élève de Got au Conservatoire, débute à l'Odéon en 1895, est engagée par Antoine, avec qui elle joue *La Parisienne* d'Henry Becque, puis se produit avec succès sur diverses scènes de Boulevard, où elle crée un grand nombre d'héroïnes du théâtre contemporain.

Elle débute à la Comédie-Française en 1907, déjà célèbre, dans le rôle d'Hélène, créé par Julia Bartet, dans *Notre jeunesse* d'Alfred Capus. Dans le répertoire classique, après avoir joué Célémène à l'Odéon, c'est Elmire (*Tartuffe*) qu'elle choisit pour ses débuts. Elle sera aussi Arsinoé, Madame Jourdain et surtout, une Philaminte très remarquée. Son emploi évolue des coquettes aux jeunes mères ; sa beauté paisible, son aisance et sa distinction conviennent au répertoire contemporain, où le salon bourgeois ou aristocratique sert de cadre aux intrigues de Paul Hervieu, Georges de Porto-Riche, Henri Bataille, etc., après Dumas fils et Édouard Pailleron.

Elle succède à Blanche Pierson dans l'emploi délicat des mères et des dames d'âge mûr. Interprète appréciée d'Henry Becque, qui accordait rarement ses suffrages, elle est une émouvante Madame Vigneron des *Corbeaux*.

Elle s'occupa activement de l'œuvre des enfants du spectacle, dont elle était la vice-présidente.

DHERVILLY Marfa (Marthe Dutreix)



Marthe Jenny Dutreix dite Marfa Dhervilly ou d'Hervilly, née le 9 novembre 1876 dans le 17^e arrondissement de Paris, et morte à Lagny-sur-Marne, Seine-et-Marne, le 18 novembre 1963, est une actrice française.

Elle est inhumée à Couilly-Pont-aux-Dames (Seine-et-Marne)

DHERY Robert

Robert Dhéry, de son vrai nom **Robert Fourrey**, est un acteur, metteur en scène, dramaturge et réalisateur français, né le **27 avril 1921** à La Plaine Saint-Denis (Seine) et mort le **3 décembre 2004** dans

le 19^e arrondissement de Paris.



En 1948, avec son épouse Colette Brosset, il fonde la troupe des « Branquignols » — réunissant entre autres Louis de Funès, Jean Lefebvre, Jean Carmet, Jacqueline Maillan, Michel Serrault, Micheline Dax, Pierre Olaf, Jacques Legras, Gérard Calvi ou encore Robert Rollis et Pierre Tornade — dont il écrit la plupart des textes.

Il est le père de la psychanalyste Catherine Mathelin-Vanier.

À partir du milieu des années 1970, Robert Dhéry subit des problèmes de santé et il ne peut revenir au cinéma que comme acteur, pour deux dernières apparitions dans des rôles plutôt graves : *Malevil* (1980) de Christian de

Chalonge et *La Passion Béatrice* (1987) de Bertrand Tavernier. Pour autant à la même période, il est pris par ses activités théâtrales avec *Le Petit-fils du Cheik* en 1977 au théâtre des Bouffes-Parisiens, *Le Chapeau de mon oncle* en 1991 au théâtre de la Carouge). Il s'illustre également à l'Opéra-Comique en mettant en scène *Le Comte*



Ory de Gioachino Rossini (1976), *Vive Offenbach* (1979), *Robinson Crusoé* (1986) et *La Grande-duchesse de Gérolstein* de Jacques Offenbach, ainsi que plusieurs pièces de théâtre comme *Monsieur chasse !* de Georges Feydeau en 1976, *En sourdine les sardines* de Michael Frayn en 1982 ou encore *Le Chauffoir* de Harold Pinter en 1986.

Pour l'écriture, Robert Dhéry est l'auteur de deux livres : *Ma vie de Branquignol* (1978) et *Maleuil* (1981).

Une longue maladie du cœur le contraint à interrompre son activité artistique à la fin des années 1980. Il meurt le 3 décembre 2004. Sa dépouille repose au cimetière d'Héry où, trois ans plus tard, le rejoint son épouse Colette Brosset.

DIEUDONNE Alphonse Emile Alfred Dieudonné dit



Alphonse Dieudonné, dit simplement Dieudonné, né le 12 janvier 1834 à Paris 1er et mort le 29 décembre 1922 à Paris 10e, est un acteur français.

Il s'est beaucoup déplacé tout au long de sa vie, tant dans les théâtres parisiens qu'en province et même à l'étranger. Il débute en 1856 à Lisbonne, puis suivit Rachel dans une de ses tournées aux États-Unis. À son retour en France, il joua un moment au théâtre de l'Ambigu, puis passa au théâtre du Gymnase jusqu'en 1864. Il apparut à cette période dans deux pièces de Labiche, aux côtés de Geoffroy :

- *Le Voyage de monsieur Perrichon*, comédie en quatre actes d'Eugène Labiche, créée le 10 septembre 1860 (rôle d'Armand) ;
- *La Poudre aux yeux*, comédie en 2 actes d'Eugène Labiche, créée le 19 octobre 1861 (rôle de Frédéric).

Il séjourne ensuite de 1864 à 1874 à Saint-Petersbourg dans la Troupe française de la direction des théâtres impériaux (ru: Французская труппа при императорских театрах) et fut un succès ; parmi ses rôles à Saint-Petersbourg : Pâris - *La Belle Hélène* de Jacques Offenbach en 1866, pour la première fois en Russie), revint en France en 1874, où il fut engagé pour une année au théâtre du Palais-Royal, et où il joue dans :

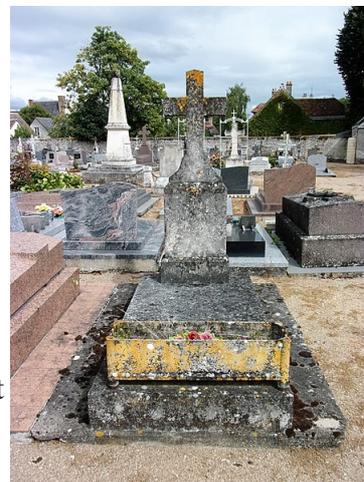
- *Les Samedis de Madame*, comédie en 3 actes d'Eugène Labiche, créée le 15 septembre 1874 (rôle de Léon, toujours aux côtés de Geoffroy).

Il joue ensuite pendant vingt ans au théâtre du Vaudeville, et termine sa carrière en papillonnant entre de multiples théâtres parisiens. Après sa dernière création du vieux général dans *la Prise de Berg-op-Zoom* de Sacha Guitry, il a reparu quelques rares fois sur la scène, avant d'entrer à la maison de retraite des artistes de Pont-aux-Dames, où il a petit à petit perdu la mémoire, puis la raison.

En 1860, il avait épousé à Montreuil-sous-Bois, Victoire Eugénie Blancan, née à Paris (5e) le 14 décembre 1831, comédienne elle-même et également fille de comédiens, qui fit toute sa carrière en suivant son mari dans les mêmes lieux (Paris, Saint-Petersbourg, etc.) et dans les mêmes théâtres. Elle serait morte vers 1896.

Ils eurent 4 enfants dont Pauline Charlotte née en 1863 épouse Sorré, qui est la mère du comédien Albert Dieudonné.

Il eut par ailleurs plusieurs enfants avec la comédienne russe Sonia de Schoulguina (1846-1915) dont il fit sans doute la connaissance lors de son séjour en Russie. De cette union illégitime sont nés plusieurs enfants dont Marguerite née en novembre 1870 à Saint-Petersbourg qui devint, elle aussi, comédienne sous le nom de Mlle Déa Dieudonné. Sa très courte carrière fut interrompue brusquement le 14 août 1892. Cette année-là, le père et la fille avaient obtenu un engagement au casino de Bagnères-de-Luchon, où ils



eurent de brillants succès. Un soir, elle rentra heureuse après la représentation, se coucha et s'endormit. Le lendemain, elle fut découverte morte dans son lit dans le chalet où ils logeaient dans la commune voisine de Saint-Mamet. Ses obsèques eurent lieu à l'Église russe de Paris. Elle est inhumée dans la chapelle familiale au cimetière du Père Lachaise. On la confond souvent avec sa demi-sœur Alphonsine-Eugénie (1860-1896), épouse Meyer, morte à Cannes. La seconde fille illégitime est la comédienne Hélène Dieudonné, qu'il n'a reconnu qu'en 1916.

Transporté, quelques jours avant sa mort, à l'hôpital Lariboisière pour y être opéré, il a succombé aux suites de l'intervention chirurgicale, après une des plus longues carrières de la scène française. Il était le doyen des vieux comédiens.

DIEUDONNE Hélène



Hélène Jeanne Aimée de Schoulguina dite Hélène Dieudonné, née le 24 décembre 1887 dans le 9^e arrondissement de Paris, et morte le 29 septembre 1980 à Chaumont-en-Vexin (Oise), est une actrice française.

Elle est la fille naturelle de Sophie de Schoulguina, 40 ans, rentière, demeurant au 13bis rue des Mathurins, à Paris. Son père Alphonse Emile Alfred Dieudonné, 51 ans, artiste dramatique, bien que vivant avec sa mère et l'ayant présentée à l'état-civil, ne la reconnaît que le 28 octobre 1916.

Grâce à son père, elle côtoie dès l'enfance des artistes reconnus comme Sarah Bernhardt, Lucien Guitry et Charles Le Bargy.

À onze ans, elle monte sur les planches à Monte-Carlo pour jouer aux côtés de son père puis entre au Conservatoire dans la classe de Paul Mounet où elle se lie d'amitié avec une autre élève, Françoise Rosay.

Elle devient une actrice connue tant au théâtre qu'au cinéma muet. Célibataire, elle perd un fils, Jean Jacques âgé de 10 mois en 1923. Puis, elle se marie le 30 septembre 1927, à Châteauneuf de Grasse (Alpes-Maritimes) avec Antoine Marius Hugues et interrompt sa carrière, partant vivre dans le Midi de la France pendant dix-sept ans. Elle perd leur jeune enfant, puis son mari et décide, à cinquante-huit ans, de remonter à Paris.

Mais elle est oubliée et ne trouve pas de rôles, c'est grâce à son amie Françoise Rosay, qu'elle remonte sur les planches en 1953 dans une pièce *Le Vivier* d'Henri Troyat où elle joue également. Elle la retrouve au cinéma en 1969 dans un film de Rinaldo Bassi, *Un merveilleux parfum d'oseille* aux côtés de Jean Carmet, Jacques Dufilho, Véronique Verlhac, Yves Rénier et Francis Blanche.

Elle participe à de nombreuses pièces, notamment *Les portes claquent* de Michel Fermaud, avec Jean-Claude Brialy où elle joue la grand-mère, rôle qu'elle reprit plus tard, dans la version filmée en 1960. Parmi les films auxquels elle a participé, notons *Le Dialogue des Carmélites* de Philippe Agostini et Raymond Bruckberger en 1960, *La Belle Américaine* en 1961 et *Le Petit Baigneur* en 1967, tous deux de Robert Dhéry et *Le cave se rebiffe* de Gilles Grangier en 1961.

On la voit aussi beaucoup à la télévision où elle débute à 71 ans, dans la série des *Enquêtes du commissaire Maigret* ou celle des *Cinq Dernières Minutes*, dans *Belle et Sébastien* et *Sébastien parmi les hommes* ou *Ardéchois cœur fidèle*. On se souviendra surtout de sa prestation dans un feuilleton très célèbre des années 1960, dans le rôle d'Angèle : *Janique Aimée* avec Janine Vila.



Elle fait partie de ces actrices que l'on a vues très souvent au cinéma dans de petits rôles, mais qui ont marqué les mémoires. Ses traits doux, la bonté de son regard et sa voix nasillarde y sont sûrement pour quelque chose. Elle fut élue *la plus charmante grand-mère du cinéma français*.

En avril 1963, en sortant de son domicile, elle glisse sur le sol mouillé et se fracture le col du fémur. Elle est hospitalisée, mais reprend sa carrière après sa convalescence.

À l'âge de 88 ans, elle finit par prendre sa retraite et meurt quatre ans plus tard, à l'hôpital de Chaumont-en-Vexin. Elle a été inhumée à Versailles, au cimetière des Gonards.

DOLIGNY Louise Berton Maisonneuve dite Mlle



Louise-Adélaïde Berton-Maisonneuve dite Mademoiselle Doligny est une actrice française née en 1746 et morte en 1823.

Elle a notamment créé en 1775, à la Comédie-Française, le rôle de Rosine du *Barbier de Séville* de Beaumarchais.

Elle a épousé l'auteur dramatique Gérard Du Doyer de Gastels, dont elle a interprété plusieurs pièces au Théâtre-Français : *Laurette* (1768), *Le*

Vindictif (1774), *Adélaïde* (1780).

Entrée à la Comédie-Française en 1763 ; sociétaire en 1764 ; retraitée en 1783.

Filleule de Mademoiselle Gaussin, il semble que Louise-Adélaïde Berton-Maisonneuve, dite Mademoiselle Doligny, ait débuté tout enfant et fait une petite carrière en province avant d'entrer à la Comédie-Française, sur un ordre de début arraché à l'influence de Madame de Pompadour par l'auteur Voisenon qui l'avait remarquée. Conseillée par Molé, elle fait ses débuts officiels dans le rôle d'Angélique de *La Gouvernante de Nivelles* de La Chaussée et *Zénéïde* de Cahusac.

Mademoiselle Doligny est reçue dans l'emploi des « premières amoureuses » qu'elle remplit pendant vingt ans avec grâce et naturel. Elle contribue à l'évolution du costume en supprimant l'éventail et les gants blancs, qui caractérisaient les amoureuses, et en tirant le jeu vers plus de naturel.

Elle crée un très grand nombre d'héroïnes tendres et pures, comme la Victorine du *Philosophe sans le savoir* et l'Angélique de *La Gageure imprévue* de Sedaine, Eugénie dans le drame homonyme de Beaumarchais, Angélique du *Bourru bienfaisant* de Goldoni, Catau dans la *Partie de chasse* de Henri IV de Collé, Pauline des *Deux Amis* de Beaumarchais et la Rosine du *Barbier de Séville*. Beaumarchais lui destine le rôle de la Comtesse dans *Le Mariage de Figaro*, mais elle se retire en avril 1783, un an avant que soient levées les interdictions qui pèsent sur la comédie. Elle joue pour la dernière fois son rôle de Betty dans *La Jeune Indienne* de Chamfort. Elle a joué Junie de *Britannicus*, mais elle abandonne très vite la tragédie, se heurtant à l'opposition des partisans de Mademoiselle Hus. Sa *Lisette* du *Glorieux* de Destouches, était, dit-on, incomparable.

Elle se retire avant d'être trop âgée pour les rôles de son emploi et vit à l'écart, confirmant la réputation d'honnêteté, de vertu et de simplicité qu'elle a toujours réussi à sauvegarder en dépit des circonstances et de l'époque. Elle épouse en 1795 le marquis Dudoyer de Gastels, qui la laisse veuve trois ans plus tard. Remariée, elle vivra totalement à l'écart du milieu du théâtre, jusqu'en 1823.

DORVAL Marie

Marie Dorval, née Marie Amélie Thomase Delaunay le 6 janvier 1798 à Lorient et morte le 20 mai 1849 dans l'ancien 10^e arrondissement de Paris, est l'une des plus célèbres actrices françaises du XIX^e siècle. Ses succès au théâtre et sa vie sentimentale bien remplie contribueront à en faire un mythe.

Fille des comédiens ambulants Marie Joseph Charles Delaunay (1766-1802) et Marie Bourdais,



Marie Dorval est abandonnée par son père à l'âge de cinq ans. Peu de temps après, elle perd sa mère, victime de la tuberculose. Elle joue d'abord des rôles d'enfants à Lille, sous le nom de « Bourdais », qui est celui de son oncle, acteur comique distingué.



Le 12 février 1814, à Lorient, elle épouse le maître de ballet Louis Étienne Allan-Dorval, dont elle aura deux enfants : Marie Louise Désirée et Catherine Françoise Sophie. Le couple se sépare en 1818, mais Dorval laisse à son épouse son nom de scène qui passera à la postérité.

Se produisant définitivement sur la scène, elle est attachée à diverses troupes de province pour les amoureuses de comédie et les dugazons d'opéra comique. À Strasbourg, elle commence à jouer les premiers rôles de comédie et de drame et se fait remarquer par Charles-G. Potier, qui la fait engager à Paris, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1818.

De 1818 à 1826, elle entretient une relation avec le compositeur Alexandre Piccinni, dont elle aura trois filles.

En 1827, elle connaît le succès dans la pièce *Trente ans, ou la vie d'un joueur* de Victor Ducange et Prosper Goubaux, où elle a pour partenaire le célèbre acteur Frédéric Lemaître. Veuve de son premier mari, elle épouse en secondes noces, à Paris, le 17 octobre 1829, le journaliste Jean-Toussaint Merle, mais le couple s'accorde sur le principe d'une union libre permettant aux deux partenaires d'avoir des aventures passagères.



En 1832, elle devient la maîtresse d'Alfred de Vigny qui, avec Victor Hugo, la fera entrer au Théâtre-Français au mois de février 1834. Le nom de Marie Dorval se rattache à la révolution dramatique de l'école romantique. Son jeu, où l'art disparaît sous le naturel de la sensibilité et sous les élans de la passion, s'adapte parfaitement à la nouvelle littérature. À la majesté classique, elle substitue, elle aussi, la violence des effets.

En janvier 1833, elle se lie avec l'écrivaine George Sand après avoir reçu d'elle une lettre admirative concernant l'une de ses représentations. Leur amitié intense donne lieu à des rumeurs de lesbianisme à Paris, d'autant que chacune des deux femmes avait fait l'objet de ces rumeurs auparavant. Gustave Planche écrit à Sand de se méfier de cette « dangereuse amitié » tandis qu'Alfred de Vigny écrit à Dorval de rester à distance de Sand, qu'il qualifie de « damnée lesbienne ». Les historiens actuels restent partagés sur la nature de cette relation, dont le caractère amoureux ou sexuel n'a pas été vérifié. En 1840, elle joue la pièce *Cosima*, de George Sand, à la Comédie française. Les deux femmes collaborent même au manuscrit, mais la pièce, mal reçue, n'aura que sept représentations.

Marie Dorval exprimera son talent remarquable à la Porte Saint-Martin, dans des œuvres mélodramatiques, *le Château de Kenilworth*, *les Deux Forçats*, *Trente ans, ou la Vie d'un joueur*, etc. ; puis des créations d'un ordre plus élevé, *Antony* et *Marion de Lorme*, lui développeront l'ampleur de son talent. Elle a été applaudie, à la Comédie-Française, dans *Chatterton*, pièce dans laquelle elle a incarné le rôle de Kitty Bell. Toujours à la Comédie-Française, en 1835, elle joue dans *Angelo, tyran de Padoue* de Victor Hugo en compagnie de sa rivale Mlle Mars. Les deux actrices sont distribuées à contre-emploi, Marie Dorval interprétant le rôle de Catarina, noble femme d'Angelo, et Mlle Mars celui de la Tisbe, courtisane, comédienne et maîtresse du tyran de Padoue.

Elle apparaît dans *Lucrèce* de François Ponsard (1843) et, revenant au drame des boulevards, elle remporta malgré ses forces épuisées et sa voix presque éteinte, un dernier succès avec *Marie-Jeanne, ou la femme du peuple*, d'Adolphe d'Ennery.

Vers la fin de sa vie, elle s'essaya au répertoire classique à l'Odéon, créa *Agnès de Méranie* de François Ponsard (1846) et joua, non sans succès, les rôles de Phèdre et d'Hermione. Les changements dans la mode et le désir du public de voir des actrices plus jeunes achèvent sa carrière par des tournées en province. Elle meurt, très dépressive, à l'âge de cinquante et un ans, après la mort d'un petit-fils.

Après le service funèbre, célébré le surlendemain de sa mort, à Saint-Thomas-d'Aquin, elle est inhumée au cimetière du Montparnasse, au côté de son mari.

DU BOCCAGE Jeanne Laurence Chantrelle dite Mlle



Entrée à la Comédie-Française en 1723 : sociétaire en 1723 ; retraitée en 1743.

Fille de Du Bocage, Jeanne-Laurence Chantrelle, dite Mademoiselle Du Bocage, débute en 1723, l'année de la retraite de son père, dans les rôles de Dorine (*Tartuffe*) et de Lisette (*Les Folies amoureuses* de Regnard, *Le Médisant* de Destouches).

Elle double dans l'emploi des soubrettes Mesdemoiselles Quinault et Dangeville. Comme son père, elle eut une carrière très modeste et se retira au bout de vingt an.



Après sa retraite, elle épousa Monsieur Romancan, caissier de la Comédie.

DU BREUIL Pierre Jean Guichon dit



Entré à la Comédie-Française en 1723 ; sociétaire en 1725 ; retraité en 1758.

Ce comédien débute au Théâtre-Français en 1723 dans le rôle de Xipharès (*Mithridate*, Racine) et est reçu sociétaire deux ans plus tard pour l'emploi des confidents.

Il crée un nombre important de confidents dans les tragédies de Voltaire et passe pour un érudit.

Lemazurier, dans sa Galerie historique des Acteurs du Théâtre-Français, raconte qu'il payait un homme pour déclarer, dans les endroits publics, que Du Breuil était le comédien le plus qualifié en matière de création dramatique.

Ceci explique peut-être que, malgré une réputation d'acteur exécrationnel, il soit resté trente-cinq ans au théâtre, sans doute aussi parce qu'il ne refusait pas de jouer les utilités. Il meurt peu après sa retraite.



DU CROISY Philibert Gassot sieur



Philibert Gassot, dit **Du Croisy**, est un comédien de la troupe de Molière, né en 1626 et mort à Conflans-Sainte-Honorine le 3 mai 1695.

En 1652, il épouse à Poitiers l'actrice Marie Claveau.

Beau-frère de l'acteur Bellerose, il créa le rôle de *Tartuffe*.

En 1680, il devient le deuxième sociétaire de la Comédie Française.

Entré dans la Troupe du Roi en 1659 ; sociétaire en 1680 ; retraité en 1689.

C'est en province que Philibert Gassot Du Croisy, dit Du Croisy, débute et se retrouve chef de troupe avant de rejoindre Molière au Petit-Bourbon

en 1659. Sachant que Molière tirait parti de la personnalité de ses interprètes pour composer leurs rôles et, d'après ce qui est dit dans L'Impromptu de Versailles, on peut penser qu'il se piquait d'être homme d'esprit et jouait très bien les pédants.



C'est en effet Du Croisy qui créa, outre son propre personnage dans Les Précieuses ridicules et L'Impromptu de Versailles, les rôles de Marphurius du Mariage forcé, Oronte du Misanthrope, Vadius des Femmes savantes. Mais il fut aussi Mercure dans Amphitryon, Monsieur Dimanche dans Dom Juan, Valère dans l'Avare, Jupiter dans Psyché, Géronte dans Les Fourberies de Scapin, Béralde dans Le Malade imaginaire. Il fut aussi et surtout le protagoniste de Tartuffe, où son teint fleuri et son air cauteleux firent merveille.

Dans la tragédie, il joue les confidents.

Resté dans la compagnie qui s'installe à l'Hôtel Guénégaud après la mort de Molière, il est maintenu dans la troupe réunie en 1680 et se retire en 1689.

DU CROISY Marie Angélique Gassot dite Mlle



Marie-Angélique Gassot, née vers 1658 et morte le 12 décembre 1756 à Saint-Germain-en-Laye, est une actrice française du XVIII^e siècle.

Fille de Du Croisy et de Marie Claveau, acteurs à la troupe de Molière, elle entre à l'âge de 12 ans dans la Troupe du Roy lorsque cette dernière s'installe au théâtre de Guénégaud en 1673 après la mort de Molière. Elle était alors sous la responsabilité de son père et n'émergeait que pour « un quart de part » (les principaux comédiens étaient « à part entière »). Elle est parfois surnommée *Mademoiselle Du Croisy*, comme l'était sa mère.

Elle fut conservée lors de la réunion des troupes et devint sociétaire de la Comédie-Française (1680-1694). Elle épousa l'acteur Paul Poisson et mourra en 1756 à Saint-Germain-en-Laye.

Entrée dans la Troupe du Roi en 1671 ; sociétaire en 1680 ; retraitée en 1694.

Fille de Du Croisy, compagnon de Molière, et de sa femme, qui fut dans la troupe jusqu'en 1664, Angélique Gassot, dite Mademoiselle Du Croisy, joue en 1671, à peine âgée de treize ans, le rôle d'une des Grâces dans Psyché. Elle fait partie de la troupe de l'Hôtel Guénégaud en 1673, y reste à la réunion de 1680, avec une demi-part, sous le nom d'Angélique, fille de Du Croisy. Elle joue les confidentes dans des tragédies oubliées, comme Zaïde de La Chapelle et Oreste de Le Clerc et Boyer en 1681.



Elle épouse l'acteur Paul Poisson et apparaît dès 1685 sous le nom de Mademoiselle Poisson.

Elle se retira en 1694, après une carrière modeste, et vécut presque centenaire. Au milieu du XVIII^e siècle, elle pouvait encore témoigner avoir connu Molière...

DU PARC Marquise

Marquise-Thérèse de Gorla, dite Mlle Du Parc ou Marquise Du Parc, est une comédienne française née en 1633 à Lyon et morte à Paris le 11 décembre 1668. Elle fit partie de la troupe de Molière de 1653 à 1667, avant de passer à l'hôtel de Bourgogne, où elle créa le rôle-titre de la tragédie de Jean Racine *Andromaque*.

Elle était la fille de Giacomo de Gorla, d'origine italo-suisse, qui était bateleur et bonimenteur de foires (faisant danser sa fille sur son stand) et installé à Lyon à partir de 16352, ayant une troupe de

comédiens à son service.

Elle était fort belle, et plusieurs hommes, dont certains célèbres, furent amoureux d'elle au cours de sa brève existence. Il semble qu'elle ait commencé comme danseuse et actrice dans une troupe de campagne, avant de rencontrer à Lyon la troupe de Molière. Le 23 février 1653, elle épouse un de ses comédiens, René Berthelot dit Du Parc, gros jeune homme qui s'était spécialisé dans les rôles de valet. Elle apportait une dot de 3 000 livres. Elle prend alors comme nom de théâtre Mlle Du Parc.



Associée dorénavant, au même titre que son mari, à la famille Béjart, à Molière et au reste de la troupe, elle les suivit dans leurs pérégrinations en province: Pézenas, Béziers, Nîmes, Grenoble, Rouen. C'est là que les deux frères Corneille, Pierre et Thomas, qui habitaient la ville, se livrèrent à une aimable joute poétique autour de la beauté de Mlle Du Parc. Selon la coutume de l'époque, ils lui adressèrent chacun des vers : Pierre, les célèbres « Stances à Marquise » (plus tard mises en musique par Georges Brassens sous le titre *Marquise*) ; Thomas, une élégie de 136 vers, ainsi que, quand la troupe quitta Rouen, des adieux en vers :

*Allez, belle Marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux...*

La troupe de Molière étant arrivée à Paris, Mlle Du Parc débuta avec ses compagnons devant le roi et la Cour le 24 octobre 1658, au Louvre, et ensuite devant le public au Petit-Bourbon. À Pâques 1659, Du Parc et sa femme quittèrent Molière, après avoir partagé avec lui pendant plus de 10 ans les tournées de province pour passer dans la troupe du théâtre du Marais qui venait de rouvrir ses portes après deux ans de fermeture. Au même moment, deux acteurs qui avaient fait partie de la troupe du Marais jusqu'en 1657, les frères Bedeau, L'Espy et le célèbrissime Jodelet firent leur entrée dans la troupe de Molière. On ignore absolument si les deux événements sont liés, et, dans cette hypothèse, lequel aurait déclenché l'autre. On peut penser que Marquise, à l'étroit dans la troupe de Molière, où Madeleine Béjart et Catherine de Brie lui étaient toujours préférées pour les premiers rôles, avait souhaité la première tenter de se hisser au premier rang des actrices parisiennes en changeant de troupe.

Mais cette expérience au Marais semble avoir été très vite décevante pour le couple, qui dès le mois d'octobre de la même année passa un contrat avec la troupe de Molière pour officialiser son prochain retour, qui eut lieu, conformément aux usages, durant le relâche de Pâques 1660.

Molière, qui était en train d'écrire *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, s'empressa de bâtir un rôle de Gros-René pour Du Parc, mais l'on ignore le rôle qui revint à sa femme. Il semble probable que Catherine de Brie « joua Célie tandis que Madeleine se chargea d'interpréter "la Femme de Sganarelle", laissant "la Suivante" aux bons soins de Marquise du Parc»⁸. Elle enchaîna les créations et les reprises jusqu'en fin 1666, sans interruption, excepté pour la naissance de son fils Jean-Baptiste-René. Elle créa même le rôle d'Aglante dans *La Princesse d'Élide* quelques jours seulement après la mort de son mari. À cause sans doute de sa formation de danseuse, elle excellait également dans les ballets qui accompagnaient souvent les spectacles. Larousse et Lyonnet rapportent tous deux le témoignage suivant : « Elle faisait certaines cabrioles remarquables, car on voyait ses jambes et partie de ses cuisses, par le moyen de sa jupe fendue des deux côtés, avec des bas de soie attachés au haut d'une petite culotte », exercice qui semble avoir marqué ses contemporains.



Toujours reléguée à la troisième place derrière Catherine de Brie et Armande Béjart (Mlle Molière)

(qui avait succédé dans les premiers rôles féminins à sa mère Madeleine depuis 1664), elle finit par obtenir un premier rôle tragique dans *Alexandre le Grand*, la deuxième pièce de Jean Racine, dont elle était devenue la maîtresse dans les mois qui avaient suivi la mort de Du Parc. Malheureusement pour elle la pièce fut reprise en pleine exclusivité par la troupe rivale de l'hôtel de Bourgogne, provoquant l'effondrement des recettes au Palais-Royal et l'abandon de la pièce — ce qui provoqua une brouille définitive entre Racine et Molière. En juin 1666, à la création du *Misanthrope* de Molière, elle hérita encore du troisième rôle (celui de la prude Arsinoé — rôle remarquable au demeurant). Enfin, à Pâques 1667, Racine finit par obtenir de la troupe de l'hôtel de Bourgogne l'engagement de Marquise (en dépit de la présence dans cette troupe de deux actrices vedettes) pour laquelle il était en train d'écrire le rôle d'Andromaque.

Mlle Du Parc était alors au faîte de sa gloire, adulée par beaucoup, lorsqu'on apprit la nouvelle de sa mort subite le 11 décembre 1668. On sait par le témoignage de Boileau qu'elle mourut en couches rue Quincampoix, probablement d'un avortement, quelques mois seulement après avoir mis au monde une fille qui, selon le fils aîné de Racine, aurait vécu jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Elle fut inhumée à l'église des Carmes des Billettes. Dix ans plus tard, lors de l'affaire des poisons, Racine faillit être inquiété à la suite d'accusations portées contre lui par la Voisin, mais on apprit à la veille de son arrestation que la Du Parc qui était morte empoisonnée quelques années plus tôt était une autre Du Parc que Marquise.

DU PARC René Berthelot dit Gros René



René Berthelot, dit Du Parc, dit aussi Gros-René, est un comédien français né à Nantes le samedi 24 janvier 1615 et mort à Paris le mardi 28 octobre 1664.

Il fit partie de la troupe de Molière dès les premiers temps, quand celle-ci était encore dirigée par Charles Dufresne.

En octobre 1647, il appartenait déjà à la troupe du duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, et dirigée par Charles Dufresne qui jouait alors

à Carcassonne. Cette troupe allait devenir quelque temps plus tard la troupe de la Béjart, puis enfin la troupe de Molière.

C'était un jeune homme fort gros, et il le resta toute sa vie. Il se spécialisa dans les arts du papier peint et, par son gros bidon, incarna dans les farces et les comédies un type gros et gras d'ailleurs très proche de la réalité, posé, direct et sans façon, sorte de Sancho Panza raisonneur, que l'on désigna par « Gros-René ».



Du Parc suivit la troupe à Montpellier, Pézenas et Lyon, où il se maria le 23 février 1653 avec Marquise-Thérèse de Gorla, elle-même comédienne de la troupe, qui prit dès lors le nom de théâtre de Mademoiselle Du Parc. Molière, présent au mariage, signa au bas de l'acte. La troupe poursuivit son périple en province et passa par Rouen où les deux Corneille, Pierre et Thomas, qui habitaient la ville, furent subjugués par la qualité de la troupe et surtout par la beauté de Mlle Du Parc. Aussi, lorsque la troupe arriva à Paris, les Corneille usèrent de toute leur influence pour faire entrer le couple Du Parc au Théâtre du Marais. Ils finirent par y parvenir et, à Pâques 1659, Du Parc et sa femme quittèrent Molière, après avoir parcouru avec lui les routes de province pendant 11 ou 12 ans, pour le Théâtre du Marais. Mais cette expérience fut décevante pour tous les deux et, un an plus tard, ils réintégrèrent la troupe de Molière.

Cet embonpoint contribua sans doute à son décès, à l'âge de 49 ans. On pense aujourd'hui qu'il était probablement diabétique.

DU RIEU Anne Pitel de Longchamps dite Mlle



Anne Pitel de Longchamps, dite Mademoiselle Du Rieu, est une actrice française née le 22 octobre 1648 et décédée le 6 janvier 1737 à la Devoisière près de Falaise (Calvados).

Anne Pitel de Longchamps naît le 22 octobre 1648. Elle est la fille de Charlotte Legrand et d'Henri Pitel de Longchamps.

Elle vient d'une famille de comédiens : sa mère, son grand-père maternel Turlupin, son père chef de la troupe du prince de Condé, sa soeur cadette

Françoise Pitel et son beau-frère Jean-Baptiste Siret-Raison. Son oncle Jean Patin (1635-1709), de son nom de scène Beauval, est marié à Jeanne Olivier Bourguignon, une comédienne connue pour son rire contagieux.

Elle débute en province où elle épouse Michel du Rieu.

Elle intègre la Comédie-Française en 1685 comme 34^e sociétaire. Elle joue des rôles de confidentes tragiques, de mères et des caractères de comédie notamment pour Michel Baron et Dancourt.

Elle est retraitée en 1700 avec une pension de mille livres.

Sa fille Mademoiselle Godefroy joue également à la Comédie française où elle est dite Pierrot-bon drille.

Entrée à la Comédie-Française en 1685 ; sociétaire en 1685 ; retraitée en 1700.

Issue d'une famille de comédiens – son père, Longchamps, comédien du prince de Condé puis du dauphin ; son oncle, Beauval ; sa mère, fille de Turlupin –, Anne Pitel de Longchamps, dite Mademoiselle Du Rieu, débute en province et y épouse Michel Du Rieu. Tous deux gagnent Paris, où Mademoiselle Du Rieu débute à la Comédie-Française en 1685 dans l'emploi des confidentes tragiques, des mères et des caractères de comédie. Son mari fut sans doute employé à la Comédie, mais pas comme acteur. Elle crée les rôles de son emploi dans plusieurs comédies de Baron et de Dancourt, avant de se retirer en 1700 avec la pension de mille livres.



DUBOIS Emilie



Émilie-Désirée Dubois (née à Paris le 8 mai 1837 et morte à Paris 7^e le 22 octobre 1871) est une actrice française.

Entrée à la Comédie-Française en 1853 ; sociétaire en 1855.

Élève de Samson au Conservatoire, elle remporte en 1852 un second prix de Comédie qui la fait engager à la Comédie-

Française l'année suivante, à peine âgée de onze ans.

Elle débute brillamment dans le rôle d'ingénue de Lady Tartuffe de Madame de Girardin, dont elle crée également La Joie fait peur. Elle continue ses débuts dans les ingénues du répertoire : Agnès de L'École des femmes, Henriette des Femmes savantes, mais elle remporte ses plus grands succès dans les pièces contemporaines où elle incarne, avec sa blondeur et sa grâce un peu frêle, la jeune fille idéale. Elle reprend également les jolis travestis de Don Juan d'Autriche et des Enfants d'Édouard de Casimir Delavigne, ainsi que Chérubin



du *Mariage de Figaro*.

Pendant le siège, elle s'occupe très activement de l'ambulance installée dans le foyer du théâtre. Elle participe, en 1871, à la tournée de Londres organisée par Got pour renflouer les caisses de la Comédie.

Une cruelle maladie l'emporte en octobre de la même année.

DUBOIS Jean Yves



Jean-Yves Dubois, né le 27 février 1958 à Chartres et mort le 16 janvier 2003 à Paris 9e, est un acteur français de cinéma et de théâtre, sociétaire de la Comédie-Française de 1990 à sa mort.

Après une enfance en Afrique de l'Ouest (au Togo et au Sénégal), Jean-Yves Dubois entame des études de médecine mais les abandonne pour entrer au Conservatoire national de Paris, où il suit les cours

de Pierre Debauche, Jean-Paul Roussillon et d'Antoine Vitez qui, l'appréciant particulièrement, le fera dès le début des années 1980 jouer dans un grand nombre de ses créations. Entré en 1984 à la Comédie-Française, il devient le 482e sociétaire de la Comédie-Française en 1990.



Acteur qualifié par Catherine Hiegel d'« atypique, doux, hypersensible et inattendu », « il s'attachait dans son rapport à la langue à expérimenter, variable et mouvant tel un peintre » selon Marcel Bozonnet.

Alors qu'il rentre de Dakar — où il travaillait à une pièce — pour participer aux premières répétitions de la pièce russe *La Forêt* (1871) d'Alexandre Ostrovski dans une mise en scène de Piotr Fomenko pour la Comédie-Française (pour tenir le rôle d'Infortunatov), il reçoit une valise sur le dos et, à la suite d'un mauvais diagnostic médical, meurt le soir même à son domicile parisien d'une crise cardiaque. Il repose au cimetière de Villerville dans le Calvados.

Entré à la Comédie-Française en 1984 ; sociétaire de 1990 à 2003.

Après une année de cours à l'école de la rue Blanche, il entre au Conservatoire national d'art dramatique (1979-1981). Il joue à cette époque dans deux spectacles mis en scène par Denis Llorca : *Kings*, *La trilogie de Shakespeare* et *Voyage dans la lune* d'après *Cyrano* de Bergerac.

Au sortir du Conservatoire il participe à plusieurs spectacles du Théâtre national de Chaillot. Sous la direction d'Antoine Vitez, il joue : Hippolyte dans *Hippolyte* de Garnier, Horatio dans *Hamlet* de Shakespeare et Treplev dans *La Mouette* de Tchekhov. Toujours à Chaillot, en collaboration avec Sophie Loucachevsky, il joue et co-réalise *Adelbert le botaniste* d'après Chamisso et participe à la conception dramaturgique de *Madame de Sade* de Mishima.

En 1984, il entre à la Comédie-Française : il joue Maxime (*Cinna*, Corneille), Agis (*Le Triomphe de l'amour*, Marivaux), Malcolm (*La Tragédie de Macbeth*, Shakespeare), Bobin (*Un chapeau de paille d'Italie*, Labiche), Clitandre (*Les Femmes savantes*, Molière), Cléonte (*Le Bourgeois gentilhomme*, Molière) et différents rôles dans *Autres horizons* de Pinter et *Un bon patriote* d'Osborne.

Il a également retrouvé Antoine Vitez durant la saison 1986/1987 pour jouer Louis Laine dans *L'Échange* de Claudel et au cours de la saison 1988/1989 il a joué sous la direction de Bernard Sobel, Strephon dans *Les Amis font le philosophe* de Lenz ainsi que co-réalisé avec Muriel Mayette-Holtz et joué dans *Conversation* entre Daniel Sylvester et Francis Bacon.

Au cinéma, il a joué dans *Ballade à blanc* réalisé par Bertrand Gauthier ainsi que dans *Vive la sociale* de Gérard Mordillat.

DUBOSQ Lucien



Lucien Dubosq né le 20 janvier 1893 à Paris 4e et mort le 12 octobre 1935 à Paris 13e, est un acteur français.

Il est inhumé au cimetière parisien de Thiais (division 11).

Entré à la Comédie-Française en 1927 ;
sociétaire en 1935.

Il se destine primitivement à l'art lyrique, mais après la guerre, sur le conseil de quelques amis comédiens, il se tourne vers la comédie. Il joue sur quelques petites scènes, est engagé par Copeau au Vieux-Colombier, puis à l'Odéon, où il fait ses preuves dans le classique comme dans le moderne, montre la diversité de ses talents dans la fameuse Revue de l'Odéon, créée en 1926, et entre à la Comédie-Française en 1927 pour jouer « les valets de comédie et utilités ».

Il débute dans *Lorenzaccio*, rôle de Léon Strozzi, et officiellement dans le rôle de Figaro du *Mariage de Figaro*. Il joue en quelques années plus de 130 rôles, de très nombreux valets : les Sganarelle, Mascarille, Scapin, Alain, La Flèche, Gros René, Sbrigani... de Molière, les Pasquin, Trivelin... de Marivaux, Flamand de Turcaret de Lesage, Figaro... Il interprète aussi Monsieur de Pourceaugnac, Don César de Bazan (Ruy Blas, Victor Hugo), Blazius et Bridaine (*On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset). Il est de la création de plusieurs succès contemporains : *Tante Marie* (A. Valray), *Asile de nuit* (Max Maurey), *L'Âge du fer* (Denys Amiel), *Coriolan* (d'après Shakespeare), *Le Sang de Danton* (Saint-Georges de Bouhélier) et enfin *Madame Quinze* (Jean Sarment).

Il meurt en 1935, à 42 ans, alors qu'il vient d'accéder au sociétariat et que sa gaieté, sa voix claire, son jeu franc, lui assuraient une belle carrière dans la lignée d'André Brunot.



DUCAUX Annie



Annie Ducaux est une comédienne française née le 10 septembre 1908 à Besançon (Doubs) et morte le 31 décembre 1996 à Champeaux (Seine-et-Marne).

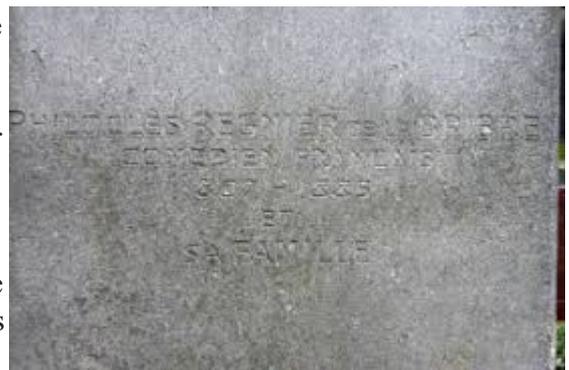
Elle entra à la Comédie-Française en 1946, en fut sociétaire de 1948 à 1981, puis sociétaire honoraire à partir de 1982, commandeur de la Légion d'honneur et officier des Arts et des Lettres.

Après avoir étudié au Conservatoire national d'art dramatique où elle obtient le 1er prix de comédie, elle débute au théâtre de l'Odéon et interprète notamment sur scène les héroïnes de Racine, *La Prisonnière* d'Édouard Bourdet, ou encore l'impératrice Joséphine dans *Napoléon unique* de Paul Raynal.

Entrée à la Comédie-Française, elle en devient sociétaire en 1948 et pendant trente-cinq ans interprète avec succès les pièces des auteurs du répertoire –

dont Molière, Shakespeare, Racine, Henry de Montherlant, Jean Giraudoux, Eugène Ionesco, Georges Feydeau, jouant indifféremment la comédie ou la tragédie.

Au cinéma (où elle débute en 1932), elle est dirigée en 1933 par Marcel Pagnol dans *Le Gendre de Monsieur Poirier*. Dans les années 1930, les réalisateurs la sollicitent principalement pour jouer dans des mélodrames, comme *Les deux gosses* de Fernand Rivers (1936), *Conflit et Prison sans barreaux* de Léonide Moguy (tous deux sortis en 1938), *L'homme du Niger* de Jacques de Baroncelli (1940). Pendant l'Occupation, elle trouve son meilleur rôle au cinéma dans *Pontcarral, colonel d'Empire* de Jean Delannoy (1942), et participe à deux comédies à succès : *L'inévitable Monsieur Dubois* de Pierre Billon (1943) et *Florence est folle* de Georges Lacombe (1944). Elle



tourne en 1961 son dernier film, *La Princesse de Clèves* de Jean Delannoy. Pour la télévision, elle incarne (entre autres rôles) à deux reprises la reine Marie-Antoinette, en 1958 dans un épisode de *La caméra explore le temps (La mort de Marie-Antoinette)* de Stelio Lorenzi, puis en 1963 dans la série télévisée *Le Chevalier de Maison-Rouge* de Claude Barma.

En 1982, elle met fin à sa carrière de comédienne, nommée aussitôt sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

DUCHAUSSOY Michel



Michel Duchaussoy est un acteur français, sociétaire honoraire de la Comédie-Française, né le 29 novembre 1938 à Valenciennes (Nord) et mort le 13 mars 2012 dans le 10^e arrondissement de Paris.

Élevé à Lille, puis à Rouen, il passe son bac, puis fait une année de propédeutique, avant de partir faire son service

militaire en Algérie (jusqu'à 30 mois à l'époque) et est libéré en 1961. En 1970, son père est directeur à Paris d'une maison

suédoise de roulements à billes.



En 1955, il entre au conservatoire de Lille où il obtient un premier prix en 1958. Il entre alors au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (classes de Robert Manuel et Fernand Ledoux), dont il sort en 1964 avec deux premiers prix.

Entré à la Comédie-Française en 1964 ; sociétaire en 1967 ; sociétaire honoraire en 1984

Il étudie au Conservatoire de Lille, puis au Conservatoire national d'Art dramatique dans les classes de Robert Manuel et Fernand Ledoux. Au concours de juillet 1964, il obtient à l'unanimité les prix de Comédie classique (pour Trivelin dans *La Fausse Suivante* de Marivaux) et de Comédie moderne (*L'Homme à la fleur* dans *La Fleur à la bouche* de Pirandello). Pour l'ensemble des épreuves, il remporte une récompense très rare qui lui ouvre les portes de la Comédie-Française, le prix d'excellence.

Dès ses débuts, il se fait remarquer dans les rôles de Bob Laroche (*Les Temps difficiles* d'Édouard Bourdet), Flutopoulos (*Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare), Docteur Marphurius (*Le Mariage forcé* de Molière), Fantasio (*Fantasio* de Musset). Ses principaux rôles sont dans le registre de la comédie, sans pour autant le cantonner dans un emploi précis, en particulier chez Molière : Clitandre puis Trissotin (*Les Femmes savantes*), Mercure et Sosie (*Amphitryon*), Thomas Diafoirus (*Le Malade imaginaire*), Géronte (*Les Fourberies de Scapin*), Lagrange (*L'Impromptu de Versailles*), le Maître à danser puis le Maître de musique (*Le Bourgeois gentilhomme*), Horace (*L'École des femmes*). Il brille dans les jeunes premiers du répertoire classique et romantique, mais incarne aussi avec esprit les valets de Marivaux, les marquis de Molière ou des rôles de composition. Il s'illustre chez Corneille, Marivaux, Regnard, Beaumarchais, Musset, Hugo, Labiche, Feydeau, Courteline, Giraudoux, Ionesco. Il crée de nombreux personnages à la Comédie-Française parmi lesquels Cinthio (*Les Italiens à Paris* de Charras et Gilles), Tichka (*Le Mariage de Kretchinsky* de Soukhovo-Kobyline), Arsène (*La Station Champbaudet* de Labiche), Clarence (*Richard III* de Shakespeare), le Chambellan (*Ondine* de Giraudoux), Paul Valéry (*Monsieur Teste* de Valéry), le Prince Mychkine (*L'Idiot* de Dostoïevski). Après son départ de la Comédie-Française, il revient pour *La Ronde* de Schnitzler, dans une mise en scène d'Alfredo Arias en 1987 et en 2008 pour *La Fin du commencement* de Sean O'Casey, mise en scène par Céline Pauthe au Studio-Théâtre.

Michel Duchaussoy conçoit deux mises en scène pour la Comédie-Française : *La Commère* de

Marivaux en 1967 et Il ne faut jurer de rien d'Alfred de Musset en 1970.

Pendant ses années de Comédie-Française, il mène de front deux carrières, au théâtre et devant la caméra, pour la télévision et le cinéma.

Il meurt le 13 mars 2012 à Paris 10e 2 à l'âge de 73 ans, des suites d'un arrêt cardiaque. Ses obsèques ont lieu le 20 mars au crématorium du cimetière du Père-Lachaise, où il est crématisé, en présence notamment de Vincent Cassel, Samuel Le Bihan, André Dussollier et Jean-Pierre Castaldi.

DUCHESNOIS Catherine Joséphine Rafin dit Mlle



Joséphine Duchesnois, née Catherine Joséphine Rafin, dite Mlle Duchesnois (née à Saint-Saulve le 5 juin 1777 et morte à Paris le 8 janvier 18352), est une tragédienne française.

À ses débuts, la grande rivale de la « protégée » de Bonaparte, Mademoiselle George, elle-même a été la protégée de Joséphine de Beauharnais. Elle débuta en 1802 dans le rôle de Phèdre et obtint sur-le-champ un succès prodigieux. Elle fut reçue sociétaire du Théâtre-Français en 1804 et quitta la scène en 1833.

Elle a été l'élève de Gabriel-Marie Legouvé, un poète et dramaturge. À ses débuts elle a été soutenue par Pierre Lafon (acteur) ou le politicien Pierre-Louis Roederer. Elle a immédiatement attiré un public nombreux. Le critique Julien Louis Geoffroy, par ses articles dans le

Journal des débats, en mettant en valeur la puissance sur l'individu qu'elle porte, assurera sa célébrité.

Sa figure était réputée peu avantageuse, mais sa taille, sa voix et le jeu de sa physionomie faisaient oublier ce détail. Elle est connue surtout pour les rôles qu'elle a tenus dans les tragédies de Racine et pour ceux qu'elle a créés : *Jeanne d'Arc* de Charles-Joseph Loeillard d'Avrigny et *Marie Stuart* de Pierre-Antoine Lebrun.

Qu'elle soit jugée en manque de beauté n'a pas été un détail pour tout le monde, particulièrement lors de cabales la comparant à ses supposées rivales. Ainsi, d'après Stendhal, entre autres : « aussi douée qu'elle soit, Duchesnois est très laide ». À l'époque, si une actrice pouvait être reconnue malgré une disgrâce concernant son corps, ce point restait un sujet de débat majeur.

Elle est enterrée au cimetière du Père-Lachaise.



Entrée à la Comédie-Française en 1802 ; sociétaire en 1804 ; retraitée en 1829.

D'origine modeste, Catherine-Joséphine Rafuin, dite Mademoiselle Duchesnois, débute au théâtre en privé, à Valenciennes. À Paris, elle suit les cours de déclamation du comédien Florence, où les poètes Vigée et Legouvé la remarquent. Elle se présente en public une première fois à Versailles, en 1802. La protection de Joséphine de Beauharnais lui vaut un ordre de début à Paris au Théâtre-Français.

Laide et sans grâce, elle est transfigurée, lorsqu'elle joue, par le talent et la sensibilité. Dans Phèdre (rôle-titre), Andromaque (rôle d'Hermione), dans la Sémiramis de Voltaire, dans Didon, dans Bajazet (rôle de Roxane), elle séduit et enthousiasme le public, qui l'ovationne et la couronne en scène. Talma, son partenaire, reconnaît n'avoir jamais mieux joué Oreste qu'en sa compagnie.

À la même époque, débute dans les mêmes rôles de reines Mademoiselle George, protégée par le Premier Consul, et qui a sur sa rivale l'avantage de la beauté. Une lutte implacable s'engage entre les deux tragédiennes, attisée par le critique Geoffroy, partisan de Mademoiselle George, et répercutée dans la presse du temps. Un jugement de Salomon les fait recevoir sociétaires à la même date toutes

les deux, mais la rivalité subsiste jusqu'au départ de Mademoiselle George en Russie, en 1808. Mademoiselle Duchesnois règne alors en souveraine sur la scène tragique, jusqu'aux années 1820 qui, avec la montée du drame historique et romantique, voient le déclin de la tragédie classique. Elle crée néanmoins un certain nombre de tragédies contemporaines comme Hector de Luce de Lancival (1809), Jane Gray de Brifaut (1815), Germanicus d'Arnault (1817), Marie Stuart de Lebrun (1820), etc.

Après de nombreux congés, pris pour jouer en province, déçue par le désintérêt du public pour la tragédie, elle quitte la Comédie en 1829. Elle meurt six ans plus tard, dans le dénuement.

DUCLOS Marie Anne de Chateaufort dite Mlle



Marie-Anne Pâtissier, dite Mademoiselle Duclos, naît vers 1670, fille du comédien Augustin-Pierre Pâtissier, dit Châteaufort ; elle débute à l'Opéra, où elle n'obtient qu'un succès médiocre. Elle étudie ensuite à la Comédie-Française, où elle paraît pour la première fois le 27 octobre 1693 dans le rôle de Justine dans *Géza*, tragédie en cinq actes de Nicolas de Pêchantré. Elle est reçue sociétaire en 1694. À partir de 1696, elle succède à la Champmeslé dans les premiers rôles tragiques.

Elle épouse en 1725 le jeune acteur Duchemin fils, de trente-huit ans son cadet. Le couple se séparera cinq ans plus tard.

Elle quitte la scène en 1733, et meurt en 1748. Ses traits nous sont restitués par un portrait peint par Nicolas de Largillierre et interprété en gravure par Louis Desplaces, que l'actrice avait légué à un directeur de

la Compagnie des Indes, Pierre Saintard.

Entrée à la Comédie-Française en 1693 ; sociétaire en 1693 ; retraitée en 1736.

Issue d'une famille de comédiens – son grand-père, dont elle prend le nom, était au Théâtre du Marais –, Marie-Anne de Châteaufort, dite Mademoiselle Duclos, débute sans grand succès à l'Opéra-comique. À la Comédie-Française, elle est engagée en 1693, dans l'emploi des « reines » dont elle a le port et la majesté. Elle double la Champmeslé à partir de 1696



et, après la mort de cette dernière, elle domine incontestablement la scène tragique, jusqu'à l'engagement de Mademoiselle Lecouvreur, dont le jeu naturel et pathétique contraste avec l'emphase et la déclamation chantée de Mademoiselle Duclos. Elle crée de nombreux rôles de tragédie d'auteurs de son époque : Crébillon (Rhadamiste et Zénobie, 1711), Racine (Athalie, rôle de Josabeth, 1716), La Motte (Œdipe, 1726), Voltaire (Mariamne, 1724)...

Elle avait, dit-on, la faculté d'émouvoir le public par ses larmes, notamment dans Ariane (Ariane de Thomas Corneille) et jouait la tragédie de la manière traditionnelle héritée du XVII^e siècle. Son malheureux mariage, à 55 ans, avec le jeune Duchemin âgé de 17 ans, en fit la risée de la galerie et ne dura d'ailleurs que cinq ans (1725-1730).

Malgré son âge et une certaine désaffection du public pour son jeu démodé, en comparaison de celui d'Adrienne Lecouvreur et de Mademoiselle De Seine, elle continue à jouer et ne se retire qu'en 1736.

DUDLAY Adeline Elie Françoise Dulait dite Mlle

Adeline Élie Françoise Dulait dite Mademoiselle Dudlay ou Adeline Dudlay, née le 22 avril 1858 à Bruxelles et morte à Paris 1^{er} le 14 novembre 1934, est une actrice franco-belge, sociétaire de la Comédie-Française.

Adeline Élie Françoise Dulait naît à Bruxelles, le 22 avril 1858. Fille naturelle, son père magistrat

ne souhaite pas la reconnaître, elle portera donc le nom de sa mère, Clotilde Dulait. En 1867, elle entre au Conservatoire de Bruxelles. Sa maman ne voit pas cela d'un bon œil mais elle a le soutien du directeur, François Gevaert. Elle y suit l'enseignement de Jeanne Tordeus qui la présente au directeur de la Comédie-française, Émile Perrin.



Le 3 janvier 1876, sa maman meurt. Elle obtient la même année son diplôme de capacité au conservatoire de Bruxelles avec la plus grande distinction. En mai 1876, elle signe à la Comédie-française et se produit pour la première fois à Paris en septembre. Elle y fera une carrière de tragédienne complète, interprétant Pierre Corneille, Jean Racine, Victor Hugo mais également des auteurs contemporains.

Le 1er janvier 1883, elle est nommée sociétaire de la Comédie-Française. Le 8 mars 1900, un incendie ravage le Théâtre-Français. Jane Henriot y trouve la mort, Adeline Dudlay est sauvée des flammes par les pompiers de Paris.

Elle prend sa retraite en 1909 et joue sa dernière pièce au Théâtre-Français en avril 1909. Elle se retire ensuite dans la Manche au hameau de Landemer (commune de La Hague) où, fuyant les mondanités, elle sombre dans l'oubli. Elle reçoit fréquemment son ancienne professeure devenue amie, Jeanne Tordeus. Elle entreprend d'écrire ses mémoires avec l'aide de son neveu, le poète Charles Dulait, mais le projet n'aboutit pas en raison du décès de ce dernier survenu en 1911. Adeline Dudlay meurt à Paris, le 14 novembre 1934. Elle repose au Père Lachaise (95e division).



Entrée à la Comédie-Française en 1876 ; sociétaire en 1883 ; retraitée en 1908.

Fille d'un magistrat bruxellois, Adeline-Elie-Françoise Dulait, dite Mademoiselle Dudlay, étudie l'art dramatique au conservatoire de sa ville natale avec Mademoiselle Jeanne Tordeus, elle-même élève de Regnier, Samson et Provost et qui fut pensionnaire de la Comédie-Française.

Un premier prix de Tragédie en 1876 et de chaudes recommandations la font engager la même année à la Comédie-Française par Émile Perrin. Elle débute dans le rôle d'Opimia, Rome vaincue d'Alexandre Parodi.

D'une beauté « antique », douée d'une voix sonore et grave, elle joue dans les années qui suivent presque toutes les héroïnes tragiques de son emploi de « princesse » :

Camille (Horace), Chimène (Le Cid), Émilie (Cinna), Pauline (Polyeucte) de Corneille ; Roxane (Bajazet), Hermione (Andromaque), Monime (Mithridate), Junie (Britannicus), Phèdre et Athalie de Racine. Surnommée « la Rachel blonde », elle bénéficie du départ de Sarah Bernhardt en 1880 et est nommée sociétaire en 1883. En 1886, le Comité, qui lui est hostile, décide de ne pas renouveler son engagement. La tragédienne fait appel. Le ministre tranche en renouvelant d'autorité son contrat, entraînant la démission du Comité, aussitôt remplacé.

Elle a créé également Anne de Kerviler de Legouvé (1879), Les Maucroix de Delpit (1883), Par le glaive de Richepin (1892)...

Lors de l'incendie de 1900, elle est sauvée in extremis par les fenêtres. Elle se retire en 1908, après trente et un ans de présence. Sa représentation de retraite fut l'occasion de réunir un nombre impressionnant de célébrités parmi lesquelles Sarah Bernhardt et Julia Bartet, qui dirent La Nuit de mai de Musset.

DUFLOS Huguette Hermance Joséphine Meurs dite

Huguette Duflos (*Hermance Hert*), née Hermance Joséphine Meurs le 24 août 1887 à Limoges et morte le 12 avril 1982 en son domicile dans le 8e arrondissement de Paris, est une actrice française.

En 1910, elle épouse le comédien Raphaël Duflos dont elle divorcera vers 1928. De 1915 à 1924, elle est pensionnaire de la Comédie-Française.



Elle en est sociétaire de 1924 à 1927. Elle entreprend ensuite une carrière cinématographique. Elle connaît le succès durant la période du cinéma muet, dirigée notamment par Léonce Perret et Julien Duvivier. Après l'avènement du parlant, aux exigences duquel elle s'adapte avec moins de bonheur, elle se consacre principalement au théâtre.

Elle est inhumée au cimetière des Batignolles division 24 (Paris).

Entrée à la Comédie-Française en 1915 ; sociétaire en 1924 ; retraitée en 1927.



Huguette Meurs, dite Huguette Duflos, entre au Conservatoire en 1907 dans la classe de Leloir. Après la mort de ce dernier, elle a pour professeur Raphaël Duflos, qu'elle épouse en 1910.

En 1915, elle débute à la Comédie-Française dans Socrate et sa femme de Théodore de Banville ; blonde et ravissante, elle charme par son élégance et sa grâce. Elle interprète Chérubin du Mariage de Figaro et les diverses ingénues du

répertoire : Marianne de Tartuffe, Elvire de L'Avare, Henriette des Femmes savantes, Mathurine de Dom Juan, la Bettine de Musset, Casilda de Ruy Blas, Roxelane dans Les Trois Sultanes de Favart, etc.

Elle joue aussi le répertoire contemporain : Les Nouveaux pauvres de Fonson (1916), Les Noces d'argent de Paul Géraudy (1917), Maman Colibri d'Henry Bataille... Elle crée le rôle de Lady Janet dans Mangeront-ils ? de Victor Hugo.

Sociétaire en 1924, elle quitte avec fracas la Comédie qui l'assigne en justice et gagne son procès. Divorcée de Raphaël Duflos, elle se fait appeler désormais Huguette ex-Duflos, joue sur les boulevards et surtout poursuit sa carrière au cinéma, carrière qu'elle a commencée dès 1916. Quelques titres de films : L'Ami Fritz en 1919, Mademoiselle de La Seiglière en 1921, Les Mystères de Paris en 1922, Koenigsmark en 1924, L'Homme à l'Hispano de Duvivier en 1926 et, à l'avènement du parlant, les célèbres Mystère de la chambre jaune et Parfum de la dame en noir de Marcel Lherbier.

Véritable « star » des années trente, elle paraît dans de très nombreux films jusqu'en 1950, publie un volume de souvenirs intitulé Heures d'actrice et disparaît en 1982, à l'âge de 91 ans.

DUFLOS Raphael

Raphaël Duflos est un acteur français, né le 30 janvier 1858 à Lille (Nord), mort le 21 janvier 1946 en son domicile dans le 8e arrondissement de Paris.



Raphaël Duflos, Émile Henri Duflos de son nom complet, est entré à la Comédie-Française en 1884. Il fut sociétaire du Français de 1896 à 1924 (le 331e sociétaire), professeur au Conservatoire national d'art dramatique, où il eut notamment pour élèves Huguette Duflos, Maurice Escande, Fernand Ledoux, Charles Boyer, Madeleine Renaud, Marie Bell, Edwige Feuillère, Annie Ducaux, Jeanne Sully.

Il fut le mari d'Huguette Duflos.

Le 1er janvier 1925, il devient sociétaire honoraire au Français. Il meurt en janvier 1946 à Paris et est inhumé au cimetière du Père-Lachaise (36e division).

Entré à la Comédie-Française en 1884 ; départ en 1887 ; retour en 1894 ; sociétaire en 1896 ; retraité en 1924 ; sociétaire honoraire en 1925.

Élève de Worms au Conservatoire, Émile-Henri Duflos, dit Raphaël Duflos, en sort avec un premier prix de Comédie. Il débute à l'Odéon en 1882, où il est, un an plus tard, aux côtés d'Albert Lambert, de la mémorable création de *Severo Torelli* de François Coppée.

En 1884, il débute à la Comédie-Française dans le rôle de Don Carlos (*Hernani*), puis dans *Ruy Blas* (successivement Ruy Blas et Don Salluste).

Grand, racé, d'une élégance aristocratique, il incarne avec rigueur les héros du drame et de la tragédie (Laërte dans *Hamlet*, Don Sanche dans *Le Cid*), il joue *Zaïre* de Voltaire et *L'Aventurière* d'Émile Augier. Entre 1887 et 1894, il joue, sur les boulevards, les séducteurs modernes et les jeunes premiers du mélodrame.

Rentré à la Comédie-Française en 1894, il est sociétaire en 1896, joue le Répertoire (Alceste du *Misanthrope*, Octave des *Caprices de Marianne*, Louis XIII de *Marion Delorme*, *Dom Juan*, *Henri III et sa cour*), Émile Augier et Alexandre Dumas fils. Il crée un grand nombre de rôles nouveaux convenant à sa prestance (*Le Nuage* de Guiches, en 1901 ; *Les Affaires sont les affaires* de Mirbeau, en 1903 ; *Notre jeunesse* d'Alfred Capus, en 1906 ; *Les Mouettes* de Paul Adam, en 1906 ; *L'Imprévu* de Victor Margueritte, en 1910 ; *L'Envolée* de Gaston Devore en 1914 ; *La Triomphatrice* de Marie Leneru, en 1918...).

Nommé professeur au Conservatoire en 1910, il compte parmi ses élèves Maurice Escande et Annie Ducaux. Il se retire en 1924 et est nommé sociétaire honoraire en 1925.

DUGAZON Louise Rosalie Lefevre dite Madame



Louise-Rosalie Lefebvre, dite Madame Dugazon, est une comédienne, chanteuse et danseuse française née à Berlin le 18 juin 1755 et morte à Paris le 22 septembre 1821.

Fille du danseur et maître de ballet François-Jacques Lefebvre et sœur du violoniste Joseph Lefebvre, elle débute en 1769 à la Comédie-Italienne, alors installée à l'hôtel de Bourgogne, où elle ne tarde pas à être remarquée par Grétry et Mme Favart.

En 1776, devenue sociétaire de la compagnie, elle épouse l'acteur Jean-Henri Gourgaud, dit Dugazon. Malgré le mariage, elle entretient des relations avec d'autres hommes, d'abord discrètes, puis de façon plus ostentatoires. La relation avec Anne-Nicolas-Robert de Caze, conseiller et secrétaire du roi, rencontré lors d'une représentation au château de Torcy, est si tapageuse que le couple Dugazon se sépare, malgré la naissance d'un fils qui deviendra compositeur sous le nom de Gustave Dugazon (prix de Rome 1806). C'est néanmoins sous le nom de « Madame Dugazon » qu'elle poursuit sa carrière.

Elle devient avec le ténor Clairval l'une des étoiles de la troupe, rebaptisée Opéra-Comique en 1780 à la suite d'un arrêté interdisant les comédies en italien et installée en 1783 salle Favart. Elle remporte notamment un immense succès en interprétant le rôle-titre dans *Nina ou la Folle par amour* de Nicolas Dalayrac (1786).

Royaliste alors que son ex-mari a épousé les idées révolutionnaires, elle n'a pas peur de montrer un soir de 1792 son attachement à Marie-Antoinette. Venant sur le devant de la scène, tournée vers la loge royale, elle chante l'air *Ah ! Combien j'aime ma maîtresse*. Elle doit par la suite se cacher quelque temps et ne réapparaît qu'en 1795.

Avec l'âge, elle se tourne peu à peu vers les rôles de « mères », surtout après la fusion de l'Opéra-Comique avec la troupe du théâtre Feydeau en 1801. C'est là qu'elle fait ses adieux, le 29 février 1804, avec *Le Calife de Bagdad* de François-Adrien Boieldieu, en présence du Premier Consul Napoléon Bonaparte.



Aussi bonne cantatrice que comédienne, passant de l'opéra-comique à Marivaux, elle obtient un tel succès dans les rôles de soubrettes et d'amoureuses qu'on donne son nom à ces emplois et à une catégorie vocale : les *dugazons*, puis en référence à ses rôles plus tardifs, les « dugazons mères ».

On a conservé d'elle une lettre concernant sa « représentation de retraite » qui nous indique qu'elle s'arrête en 1804.

Il est possible qu'elle ait terminé sa vie comme épouse de Jean-Jacques Le Couteulx du Molay.

Elle est enterrée au cimetière du Père Lachaise (division 11).

DULLIN Charles



Charles Dullin est un metteur en scène, acteur de théâtre et cinéma français, né le 12 mai 1885 à Yenne (Savoie) et mort le 11 décembre 1949 à l'hôpital Saint-Antoine à Paris.

Il est l'un des fondateurs en 1927 du Cartel des quatre avec Louis Jouvet, Gaston Baty et Georges Pitoëff.

Charles Édouard François Marie Dullin est né à Yenne (Savoie) le 12 mai 1885, fils de Jacques Dullin, notaire et juge de paix, et de Camille Vouthier son épouse. Il est le dernier né de dix-huit enfants. Ses parents vivent à la maison-forte du Châtelard à Yenne dont a hérité son père.

Selon le vœu de sa mère, qui souhaitait faire de lui un prêtre, il entre en 1896 au petit séminaire de Pont-de-Beauvoisin (Savoie). Il y part contraint et pleurant de rage. Ce n'est qu'après la mort de ses parents que Charles Dullin, âgé de 17 ans, quitte le séminaire et commence à s'orienter vers le théâtre. Il habite d'abord Lyon, chez l'une de ses sœurs, et exerce différents emplois (chez un huissier de justice, dans une bonneterie, etc.) qui ne lui conviennent guère. Il se lie d'amitié avec Henri Béraud, Albert Londres, Achille Berger et Georges Rouquayrol, tous jeunes et désargentés. En 1903, ils décident de quitter Lyon pour Paris.

Acteur. Né Charles Edouard François Marie Dullin à Yenne, en France, il a commencé sa carrière dans le théâtre français en tant qu'interprète et producteur. En 1919, il fait ses débuts sur grand écran dans le film muet « Ames d'orient », suivi de « Le secret de Rosette Lambert » (1920). Vétéran de nombreux films, il a notamment joué dans « Misdeal » (1928), « Les Misérables » (1934), « La rue des ombres » (1937), « Volpone » (1941) et « Quai des Orfèvres » (1947). Il développe également l'atelier Atelier pour jeunes comédiens qui présente des pièces d'art au Théâtre Montmartre. Il meurt à l'âge de 64 ans à Paris, en France.



Charles Dullin meurt le 11 décembre 1949, à l'hôpital Saint-Antoine dans le 12e arrondissement de Paris. Il est inhumé au cimetière de Crécy-la-Chapelle côté Rue Sente des gains (Seine-et-Marne).

DUMAINE Louis François Person dit



Louis François Person, dit **Louis Dumaine**, né à Lieusaint (Seine-et-Marne) le 18 juin 1831 et mort à Paris le 13 janvier 1893, est un acteur de théâtre français.

Ancien secrétaire d'Alexandre Dumas père, acteur populaire connu pour son embonpoint et sa voix forte, il est célèbre, entre autres, pour avoir créé le rôle d'Archibald Corsican dans *Le Tour du monde en quatre-vingt jours* (1874) qu'il tiendra sans désespérer durant les 414 représentations, celui de Kériban le Têtu dans la pièce du même nom (1883) et celui de Cap Matifou dans *Mathias Sandorf* (1887).

Il était le frère de Béatrix Person dont la première représentation de la pièce *Les Pailles rompues* au Théâtre-Historique d'Alexandre Dumas était à son bénéfice.

Il meurt à l'Hôpital Fernand-Widal le 13 janvier 1893 à Paris.

DU MINIL Renée Seveno dite Mlle

Renée du Minil, née Renée Marie Louise Thérèse Marthe Seveno à Bourges le 15 octobre 1868 et morte à Paris le 19 avril 1941, est une actrice française, sociétaire de la Comédie-Française.



Renée du Minil entre à la Comédie-Française en 1886. Elle est nommée Sociétaire dix années plus tard, en 1896.

Par arrêté du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en date du 2 mars 1914, Renée du Minil est nommée professeur titulaire d'une classe de déclamation dramatique au Conservatoire de musique et de déclamation en remplacement d'Eugène Silvain.

Elle est enterrée au cimetière du Père-Lachaise (95e division).

Entrée à la Comédie-Française en 1886 ; sociétaire en 1896 ; retraitée en 1915.



Nantie d'un premier prix de Comédie et d'un second prix de Tragédie obtenus dans la classe de Delaunay au Conservatoire d'art dramatique, Renée du Minil débute en 1886 à la Comédie-Française dans le rôle-titre de Denise d'Alexandre Dumas fils, créé par Julia Bartet. Elle joue avec grâce et sensibilité les jeunes premières, les ingénues et les amoureuses du Répertoire, classique et moderne, de Molière à Dumas fils en passant par Sedaine, Banville, Shakespeare et Dumaspère. Sociétaire en 1896, elle accepte dès 1903 de prendre les rôles de jeunes mères, notamment dans *Le Dédale* de Paul Hervieu, un de ses grands succès.

Dorénavant, elle jouera surtout les mères et les prudes (*Arsinoé* du *Misanthrope*), avant de se retirer, jeune encore, en 1915, consacrant désormais toute son activité à son enseignement au Conservatoire. Elle forme de nombreux comédiens : Armand Bernard, Béatrice Bretty, Maurice Donneaud, Marcelle Gabarre, Daniel Lecourtois, Mireille Perrey, etc.

DUNCAN Isadora



Angela Isadora Duncan, simplement dite **Isadora Duncan**, est une danseuse d'origine américaine naturalisée soviétique, née le 26 ou 27 mai 1877 dans le quartier irlandais de San Francisco et morte le 14 septembre 1927 à Nice.

Au cours de son existence, Isadora Duncan révolutionne la pratique de la danse par un retour au modèle des figures antiques grecques. Par sa grande liberté d'expression, privilégiant la spontanéité et le naturel, elle apporte les premières bases de la danse moderne européenne à l'origine de la danse contemporaine.

Influencée par son frère Raymond Duncan sur un retour à l'hellénisme et au culte du corps, elle veut redonner sa place à la beauté et à l'harmonie du corps, osant s'exhiber presque nue, à peine dissimulée par quelques voiles. Par ailleurs, son travail chorégraphique accorde une place particulière à la

spiritualité.

Elle est la fondatrice de plusieurs écoles de danse, aux États-Unis, en Europe et en Russie.

Danseur. Elle a reçu une reconnaissance internationale en tant que danseuse et chorégraphe moderne américaine, qui a été une pionnière dans ce style de danse et surnommée la « mère de la danse moderne ». Son esprit libre pouvait facilement être vu dans sa danse ainsi que dans sa vie personnelle notoire. Née Angela Isadora Duncan de parents Mary Dora Gray, professeur de musique, et Joseph Charles Duncan, son père abandonne la famille en 1880, laissant sa mère se

battre financièrement pour subvenir aux besoins de ses quatre enfants, dont elle est la plus jeune. Après le divorce de ses parents, elle a déménagé avec sa famille à Oakland, où l'atmosphère dans la maison était décrite comme pauvre mais bohème, pleine d'amour et d'appréciation des arts. Finalement, après avoir quitté l'école formelle, elle et sa sœur, Elizabeth, ont donné des cours de danse pour aider à subvenir aux besoins de la famille. En 1897, elle contraint sa famille à déménager à Chicago où elle rejoint la compagnie de tournée du producteur de théâtre Augustin Daly. Les tournées l'ont menée en Angleterre et, à son retour aux États-Unis, elle et sa famille ont déménagé à New York presque sans le sou. Elle a refusé de se produire dans des spectacles de variétés du circuit du vaudeville. La famille gagnait sa vie dans les maisons des riches et de l'élite, en jouant du piano

avec sa mère, tout en dansant et en racontant des histoires.

Finalement, la famille a gagné suffisamment d'argent pour poursuivre son rêve ultime de vivre en Europe. Naviguant sur un bateau à bestiaux à l'âge de 21 ans, elle et sa famille avaient peu d'argent pour leur estomac presque vide. À son arrivée à Londres en 1899, la troupe reprend ses représentations à domicile pour l'élite dans la plupart des villes les plus importantes d'Europe, et à mesure que la réputation se répand, la famille est devenue bien



accueillie dans les sociétés supérieures européennes. En 1903, après avoir découvert les œuvres de Frédéric Nietzsche en Allemagne, elle commence à formuler une philosophie qui lui est propre en ce qui concerne « la danse ». À Berlin, elle prononce un discours intitulé « La danse de l'avenir », dans lequel elle prédit un retour à une danse libre et libre d'esprit comme celle des Grecs anciens. Elle estimait que la danse moderne, populaire, qui était un ballet stylisé, à l'époque, était une honte pour le corps humain, trop rigide et étouffante pour l'âme du corps. Elle croyait que la danse devait émaner naturellement du plexus solaire du corps. Dans toute l'Europe, elle a dansé à guichets fermés avec un orchestre complet. Avec de nombreux mécènes, elle fonde des studios de danse en Europe et aux États-Unis, mais aucun ne dure. Elle et sa famille, en particulier son frère, Raymond, ont été attirés par la Grèce et l'histoire classique, reconstruisant un palais d'inspiration grecque antique à Athènes. Ils étaient connus pour porter de longs vêtements drapés enveloppés dans le style fluide des Grecs anciens, quel que soit l'endroit où ils se trouvaient ou la saison de l'année. En tant que femme libre d'esprit, qui se moquait du mariage, portait des vêtements révélateurs tout en se pavanant pieds nus et avait des enfants hors mariage avec différents hommes, elle était considérée comme scandaleuse à l'époque victorienne. Même dans les villes les plus progressistes d'Europe, son style de vie était mal vu, mais encore plus dans son pays natal, les États-Unis, qui étaient beaucoup plus conservateurs, et où elle était rejetée et exclue. En 1906, elle donne naissance à son premier enfant, Deidre, dont le père est le célèbre scénographe Gordon Craig. Les deux ne se sont jamais mariés, bien qu'ils soient restés des amis proches pour le reste de sa vie. Son deuxième enfant, Patrick, est le résultat de son histoire d'amour de plusieurs années avec Paris Singer, un fils du magnat de la machine à coudre. Isaac Singer. Le 13 avril 1913, elle perd ses deux enfants et leur nounou dans un accident. Après que leur voiture ait calé sur une colline surplombant la Seine, le conducteur, qui a oublié de serrer le frein de stationnement, est sorti de la voiture pour inspecter le moteur. À ce moment-là, le véhicule a dévalé la colline dans les eaux profondes de la rivière, coulant rapidement et noyant la nounou et ses deux enfants. Elle ne s'en est jamais remise, mais sa chorégraphie a été positivement influencée par l'épreuve. En 1922, après plusieurs amours publiques, elle épousa le poète russe Sergueï Essenine, de dix-huit ans son cadet. Le mariage a été difficile dès le début avec le tempérament de son mari, la violence verbale, les accès de mauvaise humeur et l'abus d'alcool. En 1923, elle retourna aux États-Unis avec son mari pour se produire à Boston, mais son costume rouge et son récent mariage avec un bolchevique irritèrent ses compatriotes américains. Craignant d'être devenue une partisane communiste, elle a été huée et raillée lorsqu'elle est montée sur scène à Boston. En colère, elle a dénudé ses seins et a crié au public : « C'est rouge et moi aussi ! » Elle a quitté le pays dans une fureur en jurant de ne jamais revenir sur ses côtes, une promesse qu'elle a tenue. Elle et son mari se sont séparés l'année suivante et, en 1925, son mari a été retrouvé mort d'une blessure par balle dans des circonstances

mystérieuses en Russie, mais sa mort a été qualifiée de suicide. Bien qu'elle ait été considérée comme riche, elle a mal géré ses finances, devenant presque sans ressources. À la fin de sa carrière, elle a souffert d'abus d'alcool et de dépression à cause du chagrin non résolu de la mort de ses enfants. Elle a passé ses derniers jours dans une chambre d'hôtel à Paris à articuler ses mémoires pour son autobiographie, « Ma vie », qui a été terminée à titre posthume par des amis et publiée en 1927 et rééditée en 1972. Sa dernière représentation eut lieu au théâtre Mogador à Paris le 8 juillet 1927. Dans la soirée du 14 septembre 1927, elle s'enveloppe le corps d'un foulard peint à la main par l'artiste russe Roman Chatlov avant de devenir passagère à l'arrière d'une Amilcar décapotable. Après que son conducteur ait entendu des cris, il a arrêté la voiture pour la trouver morte derrière le véhicule car son écharpe s'était accidentellement enroulée autour des rayons du pneu arrière de la voiture, la tirant hors de la voiture et étant traînée à mort. Au 21^e siècle, elle a publié plus de 40 biographies sur sa vie. Deux films majeurs, une douzaine de documentaires télévisés, plusieurs pièces de théâtre et poèmes, et montrant sa grâce dans des vêtements fluides, d'innombrables dessins, peintures et sculptures.

DUPONT Charlotte Louise Valentine Rougeault de La Fosse dite Mlle



Charlotte-Louise-Valentine Rougeault de La Fosse dite Mademoiselle Dupont est une actrice française née le 31 mai 1791 à Valenciennes et morte à Paris 9^e le 25 octobre 1864.

Entrée à la Comédie-Française en 1810 ; sociétaire en 1815 ; retraitée en 1840.

Dupont, éloigné de la scène pour raisons de santé, forma la fille que sa femme avait eue d'un premier mariage et la fit débiter, en 1810, dans les soubrettes du répertoire. Après un essai sans lendemain dans la tragédie, Charlotte Louise Valentine Rougeault de la

Fosse, dite Mademoiselle Dupont, est engagée pour le seul emploi des soubrettes conventionnelles, qui lui conviennent mieux que les rôles modernes, où Mademoiselle Demerson remporte à l'époque un grand succès. Elle est nommée sociétaire avec l'appui de son beau-père. Brune, à la beauté piquante, elle a de nombreux et puissants protecteurs. Elle a laissé le souvenir d'une bonne soubrette du répertoire de Marivaux.

Mise à la retraite en 1840, elle fait quelques essais malheureux en Russie, puis en Italie, et revient à Paris, où elle se produit dans les salons.



DUSE Eleonora



Eleonora Duse est une comédienne italienne née le 3 octobre 1858 à Vigevano et morte le 21 avril 1924 à Pittsburgh. Elle est considérée comme l'une des plus grandes comédiennes de son temps. Rivale de Sarah Bernhardt, elle lui voua cependant une admiration profonde.

Actrice. Avec la diva américano-polonaise Helen Modjeska et la rivale de longue date de Duse, Sarah Bernhardt, elle était considérée comme l'une des meilleures actrices du monde. Née dans une famille du show-business, elle a commencé à jouer la comédie à l'âge

de quatre ans. Née à Vigevano, dans le nord de l'Italie, dans une famille du show-business, elle a commencé à jouer la comédie à l'âge de 4 ans. Après avoir assisté à une représentation en 1879 de Bernhardt, elle connaît une révélation artistique. Alors que Bernhardt était souvent décrite comme « jouant Bernhardt », Duse a commencé à explorer les aspects psychologiques de ses personnages, modifiant ses manières et ses nuances pour chaque rôle. Son style discret a fait d'elle



une précurseur du jeu d'acteur « méthodique ». Duse est célèbre pour la citation décrivant sa technique : « Je n'ai pas utilisé de peinture. Je me suis maquillé moralement. Elle est également à la recherche de pièces de dramaturges émergents tels qu'Ibsen (Hedda Gabler, Une maison de poupée), Sardou (Fédora), D'Annunzio (Francesca da Rimini) et Zola (Thérèse Raquin). Son seul rôle au cinéma est dans *Cenere* (1916). Comme beaucoup d'actrices d'aujourd'hui, elle déplorait le manque de rôles pour les femmes mûres dans sa vie ultérieure. Eleonora Duse meurt à Pittsburgh lors d'une tournée aux États-Unis et est enterrée au cimetière d'Asolo, Trévise, Vénétie, Italie.

DUSSANE Béatrix, Béatrice Dussan dite



Béatrice Dussan, dite **Béatrix Dussane**, née le 9 mars 1888 dans le 5^e arrondissement de Paris et morte le 3 mars 1969 dans le 14^e arrondissement de Paris, est une actrice française.

Entrée à la Comédie-Française en 1903, elle en devient la 363^e sociétaire en 1922 et sociétaire honoraire à partir de 1942.

Entrée à la Comédie-Française en 1903 ; sociétaire en 1922 ; retraitée en 1941 ; sociétaire honoraire en 1942.

Béatrix Dussan, dite Béatrix Dussane, suit, toute jeune encore, les cours de Madame Thenard, expansionnaire de la Comédie-Française, puis

entre au Conservatoire dans la classe de Silvain. En 1903, elle remporte un triomphal premier prix de Comédie dans *Toinette du Malade imaginaire*. Elle a tout juste quinze ans et débute à la Comédie-Française dans son rôle de concours, le même jour que son camarade André Brunot à qui elle donne aussi la réplique dans *Les Précieuses ridicules* (rôle de Cathos). Elle interprète toutes les soubrettes du répertoire, de Molière à Marivaux, en passant par Regnard. Après une piquante *Dorine*, elle est une délicieuse *Marton* dans *Les Fausses Confidences* de Marivaux. Pendant la guerre de 1914/18, elle se dépense sans compter pour le Théâtre aux armées, s'occupe, après la guerre, de l'Association syndicale groupant artistes et employés du théâtre. Elle est enfin nommée sociétaire en 1922.



Après *Rosine* du Barbier de Séville, après *Suzanne* du *Mariage de Figaro* (rôle que lui a cédé son aînée Berthe Cerny), elle aborde les compositions et les caractères en jouant *Frosine* (*L'Avare*), *Arsinoé* (*Le Misanthrope*), *Philaminte* (*Les Femmes savantes*), *Madame Turcaret* et même *Dame Pluche* dans *On ne badine pas avec l'amour*. Elle ne dédaigne pas le répertoire contemporain, joue dans *L'amour veille* de de Flers et Caillavet, *Les Mouettes* de Paul Adam, *Le Bon Roi Dagobert* d'André Rivoire, fait une création pleine de nuances du personnage de *Madame Vernet* dans *Monsieur Vernet* de Jules Renard, dont elle interprète aussi la bonne, *Annette*, dans *Poil de carotte*. De Jean Sarment, elle joue *Je suis trop grand pour moi*, *Le Voyage à Biarritz* et surtout le rôle de *Marie Leczinska* dans *Madame Quinze*, spectacle qu'elle a l'idée de faire jouer à Versailles en 1935, devant les spectateurs éblouis.

Sa gaieté, son charme, son esprit font aussi merveille dans *Madame Sans-Gêne* de Sardou et Moreau, qu'elle a déjà interprétée en province, mais qu'elle fait entrer au Répertoire. Elle succède à Renée Du Minil au Conservatoire, où elle enseignera jusqu'en 1958, formant une génération de comédiens aussi divers que Michel Bouquet, Maria Casarès, Claude Winter, Jacques Charon, Denise Gence, Jean Piat, Sophie Desmarests, Bernard Dhéran, Robert Hirsch, Robert Dhéry... À partir de 1942, sociétaire honoraire de la Comédie-Française, elle enseigne également à l'École normale supérieure, dont une salle porte désormais son nom. Spirituelle et cultivée, elle s'est lancée dès 1920 dans la carrière des lettres et a publié de nombreux ouvrages, écrits d'une plume alerte et bien documentés, sur le théâtre, la Comédie-Française, les comédiens...

La femme de lettres se double d'une agréable conférencière : aux Annales, en province, à l'étranger, elle incarne le charme du théâtre français et expose avec humour les différents aspects de la vie du théâtre. Dès 1930, elle s'est occupée des Matinées poétiques de la Comédie-Française, introduisant la chanson française au programme. De 1956 à 1968, elle a la charge des Soirées littéraires, tandis que de 1966 à 1969 elle organise, avec Bernard Gavoty, « Les Rencontres du Palais-Royal » au théâtre du Palais-Royal. Dès 1954, elle réalise une émission hebdomadaire à la radio et présente à la télévision une série consacrée à la Comédie-Française.

Lorsqu'elle disparaît, en 1969, c'est un peu de la mémoire vivante du théâtre qui s'en va avec elle.

DUTHE Rosalie Duthé dite Mlle



Catherine Rosalie Gérard, dite Rosalie Duthé, née le 23 novembre 1748 à Versailles et morte le 25 septembre 1830 à Paris, est une courtisane de la fin du XVIII^e siècle. Elle commence une carrière de danseuse de l'Opéra de Paris mais elle se fait connaître dans les fastes de la galanterie. Elle avait été reçue encore jeune par les demoiselles de Verrières, courtisanes du temps de Louis XV, dont l'une, Marie, est l'arrière-grand-mère de George Sand. Elle y fait la rencontre de personnages de qualité,



car Mlle Duthé se fait apprécier par la fine fleur du Gotha et chez les « matadors de la finance », notamment Hocquart de Montfermeil grâce à qui elle a bientôt son hôtel particulier à l'angle des rues de la Chaussée d'Antin et Saint-Lazare. Sa réputation devint européenne et plusieurs têtes couronnées, à commencer par Christian VII de Danemark, le duc de Chartres ou le comte d'Artois, se flattèrent d'avoir fait sa conquête. Elle est en quelque sorte l'ancêtre des grandes courtisanes de la Belle Époque telles que Liane de Pougy, Cléo de Mérode ou Caroline Otero. Son plus grand admirateur et ami est le banquier Jean-Frédéric Perregaux qui, selon une légende, se serait donné la mort dans son château de Chilly-Mazarin en contemplant son portrait peint en 1792 par Danloux. Elle serait notamment à l'origine du stéréotype de la blonde idiote mais cela est contesté.

DUVAL Alexandre, Vincent Pineux dit



Alexandre-Vincent Pineux, dit Alexandre Duval, est un dramaturge, librettiste et acteur français né à Rennes le 6 avril 1767 et mort à Paris le 9 janvier 1842. Il est le frère de l'historien Amaury Duval et l'oncle du peintre Amaury-Duval.

À 14 ans, il arrêta ses études pour s'enrôler comme volontaire en Amérique, où il resta dix-huit mois. Il fut ensuite élève-ingénieur des Ponts et Chaussées et eut divers emplois en tant qu'architecte. Il fut successivement buraliste, marin, militaire, ingénieur, acteur, et se fit enfin auteur.

La Révolution vint bouleverser sa vie et il en profita pour se tourner vers le théâtre, qui était depuis longtemps sa seule passion.

Il avait commencé à rédiger des pièces qu'il ne parvenait pas à faire jouer. Sa carrière au théâtre débuta en 1790 par des rôles d'acteurs, aux Variétés-Amusantes, au Palais-Royal puis, dès novembre 1791, à la Comédie-Française.

Mais rapidement, las de son métier d'acteur, il se consacra à l'écriture de pièces, dont il fit représenter soit seul, soit avec Louis-Benoît Picard ou avec d'autres, une soixantaine, la plupart à la Comédie-Française ou à l'Opéra-Comique.

Duval ne se préoccupait guère de son style, mais cherchait avant tout à plaire à un large public par les situations variées et la construction ingénieuse de ses ouvrages.



Il devint directeur du théâtre Louvois puis de l'Odéon en 1807, anima un moment ce théâtre par ses propres compositions. Il fut élu membre de l'Académie française en 1812. Il fut aussi nommé administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal en 1831.

Vers 1840, devenu presque aveugle, il cessa toute activité. Pierre-Simon Ballanche, qui lui succéda à l'Académie française, a fait son *Éloge* dans son discours de réception.

Ses deux filles, Jenny-Malvina qui épousera l'architecte François Mazois et Adèle qui épousera l'officier d'état-major Clément, furent portraiturées par Jacques-Augustin-Catherine Pajou en 1814 (musée du Louvre).

DUX Emilienne



Source gallica.BNF / Bibliothèque nationale de France

Fany Deux, dite Émilienne Dux, née le 28 novembre 1874 à La Ricamarie (Loire) et morte le 9 mars 1950 à Paris, est une actrice française.

Fany Deux naît le 28 novembre 1874 à La Ricamarie du mariage du gouverneur des mines Claude Deux et de la ménagère Antoinette Préher.

Le 22 juin 1897, elle épouse le metteur en scène Émile Duard.

Émilienne Dux est morte le 9 mars 1950 en son domicile situé au no 8, rue des Beaux-Arts dans le 6e arrondissement de Paris. Elle est inhumée au cimetière des Batignolles (32e division) et ses restes y reposent jusqu'à la fin de la concession en juin 1997 où ils ont été transférés probablement dans l'ossuaire du Cimetière du Père-Lachaise.

Mère de six enfants, elle est notamment la mère du chansonnier revuiste Paul Colline (1895-1991) par le metteur en scène Émile Duard (1862-1941), et du comédien Pierre Dux (1908-1990) par l'acteur Alexandre Vargas.

Entrée à la Comédie-Française en 1915 ; sociétaire en 1920 ; retraitée en 1932.

Fanny Deux, dite Émilienne Dux, est à quinze ans dans la classe de Got au Conservatoire, dont elle sort avec deux premiers prix. Elle entre à l'Odéon, joue sur les boulevards et fait un séjour au Théâtre Michel de Saint-Petersbourg. À l'Odéon, sous la direction d'Antoine, elle joue dans Jules César et dans Le Tartuffe présenté pour la première fois avec des décors différents à chaque acte. Au théâtre Antoine, dirigé par Gémier, elle joue le répertoire contemporain (Émile Fabre et Alfred Capus).



Engagée en 1915 à la Comédie-Française, elle interprète Madame de Pogis dans Le Dédale de Paul Hervieu et débute officiellement dans Elmire de Tartuffe. Elle incarne essentiellement les mères du répertoire classique et moderne, Œnone dans Phèdre, Hermia dans Les Caprices de Marianne, joue les pièces de Becque (Les Honnêtes femmes), Mirbeau (Les Affaires sont les affaires), Georges de Porto-Riche, Alexandre Dumas fils, Eugène Brieux, François de Curel. C'est une actrice de grande classe, excellente diseuse, sachant donner aux rôles émouvants qu'elle interprète la noblesse, la dignité, le naturel, qui touchent le public.

Quittant la Comédie pour raisons de santé, au grand regret de ses camarades et des spectateurs, elle joue pour la dernière fois, en 1932, le rôle de Madame Hamelin dans Les Noces d'argent de Paul Géraldy.

DUX Pierre



Pierre Alexandre Martin, dit Pierre Dux, né le 21 octobre 1908 dans le 6^e arrondissement de Paris où il est mort le 1^{er} décembre 1990, est un acteur et metteur en scène français. Il est sociétaire puis administrateur général de la Comédie-Française de 1970 à 1979.

Pierre Dux est né Pierre Alexandre Martin de père et de mère non dénommés dans son acte de naissance car son père et sa mère étaient mariés chacun de leur côté ; la déclaration de sa naissance est faite par Alexandre Vargas (1876-1931), artiste dramatique qui est en fait son père⁴. Sa mère est la comédienne Émilienne Dux, de son vrai nom Fany Deux. Officiellement

l'enfant ne sera pas reconnu ou légitimé, et ce n'est qu'en janvier 1962, par une procédure en changement de nom, que Pierre Martin s'appellera officiellement Dux. Il entre à la Comédie-Française, en 1929, dans le rôle de Figaro du *Barbier de Séville*. Il crée le rôle de l'annoncier du *Soulier de satin* de Paul Claudel, mis en scène par Jean-Louis Barrault en 1943.

En 1938, Pierre Dux, Fernand Ledoux et Alfred Adam, ouvrent un cours de théâtre dans un studio au dernier étage du Théâtre Pigalle. En 1937, il met en scène *L'Impromptu de Versailles* de Molière, puis *Ruy Blas* de Victor Hugo et *La Reine morte* de Montherlant.

Pendant la guerre, il est mobilisé en 1939 et reçoit la croix de guerre pour sa conduite pendant la Bataille de France. Pendant l'occupation, il est résistant et commissaire du gouvernement à la Libération.

Durant l'Occupation, on retrouve Pierre Dux parmi les vedettes régulièrement invitées à l'antenne de la chaîne de télévision allemande Fernsehsender Paris, jusqu'à la libération de la capitale.

Sociétaire de la Comédie-Française de 1935 à son départ en 1945, il en est administrateur général en 1944-1945 et de 1970 à 1979.

De 1948 à 1952, Marcel Karsenty et Pierre Dux prennent la direction du Théâtre de Paris. De 1952 à 1956, il est professeur au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris où il a comme élèves, notamment, Jean Rochefort, Jean-Paul Belmondo, Claude Rich, Pierre Vernier et Catherine Samie.

En 1974, il obtient une réforme du statut de la Comédie Française, ainsi qu'une rénovation de la salle Richelieu. De 1971 à 1979, il dirige, en même temps, le Théâtre de l'Odéon.

Il est élu membre libre de l'Académie des beaux-arts, au fauteuil no 8 de Charles Kunster, en 1978. Peu de temps avant son décès, en 1990, il se voit attribuer le Molière du comédien pour son interprétation dans *Quelque part dans cette vie* d'Israël Horovitz.

Pierre Dux joua également dans de nombreux films et séries télé de 1932 à sa mort.

Pierre Dux est marié avec Francine Bessy, comédienne également connue sous le nom de Francine Wells, qui a renoncé à sa carrière pour se consacrer à son mari et à leur fille Fanny Delbrice, comédienne, épouse de l'acteur et metteur en scène Patrice Kerbrat.

Il est inhumé au cimetière de Montmartre (division 33).

ENGEL Française

Françoise Engel, née le 13 mai 1920 à Paris, où elle est morte le 7 mai 2005, est une actrice française.

Comédienne essentiellement de théâtre, elle a été pensionnaire de la Comédie-Française de 1946 à 1960 et a enseigné au Cours Simon dans les années 1980.





À la télévision, elle a joué le petit rôle de Madame de Bouville dans la première version des *Rois maudits* (1972), série dans laquelle son époux Jean Piat occupait le rôle de Robert d'Artois, un des rôles principaux. Elle a également joué dans le téléfilm de Josée Dayan, adapté en 1977 de *La Femme rompue*, de Simone de Beauvoir.

De son mariage avec Jean Piat sont nées deux filles, Dominique en 1949, et Martine en 1952. Elle est inhumée au cimetière du Montparnasse (division 27, petit cimetière), Jean Piat la rejoint dans le même caveau le 21 septembre 2018.



ESCANDE Maurice



Maurice Escande est un acteur français, né le 14 novembre 1892 à Paris et mort le 10 février 1973 dans la même ville.

Entré à la Comédie-Française en 1918 ; départ en 1925 ; retour en 1934 ; sociétaire en 1936 ; départ en 1946 ; retour en 1948 ; doyen de 1956 à 1960 ; sociétaire honoraire en 1960 ; administrateur général de 1960 à 1970.

Après avoir pris les leçons de Denis d'Inès, il remporte en 1912 au Conservatoire, dans la classe de Raphaël Duflos, un premier prix de Comédie et un second prix de Tragédie. Il débute à l'Odéon. La guerre de 1914-18, où il se distingue (il sera plus tard président de l'Association des Comédiens combattants), interrompt un temps sa carrière. Engagé à la Comédie-Française en 1918, il débute dans *Le*

Monde où l'on s'ennuie d'Édouard Pailleron et dans les rôles classiques : Hippolyte de Phèdre, Pyrrhus d'Andromaque, Rodrigue du Cid, Curiace d'Horace, Sévère de Polyeucte, Didier de Marion Delorme.

Élégant, doué d'une voix musicale, il interprète avec panache les princes de tragédie et les amoureux de comédie, où il joue de son charme et de sa désinvolture. Des petits marquis de Molière aux grands premiers rôles du répertoire, comme Dom Juan, Almaviva du *Barbier de Séville*, Octave des *Caprices de Marianne*, Perdican d'On ne badine pas avec l'amour, les Dorante de *Marivaux* et de Molière, il s'impose par une diction parfaite et une aisance policée. Dans le répertoire moderne, il joue les séducteurs et les aristocrates (*Le Gendre de Monsieur Poirier* d'Émile Augier, *Maman Colibri* d'Henry Bataille, *Paraître* de Maurice Donnay, etc.).



En 1925, sur le point d'être nommé sociétaire, il quitte la Comédie-Française pour une escapade de huit années pendant lesquelles il va jouer, sur les boulevards, des auteurs contemporains comme Giraudoux (*Judith*) et Jules Romains (*Le Roi masqué*), avec Jouvet, ou encore Léopold Marchand et Henri Decoin. Sollicité par [Cécile Sorel](#) pour jouer avec elle dans *La Dame aux camélias* lors de sa soirée d'adieu, il revient ensuite au bercail et est nommé sociétaire en 1936, après avoir été un merveilleux Louis XV dans *Madame Quinze* de Jean Sarmant, Neipperg dans *Madame Sans-Gêne*, le Bolivar de Jules Supervielle, le séduisant Clavaroche du *Chandelier* de Musset mis en scène par Gaston Baty, Assuérus d'Esther, Titus de Bérénice, Alphonse d'Este de *Lucrece Borgia*, etc. Dans *A souffert sous Ponce Pilate* de Paul Raynal, il campe un Pilate très racé. Il participe à la création de *La Reine morte* de Montherlant et de *Renaud et Armide* de Jean Cocteau. En 1946, il quitte le

Français avec d'autres sociétaires, en raison des nouveaux décrets, et joue à l'extérieur Le Burlador de Suzanne Lilar. Il revient peu de temps après, dans Monsieur de Chavigny (Un caprice) et Monsieur Orgon du Jeu de l'amour et du hasard. En 1949, il reprend le rôle-titre de Cyrano de Bergerac après y avoir été De Guiche. Son emploi évolue vers les rôles plus marqués : Thésée dans Phèdre, Narcisse dans Britannicus, Phoenix dans Andromaque, le Roi du Cid, Auguste dans Cinna... Dans le répertoire moderne, il crée, salle Luxembourg, La Vérité est morte d'Emmanuel Roblès, joue Le Roi de de Flers et Caillavet et le Pavillon des enfants de Jean Sarmant.

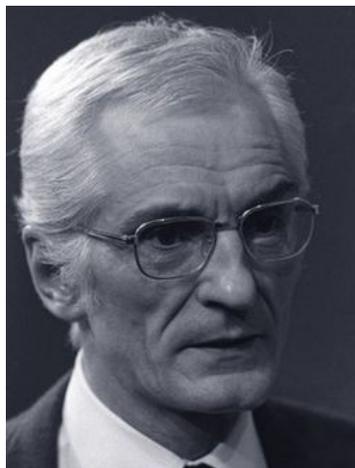
Metteur en scène, sa prédilection va vers Racine, dont il a monté plusieurs tragédies, Musset et Marivaux, dont la sensibilité et l'élégance s'accordent à son tempérament. Il fait redécouvrir Suréna de Pierre Corneille dont il monte aussi Cinna et Polyeucte. Doyen depuis 1956, il est appelé à remplacer, en 1960, l'administrateur Boisanger. Il devient le premier administrateur-comédien. Ses dix années de mandature constituent une période de travail intense, ouvrant de nouvelles perspectives à la Comédie-Française : de nombreux metteurs en scène français et étrangers sont appelés à y travailler, des auteurs très contemporains, comme Audiberti, Ionesco et Schéhadé, sont représentés. En tant que sociétaire honoraire, il joue encore quelques rôles de prédilection, jusqu'en 1971, ceux d'Orgon du Jeu de l'amour et du hasard et d'Auguste de Cinna.

Professeur, il a formé de nombreux comédiens, parmi lesquels Jean Chevrier, Georges Marchal, Jacques Charon, Jacques Dacqmine, Serge Reggiani, Michel Bouquet, Micheline Boudet, Louise Conte...

Au cinéma il a tourné dans quelque soixante-dix films dont le premier avant la guerre de 1914/18. Dans Martin soldat de Michel Deville, on le voyait dans son propre rôle d'administrateur général de la Comédie-Française...

Un an avant sa mort, à l'âge de 80 ans, son nom fut donné à la salle de répétitions aménagée dans les sous-sols de la Comédie-Française et reproduisant les conditions exactes de la scène.

ETCHEVERRY Michel



Michel-Adrien Etcheverry, né le 19 décembre 1919 à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées) et mort le 30 mars 1999 à Paris 20e, est un comédien français, sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

Entré à la Comédie-Française en 1961 ; sociétaire en 1964 ; retraité en 1981.

Il fut d'abord instituteur avant de suivre les cours de Maurice Escande, puis au Conservatoire ceux d'André Brunot et de René Simon, études couronnées par un second prix de Comédie en 1947. Sa

rencontre, en 1945, avec Louis Jouvet est décisive. Pendant six années, comme régisseur et comme acteur, il participe aux spectacles montés par

Jouvet : Knock, L'École des femmes, Tartuffe, Ondine, Dom Juan...



En 1951, il reprend dans Le Diable et le bon Dieu de Sartre, le rôle tenu par Jean Vilar appelé à la direction du TNP. Après quoi, il interprète L'Alouette d'Anouilh, Sud de Julien Green, Pygmalion de G.-B. Shaw et surtout Le Journal d'Anne Frank (1957/58) au théâtre Montparnasse et L'Annonce faite à Marie de Paul Claudel à l'Œuvre. C'est alors qu'il entre à la Comédie-Française, comédien déjà chevronné dont la diction exemplaire, l'intelligence et l'allure font bientôt un élément indispensable de la troupe. Son physique austère, sa voix profonde et la rigueur de son jeu servent le répertoire tragique comme le drame contemporain. Les grands confidents de Racine (Paulin, Bérénice ; Narcisse, Britannicus), les pères nobles de Corneille (Don Diègue, Le Cid ; Auguste, Cinna ; le Vieil Horace, Horace ; Félix, Polyeucte et Sertorius), le Don

Salluste de Ruy Blas sont proches des personnages, à dimension métaphysique, de Claudel (Le Pain dur, L'Otage) et de Montherlant (Malatesta, Le Maître de Santiago, Le Cardinal d'Espagne), comme de ceux de la tragédie antique (Œdipe roi, Œdipe à Colone, Antigone dans la version de Brecht). Mais il joue aussi Gide, Schiller, Shakespeare, Pirandello, Strindberg, Anouilh et T.-S. Eliot.

Dans la comédie classique, il interprète les « manteaux » : Harpagon, Arnolphe, Monsieur de Sotenville de George Dandin, mais aussi les raisonneurs (Béralde, Le Malade imaginaire) et les ridicules (le Maître de philosophie, GÉronte, Monsieur Purgon...). Il est un Bazile cauteleux dans Le Barbier de Séville et Le Mariage de Figaro, campe Monsieur Crabtree dans L'École de la médisance de Sheridan, joue Labiche et Feydeau, incarne le cardinal Cibo dans Lorenzaccio de Musset et le Chœur dans On ne badine pas avec l'amour. Il fait une composition d'une drôlerie et d'une finesse remarquables dans La Nuit des Rois de Shakespeare (personnage de Sire André Tremblejoue), donne son poids d'humanité à Monsieur Orgon du Jeu de l'amour et du hasard. Il excelle aussi dans les personnages inquiétants d'auteurs contemporains comme Audiberti (L'Ouallou), Jacques Sternberg (C'est la guerre, Monsieur Gruber), François Billetdoux (La Nostalgie, camarade...) et Ionesco (La Soif et la faim, dont le frère Tarabas est, de son propre aveu, avec les Montherlant et Auguste de Cinna, l'un des rôles essentiels de sa carrière).

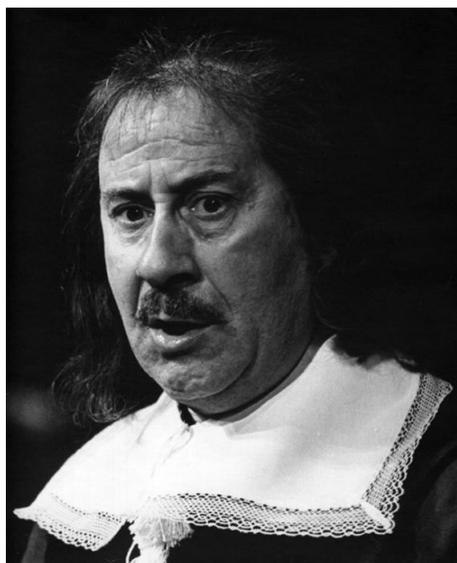
Il a mis en scène André del Sarto et Bettine de Musset, Bajazet de Racine, L'École des femmes de Molière, L'Apollon de Bellac de Giraudoux, Le Carrosse du Saint-Sacrement de Mérimée, Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche de Jules Romains, Les Fausses confidences de Marivaux, Un caprice de Musset et Le Barbier de Séville de Beaumarchais.

À la télévision, où il a beaucoup paru, il fut notamment le Marquis de Lanenac dans Quatre-vingt-treize d'après Victor Hugo, Don Quichotte, le Roi Lear, Un Bourgeois de Calais... sans compter les dramatiques réalisées avec la Comédie-Française. Au cinéma, il a participé à de très nombreux films.

Après le succès remporté par son interprétation du rôle-titre de Sertorius de Pierre Corneille, il a quitté la Comédie-Française et le théâtre, en pleine gloire.

Michel Etcheverry meurt le 30 mars 1999, dans le 20^e arrondissement de Paris, à l'âge de 79 ans.

EYSER Jacques, Louis Eysemann dit



Jacques Henri Louis Eysermann, dit Jacques Eyser, né le 29 août 1912 à Deauville et mort le 11 avril 1999 à Boulogne-Billancourt, est un acteur français, sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

Le 13 octobre 1932, Jacques Eyser joue dans Andromaque à la Salle Gaveau avec les « *Tragédiens associés* » (Raoul-Henry, Audel, Carretier, Franconi, Gazonne, Brienne, Fondère). En 1933, il obtient au Conservatoire de Paris le premier prix de tragédie et un deuxième prix de comédie et signe avec M. Paul Abram, directeur de l'Odéon, un premier engagement de deux années. Le théâtre de l'Odéon devenu en 1946 la

deuxième salle du Français, il y est engagé comme pensionnaire. Sociétaire de 1954 à 1978, doyen de 1975 à 1978, année où il prend sa retraite, il reste toutefois sociétaire honoraire de 1979 à sa mort.

Il participe à la création de la compagnie Jean-Laurent Cochet au théâtre Hébertot dans les années 1980 où il jouera encore beaucoup de personnages.

Principalement acteur de théâtre, il est aussi apparu dans de nombreux films et téléfilms.



Veuf le 19 avril 1954 de l'actrice Elmière Vautier épousée le 16 mai 1944 à Neuilly-sur-Seine, il se remarie en 1955 avec Marie Navarre (1924 - 2008).

Jacques Eyser meurt le 11 avril 1999 à Boulogne-Billancourt.

FABBRI Jacques



Jacques Fabbri, pseudonyme de Jacques Fabbricotti, est un acteur et réalisateur français, né le 4 juillet 1925 dans le 14^e arrondissement de Paris et mort le 24 décembre 1997 à Tourgéville (Calvados).

Formé après la Libération à l'école des cabarets de la Rive Gauche, il entre en 1947 à l'école du Vieux Colombier. Il y reste deux ans avec, pour professeurs, Henri Rollan, Michel Vitold, Tania Balachova et il en sort en remportant le prix annuel dans *Jean III* de Sacha Guitry. Ses vrais débuts de comédien, il les fait dans *Lucienne et le boucher* de Marcel Aymé. Il débute au cinéma dans *Les Dieux du Dimanche* de René Lucot.

En 1953, il fonde sa propre troupe qui remporte le concours des Jeunes Compagnies. En 1963 et 1964, il dirige la Comédie de Provence à Aix-en-Provence avec Philippe Tiry, l'administrateur de sa compagnie.

En 1965, il met en scène *Le Songe d'une nuit d'été* à la Comédie-Française et se lance dans le même temps dans la réalisation de son premier film *Les Pieds dans le plâtre*.

Jacques Fabbri a joué dans de très nombreuses pièces de théâtre et de nombreux films. Il s'est fait connaître à la télévision dans la série télévisée *Schulmeister, espion de l'empereur*, puis dans l'émission *TV Tutti Fabbri* diffusée sur la **1^{re}** chaîne à partir du dimanche **13 janvier 1974**, qui succédait à l'émission *Le Luron de Midi*.

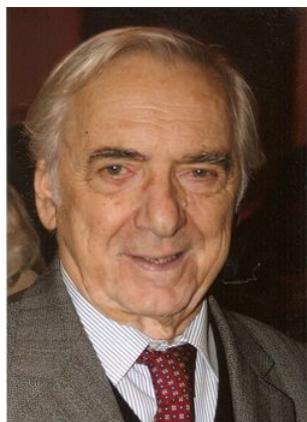
Il fut aussi un grand défenseur du jazz surtout traditionnel.

Il a été marié à la comédienne Claudine Collas.

Jacques Fabbri meurt le 24 décembre 1997 à Tourgéville à l'âge de 72 ans, et est inhumé au cimetière de Montmartre (24^e division) dans une tombe ornée d'un brigadier.



FALCON André



André Falcon est un acteur français, sociétaire honoraire de la Comédie-Française, né le 28 novembre 1924 à Lyon et mort le 22 juillet 2009 à Paris.

Souhaitant devenir ingénieur électronicien, il entre en 1938 à l'École de La Martinière à Lyon, puis commence à travailler en 1942 à la Compagnie Générale d'Électricité. Passionné de théâtre, il intègre en 1943 le Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Il est au conservatoire l'élève de Georges Le Roy. Il en sort en 1946 en ayant obtenu le premier prix de comédie classique, et entre la même année à la Comédie-Française, dont il ne tardera pas à devenir, à 25 ans, le plus jeune sociétaire.

Lorsqu'il quitte la Comédie-Française en 1967, immédiatement nommé sociétaire honoraire après avoir joué les plus grands rôles du répertoire, il est remarqué par François Truffaut, qui le fait jouer dans *Baisers volés*. Il tourne ensuite avec Jacques Deray, Claude Lelouch, Henri Verneuil, Costa-Gavras, Claude Chabrol, Claude Sautet, Bertrand Tavernier. Il devient l'un des seconds rôles incontournables du cinéma français des années 70-80. Il joue avec Louis de Funès (*Les Aventures de Rabbi Jacob*), Alain Delon (*Trois hommes à abattre*) ou

encore Patrick Dewaere (*Mille milliards de dollars*).

Il se fait connaître aussi à la télévision, où il figure au générique des *Rois maudits*, des *Cinq Dernières Minutes*, des *Enquêtes du commissaire Maigret*, des *Brigades du Tigre*, de *Julien Fontanes, magistrat* — avec Jacques Morel dans le rôle-titre et où il interprète le rôle du procureur — et de *Messieurs les Jurés*. Il joue par la suite dans plusieurs téléfilms de Jean-Daniel Verhaeghe, *L'Affaire Seznec* et *L'Affaire Dreyfus* d'Yves Boisset, ainsi que dans la série *Chez Maupassant*.

Il continue parallèlement de jouer au théâtre. Sa dernière apparition date de 2005, où il incarne le père dans *L'Annonce faite à Marie* de Claudel dans une mise en scène de Christian Schiaretti au TNP de Villeurbanne.

Sa dernière apparition à la télévision a lieu le 18 mars 2007 sur France 2 dans l'émission *Présence Protestante* consacrée à la comédienne Gisèle Casadesus et réalisée par Virginie Crespeau.

Il était le meilleur ami de Christian Marin qui l'évoque longuement dans ses mémoires, *Mémoires d'un chevalier du ciel*. « En 1994; j'eus l'immense bonheur de jouer avec l'un de mes meilleurs amis, André Falcon. Cette pièce se nommait *L'Addition*. » « Il fut pour moi le plus talentueux des partenaires et le plus délicieux des amis ».

Il vécut pendant soixante ans au no 3 bis rue de Vaugirard (6e arrondissement de Paris). Une plaque lui rend hommage.

Il repose au cimetière du Montparnasse (division 8).

FARGUEIL Anaïs Cornélie



Anaïs Fargueil est une comédienne française née à Toulouse le 21 mars 1819 et morte à Paris 9e le 8 avril 1896.

Anaïs Fargueil était la fille de Paul Fargueil, un acteur toulousain qui la fit débiter sur scène dès l'âge de quatre ans. En 1825, elle suit ses parents à Paris et entre au Conservatoire, dans les classes de Antoine Ponchard et Auguste Mathieu Panseron. Elle obtient un premier prix de chant. Engagée à l'Opéra-Comique, elle fait ses débuts dans *La Marquise* d'Adolphe Adam. Elle abandonne l'art lyrique pour le théâtre et débute au Théâtre du Vaudeville en 1836. Elle le quitte pour le théâtre du Gymnase, puis se produit en province et à l'étranger. Elle revient au Vaudeville en 1850. Elle prend sa retraite en 1883.



Elle repose au cimetière Montmartre auprès de son père décédé le 14 décembre 1869. Sa fille, Marguerite Le Rousseau-Fargueil, sera inhumée à leurs côtés le 24 avril 1911.

FAURE Renée

Renée Faure est une actrice française, née le 4 novembre 1918 à Paris 10e et morte le 2 mai 2005 à Clamart (Hauts-de-Seine).

Renée Paule Nanine Faure naît en 1918 dans le 10e arrondissement de Paris de René Faure, directeur de l'hôpital Lariboisière à Paris,

Renée Faure suit son cursus scolaire à la maison de la Légion d'Honneur de Saint-Denis et devient



la plus jeune bachelière de sa promotion.



Élève de René Simon et d'André Brunot, cette passionnée de théâtre réussit le concours d'entrée à la Comédie-Française qu'elle intègre comme pensionnaire, le 15 juillet 1937, avant d'être nommée sociétaire, le 1er janvier 1942. Elle se produit alors dans les grandes pièces du répertoire, excellant particulièrement dans le théâtre de Marivaux et Musset.

En 1941, elle fait ses débuts au cinéma dans *L'Assassinat du Père Noël*, la première production française de la firme allemande Continental. Le film, dans lequel la jeune comédienne campe la fille d'Harry Baur, est réalisé par Christian-Jaque qu'elle épouse en 1947. Le couple tournera encore à trois reprises ensemble dans : *Sortilèges*, *La Chartreuse de Parme* et *Adorables Créatures* avant de divorcer en 1953.

Ses prestations suivantes confirment ses qualités d'interprète, passant rapidement de rôles angéliques (*Les Anges du péché*) à ceux, autrement ambigus, de femme passionnée (*François Villon*, *Bel Ami*, *Torrents*). Elle partage rapidement l'affiche avec les vedettes de l'époque, jouant à trois reprises avec Jean Gabin (*Le Président*).

Elle quitte la Comédie-Française le 30 décembre 1964. Quasiment aussitôt, le 1er janvier 1965, l'institution lui rend hommage en l'élevant au rang de sociétaire honoraire ce qui lui permettra d'y revenir pour jouer, vingt-deux ans plus tard, le rôle de la première prieure, Mme de Croissy, dans *Le Dialogue des carmélites* de Georges Bernanos, en 1987.



La décennie suivante voit la comédienne se consacrer à la télévision et au théâtre. Connue du grand public à travers des séries à succès comme *Les Gens de Mogador* ou *Maigret*, l'actrice n'apparaît que de loin en loin sur grand écran, jouant de sa voix grave et de son allure gracile dans *Le Juge et l'Assassin*, de Bertrand Tavernier, aux côtés de Philippe Noiret et Michel Galabru. En 1988, Claude Miller la distribue dans le rôle de la matriarche de *La Petite Voleuse* face à la jeune Charlotte Gainsbourg.

Dans les années 1990, Renée Faure ralentit son activité, apparaissant néanmoins dans *À la vitesse d'un cheval au galop* (2002) et *L'Inconnu dans la maison* (1992), remake du film d'Henri Decoin (1941), l'année de ses débuts au cinéma.

Elle meurt en 2005 à Clamart. Elle repose au cimetière ancien de Boulogne-Billancourt (division 5).

Favart Justine



Marie Justine Benoîte Favart, née Duronceray, et dite Mlle Chantilly à ses débuts sur scène, et, après son mariage, Justine Favart ou tout simplement Mme Favart, est une danseuse, actrice, artiste lyrique et dramaturge française, née le 14 juin 1727 à Avignon et morte le 21 avril 1772 à Paris.

Marie Justine Benoîte Duronceray est la fille de Perrette Claudine Bied et d'André René Duronceray, tous deux musiciens du roi de Pologne Stanislas Leszczyński. Justine Duronceray reçut une éducation soignée sous la protection de ce prince, apprenant la danse, la musique et la littérature.

En 1744, à la suite de sa mère qui avait obtenu un congé du roi Stanislas pour aller à Paris, elle parut à la foire Saint-Laurent de Paris sous le nom de Mlle Chantilly, première danseuse du roi de Pologne, débutant dans le rôle de Laurence dans une pièce intitulée *Les Fêtes publiques*, à l'occasion du premier mariage du dauphin, dans lequel elle remporta beaucoup de succès.

C'est là qu'elle rencontra Charles-Simon Favart, alors directeur de l'Opéra-Comique. Ce théâtre avait été supprimé en juin 1745, car son succès inquiétait la Comédie-Française. Pour remplir les engagements pris à l'égard des acteurs, Favart obtint en compensation la permission de jouer un spectacle pantomime à la foire Saint-Laurent. Mlle Chantilly et Mlle Gobé dansèrent à cette occasion une pantomime en un acte, *Les Vendanges de Tempé*, dont elles assurèrent le succès.

Favart et Mlle Chantilly se marièrent le 12 décembre 1745. Favart fut chargé, de 1746 à 1748, de constituer une nouvelle troupe au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Sa femme y connut un vif succès, dansant dans plusieurs opéras-comiques composés par son mari, notamment *Les Nymphes de Diane* (1747), *Cythère assiégée* et *Acajou* (1748).

Le couple fut engagé par le maréchal Maurice de Saxe pour diriger la troupe ambulante de comédiens dont il se faisait suivre aux armées afin de soutenir le moral de ses troupes. Mme Favart devint la maîtresse du maréchal, puis chercha à fuir ses assiduités, ce qui valut aux deux époux des lettres de cachet : M. Favart dut se cacher à Strasbourg pendant que Mme Favart était séquestrée dans différents couvents.



Cédant aux avances du maréchal, elle fut libérée et amenée en toute discrétion au château de Chambord, que Maurice de Saxe avait reçu en cadeau de Louis XV pour ses bons et loyaux services. Les deux lettres de cachet furent révoquées et, à la mort du maréchal en 1750, les Favart purent retourner à Paris. Elle y abandonna la danse et débuta comme actrice à la Comédie-Italienne le 5 août 1749. Sa carrière théâtrale fut une suite de succès, non seulement dans les œuvres de son mari, mais aussi dans tout le répertoire des opéras-comiques de l'époque.

Tombée malade en juin 1771, elle mourut le 21 avril 1772, âgée de 44 ans. Son mari, de dix-sept ans son aîné, lui survécut vingt ans.

FAVART Charles-Simon



Charles-Simon Favart, né le 13 novembre 1710 à Paris et mort le 12 mai 1792 à Belleville, est un auteur de pièces de théâtre et d'opéras-comiques français.

Il a contribué à épurer le genre comique de la Foire, créant aussi bien dans le genre de la comédie à vaudevilles que dans celui de la comédie à ariettes. « Avec lui ce genre évolua de la franche gaieté héritée de la Régence vers un art sensible et moralisateur ».

Issu d'une famille originaire de Reims, fils d'un pâtissier en renom et de la fille d'un fermier de Goussainville, Favart fit des études au collège Louis-le-Grand qu'il quitte pour des raisons de santé. Il perd son père assez jeune et, pour venir en aide à sa mère, se consacre à l'opéra-comique. Un poème intitulé *La France délivrée par la pucelle d'Orléans* lui valut la Violette d'argent des Jeux floraux. Sa première pièce, *Polichinelle comte de Paonfier* (1732), parodie du *Glorieux* de Destouches, fut jouée anonymement sur un théâtre de marionnettes.

Il se consacre tout d'abord aux comédies à vaudeville, ces dialogues parlés mêlés de chansons sur des « timbres » connus du public, dont l'une, *Les Deux Jumelles*, jouée à l'Opéra-Comique en 1734

La Chercheuse d'esprit (1741), véritable chef-d'œuvre du genre, connut un triomphe avec plus de 200 représentations et le rend célèbre. Favart excelle également dans la parodie : *Moulinet Ier* (parodiant *Mahomet II* de La Noue) est représenté dès 1739 à la foire Saint-Germain. *Arlequin-Daradanus* (1740, Comédie-Italienne) est une parodie de l'opéra de Rameau *Dardanus*, créé l'année précédente.

Jean Monnet, directeur de l'Opéra-Comique, appelle Favart comme régisseur et « directeur des

pièces » en 1743. C'est là qu'il rencontre une jeune actrice, Justine Duronceray dite « Mlle de Chantilly », qui allait devenir sa femme le 12 décembre 1745 et connaître la célébrité sous le nom de « Madame Favart ».

Mais, sur la pression des Comédiens-Français, jaloux du succès d'*Acajou* de Favart (1744), Monnet se vit retirer l'exploitation de l'Opéra-Comique, par un arrêt du Conseil d'État du roi du 30 mai 1744³. Favart, pour maintenir ses engagements envers les artistes, continue la programmation des saisons 1744 et 1745 : *L'École des amours grivois* est créé le 16 juillet 1744. Pour la foire Saint-Laurent de 1745, sous un prête-nom (celui du danseur anglais Matthews), il n'a droit que de donner des pantomimes, comme *Les Vendanges de Tempé*, qui remportent un grand succès, 1745.



Son Altesse Sérénissime Monseigneur le comte maréchal de Saxe le charge alors, au printemps 1746, de diriger la troupe ambulante⁵ de comédiens qui le suivait aux armées : « Ne croyez pas, écrivait le maréchal à Favart au sujet de cette troupe, que je la regarde comme un simple objet d'amusement, elle entre dans mes vues politiques et dans le plan de mes opérations militaires. » Favart reste pendant cinq ans au service du maréchal de Saxe.

Favart dirige le théâtre de la Monnaie à Bruxelles, de 1746 à 1748. Le succès fut éclatant, au point que même les ennemis réclamèrent les acteurs les jours où ils ne jouaient pas devant les Français. Mais Madame Favart fut contrainte de s'enfuir pour échapper aux assiduités du maréchal de Saxe. Ce dernier tourna son dépit contre le mari qui, pour échapper aux lettres de cachet prononcées contre lui, alla se cacher dans un village des environs de Strasbourg où il vécut en peignant des éventails. Tandis que sa femme, victime elle aussi d'une lettre de cachet, était enfermée successivement dans deux couvents. Finalement, de guerre lasse, elle céda au maréchal de Saxe et les persécutions s'arrêtèrent.

Les Favart revinrent alors à Paris et connurent un énorme succès. M. Favart donna au Théâtre-Italien une série de pièces comme *Annette et Lubin* (en collaboration avec Mme Favart et Lourdet de Santerre), *Bastien et Bastienne* (en collaboration avec Mme Favart et Harny de Guerville), *Ninette à la Cour*, *Les Trois Sultanes*, *La Fée Urgèle*. Plusieurs de ces pièces furent écrites avec l'abbé de Voisenon avec qui l'auteur était fort lié et qui passait, écrit Léon Gozlan, « pour faire les comédies et les enfants de Favart ». Il ne faut pas oublier non plus la collaboration avec Mme Favart (*Bastien et Bastienne* et *Annette et Lubin*), trop souvent oubliée à l'ombre de son mari.

En 1757, il devient codirecteur de l'Opéra-Comique, qui avait été rétabli en 1752. Dans ces années-là, Favart se partage entre l'Opéra-Comique et la Comédie-Italienne. Durant les années 1750, il est en contact avec Vienne où Gluck revoit la musique de ses pièces.

Au niveau musical et dramaturgique, *Annette et Lubin* (1762) marque un tournant dans la conception de l'opéra-comique chez Favart : il œuvre désormais dans le nouveau genre de la « comédie à ariettes ». Le comique cède le pas aux sentiments naïfs et vertueux. La musique est presque entièrement originale, et non plus basée sur des vaudevilles. L'œuvre fonctionne donc comme un livret à mettre en musique où le rôle du compositeur (ici Blaise) est appelé à changer : il devient créateur à parts égales avec le librettiste.

L'Anglais à Bordeaux (1763), seul parmi ses ouvrages à être destiné à la Comédie-Française, est écrit à l'occasion de la conclusion de la paix avec l'Angleterre. Favart donne ensuite des livrets pour des compositeurs comme Monsigny, Grétry et Philidor.

En 1772, Justine Favart meurt, et son mari lui rend hommage dans ses *Mémoires* : « Les talents qu'elle possédait n'étaient rien en comparaison des qualités de son cœur », hommage sans doute dicté par un amour sincère et durable. Favart lui-même meurt vingt ans plus tard dans sa petite maison de Belleville, qu'il habitait depuis un quart de siècle.

FAVART Pierrette Ignace Pingaud, dite Mlle Marie



Maria Favart est une actrice française, née le 16 février 1833 à Beaune et morte le 11 novembre 1908 à Paris 17^e .

De son vrai nom Pierrette-Ignace-Maria Pingaud, elle obtient en 1847 un premier accessit de tragédie et le deuxième prix de comédie dans la classe de Samson au Conservatoire. Elle débute à la Comédie-Française le 19 mai 1848 puis joue au théâtre des Variétés. Elle retourne à la Comédie française en 1852 où elle interprète de très nombreux rôles. Elle est adoptée en 1862 par M. Favart, ancien consul ; il meurt en 1867.

Le 1^{er} janvier 1880, elle fait valoir ses droits à la retraite, mais reste pensionnaire jusqu'au 16 janvier 1881. Elle fait alors des tournées, dont l'une en Russie avec Coquelin aîné. À l'Odéon elle interprète le rôle de la Renaude dans *L'Arlésienne* d'Alphonse Daudet, musique de Georges Bizet, à l'occasion de la 500^e le 28 janvier 1905.

Elle est inhumée au cimetière de Montmartre (division 25).

Entrée à la Comédie-Française en 1848 ; sociétaire en 1854 ; retraitée en 1879.

Élève de Samson au Conservatoire, Maria Pingaud, dite Mademoiselle Favart, entre à quatorze ans à la Comédie-Française où elle débute dans les rôles d'ingénues. Après Valérie aux côtés de Rachel, elle joue Henriette des Femmes savantes et Chérubin du Mariage de Figaro. Les premières années de sa carrière, consacrées au seul emploi des ingénues, ne satisfont pas la jeune actrice, qui va jouer pendant six mois au théâtre des Variétés des rôles plus importants, comme la Petite Fadette et Mimi de La Vie de Bohème. Lorsqu'elle revient à la Comédie-Française, elle peut aborder les rôles, plus conformes à son tempérament dramatique, des princesses de tragédie. Elle est tour à tour Andromaque, Aricie, Junie, Atalide, Monime, Esther (grande reprise de 1864, avec les chœurs de Moreau). Elle est Dona Sol à la reprise d'Hernani en 1867 et Marion Delorme en 1872, avec, dans le rôle de Didier, un jeune débutant nommé Mounet-Sully.

Elle joue les héroïnes de Musset : Marianne et Camille (avec Perdican-Delaunay en 1861), Elsbeth de Fantasio et la Muse de La Nuit d'octobre. Elle est surtout, pour le public contemporain, la belle et touchante interprète des drames de mœurs à la mode, d'Émile Augier à Alexandre Dumas fils, de Louis Bouilhet à Édouard Pailleron, d'Émile de Girardin à Octave Feuillet dont la Julie, interprétée magistralement devant l'impératrice bouleversée d'émotion, marque le point culminant de la carrière de Maria Favart (1869). Diseuse de qualité, il lui arrive à réciter des poèmes dans le monde et devant la famille impériale.

En 1870, elle est de celles qui organisent l'ambulance de la Comédie-Française dans le foyer du théâtre. Sous l'administration d'Émile Perrin, après 1872, elle se résout difficilement à changer d'emploi et à aborder les rôles marqués. Elle joue cependant Arsinoé (Le Misanthrope) et Clytemnestre (Iphigénie) mais s'aigrit de se voir préférer dans les premiers rôles les jeunes Sarah Bernhardt ou Sophie Croizette.

Elle prend sa retraite en 1879, reste encore un an à titre de pensionnaire et quitte la Comédie définitivement en 1881, après quoi elle participe encore à des tournées, joue à l'Odéon et sur d'autres scènes.

FELIX Dinah

Mélanie dite Dinah Félix est une actrice française née en 1836 et morte en 1909.

C'est l'une des trois sœurs sociétaires de la Comédie-Française de la fratrie Félix avec Rachel

Félix et Rébecca Félix.

Elle est inhumée au cimetière de Passy (Paris).



Entrée à la Comédie-Française en 1862 ; sociétaire en 1871 ; retraitée en 1882. La plus jeune des sœurs de la grande Rachel – les six enfants Félix montèrent tous sur les planches –, elle débute petite fille aux côtés de sa sœur dans le rôle de Joas d'Athalie, puis joue divers rôles d'enfants, dont Louison du Malade imaginaire (1847) et prend des leçons avec Desmousseaux. Elle joue ensuite au Gymnase et à la Gaîté (en 1853, La Case de l'oncle Tom) et accompagne Rachel dans ses grandes tournées de Russie, d'Angleterre et d'Amérique. Elle joue au Vaudeville en 1857 le rôle de Séraphine dans Les Lionnes pauvres d'Émile Augier, décide d'abandonner



l'emploi des jeunes premières pour celui des soubrettes, prend les conseils de Mademoiselle Dupont, entre à l'Odéon où elle joue Les Folies amoureuses et Le Jeu de l'amour et du hasard. Au bout de dix mois, elle débute dans les mêmes rôles à la Comédie-Française, travaillant sans relâche avec Regnier pour parfaire son talent. Petite – sa taille lui nuit dans certains rôles –, brune et vive, elle est le type-même de la soubrette classique et pendant vingt ans elle va jouer les servantes de Molière : Dorine, Toinette, Martine, Zerbinette, Cléanthis... comme les soubrettes de Regnard et de Marivaux : Lisette, Nérine ou Marton.

Cantonnée dans le répertoire classique, elle a peu l'occasion de jouer les rôles contemporains, mis à part Henriette Maréchal des frères Goncourt, Le Voyage à Dieppe de Fulgence et Wafflard ainsi que quelques comédies de Scribe et consorts.

Elle prend sa retraite en 1879, reste encore un an à titre de pensionnaire et quitte la Comédie définitivement en 1881, après quoi elle participe encore à des tournées, joue à l'Odéon et sur d'autres scènes.

FELIX Rébecca



Rébecca Félix est une actrice française née à Lyon le 28 mars 1829 et morte à Eaux-Bonnes le 19 juin 1854.

Rébecca est la sœur de la plus célèbre de la fratrie Félix, Rachel Félix.

Entrée à la Comédie-Française à l'âge de quinze ans, elle y est restée jusqu'à sa mort prématurée en 1854, à l'âge de 25 ans.

Entrée à la Comédie-Française en 1845 ; sociétaire en 1850.

Sœur préférée de Rachel, elle débute toute petite au

Gymnase enfantin, en même temps que son frère Raphaël. En 1843, c'est à l'Odéon que débute les deux jeunes gens, dans Le Cid (P. Corneille), dans Mahomet (Voltaire) et dans Iphigénie (Racine).

Rébecca, à quatorze ans, est la réplique, plus frêle encore, de sa sœur Rachel, qui la fait engager à la Comédie-Française en 1845. Gracieuse et sensible, elle touche le public dans les rôles de princesses de tragédie : Junie, Aricie, Atalide. Durant sa courte carrière, elle crée un certain nombre de rôles dans des comédies tombées aujourd'hui dans l'oubli et joue les jeunes premières de Scribe (Le Verre d'eau, Bertrand et Raton, etc.). En 1850, année de son sociétariat, elle est Catarina dans la reprise



d'Angelo de Victor Hugo, où sa sœur Rachel joue le rôle de la Tisbé. La phtisie l'emporte en juin 1854, dans les bras de sa sœur dont le chagrin est immense et qui succombera au même mal à peine quatre ans plus tard.

FENOUX Jacques



Jacques Fenoux est un acteur français, né le 24 mai 1870 au Havre (Seine-Inférieure) et mort en 24 juillet 1930 à La Seyne-sur-Mer (Var).

Il entre en 1895 à la Comédie-Française, avant d'en devenir le 343^e sociétaire en 1906. Il est nommé sociétaire honoraire en 1925.

Entré à la Comédie-Française en 1895 ; sociétaire en 1906 ; retraité en 1924 ; sociétaire honoraire en 1925.

Élève de Maubant au Conservatoire, il remporte deux premiers prix en 1893 et débute aussitôt à l'Odéon dans Vercingétorix (Cottinet) et dans le Fils naturel d'Alexandre Dumas fils, qu'il va jouer plusieurs centaines de fois. Engagé à la Comédie-Française, il obtient l'autorisation exceptionnelle de créer d'abord à l'Odéon, Pour la couronne de François Coppée, qui remporte un très grand succès.

C'est en 1895 qu'il débute à la Comédie-Française, de manière un peu conventionnelle, dans Oreste d'Andromaque. Sa voix forte et bien timbrée, sa prestance, le désignent pour les rôles tragiques et il interprète successivement tous les héros de Racine et de Corneille, de Rodrigue à Néron, d'Hippolyte à Horace, etc. Il est aussi, avec l'autorité que lui

confère une certaine sécheresse, Don Carlos dans Hernani et Don Salluste dans Ruy Blas. Sociétaire en 1906, il aborde avec l'âge les rôles plus marqués de la tragédie. Après Nicomède (P. Corneille) et Rome vaincue (Parodi), il jouera Félix dans Polyeucte et Auguste dans Cinna, figures « romaines » qui conviennent à son profil de médaille. Il joue avec superbe l'Almaviva du Mariage de Figaro, la tragédie antique (également dans les représentations en plein air), les héros modernes de Pailleron, Dumas fils, Henry Becque, crée Le Cloître d'Émile Verhaeren, L'Hérodiade d'Albert Dubois, L'Ennemi du peuple d'Ibsen, mais il sait aussi, dans la comédie, donner aux personnages secondaires la touche caricaturale ou burlesque : Oronte et Trissotin, Don Guritan (Ruy Blas), les fantoches pittoresques de Molière et Musset...



Type du sociétaire consciencieux, capable de passer sans effort d'un emploi à un autre, du premier rôle à la grande utilité, il est nommé sociétaire honoraire en 1925, mais continue à jouer jusqu'à ses derniers jours. Il disparaît à peine deux semaines après avoir interprété pour la dernière fois Bazile, du Barbier de Séville

FERAUDY Maurice de



Dominique Marie Maurice de Féraudy est un acteur français, sociétaire de la Comédie-Française, également dramaturge et réalisateur, né à Joinville-le-Pont le 3 décembre 1859 et mort à Paris le 12 mai 1932.

Entré au Théâtre-Français en 1880, sociétaire en 1887, il en devient le doyen en 1929. Il se fait applaudir dans les emplois de comiques, pour son jeu plein de gaieté. Le rôle de sa vie, qu'il a joué 1 200 fois en près de 30 ans et dont il avait le monopole, est celui d'Isidore Lechat dans *Les affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau (1903).

Féraudy a également écrit de nombreuses chansons pour Paulette Goddard, dont la célèbre *Fascination* (1904), reprise plus tard par Suzy Delair ou

encore Diane Dufresne. Traduite en anglais, cette chanson est devenue après la seconde guerre mondiale un succès international, interprétée notamment par Nat King Cole.

Louis de Funès déclarera son influence importante non seulement pour le cinéma français, mais aussi pour lui-même.

Il est le père de Jacques de Féraudy (1886-1971), également acteur.

Maurice de Féraudy est inhumé au cimetière du Montparnasse.

Entré à la Comédie-Française en 1880 ; sociétaire en 1887 ; doyen en 1929 ; retraité en 1929 ; sociétaire honoraire en 1930.

Issu de l'aristocratie, fils du colonel de Féraudy, il entre au Conservatoire dans la classe de Got, en sort en 1880 avec un premier prix de Comédie.

Il est engagé à la Comédie-Française – où il restera cinquante ans – et débute dans le rôle de Sosie d'Amphitryon. La souplesse de son talent, sans emploi défini, son intelligence vive, sa plasticité, lui permettent d'aborder les rôles les plus divers, classiques et modernes, du valet de comédie (Sganarelle, Cliton du menteur, Figaro...) au premier rôle (Pathelin, Harpagon, Orgon...), en passant par Trissotin, Polonius, Perrichon ou Mercadet. Il triomphe dans les rôles de « bourgeois » dans la comédie de mœurs, joue Monsieur Poirier, Le Député de Bombignac (A. Bisson), est l'interprète idéal d'Henry Bataille (inoubliable Poliche), Henri Lavedan (Pepa, Une famille, Catherine...), François de Curel (L'amour brode), Édouard Pailleron (Cabotins !), Paul Hervieu (La Loi de l'homme, L'Énigme...) et de tant d'autres.

Son rôle le plus célèbre – il l'a joué plus de 2 000 fois à la Comédie-Française et ailleurs – reste celui d'Isidore Lechat dans Les Affaires sont les affaires d'Octave Mirbeau, rôle primitivement distribué à Silvain qu'il fallut remplacer pour cause de maladie. Le nom de Féraudy reste lié à son interprétation d'Isidore Lechat, qu'il joua encore pour ses adieux à la Comédie-Française.

Professeur au Conservatoire de 1894 à 1905, il forme Marie-Thérèse Piérat, Gabrielle Robinne, Roger Monteaux, Signoret...

Il est metteur en scène, écrivain, publie des recueils de poèmes, écrit les paroles de nombreuses chansons (parmi lesquelles Fascination), des pièces de boulevard et l'adaptation à la scène du roman Brichanteau de Jules Claretie. Il donne des conférences, organise des tournées, voyage beaucoup et tourne pour le cinéma : il a interprété Crainquebille (Jacques Feyder, 1923) et Les Deux Timides (René Clair, 1928). En 1926, il est autorisé exceptionnellement à jouer à l'Odéon, une pièce d'Edmond Guiraud : Le Bonheur du jour.

Il devient doyen en 1929 et prend sa retraite quelques mois plus tard. Il joue encore sur les boulevards et meurt à 72 ans après une carrière particulièrement riche. Son fils, Jacques, après quelques années de Comédie-Française, se tournera vers le cinéma et le théâtre de boulevard.

FERRIER Ida



Ida Ferrier, née **Marguerite Joséphine Calais** (légitimée **Marguerite Joséphine Ferrand**) le 13 mai 1811 à Nancy et morte le 11 mars 1859 à Gênes, est une comédienne française.

Elle a utilisé le nom de scène **Mademoiselle Ida**.

En dehors de sa carrière artistique, elle est connue pour avoir été la maîtresse et l'unique épouse du romancier Alexandre Dumas.

Marguerite Joséphine Calais naît en 1811 chez une sage-femme de Nancy, fille naturelle d'Anne Calais, âgée de 24 ans et originaire à Lunéville. Elle est reconnue en 1812 par sa mère et par Mathias Ferrand, entrepreneur de messageries né à Lyon et déjà marié. L'année suivante, établis séparément à Metz, ses parents se marient après le divorce de Ferrand, légitimant leur fille. Cette dernière prend le nom de son père,



alors âgé de 63 ans.

Selon un article de Léon Beauvallet paru en 1856 dans *Le Figaro*, Marguerite Joséphine Ferrand décide très tôt de faire du théâtre, malgré les réticences de son père. Encore mineure, elle obtient de lui une autorisation ainsi rédigée : « D'après les intentions manifestées par ma fille, Ida Ferrand, je consens à ce qu'elle suive l'exécution de ses projets, qui sont d'entrer au théâtre ; je lui promets de n'y mettre aucun obstacle, si toutefois elle ne s'éloigne pas de la voie de l'honneur. À Nancy, le 4 avril 1828. Ferrand. » Munie de ce billet, la jeune fille part à Paris avec sa mère, qui la soutient dans son ambition.

Ida Ferrier et le prince de Villafranca vivent un temps à Nice, puis se partagent entre Gênes et Paris, où le prince fait construire en 1857 un hôtel particulier au 38, avenue Gabriel.

Dans une lettre datée du 12 mars 1859, adressée au journaliste Albéric Second et reproduite dans la presse, Auguste Maquet, l'ancien collaborateur d'Alexandre Dumas, annonce avec tristesse la mort d'Ida Ferrier, survenue la veille à Gênes. Il écrit : « Mme Alexandre Dumas (Ida Ferrier) est morte presque subitement ici d'une attaque d'apoplexie. Elle habitait un appartement du palazzo Picasso, près de la belle promenade de l'Acqua Sola. C'est hier, à trois heures de l'après-midi, qu'elle a expiré, assistée de Mgr Guarini, aumônier du consulat général de France. » André Maurois, dans *Les Trois Dumas*, et Alain Decaux, dans son *Dictionnaire amoureux de Alexandre Dumas*, affirment quant à eux qu'elle est morte d'un cancer de l'utérus.

Les obsèques d'Ida Ferrier ont lieu le 13 mars dans la paroisse de Notre-Dame-de-la-Consolation de Gênes et elle est inhumée au cimetière Staglieno. Au prince de Villafranca, inconsolable, George Sand adresse ces mots depuis Nohant : « Mon Dieu, quel coup pour vous, et quelle douleur, quel immense regret pour tous ceux qui l'ont connue ! Une si grande âme, une si vaste intelligence ! » Alexandre Dumas est averti de la mort de sa femme par une lettre du romancier Alphonse Karr. Dans sa réponse, il accuse réception de la nouvelle froidement et conclut : « Mme Dumas était venue à Paris il y a un an et s'était fait payer sa dot, 120 000 francs. J'ai son reçu. »

FERSEN Christine



Christine Fersen est une comédienne française, née le **5 mars 1944** à Paris 15e et morte le **26 mai 2008** à Paris 19e. Sociétaire de la Comédie-Française, elle en a été doyen du **1er janvier 2007** à sa mort.

De son vrai nom Christiane Boulesteix, elle suit l'enseignement de Fernand Ledoux au Conservatoire. Elle en sortira avec deux premiers prix de comédie (classique et moderne) et un 2e prix de tragédie.

Elle rejoint la Comédie-Française comme pensionnaire le 1er septembre 1965 et en est nommée sociétaire le 1er janvier 1976. Le 1er janvier 2007, elle devient Doyen de la troupe.

Parmi ses incarnations les plus fortes figurent deux personnages de Victor Hugo, la sanglante Marie Tudor et Lucrece Borgia, mère scandaleuse à laquelle elle conférait une humanité rageuse. Dans le même registre, elle a été la Médée infanticide d'Euripide au Festival d'Avignon en 1981 dans la cour d'honneur du Palais des Papes ou encore Marie Stuart de Schiller.

Son jeu ardent, sans doute nourri des blessures de la vie - elle a perdu son fils unique qui s'est suicidé - aura séduit quelques-uns des plus grands directeurs d'acteurs, comme le Français Bernard Sobel, l'Italien Luca Ronconi, l'Américain Bob Wilson et, plus récemment, les auteurs-metteurs en scène Valère Novarina et Olivier Py.

Elle meurt le 26 mai 2008 d'une chute par sa fenêtre. Elle est inhumée le 5 juin au cimetière de Montmartre à Paris (division 24), auprès de son fils.



Christine Fersen est engagée comme pensionnaire à la Comédie-Française le 1er septembre 1965. Elle est nommée 456e sociétaire le 1er janvier 1976.

Élève de Fernand Ledoux au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, elle remporte en juillet 1965 un second prix de tragédie et deux premiers prix de comédie qui lui ouvrent les portes de la Comédie-Française.

Elle a interprété la Mère dans *La Festa* de Spiro Scimone mise en scène par Galin Stoev, Donna Catta la Crâneuse dans *Il campiello* de Goldoni mis en scène par Jacques Lassalle, le Prophète dans *L'Espace furieux* de et mis en scène par Valère Novarina et *La Fontaine* dans les *Fables* de La Fontaine mises en scène par Robert Wilson.



En 1965, elle débute dans *Chimène* du *Cid* au cours d'une tournée en Amérique du Sud, joue successivement les rôles complexes de l'Infante dans *La Reine morte* (Montherlant), Elsbeth de Fantasio (Musset) et Sygne de Coûfontaine dans *L'Otage* (C Claudel) mis en scène par Raymond Rouleau.

Par la suite, le répertoire classique lui offre de nombreux rôles dans *Les Caprices de Marianne* de Musset, *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, *Le Marchand de Venise* et *Le Songe* d'une nuit d'été de Shakespeare, *La Mère coupable* de Beaumarchais. Elle révèle toute sa puissance dans les grandes héroïnes tragiques *Médée* d'Euripide, créée au festival d'Avignon en 1981, *Marie Stuart* de Schiller ou encore *Marie Tudor* et *Lucrece Borgia* de Victor Hugo mises en scène par Jean-Luc Boutté. Elle joue aussi avec ferveur les textes contemporains : *Triptyque* de Max Frisch, *Le Balcon* de Jean Genet, *Huis clos* de Jean-Paul Sartre, Elle est là de Nathalie Sarraute, pour l'ouverture du Théâtre du Vieux-Colombier, en 1993, *Le Mariage de Gombrowicz*, *Papa doit manger* de Marie NDiaye, *Extermination du peuple* de Werner Schwab ou encore *Place des héros* de Thomas Bernhard. Elle travaille avec les plus grands metteurs en scène : Roger Blin, Raymond Rouleau, Luca Ronconi, Jacques Lassalle, Jean-Pierre Vincent, Claude Régy, Georges Lavaudant, André Engel, Piotr Fomenko, Robert Wilson.

Elle a souvent été sollicitée pour des spectacles hors de la Comédie-Française, notamment *La Tragédie de Coriolan*, d'après Shakespeare, de Normand Chaurette et *Le Visage d'Orphée* d'Olivier Py, au Théâtre de l'Athénée, *Les Présidentes* de Werner Schwab au Théâtre national de Chaillot, *Chutes* de Gregory Motton au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis, *Le Malade imaginaire* de Molière au Théâtre de la Criée, *Les Paravents* de Jean Genet et *Mademoiselle Julie* de Strindberg au Théâtre des Amandiers.

Au cinéma, elle a tourné avec Francis Girod, Margarethe von Trotta, Philippe Le Gay et Vincent Ravalec. À la télévision, on pu la voir notamment dans *La Mariée est trop belle* de Michel Duran, *Le Destin personnel* d'Elsa Triolet et Paul Seban ou encore *Les Ritals* de Marcel Bluwal.

Christine Fersen est décédée le 26 mai 2008.

FEYDEAU Alain,



Georges Alain Thierry Feydeau, né le 21 juillet 1934 à Boulogne-Billancourt et mort le 15 janvier 2008 à Paris 4e, est un comédien, metteur en scène, et écrivain, longtemps pensionnaire de la Comédie-Française (1958-1983).

Il est le petit-fils de Georges Feydeau. Il est aussi, par sa mère Françoise Hoentschel, le petit-fils du grand collectionneur Georges Hoentschel. Son arrière-grand-père, Ernest Feydeau, fut un correspondant régulier de Gustave Flaubert. Il est le beau-fils du marquis Jean de Malherbe, descendant du poète François de Malherbe, et le neveu de Louis Verneuil.

Premier prix de comédie au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris en 1958, il entre comme pensionnaire de la Comédie-Française, où il restera jusqu'en 1983. Devenu célèbre par la télévision, il se distingue notamment dans l'émission *Au théâtre ce soir* où il n'interprète pas

moins de 21 rôles. Il noua, sur les planches, une profonde amitié avec la *Diva*, la comédienne Virginie Pradal.

Alain Feydeau était aussi auteur, et a notamment publié deux livres sur Edwige Feuillère, dont il fut l'ami, le biographe, et l'exécuteur testamentaire. Ce sont des albums photos retraçant sa carrière, l'un *Edwige Feuillère*, publié chez PAC en 1983, le deuxième, complété, publié chez Henri Veyrier en 1991 ; son livre sur Viviane Romance est publié chez Pygmalion en 2001. Il fut également l'auteur d'un recueil de nouvelles *Mauvaise heure pour être seul* publié chez Séguier en 2005, préfacé par Jacques Lorcey.



Alain Feydeau était, depuis avril 2003, Président d'honneur de l'association *Les Amis d'Edwige Feuillère*, auprès de son amie la comédienne Antoinette Guédy, chez laquelle il dînait rituellement chaque dimanche soir. Alain Feydeau fut un donateur important pour la Bibliothèque nationale de France. Outre les fonds Edwige Feuillère (4 000 photos) et Renée Saint-Cyr (6 000 photos), il a légué des manuscrits de pièces de Georges Feydeau, ainsi que des objets de famille. Le Palais des Beaux-Arts de Lille a, lui aussi, bénéficié de sa générosité par le don d'une toile de Turner et de plusieurs œuvres du peintre lillois Carolus-Duran, dont Alain Feydeau était l'arrière-petit-fils.

Il restera un historien du cinéma et un comédien de grande valeur, son jeu était tout à la fois pudique, subtil et charmant.

Alain Feydeau repose au Cimetière de Montmartre dans la 30e Division avec son grand-père Georges Feydeau.

Alain Feydeau est également l'auteur avec Michel Larivière, d'une pièce de théâtre en un acte *Aux Frais de la Princesse*, d'après le Journal des Frères Goncourt, elle a été créée au Festival d'Anjou en août 2000 par Jean-François Balmer. Le manuscrit de la pièce a été déposé à la Bibliothèque-Musée de la Comédie Française sous le numéro d'inventaire D 1053.

Les historiens hésitaient encore à reconnaître que Georges Feydeau était le fils adultérin de Morny. Le 30 mai 2016 à l'Automobile club de France, 6 Place de la Concorde, l'historien Michel Larivière a fait la révélation suivante : « Mon ami Alain m'a raconté que son père Michel Feydeau lui avait dit — un jour qu'il rangeait des papiers — "déchire vite cette photo, je ressemble trop à Morny ».

FIX Delphine



Delphine-Éléonore Fix, née le **10 septembre 1831** à Fresnois-la-Montagne et morte en couches le **11 juin 1864** à Paris 8e, est une actrice française.

Elle est inhumée au cimetière de Montmartre (3e division). Sa sépulture est profanée en décembre 2012.

Entrée à la Comédie-Française en 1849 ; sociétaire en 1854 ; retraitée en 1863.

Élève de Provost et peut-être aussi de Beauvallet, elle est engagée à la Comédie-Française en 1849 avec un premier prix de Comédie et un second prix

de Tragédie. Elle débute dans le rôle d'Abigaïl du Verre d'eau de Scribe.

C'est une jeune première traditionnelle, qui joue avec charme les Henriette, Mariane, Élise et Isabelle de Molière, la Rosine du Barbier de Séville, de

même que les gracieux travestis de Chérubin du Mariage de Figaro et de Peblo dans Don Juan d'Autriche de Casimir Delavigne. Elle crée Bataille de dames de Scribe, Le Bonhomme jadis d'Henri Murger, La Joie fait peur de Madame de Girardin, Les Contes de la reine de Navarre de Scribe et Legouvé, etc., en tout près d'une trentaine de rôles de son emploi.



Elle épouse en 1863 un riche administrateur du Crédit mobilier, qui exige qu'elle abandonne le théâtre. Elle meurt en couches un an plus tard.

FLEURY Joseph Abraham Bénard dit



Fleury, né **Joseph-Abraham Bénard** le 26 octobre 1750 à Chartres et mort le 3 mars 1822 à Orléans, est un comédien français.

Il était fils d'un des acteurs de la troupe du roi Stanislas Leszczyński. Il débuta à la Comédie-Française en 1772, et réussit parfaitement dans les rôles de petits-maîtres, de courtisans, de mauvais sujets. On ne se lassait pas de l'applaudir dans *Le Chevalier à la mode* (Dancourt), *L'Homme à bonnes fortunes* (Baron), et surtout dans le marquis de *L'École des bourgeois* (d'Allainval).

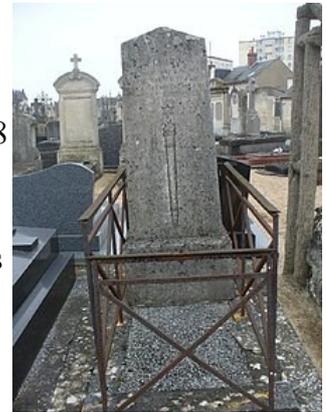
Dans la nuit du 2 septembre 1793, il fut arrêté, avec douze autres acteurs du Théâtre Français restés fidèles à la monarchie, en tant que « suspect », et enfermé à la prison des Madelonnettes, pour avoir joué une représentation théâtrale jugée séditeuse: *Paméla*.

Il quitta la scène en 1818 et s'installa à Orléans. Il possédait aussi le château de Cour-sur-Loire.

Après la destruction du cimetière Saint-Jean, sa tombe a été transférée au nouveau cimetière, dit grand cimetière d'Orléans (section C, près de l'allée de l'ouest).

Entré à la Comédie-Française en 1774 ; sociétaire en 1778 ; retraité en 1818 ; doyen de 1809 à 1818.

Fils de Pierre Laute de Fleury, qui dirigea à Nancy les spectacles du roi Stanislas de Pologne, il est destiné très jeune au théâtre et fait ses premières armes en province. En 1769, il débute à Versailles chez la Montansier, qu'il quitte en 1774 pour s'essayer à la Comédie-Française dans le rôle d'Egisthe de Mérope (Voltaire). Cet essai n'étant pas suivi d'effet, il repart en province, débute à nouveau quatre ans plus tard dans des rôles de jeunes premiers de comédie et est reçu sociétaire. Sensible et bien tourné, il se fait une spécialité des rôles de « petits maîtres » où il succède à Bellecour et à Molé. Il joue aussi les premiers rôles de la comédie classique, tels *Le Misanthrope* et *Tartuffe*, et crée un très grand nombre de personnages élégants des comédies de la fin du siècle ; il incarne Molière dans *La Maison de Molière* de Louis-Sébastien Mercier, d'après le Molière de Goldoni. Il obtient un énorme succès avec son interprétation du personnage de Frédéric II dans *Auguste et Théodore* ou *les Deux Pages* de Manteufel, en 1789.



Homme de cour, il dirige les spectacles du Trianon et fréquente l'aristocratie. Aussi, après ses interprétations dans *L'Ami des lois* de Laya et dans *Paméla* de François de Neufchâteau, est-il parmi les premiers comédiens arrêtés, le 3 septembre 1793, pour activités antipatriotiques. Collot d'Herbois a juré sa perte ; il ne doit son salut qu'au courage de Labussière, qui fait disparaître les dossiers, et à la chute de Robespierre. Lorsque, en 1795, Fleury reparaît sur scène dans ses rôles de *La Métromanie* de Piron et des *Fausse confidences*, il reçoit une ovation qui lui arrache les larmes. Fervent partisan et artisan de la réunion des Comédiens en 1799, il continue à jouer les personnages de son emploi et crée encore trente-sept rôles nouveaux jusqu'à sa retraite, dans des comédies dont la postérité n'a pas gardé le souvenir.

En 1806, il est nommé professeur au Conservatoire et succède, en 1809, à Dugazon comme doyen des Comédiens français. Dernier représentant de la tradition des « petits maîtres », il quitte la Comédie en 1818 après une triomphale représentation de retraite.

En 1836, des Mémoires de Fleury, apocryphes et dus à J.B.P. Lafitte, sont publiés avec succès.

FLORIDOR Josias de Soulas dit



Josias de Soulas, dit Floridor, est un acteur français né dans la Brie en 1608 et mort à Paris le 14 août 1671. Écuyer, sieur de Primefosse, il était gentilhomme.

Après avoir fait partie du régiment de Rambures, il devient comédien dans une compagnie ambulante et joue en province et (en 1635) à Londres. En 1638, il arrive à Paris et débute au Théâtre du Marais où il reste plusieurs années, créant les tragédies de Corneille. Il passe en 1647 à l'Hôtel de Bourgogne, où il apporte le répertoire de Corneille et, succédant à Bellerose, il y devient le directeur de la troupe.

Il excelle dans les premiers rôles aussi bien tragiques que comiques, et joue avec une grâce particulière ; on dit de lui que lorsqu'on l'a vu jouer un rôle on ne peut qu'oublier les acteurs qui l'ont précédé. Fort de son succès, autant auprès du public populaire que des courtisans, il devient l'orateur de la troupe, c'est lui qui prononce les « compliments » et remerciements à la fin des spectacles.

Atteint d'une grave maladie, Floridor renonce au théâtre le 30 juillet 1671 et meurt quinze jours plus tard, laissant la direction de la troupe à Hauteroche.

Floridor est, avec Molière, l'un des acteurs les plus connus du XVIIe siècle. Il a participé à la création sur scène de la plupart des pièces de Corneille, ainsi que des premières pièces de Racine.

Il s'est marié par contrat passé le 2 février 1638 avec Marguerite Baloré, dite Mademoiselle Floridor au théâtre. De ce mariage sont nés sept enfants dont Marie-Marguerite de Soulas (1643-) mariée en 1666 avec Antoine Jacob (1639-1685), avocat au Parlement de Paris et dramaturge, fils de Zacharie Jacob, dit Montfleury, d'où Madeleine Jacob mariée en 1691 avec Jean-Baptiste Villequin (1652-), fils de De Brie et de Mademoiselle de Brie.



FRANCONI Adolphe



Henri Adolphe Franconi (**Bruxelles**, 21 janvier 1802 - **Paris**, 1er novembre 1855) est un auteur dramatique et artiste de cirque français.

Petit-fils d'Antonio Franconi et fils d'Henri Franconi, il lui succède en 1827 comme directeur du Cirque-Olympique. Il est spécialisé dans le dressage des chevaux. En 1835, il s'associe avec Louis Dejean pour ouvrir un chapiteau sur les Champs-Élysées, au Carré Marigny.

Il meurt d'une crise cardiaque au Cirque-Olympique en 1855.



FRANCONI Antoine

Antonio Franconi est un écuyer italien né à Udine le **5 août 1737** et mort à Paris le **6 décembre 1836**. Il est marié en premières noces avec Marie-Anne Merletti et en secondes noces, en 1798, avec Elisabeth Massucati avec laquelle il a eu trois fils, Louis (1774-1807), Laurent (1776-1849) et Henri (1779-1849).

Arrivé en France vers 1760 après avoir quitté Udine apparemment à cause d'un duel où il aurait tué son opposant, il commence par être bateleur dans le sud de la France. Il est notamment dans les Cévennes en 1769, à Rouen, puis à Bordeaux où il organise des combats de taureaux, puis à Lyon

où il s'installe aux Brotteaux dans un établissement qui accueille progressivement ses exercices équestres.



Citoyen de Lyon, il sillonne la France avec ses spectacles équestres. Il paraît pour la première fois le 15 avril 1789 chez l'écuyer anglais Philip Astley qui avait ouvert un manège à Paris où Franconi s'installe en 1793 alors que l'écuyer anglais a dû quitter la France. La même année son établissement à Lyon brûle et Antonio Franconi cherche désormais à s'établir définitivement à Paris. Il apparaît régulièrement lors de courses équestres à Paris après la Révolution et il en organise lui-même plusieurs lors des fêtes révolutionnaires. Il paraît, avec ses fils Laurent et Henri, chez différents entrepreneurs de spectacles parisiens, puis s'installe à Yerres, où sa cataracte le rend quasiment aveugle en 1798. Il est soigné mais semble ne plus remonter réellement à cheval laissant à ses fils les affaires familiales.

Ce sont ainsi, Laurent et Henri Franconi qui en 1802 établissent le manège Franconi au Couvent des Capucines. Le jardin est exproprié pour le percement de la rue Napoléon en 1806 et les Franconi s'installent alors rue du Mont-Thabor et ouvrent le premier Cirque Olympique, dédié au spectacles équestres.

Les fils, petit-fils et arrière petit-fils ont inscrit la dynastie Franconi dans la lignée des grandes familles des spectacles parisiens. Hommes de cheval réputés et recherchés, ils ont dirigé les théâtres équestres, cirques et hippodromes de spectacles de Paris, faisant rayonner les arts équestres et les arts du cirque au travers de la France et dans toute l'Europe ainsi qu'aux Etats-Unis, attirant le public par le talent de leurs écuyers et la perfection de la mise en scène de leurs pièces féeriques et militaires. Victor Franconi a fondé le 3 juillet 1845 un célèbre établissement parisien de spectacles équestres en plein air, baptisé « l'Hippodrome », et situé alors place de l'Etoile et Charles Franconi a dirigé le Cirque d'Hiver jusqu'en 1907.

Antonio Franconi est inhumé au cimetière du Père-Lachaise (35e division).



FRANCONI Antoine Laurent



Laurent Franconi, né à Rouen le **1er mars 1776** et mort à Paris le **14 mai 1849**, est un écuyer, maître d'équitation, entrepreneur de spectacle, et directeur de théâtre français.

Laurent Franconi est le second fils de Antonio Franconi, écuyer et directeur de spectacles, et le frère de Henri Franconi, son cadet, écuyer et auteur dramatique, directeur de spectacles également. Avec Henri, il s'installe au Couvent des Capucines, dit Jardin d'Apollon, qui regroupe de nombreuses attractions, à Paris, en 1802, pour présenter des spectacles d'exercices équestres au Manège Franconi.

Contraints de quitter les lieux lors du percement de la rue Napoléon en 1806, les deux frères partent en tournée, le temps que leur nouvel établissement, rue du Mont Thabor, près des Tuileries, soit construit. Ils inaugurent le Cirque-Olympique en 1807. Ils s'installent en 1816, rue du Faubourg du Temple et dirigent le dorénavant nommé Théâtre du Cirque Olympique. En 1826, un incendie dévastateur détruit la totalité de leur établissement. Une large souscription est lancée et il reconstruit leur théâtre boulevard du Temple en créant une société en commandite. Propriétaires, ils placent à la direction Adolphe Franconi, Ferdinand Laloue et Geoffroy Villain de Saint-Hilaire jusqu'en 1830, date où une première faillite les conduit à reprendre la direction.



En 1836, une deuxième faillite les contraint à abandonner toute participation à la direction.

Laurent, avec Henri, s'associe alors avec les écuyers Pellier et Baucher dans une entreprise pour ouvrir un cirque au Pecq près de Saint-Germain. Celle-ci est un échec et au regard de la faillite de 1836, ils n'ont plus le droit d'ouvrir un établissement dans Paris. Les deux frères ne sont donc plus à la tête d'aucun établissement à compter de cette date. Laurent Franconi reste cependant très actif en piste et dans les cercles équestres.

Laurent est réputé « l'un des plus habiles écuyers qu'il y ait eu jusqu'à ce jour » [1830] et grâce à qui « depuis environ trente ans l'art de dresser les chevaux a été porté à son plus haut degré de perfection ».

C'est lui qui enseigne l'équitation aux fils du roi Louis-Philippe. Tandis que d'autres écuyers du Cirque Olympique les forment à la voltige, c'est Laurent Franconi, désigné professeur des Princes par un brevet du roi, qui apprend les principes de Haute école au prince de Joinville (1818-1900), au duc de Nemours (1814-1896) et au duc d'Orléans (1810-1842).

Laurent Franconi est aussi admiré pour ses facultés de dresseur de chevaux. « Il y a autant de différence entre un cheval dressé par [Laurent] Franconi, et un cheval qui n'a que son instinct naturel, qu'il y a entre un homme élevé à la cour, et un paysan qui n'a (sic) jamais sorti de son village ».

Ses méthodes sont douces et respectueuses des chevaux : « C'est que le plus habile écuyer de l'Europe, [Laurent] Franconi, a acquis, par une longue expérience et par l'étude, une profonde connaissance des mœurs du cheval : c'est ainsi qu'avec de la patience, il a obtenu par l'adresse ce que nous n'avions pu obtenir que par la force ».

Laurent Franconi meurt du choléra, comme son frère Henri, la même année, en 1849. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise.

Son fils, Victor Franconi, est également un écuyer renommé. Il rédige plusieurs traités, crée et dirige l'Hippodrome de l'Etoile en 1845, crée l'Hippodrome à New York et dirige le Cirque d'Hiver de 1870 à 1897.

FRANCONI Henri dit Minette



Jean Gérard Henri Franconi (Lyon, 4 novembre 1779 - Paris, 22 juillet 1849) est un auteur dramatique et artiste de cirque français.

Fils d'Antonio Franconi, il devient en 1807 directeur avec son frère Laurent du Cirque-Olympique (1807-1837). Les deux frères sont morts du choléra. Acteur, mime, écuyer, surnommé *Minette*, on lui doit des pantomimes, des pièces dramatiques et des vaudevilles.

FRANCONI Victor



Victor Franconi (né le 29 juin 1811 et mort le 21 juin 1897 à Paris) est un écuyer et artiste de cirque.

Il est un petit-fils d'Antonio Franconi, créateur du Cirque Franconi à Rouen en 1775.

Il prend des leçons d'équitation avec son père dès son plus jeune âge, si bien qu'à vingt ans, il est déjà décrit comme un écuyer accompli.

Il est le fondateur de l'Hippodrome. Durant les étés 1850, 1851 et 1852, il met en place les Arènes du Champ de Mars. Il dirige aussi le Cirque d'Hiver et

le Cirque d'Été.



Il est aussi décrit comme un « écuyer remarquable », capable de monter aussi bien des chevaux jeunes et qui lui sont inconnus, que des chevaux mis.

L'écuyère Adelina Price est considérée comme l'une de ses meilleures élèves.

Tous les 5 sont inhumés dans la même tombe.

FRATELLINI Annie



Annie Violette Fratellini, née le 14 novembre 1932 à Alger et morte le 1er juillet 1997 à Neuilly-sur-Seine, est une clown, multi-instrumentiste, actrice et chanteuse française.

Annie Fratellini est née en 1932 à Alger, de la liaison entre Victor Fratellini (Paris, 11 mai 1901 – 8 octobre 1978), clown et trapéziste alors en engagement dans cette ville, et Suzanne Gervais (Nogent-le-Roi, 25 avril 1913 – Saint-Maur-des-Fossés, 8 décembre 1999). Par son père, elle est la petite-fille de Paul Fratellini et, par sa mère, de Gaston Rousseau, dernier directeur du « Cirque de Paris » qui se trouvait près des Invalides et fut détruit le 15 janvier 1932.

Elle commence sa carrière en 1948 au cirque Medrano où ses oncles lui apprennent la musique et l'acrobatie. Elle est la première femme à jouer le clown Auguste et l'une des rares à jouer du concertina. Elle devient chanteuse, faisant ses débuts à l'Olympia en 1956. Puis elle est actrice, avec des réalisateurs tels que Louis Malle, René Clair (*Tout l'or du monde*, 1961), ou Fellini.

Elle épouse en premières noces le musicien Philippe Brun, puis le cinéaste Pierre Granier-Deferre dont elle a une fille Valérie en 1960, et prend alors le chemin de la chanson, du jazz et du cinéma.

En 1969, elle se remarie avec Pierre Étaix qui, amoureux fou du cirque, lui permet de renouer avec son milieu d'origine. Ils forment ensemble un duo clownesque en 1971, lui en clown blanc, elle en Auguste, puis elle forme un duo de clowns avec sa fille Valérie.

En 1974, Annie Fratellini et Pierre Étaix créent l'École nationale du Cirque. D'abord installée dans une Maison de jeunes de Paris dans le 14^e arrondissement, puis sous un chapiteau à la Porte de la Villette, l'école est « destinée à tout le monde », dans le cadre d'« une démarche réellement novatrice »

En 1989, Annie Fratellini publie ses mémoires *Destin de clown*.

Du 16 au 19 mai 1995, elle participe à la série de *Nuits magnétiques*, *L'Envol*, produite par Catherine Soullard sur France-Culture.

Elle meurt d'un cancer le 1er juillet 1997 et est inhumée au cimetière de Montmartre (division 24) à Paris. Elle laisse son nom à une rue de La Plaine Saint-Denis, au square des Acrobates qui la longe, à une maison de quartier de Montreuil, à une bibliothèque municipale, une école et une ludothèque à Angers, à un centre d'animation et centre social de la Ville de Paris (12^e arrondissement), à une école primaire de Vernouillet et, depuis le 2 septembre 2019, à une station de la ligne E du tramway de Grenoble.

En 2003, l'École nationale du Cirque devient l'Académie Fratellini.

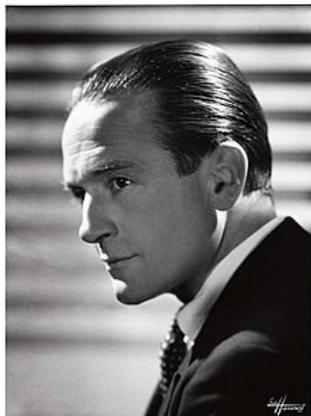
FRESNAY Pierre

Pierre Fresnay est un acteur et metteur en scène français né le 4 avril 1897 à Paris 5^e et mort le 9 janvier 1975 à Neuilly-sur-Seine.

En quarante ans sur les plateaux de tournage, il joue sous la houlette de grands réalisateurs de



l'époque, de Maurice Tourneur et Abel Gance à Jeff Musso, en passant par Marc Allégret et Alfred Hitchcock (dans la première version de *L'Homme qui en savait trop* en 1934), et Henri-Georges Clouzot. Outre son rôle de Marius dans la *Trilogie marseillaise* (écrite par Marcel Pagnol), ses compositions dans *La Grande Illusion* (1937) où il incarne Boëldieu, un aristocrate fier et nostalgique, dans *L'assassin habite au 21* où il campe l'ironique et subtil commissaire Monsieur Wens (1942) ou encore dans *Le Corbeau* (1943) sont restées dans les mémoires.



Entré à la Comédie-Française en 1915 ; sociétaire en 1924 ; départ en 1929.

Son oncle maternel, Claude Garry, qui fut pensionnaire à la Comédie-Française, le prépare au Conservatoire, où il entre en 1914, dans la classe de Georges Berr.

Encore élève, Jules-Louis Laudénbach, dit Pierre Fresnay, joue des petits rôles à la Comédie-Française, en 1915, et est



engagé comme pensionnaire sans avoir à concourir. Il joue Mario dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* et le rôle-titre de *Britannicus*. Mobilisé, il ne reparaît sur scène qu'en 1919, faisant des débuts officiels dans *Clitandre des Femmes savantes*. Dès lors, il joue les jeunes premiers de la comédie et de la tragédie, s'affirme avec *Perdican*, *Valentin*, *Octave*, *Coelio* et *Fortunio*, rôles "dont chacun suffirait à ravir un jeune comédien", dit-il lui-même. Regardé comme l'un des meilleurs interprètes de Musset, il met aussi en scène *Il ne faut jurer de rien*, *Fantasia*, *Carmosine*...

Sociétaire en 1924, il crée un certain nombre de rôles contemporains, joue *Chatterton de Vigny* et est considéré comme une des valeurs sûres de la société, pour l'intelligence de son jeu, la souplesse de son talent et l'excellence de sa diction. En 1927, cependant, il donne sa démission, pour protester, dit-il, contre ce qu'il juge être des engagements abusifs et une atmosphère générale de compromission. Il paraît pour la dernière fois dans *Maman Colibri* d'Henry Bataille. Un procès retentissant le condamne à payer 200 000 francs d'amende pour rupture de contrat. En revanche, il est autorisé, en appel, à jouer sur d'autres scènes. Après *Sacha Guitry aux Variétés*, c'est *Marcel Pagnol*, avec *Marius*, qui consacre son succès sur les boulevards, début d'une carrière exemplaire que nous ne pouvons pas évoquer ici : plus de 70 films, dont quelques-uns restent des classiques, plus de 130 pièces, des débuts tardifs à la télévision avec un étincelant *Neveu de Rameau*, qu'il fit triompher à la scène, sur disque et sur le petit écran.

Comédien d'une intelligence rare et d'un naturel étonnant, bien que rigoureusement travaillé, donnant l'impression d'inventer son texte, il reste l'un des plus grands de sa génération, tant au cinéma qu'au théâtre.

En décembre 1974, Pierre Fresnay est victime d'une crise cardiaque qui le plonge dans le coma. Il meurt des suites de problèmes respiratoires à l'âge de 77 ans, le 9 janvier 1975 à Neuilly-sur-Seine.

FURSY Henri Dreyfus, dit Henri



Henri Dreyfus dit Henri Fursy ou Fursy, né le 26 février 1866 dans le 3^e arrondissement de Paris, et mort le 14 avril 1929 dans le 17^e arrondissement de Paris, est un journaliste, auteur dramatique et chansonnier de Montmartre.

Henri Fursy dirigea aussi plusieurs cabarets, comme gérant ou propriétaire, dont le célèbre *Chat noir*, qu'il racheta après la mort de Rodolphe Salis en 1897 et rebaptisa par la suite « *La Boîte à Fursy* ». Il fut aussi parolier pour plusieurs artistes parisiens du début



du XX^e siècle.

Mort d'une crise cardiaque à l'âge de 63 ans, Fursy fut d'abord enterré au cimetière du Montparnasse dans la sépulture familiale Dreyfus, avant d'être réinhumé la même année au cimetière de Saint-Ouen (11^{ème} division) où sa tombe, à l'abandon et très dégradée, est cependant toujours visible.

Le chansonnier Albert Michaut publie après son décès un hommage dans *Le Cornet*, où il précise que Fursy laisse une jeune veuve et une fillette adoptive.